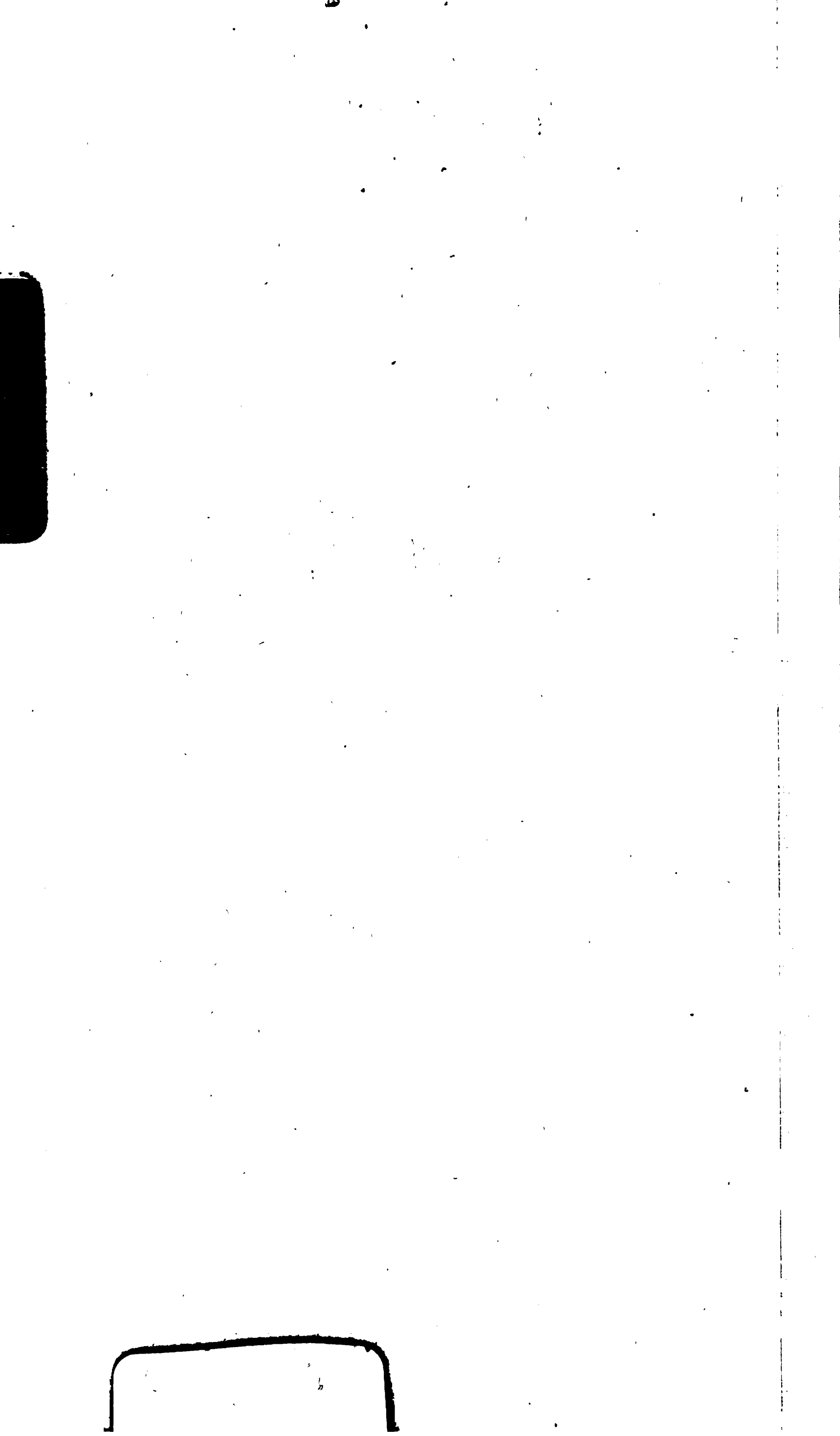






MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME IX

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME NEUVIÈME

> La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes....... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.
>
> Le général Foy.



PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH



ESPAGNE

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE ONZIÈME

DE MAI A DÉCEMBRE 1812.

Marmont à Joseph. Salamanque, 3 mai 1812.

« Sire, le maréchal Jourdan aura rendu compte à Votre Majesté des différents rapports que je lui ai adressés pour être mis sous vos yeux. J'ai à vous rendre compte que les nouvelles que j'ai reçues

postérieurement confirment les renseignements qui m'avaient été donnés. Lord Wellington a établi son quartier général à Fuente-Guimaldo ; 3 divisions sont cantonnées entre la Coa et l'Agueda, et 2 autres viennent de se porter sur Pinhel et Lamego. Le bruit généralement répandu dans l'armée est qu'elle doit entrer incessamment en campagne sans qu'on indique ce qu'elle doit faire, et il serait naturel de penser que 5 divisions ne sont pas venues sur l'Agueda pour retourner sur la Guadiana. Si lord Wellington avait formé le projet d'aller à Séville, il est probable qu'il l'aurait exécuté immédiatement après la prise de Badajos ; car dans aucune circonstance son opération ne saurait être plus facile. Si ma marche sur le Zezère l'a arrêté, nous avons le secret d'ajourner ses opérations d'une manière indéfinie, si surtout Votre Majesté prend des dispositions pour rendre toute l'armée du Portugal disponible. Mais ce qui est plus probable, c'est que lord Wellington n'a pas eu le projet d'aller en Andalousie ; et on se le persuade en réfléchissant, d'un côté, qu'il lui serait impossible de défendre cette province s'il l'avait conquise, et, d'un autre, qu'il a fait publier lui-même sa marche sur Séville avec beaucoup d'ostentation. Cependant, comme il connaît parfaitement l'extrême avantage que lui donne la grande difficulté de nos subsistances, il est probable qu'il n'a pas renoncé à une affaire qui a de si beaux commencements et lui permet d'espérer de si brillants résultats. Mais c'est ici, c'est sur cette frontière qu'il veut agir ; et il le fera aussitôt que l'état de Badajos

lui permettra de rappeler les 3 divisions qu'il a laissées dans les environs de cette place. Ce mouvement de troupes s'exécutera rapidement, précédera à peine son entrée en campagne, et Votre Majesté n'en sera instruite qu'après qu'il sera exécuté. Je crois donc qu'il est extrêmement urgent de se mettre en garde contre une opération de cette nature, qui, si elle est conduite avec vigueur, peut donner à l'ennemi des résultats immenses. Je demande à Votre Majesté d'ordonner que la division Foy soit relevée le plus promptement possible, afin que je puisse la rappeler en deçà des montagnes, et la faire rentrer en ligne avec le reste de l'armée. Je lui demande encore d'ordonner au général Dorsenne de tout préparer pour pouvoir m'envoyer, à ma première réquisition, d'abord une division avec sa cavalerie, puis une autre division, ainsi que l'Empereur l'a détérminé, au cas où l'ennemi se porte sur la Tormès. D'après l'expérience que j'ai de lord Wellington, je ne doute pas qu'il ne marche avec toutes ses forces, sans laisser un seul homme sur la rive gauche. Les ordres à solliciter alors de Votre Majesté seraient trop longs : il me paraît d'une sage prévoyance d'en remettre l'exécution à ma disposition. Ce qui me confirme dans l'idée d'une opération dans le nord, c'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, qu'on formait de grands magasins à la Corogne, qu'on organisait en Galice une quantité considérable de mulets de transport pour le compte des Anglais, et que le général Castanos s'occupait beaucoup de toutes les dispositions qui annoncent une expédition. Si

l'armée anglaise retournait dans le midi, l'armée du Portugal, renforcée de la 1re division, n'en serait que plus à même de faire une invasion en Portugal pour rappeler les Anglais dans le nord. J'attends avec impatience la nouvelle que Votre Majesté m'a donné les moyens de rappeler mes troupes du Tage, et de tout disposer pour une défense opiniâtre, en attendant le moment où l'arrivée de l'équipage de siége, et les arrangements de Votre Majesté, me permettront de reprendre l'offensive d'une manière sérieuse et suivie.

P. S. Le premier emploi des troupes que le général Dorsenne m'enverra, si l'ennemi marche sur moi, sera de conserver la communication; et le second, de porter un corps sur l'Esla, qui mette à l'abri de toute entreprise de la Galice. Car Votre Majesté sentira que, dans le cas contraire, toute communication devrait être interrompue, puisque, ne pouvant me dispenser de laisser une division dans les Asturies et 6 bataillons en garnison dans les principales places, c'est-à-dire presque la valeur d'une division, je serais beaucoup trop faible pour combattre, si je devais encore laisser des troupes pour conserver la communication. »

Joseph à Berthier. Madrid, 4 mai 1812.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 16 avril, et les copies de celles adressées au maréchal duc de Raguse du 12 mars et du 16 avril. En même temps est arrivé ici un aide de camp du duc de Dalmatie, expédié de Séville le 23 avril. A cette époque, le duc de Dalmatie ignorait encore les

nouvelles dispositions faites par l'Empereur relativement à la direction de ses armées. Cet officier m'a montré une si grande répugnance à me remettre des dépêches adressées à Votre Altesse Sérénissime, que je n'ai pas cru devoir insister, et me suis contenté d'un rapport d'où il résulte qu'après la reddition de Badajos, le duc de Dalmatie s'est retiré à Séville; qu'il n'a pas été suivi; qu'il a pris la ligne d'Andujar à l'île de Léon; qu'aucun des points importants de l'Andalousie n'a été abandonné; que cette armée est encore de 45 à 50 mille hommes combattant. J'ai reçu par cet officier des lettres arriérées, et une du 15 de Séville du duc de Dalmatie, particulièrement consacrée à me faire connaître les officiers et les troupes à mon service qui ont mérité ses éloges. Le maréchal Suchet mande, en date du 22 avril, qu'il ne pouvait pas envoyer sur le Tage la division que je lui avais précédemment demandée, avec l'intention de la diriger selon les circonstances. Ce n'est donc que d'aujourd'hui que je puis m'occuper de la direction à donner aux trois armées dont je commence à connaître la situation et l'emplacement. L'obstacle principal à tout mouvement général est dans l'absence absolue de subsistances, et même de moyens de transport. Votre Altesse Sérénissime verra par ma lettre au maréchal Marmont, en réponse à celle qu'il a écrite au maréchal Jourdan, quelle est la direction qu'il reçoit. Je mande au maréchal Suchet de porter un corps quelconque sur Murcie, afin de détourner l'attention de l'ennemi et de l'empêcher de se porter

en forces sur les derrières de l'armée du midi. Je fais diriger sur la Caroline 15 à 1800 hommes des détachements de l'armée du midi, qui seront remplacés par le 75e d'infanterie de ligne dans les postes qu'ils occupent. L'armée du centre n'existe pas comme armée; elle est composée des garnisons indispensables à Madrid, Tolède, Ségovie, Guadalaxara, Buytrago, Manzanarès, Somo-Sierra, etc. La disette est notre principale ennemie dans ce pays, et je dois observer que si l'on était obligé de réunir le peu de troupes qui gardent les communications des provinces qui avoisinent Madrid pendant la récolte, et même dans ce moment, tous les champs seraient ravagés, les récoltes enlevées ou brûlées, et l'évacuation de ce pays deviendrait inévitable. Nous n'avons d'autres ressources que dans la récolte, et mon Trésor n'a rien autre chose à sauver, hormis les avances que l'Empereur peut faire fournir, toutes les autres sources de la richesse du gouvernement étant taries, les douanes, les droits du tabac, des laines, etc.»

Jourdan au comte d'Erlon. Madrid, 7 mai 1812.

« Général, le roi vient de réitérer au duc de Dalmatie l'ordre de renforcer votre corps le plus possible, afin de vous mettre en état de battre le général Hill s'il reste devant vous; mais si lord Wellington le rappelait à lui, vous devriez vous porter rapidement sur Miravète, afin de venir passer le Tage au pont de l'Arzobispo, pour couvrir Madrid, ou pour agir sur le flanc de l'armée anglaise, suivant les circonstances. »

Joseph

« Dans l'état actuel des choses, il n'est pas dou-

teux que toute votre attention doit toujours être fixée sur l'armée anglaise. C'est elle qu'il faut suivre, et qu'il faut combattre avec avantage. Toute autre opération de détail, au midi ou au nord, ne peut avoir mon assentiment, si elle vous détourne de l'objet principal. C'est lord Wellington, Monsieur le maréchal, qu'il ne faut pas perdre de vue. Ce n'est pas Tarifa qui, à l'heure qu'il est, peut finir les affaires d'Espagne; mais une bonne bataille livrée aux Anglais fera tomber après Tarifa, et terminera tout.

à Soult. Madrid, 7 mai 1812.

Ma manière de voir est en tout conforme aux instructions que le prince de Neufchâtel vous a adressées, ainsi qu'au duc de Raguse, en date du 19 janvier.

Lord Wellington peut attaquer le nord ou le midi avec toutes ses forces, et combattre avec avantage l'armée du midi, après avoir combattu avec des forces bien supérieures l'armée du Portugal. Il peut aussi percer par le centre, et arriver à Talavéra avant que vous ayez quitté l'Andalousie. Vous sentez les conséquences de ces divers mouvements, si l'armée anglaise pouvait les exécuter sans être suivie, retenue, occupée, inquiétée par la partie de l'armée du midi qui n'est pas nécessaire à la garde de l'Andalousie.

Le maréchal Marmont a l'ordre de suivre l'armée anglaise par l'Estramadure, en passant le Tage à Almaraz, si lord Wellington passe sur la rive gauche de ce fleuve, et fait mine de se porter en Andalousie. Le maréchal Marmont laisserait pour

la garde de ses provinces la moitié de son armée.

Vous, Monsieur le duc, vous recevez par la présente l'*ordre positif, à votre tour, de détacher le comte d'Erlon, avec le tiers de votre armée.* Vous le chargerez de suivre le mouvement de l'ennemi sur la gauche du Tage, de l'observer sans cesse, de retenir sur cette rive le corps du général Hill; et si ce corps passait sur la rive droite malgré sa présence, le comte d'Erlon devra se diriger vers le pont d'Almaraz, à l'effet de couvrir Madrid et d'être en mesure de prendre part aux événements qui pourraient avoir lieu. Le comte d'Erlon doit correspondre le plus souvent possible, par toutes sortes de voies, avec le général Darmagnac, qui commande sur le Tage à Talavéra, à Almaraz, etc., etc.

Le succès des armées françaises en Espagne dépend désormais de l'accord qui doit exister entre les armées du midi et du Portugal. Je suis placé au centre pour cela. Si le général anglais prend une offensive décidée sur l'une de nos armées, il doit y être battu, si le maréchal Marmont d'un côté, et vous de l'autre, Monsieur le duc, vous exécutez ponctuellement les ordres que vous recevez, et si vous pouvez obtenir que la correspondance devienne plus active entre ces divers corps, et par toutes sortes de voies. »

Joseph à Berthier. Madrid, 8 mai 1812.

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie d'une lettre du duc de Raguse et des ordres que j'ai donnés au duc de Dalmatie, afin que les deux armées agissent dans le même esprit, et que les Anglais n'aient pas

à combattre avec des forces supérieures l'armée du Portugal. Je n'entre dans aucun développement sur notre position, Votre Altesse Sérénissime pouvant mettre sous les yeux de l'Empereur mes lettres aux maréchaux commandant les armées du midi, du Portugal, et du nord. »

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie d'une lettre du duc de Raguse et de ma réponse, qui établissent la situation des affaires dans cette partie. Joseph à Berthier. Madrid, 11 mai 1812.

Je n'ai pas de nouvelles d'Andalousie, ni de Valence. Les bandes de Villa-Campo, Montijo, l'Empecinado, se sont réunies pour attaquer Cuença; j'ai envoyé des troupes contre elles. »

« Monsieur le maréchal, je reçois, à peu d'heures d'intervalle, vos lettres des 29 avril, 5 et 7 mai. Il m'a paru assez extraordinaire que vous ayez reçu la lettre du maréchal Jourdan du 4 de ce mois, et non celle que je vous ai écrite le même jour et par la même occasion. Vos trois lettres que j'ai sous les yeux, Monsieur le maréchal, ne dérangent rien à mes dispositions. Ainsi, tenez-vous prêt à agir vers le midi ou le nord, selon les mouvements de l'ennemi. Sans doute il faudrait pénétrer en Portugal; et faites-le, si vous avez les moyens de vous y établir et d'atteindre votre but en détruisant l'armée anglaise, ou en vous emparant de Lisbonne. J'ai pu, non sans beaucoup de peine, faire occuper les forts du Tage et pourvoir à leur approvisionnement. Je l'ai fait : ainsi la division Foy vous est ren- Joseph à Marmont. Madrid, 11 mai 1812.

due. Vous voulez que l'armée du nord vous remplace en Castille; vous voulez que j'en donne l'ordre : mais il faudrait pour cela que cette armée, 1° fût à mes ordres, ce que le général Dorsenne ne croit pas; 2° qu'elle pût faire le mouvement que vous demandez, ce que j'ignorerai tant que le général Dorsenne refusera de me faire connaître sa situation. Avant la connaissance de ces deux faits, quelle impression voulez-vous que je reçoive, Monsieur le duc, des propositions sans cesse renaissantes? Il faut aller en Portugal! Je vous le répète, je suis aussi de cet avis; mais je ne puis pas vous donner ce que vous savez n'être pas à ma disposition; et, pour aller en Portugal comme vous venez de le faire, je vous le demande, quel peut en être le résultat? Ne veuillons donc pas l'impossible, et ne demandons pas ce que nous savons ne pouvoir pas nous être accordé. J'ai réitéré mes instances à l'Empereur et au général Dorsenne; mais demander n'est pas avoir obtenu. Je le répète donc, je ne puis que me reporter à ce que je vous ai écrit par mes dernières dépêches. Vous faites faire une route dans la province d'Avila; on m'a dit qu'elle devait aboutir à Talavéra; je voudrais qu'elle aboutît à Santa-Olalla : elle serait plus longue de deux ou trois lieues, mais elle serait à couvert de toute tentative de l'ennemi s'il débouchait par Placencia. Je suis instruit que, dans la province d'Avila, il y a peu d'économie dans les distributions de vivres. Je ne saurais assez vous recommander cet article dans ce moment, où les subsistances nous font plus la guerre que l'ennemi. »

« M. le maréchal Jourdan envoie à Votre Altesse les rapports du général Foy, d'où il résulte que 3 divisions de l'armée anglaise sont repassées sur la rive gauche du Tage. Le duc de Raguse pourra mieux apprécier le but de ces mouvements, en les comparant aux nouvelles qu'il doit avoir reçues. Soit que l'ennemi prononce son mouvement vers le nord ou vers le midi, dans les deux hypothèses j'ai rendu la division Foy disponible, en faisant occuper les forts du Tage par des troupes de l'armée du centre, en les faisant approvisionner, et en envoyant dans l'arrondissement de Talavéra le général Darmagnac, que j'en ai nommé gouverneur. Je lui ai donné toute l'autorité convenable pour faire pourvoir à la subsistance de ses troupes et de celles de l'armée du Portugal, tant que la division Foy restera encore dans la vallée du Tage. Je n'ai pas lieu d'être content du général Foy; je viens de lui écrire, et j'espère que ce ne sera pas sans fruit. L'ennemi, qui avait attaqué Cuença, a été battu. Il a perdu, entre morts, blessés et prisonniers, 200 hommes; le reste s'est dispersé. Le duc de Mahon se loue beaucoup du 114e, qui est dans cette province. Je ne reçois aucun rapport de l'armée du nord; cependant cette partie de l'Espagne ne doit pas être perdue de vue; les bandes s'y multiplient; et si l'armée de Castanos y agit, et que quelque peu d'Anglais la soutiennent, l'incendie peut devenir général. Je renouvelle à l'Empereur mes observations sur cet objet. Cette armée est-elle ou n'est-elle pas sous mon commandement? Votre Altesse trouvera ci-joint copie de la

Joseph à Berthier. Madrid, 15 mai 1812.

dernière lettre que j'ai reçue du général comte Dorsenne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 18 mai 1812.

« Je suis fâché d'avoir à entretenir Votre Altesse Sérénissime d'objets particuliers et désagréables; mais il importe au service de l'Empereur que Sa Majesté les connaisse, les juge, et coupe une fois pour toutes, dans leur origine, de semblables inconvénients qui finiraient par tout perdre, si la volonté ferme et invariable de l'Empereur n'est manifestée sur cet objet. 1° Votre Altesse verra un conseiller d'État, mon commissaire auprès du duc de Raguse, qui m'en fait l'éloge depuis un an, qui a beaucoup travaillé, chassé par le général Foy comme un vil coquin; et pourquoi? Parce que le général Foy veut faire à Talavéra ce qu'il a fait, il y a six mois, à Placencia; qu'il veut pouvoir tout faire. 2° La province d'Avila m'annonce des députations pour se plaindre d'un ordre du jour qui ordonne de brûler tous les villages qui ne fourniront pas ce que l'on demande, dans un moment *où le peuple n'a pas de pain*. 3° La province de Ségovie est envahie par l'armée du Portugal; des arrondissements s'y forment; on défend au peuple d'obéir à toute autre antorité qu'à celle du *colonel du* 50e *régiment de l'armée du Portugal*. Votre Altesse Sérénissime me dit : *Faites-vous obéir*. 1° J'ai ordonné que le général Darmagnac serait gouverneur du partido de Talavéra; que le général Foy y commanderait ses troupes qui y seraient cantonnées, et *ne se mêlerait en rien de l'administration du pays*, devant se

tenir prêt à partir au premier signal du duc de Raguse. Les forts seront occupés par les troupes de l'armée du centre. 2° J'ai ordonné que les ordres du jour de l'armée du Portugal et des autres armées me fussent envoyés. 3° J'ai ordonné au duc de Raguse de faire *mettre aux arrêts le colonel du* 50e. 4° Si le duc de Raguse résiste, si c'est lui qui donne des ordres contraires à mon autorité, *que me reste-t-il à faire pour me faire obéir?*

J'écris à l'Empereur directement; je prie Votre Altesse de me faire connaître sa volonté. J'envoie à Votre Altesse les lettres du duc de Raguse, et celles que j'ai écrites à ce maréchal. Je n'ai point de nouvelles de l'armée du midi, de l'armée du nord, ni de l'Aragon. Le général Dorsenne m'écrit qu'il n'est pas sous mes ordres; le maréchal Suchet ne m'a pas écrit depuis vingt jours, *et ne me rend compte de rien.* Le duc de Dalmatie *ne m'a jamais écrit, et paraît ignorer mon commandement.* Que l'Empereur ne tarde pas à se prononcer, sinon tout croulera à la fois dans ce pays, surtout si l'Empereur part pour le nord. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 mai 1812.

« Lorsque Votre Altesse Sérénissime m'annonça, par sa lettre du 16 du mois de mars dernier, que l'Empereur faisait passer ses armées en Espagne sous mon commandement, je vis dans cette disposition la volonté d'établir un seul système militaire, et de donner un centre de direction à toutes les opérations. Je me confirmais d'autant plus dans cette opinion, que la lettre de Votre Altesse ne laissait

entrevoir aucune apparence de restriction aux pouvoirs que Sa Majesté Impériale et Royale voulait me confier. C'est dans ce sens et dans cet esprit que j'ai agi immédiatement; et quoique, dans les circonstances critiques où ce pouvoir m'était remis, je dusse m'effrayer de la tâche qu'il m'imposait, je ne reculai pas, persuadé que l'Empereur avait pris le seul parti qui lui restât à prendre pour sauver l'Espagne. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je m'étais trompé, ou que l'on m'avait trompé sur les véritables intentions de l'Empereur. L'armée du nord commença par se regarder comme indépendante; le général qui la commande méconnut non-seulement mes ordres, mais se refusa même à donner les états de situation de son armée, et les communications que le simple désir de concourir au succès des opérations, lors même qu'il ne se serait pas cru dépendant, devait lui faire une loi de me faire passer. Les expressions des lettres de ce général, particulièrement de celle du 29 avril, dont Votre Altesse trouvera ci-joint une nouvelle copie, et sa conduite en Navarre, dont j'ai fait porter plainte à l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Royale, ne laissent aucun doute sur ce fait. Cependant l'armée du nord étend son action, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Madrid; tout le pays situé sur la rive droite de l'Èbre, la Vieille-Castille, Burgos, les postes du Duero, sont occupés par elle. Quelles opérations militaires, quels mouvements est-il possible de combiner, lorsque je ne suis pas instruit de ce qui se passe à vingt lieues de moi, lorsque je ne puis

pas y donner un ordre à un seul détachement? Le silence que Votre Altesse, après m'avoir annoncé par sa première lettre du 16 mars des instructions de détails que je n'ai point reçues, garde avec moi sur les observations que je lui ai adressées à ce sujet, quand une décision claire et précise était si urgente, augmentait déjà beaucoup les difficultés de ma position; mais les nouveaux ordres donnés au maréchal Suchet, dont la lettre de Votre Altesse du 24 avril ne parle pas, et dont je ne suis instruit que par celle qu'il m'écrit, viennent y en ajouter encore de plus grandes. L'armée d'Aragon, qui, en cas de mouvement prononcé de l'armée ennemie, devait couvrir Madrid, suivant la lettre de Votre Altesse du 19 février, qui devait par conséquent se lier par l'armée du centre avec l'armée du Portugal ou l'armée du midi, et occuper, dans cette hypothèse, la Manche et la province de Cuença; cette même armée, chargée aujourd'hui uniquement de la défense de la Catalogne, de l'Aragon et du royaume de Valence, sort du système général pour entrer dans un système particulier, qui ne lui laisse plus aucune relation importante avec moi, et ne me permet plus de la compter pour quelque chose dans un plan raisonné d'opérations. Votre Altesse mande au maréchal Suchet : « Vous devez diriger toutes les forces qui sont à vos ordres pour l'intérêt général du pays que vous avez sous votre commandement. » C'est, en d'autres termes, lui dire : « Vous êtes indépendant, et vous ne ferez rien de ce qui pourrait vous être ordonné ou demandé hors de cette di-

rection. » Aussi le premier résultat de cette disposition sera-t-il de me forcer à renoncer à ma communication de Madrid à Valence, quoique Votre Altesse en ait fait le point principal des instructions contenues dans la lettre du 19 février; car si le maréchal Suchet se détermine à retirer les troupes qu'il a dans la province de Cuença (et j'ai dû le laisser le maître actuellement de décider), je n'ai aucun moyen de faire occuper Cuença, après avoir envoyé dans la vallée du Tage tout ce qui restait de l'armée du centre, afin de rendre disponible la division Foy, et lui laisser suivre, en cas d'événement, les mouvements de l'armée dont elle dépend. En résumé, l'armée du nord ne m'obéit pas; l'armée d'Aragon est indépendante, par les nouvelles instructions qu'elle vient de recevoir. Vous savez les justes sujets de plainte que m'a donnés la conduite du maréchal duc de Raguse à mon égard, et j'ignore encore si l'armée du midi reconnaît mon autorité. Ainsi, par le fait, le système que j'avais conçu être dans les vues de l'Empereur, et dont les avantages que j'entrevoyais au milieu de tant d'obstacles pouvaient seuls soutenir mon courage, est tout à fait détruit; l'indépendance des généraux en chef, qu'il devait anéantir, s'établit de nouveau; et le même défaut de concours et d'ensemble, dont on a eu tant à se plaindre, va reproduire les mêmes maux, et nous entraîner vers quelque catastrophe. N'en doutez pas, l'honneur des armées impériales se perdra en Espagne, si l'on persiste dans la marche incertaine qu'on a suivie jusqu'ici. Adres-

ser directement aux généraux placés sous mon commandement des ordres que je ne connais pas, et m'exposer chaque jour à prescrire des dispositions auxquelles on me répond, comme l'a fait le général Dorsenne, par la copie d'une de vos lettres qui prescrit le contraire, c'est annuler dans mes mains le pouvoir qui m'a été confié, et détruire d'avance tous les résultats que Sa Majesté Impériale et Royale pouvait en attendre. L'Empereur ne peut sans danger pour sa gloire hésiter à ramener, par les moyens qui lui paraîtront les plus appropriés aux conjonctures présentes, l'unité et l'accord dans les armées d'Espagne. Les événements militaires lui en font une loi; les malheurs et le désordre iront encore croissant, si la guerre mène l'Empereur dans le nord de l'Europe, et ne lui permet pas de porter aussi fréquemment ses regards sur l'Espagne. Sa Majesté Impériale ne peut surtout fermer les yeux sur l'état actuel de l'armée du Portugal; elle a dû le connaître par le maréchal Victor et le général Montbrun, que j'ai conjurés, au nom de l'honneur français, de ne point celer à Sa Majesté Impériale l'opinion qu'ils m'avaient manifestée, et que je ne suis à portée d'apprécier constamment que depuis que mes relations avec cette armée se sont établies. Il n'est que trop vrai que les Anglais ont pris l'ascendant sur le moral des troupes qui la composent; la chute des forts du Tage, que le duc de Raguse jugeait impossible, en est une preuve récente. Il faut de nouveaux chefs à l'armée du Portugal; il faut plus: il faut en séparer les corps, les remplacer par

d'autres, et éteindre par une nouvelle organisation l'esprit dangereux qui s'y est montré. L'Empereur peut seul opérer ce changement. J'ai bien déjà pensé plusieurs fois à me rendre à la tête de cette armée : mais de quelle utilité y serait ma présence, n'ayant ni punitions à faire craindre, ni récompenses à faire espérer? Au surplus, l'administration générale du pays n'appelle pas moins que la partie militaire une réforme indispensable. Comment l'administration peut-elle rester séparée du commandement général des armées? Comment celui qui se trouve chargé de les diriger peut-il être étranger aux mesures de gouvernement et d'administration, dont dépendent l'entretien et l'existence des troupes? Néanmoins, les intendants des provinces continuent comme par le passé leurs fonctions, et n'ont, à ce qu'il paraît, reçu aucun ordre de me soumettre leurs opérations. Votre Altesse n'aurait certainement pas négligé de me faire connaître les intentions de l'Empereur sur cet important objet, que je m'attendais à voir traiter dans les détails promis; mais ces détails ne sont pas arrivés. Aujourd'hui que l'espérance de les recevoir est en quelque sorte perdue, je suis obligé de provoquer une décision; et ayant tout à faire, je suis réduit à me plaindre d'une inaction forcée. En attendant, le temps s'écoule, les moyens s'épuisent, ou sont détournés de leur véritable destination; des habitudes que l'époque actuelle devait changer s'enracinent, et présenteront des obstacles de plus lorsqu'il faudra entrer dans une marche régulière. Cependant Votre Altesse sait aussi bien

que moi jusqu'à quel point ma situation financière est critique : elle sait que, privé des produits de toutes les provinces de l'Espagne, je n'ai d'autres ressources que le prêt d'un million par mois que Sa Majesté Impériale et Royale veut bien me faire, à compter du 1er juillet de l'année dernière; et, sur ce prêt, il m'est dû 2 millions 500,000 fr. de 1811, et tout de 1812. Les deux derniers convois annoncés, de 500,000 fr. chacun, ne sont point encore arrivés. J'étais donc au 1er de ce mois en arrière de 6 millions 500 mille fr.; et, en défalquant le million annoncé, de 5 millions 500 mille fr. D'un autre côté, la part qui m'a été attribuée dans la contribution de Valence s'est réduite à un million, obtenu avec difficulté; et, malgré les pressants besoins qui m'assaillent de toutes parts, il a fallu concentrer la majeure partie de cette faible rentrée à envoyer des subsistances à l'armée du Portugal, et à lui ménager des magasins sur le Tage. Cette armée, à laquelle on avait abandonné la province de Tolède et Talavéra, qui sont les greniers de Madrid, après avoir gaspillé en moins de trois mois les ressources d'une fertile province, après avoir occasionné par son séjour et ses ravages la cherté excessive des grains, me contraint aujourd'hui à retirer de Madrid des blés pour les envoyer dans les provinces mêmes dont cette capitale s'alimentait autrefois. Un tel déplacement, jusqu'ici sans exemple, a produit un mal également sans exemple. Le blé est monté à Madrid au prix exorbitant de 500 réaux la fanéga; et il résulte de ce prix que le pain de munition, le seul dont la fabrication et la

vente soit permise par suite d'un décret que j'ai rendu il y a deux mois, vaut aujourd'hui, 25 mai, à Madrid, 27 sous et demi de France, la livre de seize onces. A ce taux, une livre de pain blanc, tel qu'on le mange communément à Paris, coûterait de 36 à 37 sous. A peine mange-t-on du pain dans les meilleures maisons de Madrid, et la garnison est, à l'heure qu'il est, réduite à la demi-ration. Cette détresse si grande, conséquence en partie nécessaire de causes que je fis connaître à Votre Altesse du moment où l'armée du Portugal s'empara de la province de Tolède, mais qui subsistèrent malgré mes observations, ne peut recevoir de moi aucun soulagement. L'épuisement du Trésor public, le retard dans l'arrivée de fonds de France, ont fait manquer à la fois tous les moyens de diminuer le mal. Sans doute l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale n'a pu lui laisser ignorer la vérité; il aura peint le spectacle dont il doit être frappé en parcourant les rues de Madrid, où chaque jour quelques malheureux expirent d'inanition. S'il fait ce tableau, Votre Altesse peut être persuadée qu'il n'y entre pas d'exagération, quelque douloureux qu'il soit. Je sais tout ce que ces tristes vérités ont d'affligeant; mais je serais coupable de les taire, et je ne manquerai pas à mes devoirs en ne les disant pas avant de plus grands revers, et lorsque le remède est encore possible. Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur cette lettre et celles qui l'ont précédée, et je supplie Sa Majesté Impériale et Royale, au nom de ses plus chers intérêts, de

fixer son attention sur les détails qu'elles contiennent. »

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie la correspondance d'Espagne. Écrivez au duc de Raguse que c'est le roi qui doit lui donner des directions ; que je suppose qu'il s'est retiré devant lord Wellington, selon les règles de la guerre, en l'obligeant à se masser, et non en se reployant devant sa cavalerie légère ; qu'il aura conservé ses têtes de pont sur l'Agueda, ce qui peut seul lui permettre d'avoir des nouvelles de l'ennemi tous les jours, et de le tenir en respect. Que si, au contraire, il a mis trente lieues d'intervalle entre l'ennemi et lui, comme il a déjà fait deux fois, contre tous les principes de la guerre, il laisse le général anglais maître de se porter où il veut, il perd constamment l'initiative, et n'est plus d'aucun poids dans les affaires d'Espagne. Que la Biscaye et le nord sont dans une situation fâcheuse, par les suites de l'évacuation des Asturies par la division Bonnet ; que la réoccupation de cette province n'a pas encore eu lieu ; que le nord est en proie à des malheurs ; que Santona et Saint-Sébastien sont compromis ; que les libres communications des guérillas avec la Galice et les Asturies, par la mer, les rendent formidables ; que s'il ne fait pas réoccuper promptement les Asturies, sa position ne peut s'améliorer.

Napoléon à Clarke. Dresde, 28 mai 1812.

Recommandez au général Caffarelli de réunir davantage ses troupes, et d'avoir toujours une colonne dans la main.

Écrivez au général L'Huillier d'avoir l'œil sur Saint-Sébastien, et d'avoir toujours 3 mille hommes dans la main, pour les diriger sur cette place si elle avait besoin d'être secourue.

En général, pour parer aux mauvaises manœuvres et à la mauvaise direction que le duc de Raguse donne à nos affaires, il est nécessaire d'avoir beaucoup de monde à Bayonne. Activez la marche du 3e et du 105e, et de la 5e demi-brigade provisoire, sur Bayonne. Tenez là deux généraux de brigade, afin que le général L'Huillier puisse toujours disposer de forces pour être en mesure d'agir selon les circonstances.

Réunissez un millier d'hommes de cavalerie tirés des dépôts de l'armée d'Espagne, et dirigez-les, formés en régiment de marche, sur Bayonne.

Écrivez au général L'Huillier de tenir ses troupes dans la vallée du Bastan, à Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et à Irun, en les nourrissant bien, les barraquant, les formant et les exerçant. Ce sera au moyen de cette réserve que, si le duc de Raguse continue à faire des bévues, on pourra empêcher le mal de devenir extrême. »

Joseph à Berthier. Madrid, 1er juin 1812.

« Les rapports du duc de Raguse ne me laissant plus aucun doute sur les projets offensifs de l'ennemi dans le nord, j'ai envoyé directement au comte d'Erlon l'ordre dont Votre Altesse Sérénissime trouvera ci-joint une copie, après avoir écrit dans le même sens au duc de Dalmatie par toutes les voies possibles. Je n'ai point de nouvelles de

Valence, point de Burgos, aucune de France, depuis le 2 mai. J'ai envoyé des exprès sur tous les points. En général, chacun aime à rester dans un système isolé. J'ai dit bien souvent combien il est à désirer que l'Empereur oblige chaque général à se rattacher au commandement central. Les armées manquent partout de solde, de pain et de chevaux. La solde ne peut venir que de France; c'est beaucoup si le pays peut suffire à la nourriture des troupes : il n'y a plus de chevaux ni de mulets en Espagne. »

Joseph à Clarke. Madrid, 2 juin 1812.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 12. Je vais réitérer mes demandes aux divers généraux en chef, pour obtenir d'eux les états de situation et les rapports dont j'ai besoin. Jusqu'ici le général de l'armée du nord s'est refusé absolument à me les envoyer ; celui de l'armée de Valence pense être dans un système différent, particulier; j'ai écrit plus de dix lettres au duc de Dalmatie, sans avoir encore pu établir aucun rapport avec lui. J'espère que vous aurez eu connaissance des lettres que j'ai écrites à ce sujet au major général, et que vous aurez pris les mesures convenables pour faire connaître aux divers généraux commandant les corps d'armée les intentions de l'Empereur.

Je suis fort touché de tout ce que vous voulez bien me dire d'amical, et je désire que vous soyez bien convaincu, Monsieur le duc, du vif désir que j'ai de rendre mes nouveaux rapports avec vous le plus agréables possible. »

Joseph

« Monsieur le duc, j'ai répondu, le 2 de ce mois,

à Clarke. Madrid, 5 juin 1812.

à la lettre que vous m'avez écrite le 12 mai, et cette réponse vous a été adressée par duplicata. Je vous annonçais que j'allais renouveler aux deux généraux en chef la demande que je leur avais déjà faite des états de situation des armées qu'ils commandent. Vous trouverez copie de la lettre que je leur ai écrite sur cet objet : vous verrez que j'y ai ajouté les détails dont j'ai cru nécessaire de les instruire sur la direction à donner à la guerre. J'avais déjà écrit particulièrement au général Caffarelli et à M. l'intendant général Dudon les lettres (n°s 2 et 3), parce qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour ramener l'armée du nord au système de centralisation adopté par l'Empereur, et auquel elle s'est jusqu'ici refusée. En effet, le duc de Raguse ayant insisté, ainsi que vous le verrez par sa lettre du 29 du mois dernier au maréchal Jourdan, qui vous la communique, pour obtenir le concours de l'armée du nord dans le cas prévu par les instructions de l'Empereur, je n'ai point hésité à donner au comte Caffarelli les ordres positifs que vous trouverez consignés dans la lettre que je lui ai écrite le 3 de ce mois. J'espère que je serai obéi, et que ces dispositions ne rencontreront plus d'obstacles, surtout d'après les explications que contient votre lettre du 12, qui ne laissent aucune incertitude sur les intentions de l'Empereur, que vous aurez sans doute fait connaître directement aux généraux en chef. J'ajoute à ces mesures celle d'envoyer un de mes aides de camp au duc de Dalmatie, avec les expéditions des lettres que je lui ai écrites les 19,

26 et 28 du mois dernier; lettres qui ont toutes été communiquées à M. le prince de Neufchâtel, et dont les copies sont actuellement entre vos mains. Je presse de nouveau l'exécution des ordres que j'ai donnés pour faire agir le corps du comte d'Erlon dans les diverses hypothèses développées dans ces lettres.

J'ai écrit aussi au maréchal Suchet, ainsi que vous l'aurez vu par ma lettre du 29 mai au prince de Neufchâtel, pour faire marcher une division de l'armée de Valence. Ainsi, je pense avoir fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire pour soutenir l'armée du Portugal, ou la dégager, selon le mouvement de l'ennemi, et couvrir en même temps Madrid. »

Soult à Joseph. Séville, 8 juin 1812.

« Sire, je viens de recevoir le billet que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 mai, et une lettre de M. le maréchal Jourdan. Votre Majesté verra, par ma correspondance, que je n'ai cessé de tenir en échec le corps du général Hill, et que, lorsqu'il s'est porté sur Almaraz, je l'ai forcé à revenir sur la Guadiana, diversion qui a obligé le général Graham à se porter avec ses divisions au secours du général Hill (1). Le général Graham n'a commencé à se retirer sur Portalègre, avec les divisions qu'il avait amenées, que le 27 mai. Le 31, son mouvement était fini, et le général Hill se trouvait de nouveau concentré à Almendralejo et Mérida, avec

(1) Cette diversion consista en quelques reconnaissances qui ne dépassèrent pas Don-Benito.

15 mille hommes, sans compter les Espagnols (1). Cela est positif; j'ai lu les rapports du général ennemi qui en rendait compte. Le duc de Raguse n'avait donc pas toute l'armée anglaise devant lui le 26, ainsi que le maréchal Jourdan me l'a mandé.

J'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté que lord Wellington n'a en ce moment pour objet que d'isoler l'armée du Portugal de celle du midi, et de l'éloigner de la vallée du Tage. Il voudrait voir engagée une partie de mes troupes, pour venir aussitôt, avec la totalité de son armée, reconquérir l'Andalousie. Je suis même persuadé qu'il en a l'ordre, et j'ai la certitude que de Cadix on le lui écrit tous les jours. On y compte si bien, que les ennemis n'en font plus mystère : ils le mettent dans tous leurs journaux (2).

Le général Foy était, le 27 mai, au Puerto de Santa-Crux, entre Truxillo et Mérida, d'où il a écrit. Alors il ne doutait pas qu'il y eût au moins trois divisions anglaises sur la Guadiana, qu'il évaluait à la moitié de l'armée anglaise : comment se fait-il que la veille, le duc de Raguse fût persuadé qu'il avait la totalité de l'armée anglaise, moins une division devant lui?

L'armée du Portugal va encore gâter les affaires, si elle s'étend trop sur la droite; elle devrait camper vers le col, et avoir une ou deux divisions sur

(1) Le général Hill, qui n'avait qu'une division de l'armée anglaise, ne pouvait pas avoir 15 mille hommes, sans compter les Espagnols.

(2) C'est parce qu'ils le mettaient dans leurs journaux qu'on n'aurait pas dû le croire.

la basse Tormès et le Duero. Dès lors les ennemis ne pourraient plus rien entreprendre, pas même franchir les frontières du Portugal. Toute autre disposition sera mauvaise, et aura infailliblement des conséquences fâcheuses.

Quoi qu'il en soit, je donne ordre au comte d'Erlon d'attaquer le général Hill, et de faire en sorte d'obliger le général Graham, qui doit être encore, avec deux divisions au moins, du côté de Portalègre, à marcher à son secours. A cet effet, je lui envoie des renforts. Il aura avec lui deux divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, formant plus de 13,500 hommes; mais je lui défends de perdre le contact de l'armée du midi : il ne pourrait le faire sans m'exposer à plier bagage, à évacuer l'Andalousie au moindre événement. Il manœuvrera d'ailleurs de manière à empêcher les ennemis de s'engager dans la vallée du Tage, et à les forcer à tenir une bonne partie de leur armée sur la rive gauche de ce fleuve. Si les troupes qui appartiennent à l'armée du midi m'étaient envoyées, si j'étais même renforcé jusqu'à concurrence de 20 mille hommes, je répondrais que l'armée anglaise n'entreprendrait jamais rien contre la Castille. Le système d'isolement et de dissémination qu'on a suivi jusqu'à présent a fait perdre Ciudad-Rodrigo et Badajos, il peut faire perdre l'Andalousie, si Votre Majesté n'y met ordre. D'ailleurs, elle peut toujours compter sur moi, et être persuadée que je ferai tout ce qui sera humainement possible pour le bien du service et la gloire des armées de l'Empereur. »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 juin 1812.

« Monsieur le duc, deux jours après avoir reçu votre dernière lettre en date du 5 de ce mois, par laquelle vous m'annonciez que vous regardiez le mouvement des Anglais sur vous comme très-prochain, j'ai eu des nouvelles d'Andalousie. Le duc de Dalmatie me mande, par sa lettre du 26 mai dernier, qu'il est positif que l'intention du général anglais est de marcher avec toute son armée sur l'Andalousie, pour forcer l'armée du midi à lever le siége de Cadix. Telles sont ses propres expressions. D'après cette opinion, à laquelle le duc de Dalmatie paraît s'être arrêté, loin d'avoir exécuté les ordres que je lui avais donnés de mettre le corps du général d'Erlon en mesure de contenir celui du général Hill en Estramadure, et de passer même le Tage si le général anglais le passait pour agir sur la rive droite, il demande que l'armée du Portugal et celle d'Aragon marchent au secours de l'armée du midi. Comme cette opinion ne s'est point vérifiée jusqu'ici, et qu'elle me paraît même formellement démentie par les rapports que vous m'avez adressés, je n'ai point révoqué mes premiers ordres, et je les réitère au contraire, en pressant leur exécution. J'ai cru cependant qu'il était important de vous faire connaître, Monsieur le duc, ce que m'écrit le duc de Dalmatie. Il est possible que les Anglais fassent par la suite ce qu'ils n'ont pas fait aujourd'hui ; je vous recommande donc de ne pas vous laisser imposer par de fausses démonstrations, s'il arrivait que celles que les Anglais ont faites contre vous n'eussent eu d'autre objet que de mas-

quer leur véritable projet sur l'Andalousie. Soyez toujours prêt à faire marcher, comme mes intentions antérieures l'ont prévu, trois divisions de l'armée du Portugal en Estramadure, dans le cas où lord Wellington se porterait sur la rive gauche du Tage : c'est ce que vous êtes à portée d'observer.

Le général Caffarelli m'a écrit en date du 25 mai ; il a dû entrer en correspondance avec vous sur les secours que vous pouvez attendre de l'armée du nord. Il paraît que vous avez peu à y compter, vu l'état de faiblesse auquel, suivant ce que me mande le général Caffarelli, l'armée du nord est réduite. »

Jourdan au général Caffarelli. Madrid, 12 juin 1812.

« J'ai mis sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 du mois dernier. Sa Majesté ayant remarqué que vous dites que Sa Majesté l'Empereur vous a confié des pouvoirs presque illimités, désire que vous lui fassiez savoir si, malgré cela, vous croyez être sous ses ordres, ou si vous croyez être indépendant. Sa Majesté vous invite à lui répondre d'une manière précise à cet égard.

Le roi me charge de vous dire que, n'ayant point reçu l'état de situation de l'armée du nord, ni de rapport sur la situation des affaires, il ne peut pas vous donner d'ordres précis sur la manière dont vous devez secourir l'armée du Portugal. Mais Sa Majesté pense que l'affaire la plus importante est de battre les Anglais s'ils marchent sur l'armée du Portugal, et qu'il est nécessaire pour cela que vous

marchiez au secours du duc de Raguse avec toutes les troupes dont vous pourrez disposer, lorsque ce maréchal aura la certitude que lord Wellington veut prendre l'offensive, et qu'il vous écrira de venir le joindre.

Le roi m'ordonne de vous adresser copie de la première lettre que j'ai écrite à M. le général Dorsenne. Sa Majesté désire, si vous croyez être sous ses ordres, que vous lui adressiez le plus tôt possible les renseignements que je demandais à ce général. »

Soult à Joseph. Séville, 12 juin 1812.

« Sire, le comte d'Erlon m'a communiqué un ordre direct que lui a adressé le maréchal Jourdan le 28 mai. Avant de faire à Votre Majesté mes humbles représentations sur le contenu de cet ordre, je dois avoir l'honneur de lui faire observer que, du moment où Sa Majesté fait adresser des ordres de mouvement aux généraux de l'armée du midi, je suis dispensé de leur en donner, et ma responsabilité cesse. Dans ce cas, je dois supplier Votre Majesté de vouloir bien obtenir de l'Empereur que je sois immédiatement remplacé dans le commandement de l'armée du midi, ou bien que Votre Majesté daigne elle-même y pourvoir : car je ne puis être ainsi compromis soit relativement au service, soit concernant ma propre responsabilité, sans d'ailleurs considérer si j'ai mérité que la confiance me soit retirée.

Au sujet de l'ordre, qui est dans le même esprit que ceux dont Sa Majesté a daigné m'honorer, j'ai

l'honneur de lui représenter que le comte d'Erlon remplira infiniment mieux l'objet que Sa Majesté se propose, en se conformant aux instructions que je lui ai données et dont j'ai rendu compte, que s'il se portait dans la vallée du Tage; car il serait inévitablement perdu pour l'armée du midi, il n'arriverait jamais à temps pour secourir l'armée du Portugal (1), et serait insuffisant pour couvrir Madrid. Je considère que le sort de l'Andalousie sera résolu le jour même où le comte d'Erlon passera le Tage avec ses troupes, et que dès ce moment je ne dois plus penser qu'à réunir le restant de l'armée du midi pour évacuer le pays : car il ne faut pas compter que le comte d'Erlon ni ses troupes qui sont sur le Tage, ni même ce qui pourrait être envoyé de Madrid, arriverait assez à temps pour empêcher cet événement. Les ennemis étant à Badajos et à Elvas, ils ne sont qu'à cinq fortes marches de Séville; et à la sixième ils passent le Guadalquivir, s'emparent de cette place importante, et se mettent en communication avec l'escadre qui est dans la baie de Cadix, ainsi qu'avec l'armée de Ballesteros qui descend des montagnes de Gibraltar. Ils changent leur ligne d'opération sans avoir compromis un seul homme, puisqu'il faut le double de temps aux troupes qui seraient sur le Tage, et quatre fois plus à celles qui viendraient de l'armée du Portugal ou de Madrid, quand bien même on serait prévenu à temps du mouvement des ennemis. Il est à supposer que dans

(1) Si le comte d'Erlon eût atteint Madrid le 15 juillet, il serait arrivé assez à temps pour secourir l'armée du Portugal.

cette hypothèse il leur serait facile de le masquer pendant quelques jours, et d'avoir sur nous l'initiative de plusieurs marches. Il faut, en outre, considérer qu'indépendamment des Anglais qui sont en Estramadure, j'ai contre moi 30 mille Espagnols ou Anglais, tant avec Ballesteros que dans l'île de Léon; sur ma gauche, et dans le comté de Niebla, ma ligne de communication à conserver, et une immense étendue de côtes et de pays sur les deux mers à conserver (1).

Je le répète, l'armée du midi ne peut faire ce qui est ordonné (de porter le comte d'Erlon avec 15 mille hommes dans la vallée du Tage), sans être, quinze jours après, obligée à évacuer l'Andalousie : les ennemis ne manœuvrent en ce moment que pour obtenir ce résultat, et nous le favoriserions en prenant cette disposition. Si cependant Votre Majesté insiste, je la supplie itérativement de me faire retirer le commandement de l'armée du midi, pour que je ne sois pas responsable des événements fâcheux qui arriveront infailliblement, et qu'il ne sera plus en mon pouvoir d'éviter.

Si Votre Majesté me faisait envoyer les 9 à 10 mille hommes que j'ai dans l'intérieur de l'Espagne,

(1) En supposant ces observations fondées, qu'eût-il résulté de tout cela? Le duc de Dalmatie se serait replié sur les secours que lui aurait menés le général en chef de l'armée du Portugal, et lord Wellington, se trouvant à son tour devant des forces supérieures, aurait été obligé de reculer. Mais, dit-on, on aurait perdu l'Andalousie! Cela est possible, mais on n'aurait pas perdu la bataille des Arapiles; et les armées étant plus concentrées, lord Wellington n'aurait pu rien entreprendre, et aurait été bientôt forcé de rentrer en Portugal.

(*Réflexions du maréchal Jourdan.*)

je pourrais porter le corps du comte d'Erlon à 22 ou 23 mille hommes, et son ascendant serait tel qu'il obligerait le général anglais à tenir la moitié de son armée sur la rive gauche du Tage, et neutraliserait toutes ses opérations.

Si, en outre, Votre Majesté ordonnait à l'armée du Portugal de se concentrer sur les deux versants du col de Banôs, la gauche à Placencia, et la droite vers Salamanque qui ne serait gardée que par un détachement, l'armée anglaise ne pourrait rien entreprendre ni déboucher par aucune direction sans prêter le flanc; elle ne viendrait pas non plus attaquer celle du Portugal, qui, se trouvant à la tête des débouchés qui viennent sur la frontière d'Avila, n'aurait rien à craindre pour sa ligne de communication, se trouverait en rapport d'opérations avec l'armée du midi par le détachement de celle du centre qui serait dans la vallée du Tage, et couvrirait toute la frontière, même en reposant les troupes. Si, au contraire, l'armée du Portugal s'étend vers le nord, c'est elle qui y entraîne le théâtre de la guerre, et qui fait pencher la balance en faveur des ennemis, aux dépens des armées qui sont dans le midi de l'Espagne et des provinces qu'elles occupent. Elle s'expose à être battue, et le sera infailliblement avant que des secours puissent lui arriver, de quelque part qu'ils viennent.

Enfin, si Votre Majesté ne croit pas devoir modifier ses dispositions, et si elle ne juge pas à propos de prendre en considération les observations que j'ai faites, mon devoir et l'honneur des armées im-

périales m'obligent à lui déclarer que je ne me sens pas assez fort pour garder l'Andalousie, et je lui demande l'ordre de l'évacuer : alors mon rôle étant changé et devenant armée d'opération, je me porterai partout où Votre Majesté jugera la présence de l'armée du midi nécessaire.

J'ai, au surplus, l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que vraisemblablement je me porterai vers Tarifa et Algésiras avec le restant de l'armée, pendant que le comte d'Erlon sera en opération en Estramadure pour tâcher de détruire l'armée de Ballesteros, qui, malgré l'échec reçu à Banôs, prend tous les jours plus de consistance, et vient de recevoir 6 mille hommes de renfort, dont la moitié Anglais, débarqués à Algésiras. Cette armée met en campagne 14 à 15 mille hommes, et il vient de m'être rendu compte que le général Graham devait incessamment arriver à Gibraltar pour en diriger les opérations. »

Le colonel Desprez à Joseph. Séville, 12 juin 1812.

« Sire, je suis arrivé à Séville le 11 de ce mois, et j'ai remis au duc de Dalmatie les dépêches dont Votre Majesté m'avait chargé.

Les lettres que j'ai apportées ont donné lieu à une longue discussion, et M. le maréchal m'a paru peu disposé à les exécuter. J'ai cru remarquer que sa situation était la seule chose qu'il considérât. Il a répété souvent qu'il avait 60 bataillons, 70 escadrons, et autant de train de campagne; qu'il se croyait assez fort pour tenir tête à l'ennemi, s'il dirigeait ses forces contre l'Andalousie, et que le ma-

réchal Marmont devait tenir le même langage. J'ai répondu que les regards de l'armée du midi ne devaient pas se diriger seulement à assurer sa propre conservation; qu'elle devait se considérer comme une portion de l'armée française en Espagne, et qu'elle était obligée d'aller au secours des autres corps; que Sa Majesté, dans les circonstances actuelles, mettait le titre de chef de l'armée au-dessus de celui de roi, et saurait, s'il le fallait, sacrifier l'Andalousie à des intérêts plus pressants; que M. le duc de Raguse ne pouvait lutter contre la totalité de l'armée anglaise. J'insistai particulièrement sur la position où se trouverait Sa Majesté dans le cas où l'ennemi menacerait Madrid. Je représentai que l'armée du Portugal ne trouvant pas d'appui vers le Tage, et ne devant pas en chercher dans l'armée du nord, Sa Majesté peut être réduite à se retirer sur Valence, et à s'éloigner des masses les plus considérables de l'armée qu'elle commande. J'ai enfin demandé à M. le maréchal si, dans le cas où les troupes anglaises marcheraient sur le nord, le comte d'Erlon recevrait l'ordre de passer le Tage. On me répondit positivement que non. Je n'ai pas cru devoir prolonger la discussion, et je priai M. le maréchal de faire connaître lui-même à Votre Majesté ses intentions.

M. le général Drouet a son quartier général à Fuente-Orejuna, et ses derniers rapports annoncent que 12 à 15 mille Anglais occupent encore l'Estramadure.

Je crois devoir prévenir Votre Majesté qu'il n'a point été mis à l'ordre de l'armée du midi que Sa

Majesté avait le commandement général des armées en Espagne. Ce que j'ai entendu dire à M. le maréchal et aux personnes qui l'entourent me prouve qu'il est mécontent de n'avoir pas été nommé major général de Sa Majesté. »

Le comte d'Erlon à Joseph. Berlanga, 18 juin 1812.

« Sire, Votre Majesté aura vu, par ma lettre du 12, que le général Hill avait quitté ses positions d'Almandralejo et Villa-Franca, pour se porter à Zafra, Benvenida et Uerma. Je lui annonçai également que j'attendais un renfort d'une division d'infanterie et d'une de cavalerie pour entrer en expédition.

Je fus prévenu par le duc de Dalmatie que ces troupes partiraient de Séville le 14, et suivraient, à mon choix, soit la grande communication par Santa-Olalla et Monasterio, soit la communication par Constantina. Je m'empressai de répondre à Son Excellence que je désirais voir venir les troupes par Constantina, attendu que cette communication étant beaucoup plus rapprochée de ma position, notre réunion était plus prompte et plus sûre, puisque j'occupais déjà Berlanga avec ma cavalerie, ce qui me donnait l'initiative de mes mouvements, ne m'éloignait pas de la Serena, et me laissait à même de me porter promptement sur le Tage, dans le cas où le corps du général Hill aurait remarché sur ce fleuve. J'espérais que Son Excellence accéderait à ma demande : mais, en réponse à ma lettre, le maréchal me fait connaître que les troupes ne peuvent partir de Séville que le 16; qu'elles suivront

la grande communication, et déboucheront le troisième jour à Monasterio. Je suis donc obligé de me porter avec toutes mes forces sur l'extrême gauche pour effectuer ma réunion, qui ne peut s'opérer qu'au centre des positions de l'ennemi, ce qui m'éloigne beaucoup des communications avec le Tage, que je n'aurais jamais voulu perdre de vue.

Dans les instructions que le duc de Dalmatie m'adresse, il me fait connaître positivement que je dois toujours être à même de le joindre, quels que soient les ordres que je pourrai recevoir, en me prévenant que si je m'établissais dans la vallée du Tage, je deviendrais responsable des événements qui pourraient survenir en Andalousie, et que dès lors la division d'infanterie et celle de cavalerie qu'il m'envoyait cesseraient d'être sous mes ordres, ses intentions n'étant pas qu'elles dépassent la Guadiana. D'ailleurs, Sire, le maréchal m'annonce avoir l'honneur d'envoyer à Votre Majesté copie des ordres qu'il me donne.

Jusqu'ici les intentions de Votre Majesté ont été remplies, puisque le corps du général Hill est toujours en entier devant moi : mais, Sire, je crains de me trouver par la suite dans un extrême embarras, si les ordres que Votre Majesté daignait m'adresser n'étaient pas en rapport avec les instructions du duc de Dalmatie. Votre Majesté daignera sentir elle-même la position difficile dans laquelle je me trouve dans une semblable circonstance. Je la supplie néanmoins de compter toujours sur mon ardent désir d'exécuter ses volontés,

toutes les fois qu'elle daignera me les faire connaître. »

Joseph à Marmont. Madrid, 18 juin 1812.

« Monsieur le duc, le maréchal Jourdan m'a communiqué votre lettre du 14 de ce mois. J'espère que si le général Hill s'est réuni au gros de l'armée ennemie, le comte d'Erlon aura suivi le mouvement, et qu'il arrivera bientôt dans la vallée du Tage. Je ne saurais supposer que le duc de Dalmatie n'exécutera pas les ordres formels que je lui ai donnés à cet égard, et que j'ai si souvent réitérés. J'espère aussi que le comte Caffarelli vous enverra quelques secours. Je viens d'envoyer ordre aux troupes qui sont dans la Manche de venir sur le Tage; je les réunirai à celles qui sont sous le commandement du général Treilhard, ce qui formera un petit corps d'environ 4 mille hommes, qui agira avec les troupes de l'armée du midi, sous les ordres du comte d'Erlon. Je pense que si le général Hill est resté avec 18 mille hommes sur la rive gauche du Tage, vous serez en état de battre l'armée anglaise, surtout si vous recevez quelques secours de l'armée du nord. C'est à vous à bien choisir votre champ de bataille et à bien faire vos dispositions. Mais je conçois que si le général Hill est réuni au gros de l'armée anglaise, le succès pourrait être incertain, si vous combattez seul; je pense donc que, dans ce cas, vous devez manœuvrer de manière à éviter de livrer bataille avant l'arrivée des troupes du comte d'Erlon et de celles que j'ai demandées au duc d'Albuféra. Si les ordres que j'ai donnés à

ce maréchal et au duc de Dalmatie sont exécutés, le succès est certain. Il ne faudrait donc pas se compromettre par trop de précipitation; il serait même moins dangereux de céder un peu de terrain. J'ai cru devoir vous adresser ces réflexions, afin que, suivant les circonstances, vous en fassiez l'usage convenable. Je n'hésiterais pas même à vous donner l'ordre positif de refuser la bataille, si j'étais certain de l'arrivée du comte d'Erlon avec 15 mille hommes, et de l'arrivée d'une division de l'armée d'Aragon; car alors l'armée anglaise serait fortement compromise. Mais, dans l'incertitude où je suis à cet égard, je ne puis que vous répéter que si le corps du général Hill est encore sur la rive gauche du Tage, vous devez bien choisir votre terrain pour livrer bataille avec toutes vos forces réunies; mais que si le corps du général Hill est réuni à lord Wellington, vous devez éviter de combattre aussi longtemps que cela vous sera possible, afin d'attendre les secours qui sans doute arriveront. Je viens de réitérer, à cet égard, mes ordres au duc d'Albuféra et au duc de Dalmatie, et je vais les réitérer au général Caffarelli. »

Joseph à Clarke. Madrid, 19 juin 1812.

« Monsieur le duc, j'ai été instruit hier dans la nuit, par une lettre du duc de Raguse, datée de Salamanque le 14 de ce mois, que l'armée anglaise en masse a passé l'Agueda le 12 juin, que le 13 elle s'est portée sur l'Aldehuela de Feltès, et le 14 elle marchait sur San-Munoz. Le maréchal duc de Raguse n'avait pas encore de nouvelles du corps

du général Hill; mais il supposait qu'il était en marche pour joindre le gros de l'armée anglaise par le col de Banôs. Dans cet état de choses, j'ai renouvelé les ordres que j'avais donnés au maréchal duc de Dalmatie relativement au corps du comte d'Erlon, qui, je l'espère encore, aura suivi le corps du général Hill. Si celui-ci a passé le Tage, vous voyez quelles conséquences l'inexécution de ces ordres pourrait avoir. Mes lettres au duc de Dalmatie, dont je vous envoie copie, vous feront connaître que je ne les lui ai pas dissimulées. J'ai en même temps donné des ordres pour rassembler sur le Tage les troupes de l'armée du centre qui sont dans la Manche. J'ai écrit au maréchal Suchet de s'avancer de sa personne à Cuença avec un corps assez considérable pour couvrir le centre et agir suivant les événements. Vous trouverez copie de ma lettre à ce maréchal. J'ai renouvelé, d'un autre côté, au général Caffarelli les ordres que je lui avais donnés pour secourir l'armée du Portugal. Enfin, j'ai écrit au maréchal duc de Raguse la lettre dont je vous adresse également copie. »

Joseph au général Caffarelli. Madrid, 19 juin 1812.

« Monsieur le général, le duc de Raguse me rend compte, par sa lettre du 14 de ce mois, que l'armée anglaise a passé l'Agueda le 12 juin, et que le 14 elle arrivait à Jamamès. J'espère que, d'après mes ordres précédents et les instances réitérées du duc de Raguse, vous aurez fait marcher pour le soutenir toutes les troupes dont vous aurez pu disposer. Vous aurez sans doute senti que le moyen le plus

sûr de défendre les provinces qui sont sous votre commandement, c'est de battre l'armée anglaise; et que si le duc de Raguse perdait une bataille, vous ne seriez plus en état de vous soutenir au delà de l'Èbre, et que le sort de l'Espagne serait compromis. Si cependant vous n'aviez fait aucune disposition quand vous recevrez la présente pour soutenir le duc de Raguse, je vous réitère l'ordre formel de marcher sur-le-champ avec toutes les troupes que vous pourrez réunir. »

Joseph au comte d'Erlon. Madrid, 21 juin 1812.

« Monsieur le général, le maréchal Jourdan m'a communiqué votre lettre du 9 juin. L'armée anglaise a passé l'Agueda le 13 juin; elle marche sur l'armée du Portugal, qui, suivant les rapports que je reçois aujourd'hui, s'est concentrée sur le Duero, entre Zamora et Toro. Il est possible que Salamanque soit évacuée. Castanos marche de la Galice avec des forces nombreuses. Le centre est tout à fait à découvert. Vous aurez sans doute reçu les renforts que j'ai donné l'ordre au duc de Dalmatie de se disposer à vous envoyer. Vous devez avoir 15 mille hommes. Agissez avec ce corps et tout ce qui est sous le commandement du général Darricau. Rapprochez-vous de moi; passez le Tage, et mettez-vous en état d'agir suivant les événements; n'attendez aucun ordre. Écrivez-moi. »

Joseph à Soult. Madrid, 30 juin 1812.

« Monsieur le duc, j'ai lu avec beaucoup d'attention vos dernières lettres, et particulièrement celle du 12 juin, que vous m'avez écrite après avoir vu le colonel Desprez. Je ne reviendrai plus sur le fond de la question traitée dans notre correspondance : les

événements ont assez *justifié les mesures que j'avais prises, et prouvé l'erreur dans laquelle vous êtes sur les véritables projets des Anglais. Vous avez pu vous tromper; mais si vous avez formellement défendu au comte d'Erlon de passer le Tage, dans le cas où les Anglais qui sont en Estramadure se porteraient sur la rive droite de ce fleuve pour se joindre au gros de l'armée ennemie, vous avez donné au comte d'Erlon des ordres contraires à ceux que j'ai donnés à vous et à lui-même; vous avez mis votre autorité au-dessus de la mienne; vous ne me reconnaissez pas comme commandant des armées en Espagne.*

D'après cela, placé, comme je le serais, dans l'alternative, ou de me priver de vos talents et de votre expérience militaires, ou de laisser briser entre mes mains, dès les premiers pas, le pouvoir que je tiens de l'Empereur, je ne puis hésiter.

Ainsi, Monsieur le duc, quelque pénible qu'il soit pour moi de voir que vous ayez si peu conservé le souvenir de mes anciennes relations avec vous, et si peu cherché le bien des affaires en général, pour me forcer à choisir entre deux partis, l'un et l'autre fâcheux, le seul que l'honneur et les circonstances puissent me permettre de prendre, je consens à la demande que vous me faites de quitter le commandement dans le cas où je ne révoquerais pas mes premiers ordres, puisque non-seulement je ne puis les révoquer, mais que je ne puis même que vous les confirmer de nouveau, ainsi qu'à M. le comte d'Erlon. Remettez donc, si vous préférez cette ex-

trémité, le commandement au général d'Erlon, qui est le général de division le plus ancien, et qui en sera chargé jusqu'à ce que l'Empereur vous ait nommé un successeur.

Joseph à Clarke. Madrid, 2 juillet 1812.

« Monsieur le duc, depuis ma lettre du 26 du mois dernier, j'ai reçu diverses lettres du comte Caffarelli, auquel j'avais écrit, comme je vous l'ai mandé le 12 juin, d'envoyer au maréchal Marmont toutes les troupes dont il pouvait disposer. Je vous envoie ici copie de sa dernière lettre du 25, qui contient le résumé de toutes les autres; elle ne me laisse aucune espérance qu'il fasse marcher le secours annoncé pour l'armée du Portugal, qui l'attendait avec impatience, ainsi que vous le verrez par une lettre du maréchal Marmont. Je suis loin d'approuver la conduite du général Caffarelli; ses craintes sur les projets des Anglais me paraissent exagérées, et en les supposant fondées il devait faire céder toute considération au grand intérêt de mettre l'armée du Portugal en mesure de battre l'armée anglaise. Il a secondé les vues de l'ennemi, qui n'a fait ces démonstrations sur la côte que pour l'empêcher de détacher une partie de l'armée du nord vers le Duero. Le maréchal Suchet, de son côté, a répondu le 19 juin aux ordres que je lui avais donnés le 29 mai, et dont copie était jointe à ma lettre du même jour à M. le prince de Neufchâtel, en m'envoyant copie d'une lettre de M. le prince de Neufchâtel, dont il s'appuie pour se refuser à se conformer aux premières instructions qui lui enjoignaient de couvrir Madrid.

Comme je lui ai écrit d'une manière plus pressante, et en me prêtant aux arrangements qu'il pouvait désirer, j'attends un effet plus heureux de mes dernières instances, et j'aurai soin de vous en faire connaître le résultat. »

Joseph à Soult. Madrid, 6 juillet 1812.

« Monsieur le maréchal, l'armée du Portugal, après avoir vu tomber le fort de Salamanque, qui s'est défendu pendant onze jours, a passé le Duero à Tordesillas, et a laissé ainsi l'armée anglaise maîtresse de tout le pays, à la rive gauche. Il paraît que tous les ponts ont été coupés, et que celui de Tordesillas seul a été conservé. Le maréchal duc de Raguse ne s'est pas cru assez fort pour attaquer l'ennemi, et a voulu, à ce qu'il me mande, aller à la rencontre de 7 à 8 mille hommes de renfort qui lui étaient annoncés par le général Caffarelli.

Dans l'état actuel des choses, sans nouvelles du comte d'Erlon, instruit que les secours promis par le général Caffarelli n'étaient point partis de Vittoria le 25 juin et ne partiront pas, et ne pouvant disposer, pour marcher avec moi, que d'un si petit nombre de troupes que ce serait à peine une escorte, je me détermine à vous donner l'ordre précis de faire partir sur-le-champ et de diriger sur Tolède un corps de 10 mille hommes, dont 8 mille d'infanterie et 2 mille chevaux, avec les attelages pour 10 bouches à feu. En n'envoyant que les attelages, la marche de ce corps ne serait pas retardée, et toutes les routes lui seront bonnes. Je regarde l'exécution de la disposition que je vous prescris comme la plus impor-

tante de toutes, et je lui subordonne toute autre considération. Ainsi, je vous autorise, Monsieur le duc, à évacuer telle partie du territoire que vous jugerez nécessaire, pour accélérer le plus possible le départ des 10 mille hommes que je vous demande, et que j'attends avec la plus grande impatience. »

« Monsieur le duc, je vous envoie copie des lettres qui viennent de me parvenir du maréchal Suchet et du général comte d'Erlon. Vous voyez l'inutilité des efforts que j'ai faits jusqu'ici, et que je ne puis attendre, malgré les instructions de M. le prince de Neufchâtel, aucun secours de l'armée d'Aragon. J'ai aussi, d'après la lettre du comte d'Erlon, peu d'espérance que le duc de Dalmatie ait obéi aux ordres que je lui ai envoyés, et dont vous avez reçu copie avec ma dernière lettre du 2 de ce mois. La position des armées est toujours à peu près la même; elles sont en présence sur les bords du Duero, l'armée française sur la rive droite, l'armée anglaise sur la rive gauche de ce fleuve. » Joseph à Clarke. Madrid, 13 juillet 1812.

« Sire, je viens de recevoir le billet que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 6 juillet. Je ne puis envoyer à Tolède les 10 mille hommes que Votre Majesté me demande, sans évacuer l'Andalousie, où tous les points se commandent réciproquement. Si Votre Majesté avait reçu mes rapports, elle aurait vu que le comte d'Erlon a été forcé par un corps de 30 mille hommes, commandé par le Soult à Joseph. Ste-Marie, 16 juillet 1812.

général Hill (1), à s'adosser au débouché de l'Andalousie. Je le renforce de toutes les troupes dont je puis disposer sans lever le siége de Cadix, et je lui ordonne de nouveau impérativement d'attaquer l'ennemi, et de le rejeter au delà de la Guadiana. Alors le comte d'Erlon s'établira à Mérida, et étendra son influence jusqu'à la vallée du Tage. J'étais venu à Sainte-Marie pour me préparer à lever le siége de Cadix; je retourne à Séville. J'irai moi-même en Estramadure, si mes ordres ne sont pas exécutés. Sire, je suis pénétré de la situation de Votre Majesté et de l'état des affaires en général; quelques troupes que je vous envoie, elles ne suffiront jamais pour les rétablir, à moins que toute l'armée du midi ne marche; mais alors il faut évacuer entièrement l'Andalousie, et ce mouvement fait percée sur Valence. Nous ne pouvons vivre ni sur le Tage ni en Estramadure, et, d'une position à une autre, nous irons jusqu'à l'Èbre. Cela peut s'éviter : nous pouvons, en reprenant l'initiative, sauver 6 mille malades ou écloppés que je serais peut-être forcé d'abandonner, ainsi que 200 mille Espagnols qui se sont prononcés pour Votre Majesté et qui seraient perdus sans ressources. Nous pouvons aussi sauver 2 mille bouches à feu, et l'unique matériel d'artillerie qui existe actuelle-

(1) Le général Hill n'avait que sa division; les sept autres divisions de l'armée anglo-portugaise étaient dans le nord. Quand même ce général eût été rejoint par 10 à 12 mille Espagnols et Portugais, il ne pouvait avoir 30 mille hommes avec lui; et s'il les avait, il était plus convenable d'aller lui livrer bataille que de songer au siége de Tarifa. (*Réflexions du maréchal Jourdan.*)

ment en Espagne. Une seule disposition de Votre Majesté peut obtenir ce résultat, lequel abrégera la guerre de ce pays d'au moins six campagnes. Je propose à Votre Majesté de venir elle-même en Andalousie, avec toutes les forces qu'elle pourra amener. Si le nombre en est considérable, nous pourrons porter jusqu'à 25 ou 30 mille hommes l'armée d'expédition qui sera en Estramadure; ainsi nous ramènerons le théâtre de la guerre à la rive gauche du Tage, et l'armée du Portugal se trouvant dégagée pourra se remettre en ligne. Quoi qu'il arrivât, Votre Majesté se trouverait à la tête d'une belle armée dans le cas de livrer bataille. Si elle était attaquée sur le théâtre de ses opérations, et si nous étions malheureux, le pis aller serait de se réunir à l'armée d'Aragon pour tenir encore campagne.

Si Votre Majesté ne prend pas ce parti, je ne vois pas comment les affaires peuvent s'arranger, ni comment éviter non-seulement des pertes immenses, mais de porter préjudice au service de l'Empereur et de nuire à l'éclat de ses armes. J'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, je ne puis faire aucun détachement au delà de la Sierra-Morena et de la Guadiana sans être dans le cas d'évacuer l'Andalousie et de marcher avec toute l'armée. Je demande à ce sujet des ordres positifs à Votre Majesté. »

Joseph à Clarke. Madrid, 17 juillet 1812.

« Monsieur le duc, je vous ai écrit régulièrement, et je vous ai adressé ma correspondance avec les généraux en chef. La difficulté des communications me fait craindre que mes lettres ne vous soient pas

parvenues. Je profite d'une occasion plus sûre pour vous en donner le résumé. Le maréchal Marmont ne s'est pas cru en mesure d'attaquer les Anglais après le passage de l'Agueda; il s'est retiré. Le fort de Salamanque s'est rendu après une résistance de onze jours. Aujourd'hui l'armée du Portugal est sur la rive droite du Duero, et a son quartier général à Tordesillas; l'armée anglaise est sur la rive gauche, et a le sien à Rueda. Le corps du général Hill était, le 3 juillet, à Albuera, fort de 30 mille hommes. Le comte d'Erlon est devant lui à Villa-Franca avec 11 mille hommes. (Voyez sa lettre du 3 juillet.) J'avais fait les dispositions suivantes : Le général Caffarelli a reçu l'ordre, le 3 juin, d'envoyer sa cavalerie et son artillerie au secours de l'armée du Portugal. J'ai ordonné le 29 mai au maréchal Suchet d'envoyer, conformément aux instructions du major général, une division de 6 mille hommes pour protéger le centre. Le duc de Dalmatie a eu l'ordre, dès le 7 mai, de porter le corps du comte d'Erlon à 18 mille hommes, c'est-à-dire au tiers environ de l'armée du midi, et de lui prescrire de battre le corps du général Hill, ou au moins de le suivre et de passer le Tage, si le général anglais tentait de se réunir au gros de l'armée ennemie. Si ces ordres eussent été exécutés, l'armée anglaise ne serait pas où elle est : aucun ne l'a été. Le général Caffarelli m'écrit qu'il a une expédition anglaise sur les côtes de la Biscaye, et il n'a rien envoyé. Le maréchal Suchet répond par la copie d'une autre du major général, qui lui prescrit d'employer les forces qui sont sous ses or-

dres à la défense des provinces qui font partie de son commandement, et il a fait mettre cette lettre à l'ordre du jour de son armée. Le duc de Dalmatie non-seulement n'a pas obéi, mais il a défendu aux 4,500 hommes de renfort qu'il a envoyés au comte d'Erlon de suivre son mouvement s'il passait la Guadiana. Il offre sa démission, plutôt que d'exécuter mes ordres. MM. les généraux en chef ont-ils des instructions particulières? je n'ai rien à leur reprocher; mais alors je remets à l'Empereur le commandement qu'il m'a confié. N'en ont-ils pas? ils sont coupables, et je demande leur rappel. Faites parvenir cette lettre à Sa Majesté Impériale, et faites-moi connaître le plus tôt possible ses intentions. »

Joseph à Clarke. Madrid, 18 juillet 1812.

« Monsieur le duc, je viens de recevoir la nouvelle que la division Palombini se rend aux ordres que je lui ai donnés. J'attends avec impatience son arrivée pour me porter au secours de l'armée du Portugal. J'ai donné l'ordre aux troupes de l'armée de l'Aragon qui se trouvent dans la province de Cuença de me rejoindre; mais jusqu'ici je ne puis encore me flatter qu'ils soient exécutés. Toutefois, je partirai sans elles dès que la division italienne sera arrivée. Le peu de troupes de l'armée du centre est réuni aux environs de Madrid; la cavalerie doit être demain à Naval-Carnero. Toutes les provinces du centre sont évacuées, et même les positions de Somo-Sierra et Buytrago. Je n'eusse pas été réduit à ces fâcheuses extrémités, si le général en chef de l'armée du nord eût obéi aux ordres que je lui ai

donnés si souvent de se réunir à tout prix à l'armée du Portugal, en abandonnant momentanément les points qui exigent des garnisons, comme je viens de le faire. Je vous le répète, Monsieur le duc, si l'Empereur ne trouve pas le moyen de faire que les généraux des armées du nord, de l'Aragon et du midi m'obéissent, l'Espagne est perdue, et avec elle l'armée française. Je vous l'ai déjà mandé et je vous le répète encore, parce que les circonstances deviennent tous les jours plus graves : que ces généraux qui ne pensent qu'à leurs provinces, et non à l'ensemble des opérations, soient destitués de tout commandement, pour l'exemple de leurs successeurs; qu'ils ne puissent avoir d'autres instructions que celle de m'obéir ; ou que l'Empereur ne me condamne pas à être le témoin impuissant des désordres de ses armées et de la perte de ce pays. Je confirme donc tout ce que je vous ai déjà écrit par ma lettre d'hier à ce sujet. »

Joseph à Clarke. Madrid, 21 juillet 1812.

« Monsieur le duc, les troupes de l'armée du centre s'étant concentrées après l'évacuation de la Manche et des provinces de Cuença et d'Avila, et la division italienne n'étant pas arrivée, j'ai formé un corps de 14 mille hommes, en y comprenant cette division, avec lequel je pars pour aller joindre l'armée du Portugal. Je compte me porter vers le Duero, dans la direction de Villa-Castin et d'Arevalo, et opérer ma jonction avec l'armée du Portugal sur la rive gauche de ce fleuve. Dans aucun cas, je ne veux l'aller chercher sur la rive droite. Après cette

réunion, j'espère être en mesure de combattre l'armée anglaise, de tenter, avec quelques probabilités de succès, le sort d'une affaire décisive. Je vous adresse copie de la lettre que j'écris au maréchal duc de Raguse; elle vous fera connaître plus en détail mon plan d'opérations. »

« Monsieur le maréchal, ayant perdu l'espérance de vous faire secourir par des troupes de l'armée du midi et de l'armée d'Aragon, j'ai pris le parti d'évacuer toutes les provinces comprises dans l'arrondissement de l'armée du centre. Je ne laisse de garnison qu'à Madrid, Tolède et Guadalaxara, et je pars ce soir avec un corps de 13 à 14 mille hommes. Je vais me diriger sur Villa-Castin et Arevalo. De là, je me porterai sur Olmedo pour me réunir à vous, ou sur Fontiveros et la Tormès, pour menacer les communications de l'ennemi, suivant les événements et le parti que vous prendriez. J'ignore votre position; je n'ai pas des notions bien précises sur celle de l'ennemi ni sur ses forces : je ne peux donc pas juger de ce que vous pouvez faire, et, par conséquent, vous envoyer des ordres formels. Ainsi, c'est à vous à me faire savoir ce que vous êtes en état d'entreprendre au moyen des secours que je vous mène, et j'agirai en conséquence. Je vous fais observer seulement que je ne peux pas rester longtemps éloigné de ma capitale : il faut donc agir promptement. Je vous préviens aussi que je ne peux me réunir à vous qu'autant que vous passerez le Duero, étant dans la ferme résolution de ne point passer sur la

Joseph à Marmont. Madrid, 21 juillet 1812.

rive droite de ce fleuve, et de me porter plutôt en Andalousie pour y chercher l'armée du midi, et revenir ensuite au centre de l'Espagne y livrer bataille à l'armée anglaise. Calculez, d'après cela, ce que vous pouvez entreprendre; faites-le-moi savoir, et je ferai tout ce qu'il sera possible de faire avec le corps de troupes qui est avec moi. Je dois vous faire observer que tant que je ne connaîtrai pas vos intentions, je devrai agir avec circonspection, afin de ne pas m'exposer à être battu, ou au moins à reculer. Mon mouvement doit nécessairement fixer l'attention de l'ennemi; il devra détacher des troupes pour m'observer: c'est à vous à en profiter pour agir, afin de ne pas laisser à lord Wellington la facilité de faire impunément un détachement sur moi. Je vous ai développé plus haut les motifs qui m'empêchent de vous donner des ordres précis; mais voici mon opinion sur la manière dont vous devez agir: Aussitôt que lord Wellington aura fait un détachement sur moi, vous devez vous porter sur la rive gauche du Duero, soit par le pont de Tordesillas ou Fuente-Duero, soit par le pont de Toro. Si vous passez par Tordesillas ou Fuente-Duero, je me porterai sur Médina ou sur Valdestillas, afin de me réunir à vous, et ensuite nous agirons avec vigueur. Si vous passez à Toro, et que vous vous portiez sur Salamanque, je me porterai sur Alba de Tormès par Fuente-Duero. Cette dernière opération aurait vrai semblablement l'avantage de forcer lord Wellington à quitter les environs de Tordesillas pour se réunir à Salamanque; et ce premier mouvement rétrograde

serait fort avantageux pour l'opinion, et nous donnerait la facilité de nous réunir. Il est peu probable que lord Wellington se hasarde à passer sur la rive droite du Duero par Tordesillas, lorsqu'il verra que vous et moi nous nous portons sur Salamanque, puisqu'il perdrait sa ligne d'opération sur le Portugal, à laquelle il doit tenir beaucoup. Je n'hésiterais pas même à vous donner l'ordre de vous porter rapidement sur Toro, et de là sur Salamanque, si je savais ce qui se passe sur la rive droite du Duero, où on dit qu'une armée espagnole est en opération. Cependant, je ne puis me dispenser de vous faire observer que cette armée sera bientôt dissipée, si nous parvenons à battre l'armée anglaise.

Faites-moi donc savoir, Monsieur le maréchal, ce que vous croyez pouvoir entreprendre, et comptez que, de mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi.

P. S. Demain je serai à Espinar, et ma cavalerie à Villa-Castin. »

« Monsieur le duc, ainsi que je vous l'ai mandé le 21 de ce mois, je suis parti de Madrid le même jour, en m'avançant par l'Escurial et Villa-Castin sur Blasco-Sancho, où je suis depuis hier. J'avais eu à Villa-Castin, par le gouverneur de Ségovie que j'y trouvai, la confirmation de la nouvelle, que quelques habitants de l'Espinar avaient déjà répandue la veille, du passage du Duero par l'armée du Portugal; et, avant d'arriver ici, il n'était plus douteux pour moi que ce passage avait eu lieu le 18, et que

Joseph à Clarke. Blasco-Sancho, 25 juillet 1812.

l'armée anglaise s'était repliée sur Salamanque. D'après cette connaissance, je dirigeai ma marche de manière à être en état de me joindre aujourd'hui à l'armée du Portugal, au moins par ma cavalerie; et j'étais prêt moi-même à porter mon quartier général à Arevalo, où je comptais être dans la matinée, lorsque je reçus du maréchal Marmont et du général Clausel les lettres dont je joins ici copie. Ce général, ainsi que vous le verrez, me mandant qu'il ne m'attendait pas, et qu'il se retirait en toute hâte sans chercher à s'appuyer des troupes que je menais avec moi, je pars cette nuit pour Espinar. Il ne me reste plus qu'à tenter de ralentir la poursuite de l'ennemi par ma présence : je verrai s'il me sera possible de rentrer en communication avec l'armée du Portugal, et si les affaires sont réellement aussi désespérées que le présente la lettre du général Clausel. »

Le général Clauzel à Joseph. Arevalo, 25 juillet 1812.

« Sire, l'armée du Portugal est obligée de passer le Duero, puisque Votre Majesté ne serait pas en état de combattre l'armée anglaise avec le secours qu'elle conduit. Si lord Wellington veut passer le Duero, je ne suis pas assez fort pour l'en empêcher; mais, en me retirant, je ne m'éloignerai de lui qu'autant qu'il le faudra pour éviter des engagements, et de risquer sans utilité aucune action. Lorsque Votre Majesté réunira les troupes de l'armée du midi et de l'armée d'Aragon, j'espère avoir rétabli les troupes, et pouvoir disposer de 20 mille hommes. Si lord Wellington marche vers Madrid,

je demeurerai sur le Duero. Dans le moment présent il importe d'arriver le premier à Valladolid, d'évacuer les malades et les munitions, que nous perdrions infailliblement, et de former de nouveau les communications avec l'armée du nord. Nous avons été suivis par une faible portion de l'armée anglaise. Des rapports annoncent qu'elle est en marche sur Tordesillas, afin de se réunir au général Castanos, sorti de la Galice avec une armée qu'il y a organisée. On assure que ce général est dans les environs de Palencia et de Rio-Seco. »

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des événements qui se sont passés jusqu'à mon arrivée sur le Duero, et des motifs qui m'y avaient amené. Ayant augmenté mon artillerie et ma cavalerie, et la division du général Bonnet m'ayant rejoint, je me suis mis en devoir de reprendre l'offensive. Le 17 de ce mois, après avoir manœuvré pendant quatre ou cinq jours par ma droite dans la direction de Toro, pour donner le change à l'ennemi, j'ai débouché par le pont de Tordesillas, et je suis arrivé sans difficulté sur le plateau de Rueda : le même jour, l'armée a couché à Nava-del-Rey. Le 18, ayant surpris l'avant-garde de l'ennemi à Tordesillas, je l'ai poussée avec vigueur, et forcée de faire une retraite à plus de trois lieues avec beaucoup de précipitation, le plus grand danger, et constamment sous mon canon. Ce jour-là, j'arrivai sur les bords de la Zuarena, où l'ennemi prit position. La force de cette position m'ayant empêché de l'atta-

Marmont à Joseph. Arevalo, 25 juillet 1812.

quer, je manœuvrai pour effectuer le passage de cette rivière, qui eut lieu le 20. L'ennemi, qui m'avait suivi dans mon mouvement, chercha à s'emparer des plateaux qui faisaient la sûreté de mon opération ; mais il ne put réussir, et nous manœuvrâmes constamment sous le canon l'un de l'autre. Ce genre d'opération est le seul qui convient avec les Anglais, qui ont un talent tout particulier pour prendre position, et qu'il faut contrarier autant que possible, en empêchant, avant de combattre, qu'ils puissent s'y établir. Le 20, l'ennemi s'est porté sur la forte position de San-Cristobal. Le 21, j'effectuai le passage de la Tormès, après m'être emparé du pont d'Alba; l'armée se plaça entre Alba de Tormès et Salamanque, à la tête des bois. Dans la nuit du 21 au 22, l'armée anglaise passa la Tormès, et prit position en face de moi, à trois quarts de lieue de distance. J'allai la reconnaître à la pointe du jour, et je passai la matinée à faire des dispositions, d'abord dans l'objet d'une bonne défensive, et ensuite dans celui de l'attaquer, si les circonstances m'en faisaient espérer des avantages. Tout semblait présager, après les dispositions que j'avais prises, les chances les plus favorables. Je crus nécessaire de faire occuper un plateau qui complétait notre défense, et qui en même temps devait être très-utile dans le cas où nous agirions en offensive, à laquelle j'étais presque décidé. Je le fis occuper par la 5e division et la réserve d'artillerie à cheval, avec ordre formel de se borner à occuper le plateau. Comme il était possible que l'ennemi, nous en voyant maî-

tres, se décidât à l'attaquer avant que j'eusse le temps de réunir tous mes moyens, j'ordonnai à deux divisions de se rapprocher, pour être en mesure de le soutenir. Le général Maucune chassa le détachement anglais qui occupait les hauteurs, et le culbuta. Jusque-là nous n'avions eu que des succès, et tout annonçait qu'ils seraient complets. Je jugeai qu'il fallait promptement porter de nouvelles troupes, pour agir avec vigueur sur le point où se trouvait le général Maucune, et empêcher que l'ennemi, qui réunissait ses forces, ne lui tînt tête. Je rassemblai sur-le-champ toutes celles qui étaient à ma portée, et je m'occupais de les conduire et de prendre le commandement de cette partie de la bataille, lorsque, par une cruelle fatalité et au moment où ma présence était le plus nécessaire, un coup de canon à mitraille me renversa en me fracassant le bras droit et me faisant deux larges blessures dans le côté, et me mit hors d'état de prendre aucune part au commandement. L'anarchie qui succéda à cet accident empêcha de suivre les mesures que j'avais ordonnées (ce qui contribua à la prolonger, c'est que le général Bonnet, à qui revenait le commandement comme le plus ancien général de division, fut également blessé peu d'instants après moi); de manière que le général Maucune, après avoir eu de forts beaux succès, accablé par le nombre des ennemis, fut obligé de se retirer : les troupes qui arrivaient à son secours n'ayant pas d'ensemble, après avoir fait des prodiges de valeur furent aussi contraintes de se retirer. Enfin, Sire,

les troupes, après trois heures de combat, abandonnèrent le champ de bataille. Le général Clausel, qui commande l'armée, a cru nécessaire de repasser la Tormès, et doit prendre position sur la rive droite de la Lesma et du Duero. L'état dans lequel je me trouve me force à ne rendre qu'un compte très-succinct à Votre Majesté. Lorsque je pourrai, j'aurai l'honneur d'entrer dans de plus longs détails avec elle sur cet événement, qui retrace avec une rare énergie les caprices de la fortune, et l'échange des espérances les plus flatteuses contre les faits les plus tristes. L'armée a à regretter la perte de bon nombre d'officiers de tous grades. Les généraux Ferez-Thomière et Desgravier ont péri ; le général .... a eu la cuisse percée d'une balle ; le général Menne est blessé, ainsi que le général Clausel : sa blessure est légère. On évalue, par aperçu, notre perte à près de 5 mille hommes : celle des Anglais doit être infiniment plus forte. Il est difficile d'exprimer le mal que leur a fait notre artillerie. »

Joseph à Soult. Ségovie, 29 juillet 1812.

« Monsieur le maréchal, ma lettre du 6 de ce mois vous a appris que l'armée du Portugal s'était retirée le 1er juillet sur la rive droite du Duero, et que l'armée anglaise était sur la gauche ; les secours que j'avais demandés à l'armée du nord n'arrivaient pas, et j'étais en même temps très-inquiet des mouvements du général Hill, qui, n'ayant devant lui, le 3 de ce mois, que 11 mille hommes du corps du comte d'Erlon, pouvait facilement faire un détachement de 18 à 20 mille hommes sur Madrid. Dans

des conjonctures aussi difficiles, je vous ai prescrit, le 7 de ce mois, de porter un corps de 10 mille hommes sur Tolède. J'ai donné en même temps des ordres pour réunir les troupes de l'armée du centre, en ne laissant de garnison qu'à Madrid et Tolède. Aussitôt que cette réunion fut opérée, je partis de Madrid le 21 de ce mois avec 14 mille hommes, dans le dessein de faciliter à l'armée du Portugal le passage du Duero, et de me réunir ensuite à elle pour tenter le sort d'une affaire décisive. Mais le maréchal Marmont s'était déjà déterminé à passer le Duero le 18 juillet, et j'appris son mouvement à Villa-Castin le 24. Je dirigeai ma marche d'après cette connaissance, dans l'espoir de joindre l'armée du Portugal avant qu'elle en vînt à un engagement général. Malheureusement il était déjà trop tard. Le maréchal Marmont, qui se repliait sur Salamanque, avait passé la Tormès pour se porter sur les derrières de l'ennemi, et l'avait forcé à combattre : l'affaire a eu lieu le 22 juillet. Le maréchal Marmont y fut blessé, et obligé de remettre le commandement au général Clausel; plusieurs généraux furent tués ou blessés, et l'armée repassa la Tormès après avoir beaucoup souffert. Ces détails me furent donnés par une lettre du maréchal Marmont, qui me parvint le 25 à Blasco-Sancho, où je m'étais avancé, comptant opérer le lendemain ma jonction. J'en reçus une en même temps du général Clausel, beaucoup plus alarmante, et d'après laquelle je ne pouvais plus douter que l'armée du Portugal, se jugeant hors d'état de repren-

dre l'offensive, même avec les secours que j'amenais, n'avait d'autre parti à prendre que de repasser promptement le Duero pour atteindre Valladolid avant les Anglais. Le général Clausel ajoutait qu'il ne demeurerait sur le Duero que dans le cas où lord Wellington marcherait vers Madrid. En effet, l'armée du Portugal se porta le 25 juillet à Olmédo; et je n'eus alors autre chose à faire, en me rapprochant à petites journées de Madrid, que de chercher par quelque mouvement de cavalerie à ralentir la poursuite de l'ennemi; et j'y réussis en attirant sur moi un corps de 20 mille hommes, qui s'avança par la route de Villa-Castin jusqu'au pont de la Bottosa. Cependant de nouvelles lettres du maréchal duc de Raguse et du général Clausel me décidèrent à me porter sur Ségovie. L'un et l'autre m'écrivaient que la poursuite de l'ennemi était moins vive; qu'ils désiraient pouvoir se réunir à moi; et j'ai cru devoir par ce mouvement leur en faciliter les moyens autant qu'il dépendait de moi. Mais je ne sais encore si cette jonction pourra s'opérer, mon intention positive étant de ne compromettre dans aucun cas mes communications avec Madrid et avec l'Andalousie, et ne sachant pas non plus si le général Clausel voudra renoncer à la défense du nord pour venir me joindre. En attendant, je ne perds pas un instant à vous instruire de l'état des choses, et à vous donner l'ordre formel d'évacuer l'Andalousie pour vous porter rapidement avec toutes vos forces sur Tolède. C'est le seul moyen de rétablir les affaires; et les détails dans lesquels je suis entré

sur les événements qui viennent d'avoir lieu vous convaincront aisément que c'est l'unique ressource qui nous reste.

P. S. Galapagar, 2 août. Je reçois ici, Monsieur le duc, votre lettre du 18 juillet. Vous voyez, par ce que je vous ai écrit le 29 juillet, dans quelle erreur vous avez été sur les véritables projets de lord Wellington : hâtez donc, autant qu'il sera possible, l'exécution des ordres que je vous ai donnés. »

« Monsieur le duc, mes lettres des 21 et 25 du mois dernier vous ont fait connaître la situation des affaires après la journée du 22. J'étais en marche le 27 pour me replier sur Madrid, lorsque, avant de repasser le Guadarama, je fus joint par un aide de camp du maréchal Marmont, qui m'apportait de nouvelles dépêches de lui et du général Clausel. Ces lettres, datées d'Olmédo le 25 et le 26, m'apprenaient que la poursuite de l'ennemi s'était ralentie; et l'un et l'autre me témoignaient le désir de se réunir à moi, si je pouvais leur en faciliter les moyens par un mouvement qui me rapprochât d'eux. Quoique je sentisse tout le danger de ce mouvement, et quoique cette réunion, à laquelle on semblait mettre beaucoup d'importance, eût été beaucoup plus aisée à opérer entre Arevalo et Blasco-Sancho, si l'armée du Portugal eût pris cette direction au lieu de tendre à s'éloigner de moi en se portant sur Olmédo, je crus cependant ne pas devoir me refuser à un dernier effort. Je me déterminai donc à me diriger sur Ségovie, où je suis entré le 27 au soir; mais en même

Joseph à Clarke. Ségovie, 1er août 1812.

temps je fis connaître à ce maréchal et au général Clausel que je ne m'avancerais pas au delà, et que, s'ils voulaient se réunir à moi, il fallait qu'ils n'hésitassent pas à s'éloigner du Duero et du nord, mon intention positive étant de n'abandonner dans aucun cas mes communications avec Madrid et avec l'armée du midi, qui est aujourd'hui la seule ressource sur laquelle je puisse compter pour le rétablissement des affaires.

Je fis partir l'aide de camp avec cette réponse, et je suis depuis 4 jours à Ségovie pour donner le temps à l'armée du Portugal de se porter vers moi, ou d'opérer son mouvement de retraite au delà du Duero avec sûreté, si ce parti était plus conforme aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait. Mais soit que la poursuite de l'ennemi ne lui ait pas permis de changer de direction, soit que le maréchal Marmont et le général Clausel n'aient eu, dans la démarche qu'ils ont faite, d'autre but que de gagner du temps, en me mettant dans le cas de diviser l'attention de l'ennemi, qui, en effet, laissa en arrière un corps assez considérable pour m'observer, je n'ai plus entendu parler d'eux. Je crois seulement, d'après des rapports indirects, que l'armée du Portugal avait en partie passé le Duero près de Tudela, et en partie remonté ce fleuve vers Penafiel et Aranda. Je quitte donc Ségovie aujourd'hui, et je ramène sous Madrid toutes les troupes que j'avais avec moi; elles occuperont les points principaux des environs, et éclaireront les débouchés des montagnes. Mais cette situation est infiniment précaire; les troupes que j'ai ne

s'élèvent pas à plus de 13 à 14 mille hommes. Ainsi je ne suis pas en état de résister à lord Wellington, non-seulement si, après avoir rejeté peut-être jusqu'à l'Èbre l'armée du Portugal, il revenait avec toutes ses forces sur Madrid, mais même si, laissant un corps suffisant pour contenir cette armée et celle du nord, il faisait un détachement sur moi avant que j'eusse reçu les 10 mille hommes que j'attends de l'armée du midi. J'avais donné au duc de Dalmatie l'ordre de m'envoyer ce renfort dès le 7 juillet, longtemps avant mon départ de Madrid, comme vous avez pu le voir par la copie de ma lettre que je vous ai adressée le 9 juillet; les circonstances où je me trouve m'ont déterminé à y ajouter une résolution plus complète, et la seule qui, à mon sens, puisse sauver les affaires. J'ai donc écrit, le 29 de ce mois dernier, la lettre dont vous trouverez ci-joint une copie, pour lui ordonner d'évacuer l'Andalousie et de se porter avec la totalité de l'armée du midi sur le Tage. Je m'assure ainsi l'unique moyen de combattre les Anglais et de soutenir l'honneur des armées françaises. En attendant l'exécution de ces ordres, j'agirai selon les événements, que je ne puis encore prévoir, et j'aurai soin de vous instruire le plus régulièrement qu'il me sera possible. »

« J'ai réuni la majeure partie de l'armée entre Torquemada et Palencia, pendant qu'une division a escorté nos blessés et les équipages sur Burgos, et que le général Foy, avec sa division, observe Aranda. J'ai dû chercher une position dans laquelle Le général Clausel à Clarke. Palanzuela, 6 août 1812.

je pusse faire vivre l'armée, rétablir son moral, l'avoir sous les yeux, lui donner quelques jours de repos, former un nouvel approvisionnement de vivres de réserve, punir quelques-uns des soldats qui se livraient aux désordres les plus affreux, effrayer les autres par des exemples de sévérité, et faire perdre surtout ce désir trop manifesté de passer l'Èbre, de se rapprocher des frontières de France. Il est ordinaire de voir, après un échec, des armées découragées : il est difficile d'en voir une dont le découragement soit plus grand, et je ne puis ni ne dois taire à Votre Excellence qu'il règne dans celle-ci, et depuis bien longtemps, un bien mauvais esprit; les désordres, les excès les plus révoltants ont marqué partout nos pas dans notre retraite. J'emploierai tous les moyens que me donne l'autorité pour changer les dispositions du soldat, et mettre un terme aux déplorables actions qui sont commises journellement sous les yeux mêmes des officiers de tout grade, actions que ceux-ci ne répriment pas. »

Joseph à Clarke. Alcorcon, 11 août 1812.

« Monsieur le duc, hier, plus de 2 mille voitures sont parties de Madrid, se dirigeant sur le Tage. L'ennemi a passé les montagnes.

Je me suis porté ici ce matin, d'après les rapports que j'ai reçus de la retraite de la division de cavalerie qui s'est réunie à l'infanterie de la division italienne, et de la division française qui était au débouché des montagnes.

Ayant voulu m'assurer de la force de l'ennemi,

j'ai ordonné au général Treilhard de reprendre l'offensive avec la division de cavalerie, soutenue par une brigade d'infanterie. Il l'a fait avec le plus grand succès. L'ennemi a été ramené au point d'où il a fait replier nos troupes : un combat très-opiniâtre s'est engagé, dont les résultats du moment ont été trois pièces d'artillerie enlevées à l'ennemi, beaucoup de morts, de blessés et de prisonniers, et parmi eux quelques officiers supérieurs, dont les récits ne m'ont plus laissé aucun doute sur le parti que j'avais à prendre. Je partirai donc demain pour passer le Tage. Les troupes disponibles que j'ai sous mes ordres ne s'élèvent pas à plus de 8 mille hommes. Si le duc de Dalmatie se met en mouvement d'après ma lettre de Ségovie, ou d'après les nouvelles de l'affaire du 22, j'espère me réunir à lui au débouché des montagnes dans la Manche.

Je verrai alors quel sera le parti le plus convenable à prendre. »

Soult à Joseph. Séville, 12 août 1812.

« Je n'avais reçu aucune nouvelle de Votre Majesté depuis les lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire les 6 et 7 juillet dernier. Enfin je viens de recevoir celle datée de Ségovie du 29 du même mois. Les rapports publiés par les ennemis m'avaient déjà instruit des événements survenus en Castille, lesquels étaient naturellement exagérés. Votre Majesté a bien voulu, en quelque sorte, fixer à ce sujet mes idées. Je déplore les pertes que l'armée du Portugal a éprouvées. Dans l'état où étaient les affaires d'Espagne, une bataille ne devait se

donner qu'à la dernière extrémité; mais tout n'est pas perdu. Votre Majesté, après m'avoir communiqué les dispositions qu'elle a faites depuis le 6 (date de la dernière lettre) au 19 juillet, m'ordonne, comme une ressource, d'évacuer l'Andalousie et de me diriger sur Tolède. Je ne puis dissimuler que cette disposition me paraît fort extraordinaire : j'étais loin de penser que Votre Majesté s'y serait déterminée. Le sort de l'Espagne est-il donc décidé? Votre Majesté veut-elle sacrifier le royaume à la capitale? et a-t-elle la certitude de la conserver en prenant ce parti? Enfin l'évacuation de l'Andalousie et ma marche sur Tolède sont-elles l'unique ressource qui nous reste? Je vais me préparer à cette disposition, que je regarde comme des plus funestes pour l'honneur des armes impériales, le bien du service de l'Empereur et l'intérêt de Votre Majesté, dans l'espoir que, avant qu'elle s'exécute, Votre Majesté l'aura changée ou modifiée, suivant les propositions que j'ai eu l'honneur de lui faire le 19 juillet, le 8 de ce mois, et par M. le colonel Desprez.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté triplicata de ma lettre du 8 de ce mois, en me référant aux observations et propositions qu'elle renferme. Si Votre Majesté ne prend pas des dispositions en conséquence, je considère que l'évacuation de toute l'Espagne est décidée; car il faut que Votre Majesté se persuade que, du moment que mon mouvement sera commencé, je serai suivi par 60 mille ennemis, lesquels ne me donneront pas le temps ni la

liberté de prendre la direction que Votre Majesté m'indique, et qui se réuniront à ceux qui ont pénétré en Castille et m'empêcheront de séjourner sur le Tage, encore moins d'arriver à Madrid. Il n'y a qu'un moyen pour rétablir les affaires : que Votre Majesté vienne en Andalousie, et qu'elle y amène toutes les troupes de l'armée du centre, de l'armée du Portugal, de l'armée d'Aragon, auxquelles ses ordres pourront parvenir, quand bien même tout le royaume de Valence devrait être évacué. Qu'importe à Votre Majesté de conserver Madrid, si elle perd le royaume? Philippe V en sortit trois fois, et y rentra en souverain. Du moment que nous aurons 70 ou 80 mille Français réunis dans le midi de l'Espagne, le théâtre de la guerre est changé; l'armée du Portugal se trouve dégagée, et elle peut se reporter successivement sur le Tage. D'ailleurs ce serait sans inconvénient qu'elle gardât Burgos et la rive gauche de l'Èbre, et que tout l'espace compris entre elle et la Sierra-Morena fût à la disposition de l'ennemi, jusqu'à ce que des renforts vinssent de France et que l'Empereur eût pu prendre des dispositions. Le sacrifice une fois fait, il n'y a plus de moyen d'y remédier. Les armées impériales en Espagne repassent l'Èbre, d'où peut-être la famine les chassera; les affaires de l'Empereur dans le nord de l'Europe peuvent s'en ressentir; l'Amérique, qui vient de déclarer la guerre à l'Angleterre, fera peut-être la paix. Votre Majesté a sans doute réfléchi à toutes les conséquences d'un pareil changement; la perte momentanée de Madrid et des Castilles est nulle

pour la politique de l'Empereur; elle peut se réparer en plus ou en moins de temps. La perte d'une bataille par l'armée du Portugal n'est qu'un grand duel qui se répare également; mais la perte de l'Andalousie et la levée du siége de Cadix sont des événements dont les effets seront ressentis dans toute l'Europe et dans le nouveau monde. Enfin, en fidèle sujet de l'Empereur, je dois dire à Votre Majesté que je ne crois pas les affaires d'Espagne assez désespérées pour prendre un parti aussi violent. J'entrevois encore du remède si Votre Majesté veut prendre les dispositions que j'ai proposées : tout en me préparant à l'exécution de ses ordres, je me permets de lui demander de nouvelles instructions. J'ai surtout l'honneur de prier Votre Majesté d'ordonner que les communications de l'Andalousie avec Tolède soient rétablies, et, quelques événements qui surviennent, de vouloir bien faire prendre à l'armée du centre la direction de Despena-Perros ou d'Almaden, pour se rejoindre à l'armée du midi. Alors je réponds de tout, et j'exécuterai les dispositions que j'ai énoncées dans ma lettre du 5 de ce mois. »

Soult à Clarke. Séville, 12 août 1812.

« Monsieur le duc, toute communication de l'Andalousie avec la France étant interrompue, et n'ayant rien reçu depuis les premiers jours de mai, depuis un mois le roi ayant même retiré les troupes qui étaient dans la Manche, et ne pouvant communiquer avec Madrid, j'entreprends de faire parvenir mes rapports à Votre Excellence par la voie de mer. Si le bâtiment que je fais partir à cet effet de Malaga peut

arriver à Marseille, l'Empereur sera plus tôt instruit de ce qui se passe dans le midi de l'Espagne et de la position de son armée.

A ce sujet, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie des derniers rapports que j'ai faits au roi, lesquels contiennent les représentations que j'ai cru devoir soumettre à Sa Majesté pour le bien du service de l'Empereur, la conservation des conquêtes et l'honneur des armées impériales.

Je ne suis instruit des malheurs que l'armée du Portugal a éprouvés que par les bruits populaires et les rapports de l'ennemi; car le roi, en m'écrivant le 29 juillet de Ségovie, ne m'en a donné aucun détail. Je dois donc m'imaginer que les pertes que nous avons faites en Castille sont beaucoup exagérées, et j'en tire la conséquence que les affaires de l'Empereur en Espagne ne sont pas aussi désespérées que le roi paraît en être persuadé. Cependant Sa Majesté, après être restée vingt-trois jours sans m'écrire, lorsque les ennemis étaient en plein mouvement et que Sa Majesté se portait avec 14 mille hommes de l'armée du centre à la rencontre du duc de Raguse, qui, sans l'attendre, s'était engagé précipitamment et éprouvait une défaite; le roi, dis-je, en me faisant part, le 29 juillet, de ses mouvements, me donna l'ordre formel d'évacuer l'Andalousie et me diriger sur Tolède, et il me dit expressément que c'est l'unique ressource qui nous reste.

Je suis loin de partager l'avis de Sa Majesté; je crois fermement qu'il est possible de mieux faire,

et que tout peut s'arranger, en attendant que, d'après les ordres de l'Empereur, Votre Excellence ait pu mettre les armées qui sont dans le nord de l'Espagne à même de reprendre les opérations, ainsi que j'en fais la proposition à Sa Majesté, dans les lettres dont je mets ci-joint copie. Mais mon devoir est d'obéir, et je me chargerais d'une trop grande responsabilité, si j'éludais l'exécution de l'ordre formel d'évacuer, que le roi m'a donné.

Je vais donc me préparer à exécuter cette disposition, que je regarde comme funeste, puisqu'elle me force à livrer à l'ennemi des places de guerre susceptibles d'une bonne défense, tout approvisionnées, les établissements et un matériel d'artillerie immense, et à laisser dans les hôpitaux beaucoup de malades que leur situation et le manque de transports ne permettent point d'emmener. Je ne ferai cependant mon mouvement que progressivement, et je ne négligerai aucun soin pour qu'il ne reste en arrière rien de ce qui peut être utile à l'armée.

Je ne puis encore assurer que je ferai ce mouvement par Tolède; car, du moment qu'il sera entrepris, je serai suivi par 60 mille ennemis, qui se joindront aux divisions que lord Wellington aura déjà portées sur le Tage. Ainsi il est possible que je me dirige par Murcie sur Valence, suivant ce que j'apprendrai, ou les nouveaux ordres que je recevrai du roi.

Dans cet état de choses, je ne puis dissimuler à Votre Excellence que je regarde l'évacuation de l'Espagne, au moins jusqu'à l'Èbre, comme décidée, du moment que le roi m'ordonne d'évacuer l'Anda-

lousie, et de me diriger sur Tolède; car il est bien certain qu'il ne sera pas possible de rester en position sur le Tage ni dans les Castilles, et que dès lors les conquêtes des armes impériales en Espagne, dont l'Empereur avait ordonné la conservation, sont sacrifiées.

A ce sujet, je ne puis me défendre de réfléchir sur d'autres événements qui se passent. J'ai lu, dans les journaux de Cadix, que l'ambassadeur du roi en Russie avait joint l'armée russe; que le roi avait fait des insinuations au gouvernement insurgent de Cadix; que la Suède avait fait un traité avec l'Angleterre, et que le prince héréditaire avait demandé à la régence de Cadix 250 Espagnols pour sa garde personnelle. Avant-hier, un parlementaire que le général Sémélé avait envoyé à l'escadre anglaise pour réclamer des prisonniers, resta pendant quelques instants à bord de l'amiral, lequel lui montra une frégate qui, dit-il, est destinée à porter en Angleterre, et ensuite en Suède, les 250 Espagnols que le prince Bernadotte demande pour sa garde personnelle. Enfin, j'ai vu, dans les mêmes journaux, que Moreau et Blücher étaient arrivés à Stockholm, et que Rapatel, aide de camp de Moreau, était à Londres. Je ne tire aucune conséquence de tous ces faits, mais j'en serai plus attentif. Cependant j'ai cru devoir déposer mes craintes entre les mains de six généraux de l'armée, après avoir exigé d'eux le serment qu'ils ne révéleront ce que je leur ai dit qu'à l'Empereur lui-même, ou aux personnes que Sa Majesté aura spé-

cialement déléguées pour en recevoir la déclaration, si auparavant je ne puis moi-même en rendre compte. Il est pourtant de mon devoir de manifester à Votre Excellence que je crains que le but de toutes les fausses dispositions que l'on a prises, et celui des intrigues qui ont lieu, ne soient de forcer les armées impériales en Espagne à repasser au moins l'Èbre, et ensuite de présenter cet événement comme l'unique ressource (expression du roi, lettre du 20 juillet), dans l'espérance d'en profiter par quelque arrangement.

Mes craintes sont peut-être mal fondées; mais, en pareille situation, il vaut mieux les pousser à l'extrême que d'être négligent, d'autant plus que ces craintes et ma sollicitude tournent au bien du service de l'Empereur, et à la sûreté de l'armée dont le commandement m'est confié.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien, si ma lettre lui parvient, la mettre le plus tôt possible sous les yeux de l'Empereur, et d'assurer Sa Majesté que moi et son armée du midi serons toujours dignes de sa suprême confiance. Je désire bien vivement que Votre Excellence puisse me faire savoir que mes dépêches lui sont parvenues, et surtout recevoir par elle les ordres de Sa Majesté. »

Joseph à Clarke. Tolosa, 17 août 1812.

« Monsieur le duc, je reçois de M. le duc de Dalmatie la lettre dont vous trouverez ci-joint une copie (n° 1). N'ayant plus rien à espérer de lui pour le moment, je lui renouvelle mes ordres, comme

vous le verrez par ma lettre ci-jointe (n° 2). En attendant, je me suis décidé à me diriger sur Valence, où j'espère avoir des nouvelles de France, du nord, de l'armée du Portugal, et où j'attendrai que l'armée du midi débouche par Murcie ou par la Manche. »

Joseph à Soult. Toboso, 17 août 1812.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 8. Je vois avec la plus vive peine que les nouvelles désastreuses du 22 juillet, que vous connaissiez, n'ont pu modifier en rien la résistance permanente que vous avez mise en vous isolant entièrement des affaires du nord. Je vois, d'après ce que vous me mandez, que beaucoup de mes lettres ne vous sont pas parvenues; mais je vois aussi que *celle du* 9 *juillet vous est parvenue huit jours après sa date. L'exécution de la mesure qu'elle prescrit eût sauvé Madrid et peut-être l'Andalousie.* Si j'eusse été rejoint par les 10 mille hommes que je vous ai demandés, lord Wellington n'eût pas impunément approché de Madrid, eût été inquiété dans le nord ou suivi dans le midi, quelle que fût celle de ces directions qu'il eût données à l'armée. Mais le passé ne nous appartient plus, Monsieur le duc; venons au présent, et songez d'abord, sans aucune discussion, que votre devoir est d'exécuter mes ordres, et non de m'envoyer des instructions; que si vous continuez à vous refuser à exécuter les dispositions que je vous prescris, vous continuez à être responsable de tous les désastres qui surviendraient encore aux armées impériales dont *Sa Majesté l'Empereur*

m'a confié le commandement et la direction. Quelle que pût être la supériorité de vos vues, votre devoir est de les subordonner aux dispositions qui vous sont prescrites par celui qui vous donne des ordres ; autrement c'est désobéir à l'Empereur. Je vous l'ai déjà mandé le 30 juin : si vous n'êtes pas disposé à m'obéir entièrement, vous êtes le maître de vous démettre du commandement, comme vous l'avez proposé le 12 juin, et de le remettre au plus ancien général; convaincu, comme je le suis, que l'obéissance est tellement indispensable à la guerre, que le dernier général de l'armée est préférable au plus grand capitaine qui veut donner la direction générale, lorsqu'il doit la recevoir.

Je vous réitère donc, Monsieur le duc, l'ordre formel de réunir l'armée du midi, et d'abandonner le blocus de Cadix, Séville, Malaga, Grenade, et d'agir de manière à ce que, réunissant vos forces à celles qui marchent aujourd'hui avec moi, nous puissions combattre l'armée anglaise partout où elle se porterait en Espagne. Lorsque les personnes qui ont quitté Madrid avec moi, dont le nombre s'élève à plus de 10 mille âmes, auront atteint Valence, j'espère pouvoir disposer de 12 à 15 mille combattants. Les 20 mille hommes de l'armée du Portugal pourront aussi rentrer en ligne, ou du moins quitter les rives de l'Èbre pour se porter sur celles du Duero, et agir selon les événements.

Votre lettre, Monsieur le maréchal, suppose que j'ai sous la main l'armée du Portugal comme celle du centre; qu'il est possible d'assurer la défense du

Retiro, de Tolède et du col du Guadarama. Mais vous oubliez que le Guadarama est accessible par quatre à cinq points, que Tolède n'est pas une place, et surtout que je n'ai que 15 mille hommes actifs employés à escorter jusqu'à Valence un nombre égal de gens sans défense.

Vous conclurez, Monsieur le duc, de tout ceci, que ce qui vous reste à faire est de vous réunir aux armées du centre et d'Aragon, pour prendre l'offensive si les événements le permettent, ou au moins assurer une défensive menaçante qui arrête les projets de l'ennemi, rétablisse les communications avec la France, couvre la frontière, et fasse de tout ce qui reste de troupes françaises en Espagne un tout compacte, dirigé dans le seul but capable de reprendre bientôt la supériorité que l'ennemi ne doit qu'au système d'isolement dans lequel chacun s'est jeté, et à la résistance que mes ordres ont rencontrée au nord et au midi. Donnez-moi avis, Monsieur le duc, de votre marche. Croyez que personne ne regrette plus que moi les sacrifices que je consens en Andalousie; mais je les dois à la gloire des armées françaises, et à la sûreté de l'Espagne et des frontières. D'ailleurs, si la plus heureuse des deux hypothèses dont je vous entretiens dans cette lettre se réalise, celle d'une bataille générale avec l'armée anglaise, l'Andalousie sera bientôt reconquise.

P. S. Les événements, Monsieur le duc, rendent plus que jamais nécessaire l'exécution des ordres que contient cette lettre. Si vous persistez à ne pas vouloir quitter l'Andalousie, vous courrez risque d'y

être attaqué par Ballesteros et par l'armée de lord Wellington qui agirait par l'Estramadure, et par l'armée anglaise débarquée à Alicante, qui se portait sur Valence, mais qui vient d'être forcée, par ma réunion avec l'armée d'Aragon, à se retirer de nouveau sur cette place. Si, au contraire, ces deux armées, vous laissant momentanément tranquille, opèrent sur moi et sur le nord, votre destruction, pour en être plus tardive, n'en sera pas moins infaillible. Ainsi, par votre résistance à exécuter mes ordres, vous aurez été la cause de la perte totale des affaires en Espagne. »

Clarke à Marmont. Paris, 18 août 1812.

« Monsieur le maréchal, M. Tabuer, votre aide de camp, est arrivé hier, avec vos dépêches des 31 juillet et 6 août.

Je les attendais avec une vive impatience, les nouvelles anglaises, pleines d'exagération, ayant devancé les vôtres à Paris. C'est à l'Empereur qu'il appartient de juger tout ce qui est relatif à cette fâcheuse affaire du 22 juillet; mais, quels qu'en puissent être l'effet et la conséquence, je me persuade que l'Empereur ne verra dans tout ce qui s'est passé que de nouvelles preuves de votre dévouement pour son service, et que Sa Majesté sera peinée de l'accident qui, au commencement de la bataille du 22 juillet, vous a privé du commandement réel de l'armée du Portugal. Je suis personnellement affecté de ce malheureux événement, et l'ancien attachement que Votre Excellence me connaît pour elle ne lui laissera aucun doute sur les

sentiments pénibles qui m'agitent en ce moment. Je me flatte, Monsieur le maréchal, que vos blessures n'auront aucune suite fâcheuse, et j'ai appris avec plaisir que votre état n'était point dangereux. Je n'hésite point à accorder à Votre Excellence la permission de rentrer en France, et de se rendre à Paris si elle le juge à propos. Si la fortune a trahi vos espérances, Monsieur le maréchal, je vois, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que ses coups se sont arrêtés devant la noblesse de vos sentiments, l'élévation de vos pensées, et qu'ils ne pouvaient porter atteinte à votre zèle pour le service de l'Empereur, à votre attachement et à votre dévouement pour sa personne.

J'ai fait partir M. Tabuer pour le quartier général de l'Empereur.

Je l'autorise à aller passer trois jours à Bruxelles, et de là il se rendra près du prince de Neufchâtel.

Le maréchal Masséna va partir pour prendre le commandement de l'armée du Portugal. »

Clarke à Masséna. Instruction. Paris, 19 août 1812.

« M. le maréchal prince d'Essling est chargé de se rendre en Espagne, pour y prendre le commandement de l'armée du Portugal (1). Son Excellence est prévenue qu'en conformité des ordres exprès et réitérés de Sa Majesté l'Empereur et Roi, toutes les armées qui se trouvent en Espagne sont sous les ordres de Sa Majesté le roi d'Espagne. Cette mesure, dont l'Empereur a reconnu l'indispensabilité, est devenue d'une extrême importance pour faire concourir tou-

(1) Masséna ne dépassa pas Bayonne.

tes les forces françaises dans la Péninsule à un seul et même but. Elles s'en sont presque toujours écartées lorsque chaque commandant en chef, agissant pour son propre compte, sans égard aux besoins de ses collègues, s'est isolé de la cause commune, et n'a agi qu'indirectement pour le bien général. M. le maréchal saisira facilement tous les avantages qui doivent résulter des dispositions de l'Empereur; et je ne doute point qu'il ne s'y conforme avec le dévouement dont il donne aujourd'hui la preuve, et le respect dû aux ordres émanés du souverain.

M. le maréchal s'attachera d'abord à reconnaître l'état actuel de l'armée à ses ordres, et l'esprit qui y règne en ce moment. Si les circonstances avaient influé sur la discipline et amené quelques découragements, Son Excellence s'occupera fortement à rétablir l'ordre, et à remonter le moral des troupes. Les renforts et les secours en tous genres destinés à cette armée ne peuvent manquer de recevoir cet effet, accompagnés surtout par toutes les considérations de dévouement à l'Empereur, de patrie et d'honneur, qu'on ne présente jamais en vain à des soldats français.

Il est impossible de prescrire d'ici des opérations de guerre qui doivent être le résultat des circonstances, et qui d'ailleurs pourraient se trouver en contradiction avec les événements survenus dans l'intervalle que M. le maréchal mettra à atteindre l'armée du Portugal. Tout reste d'ailleurs subordonné aux dispositions arrêtées par le roi, dont

les ordres doivent être ponctuellement suivis, puisqu'il est plus à même de juger de l'ensemble des opérations et des besoins que les circonstances peuvent amener. Mais, tant que Sa Majesté Catholique ne donnera pas d'ordre contraire, M. le maréchal doit d'abord se maintenir fortement sur la ligne du Duero, qu'il ne faut abandonner que pour des opérations offensives, en s'étendant même vers Toro et Zamora, si cela est nécessaire. Le général Clausel est sagement revenu derrière le Duero dès que les circonstances le lui ont permis, et il a fort bien saisi l'importance de cette position. J'engage M. le maréchal à ne point perdre de vue Astorga d'une part, et Santander de l'autre, comme deux points essentiels à conserver; on les assurera dès que les circonstances permettront de réoccuper les Asturies, en partant du principe établi par l'Empereur dans ses instructions, et souvent réitéré dans ses ordres, qu'en Espagne le nord passe avant tout; que c'est toujours là partie sur laquelle il faut avoir l'œil, et qu'elle importe surtout pour la garde des côtes et le maintien des communications. L'armée du nord, spécialement chargée de ce dernier objet, aura besoin, pour le remplir convenablement, de reprendre les troupes momentanément détachées à l'armée du Portugal; et je dois inviter M. le maréchal prince d'Essling, lorsqu'il aura reçu les renforts qui lui sont destinés, à rendre au général Caffarelli ceux dont il avait disposé en sa faveur, et dont il aura nécessairement besoin. »

Joseph à Clarke. Almanza, 26 août 1812.

« Monsieur le duc, tous les rapports que j'avais reçus à Albacète m'avaient porté à croire qu'un débarquement anglais, de Siciliens et de Majorcains, avait eu lieu à Alicante. Ces forces, que l'on portait à 13 mille hommes, réunies aux troupes de Freyre et de O'Donell, s'élevaient à 25 mille hommes. Elles ne m'ont point attaqué, et se sont contentées de faire inquiéter le passage du convoi par le fort de Chinchilla.

J'avais écrit à M. le maréchal Suchet, de Villa-Robledo, la lettre ci-jointe (n° 1). M. le maréchal Jourdan a reçu hier une lettre du général Harispe, dont vous trouverez également copie (n° 2). L'ennemi n'ayant pas attaqué il y a quelques jours, et ne m'ayant pas attaqué hier ni aujourd'hui, ne sera plus à temps demain, après la réunion de l'armée du centre avec celle de l'Aragon. »

Joseph à Clarke. Alcira, 29 août 1812.

« Monsieur le duc, il y avait trois mois que je n'avais eu de nouvelles de France; je n'en ai eu ici que par les papiers publics. Rien ne m'est parvenu, ni de la grande-armée ni de Paris, depuis le 2 juin. Je ne trouve pas de nouvelles de l'armée du Portugal ni de celle du nord.

J'ai envoyé des officiers sur tous les points. Je presse tous les jours le duc de Dalmatie, et j'ai réuni sous le commandement du maréchal Suchet toutes les troupes qui se trouvent maintenant dans le royaume de Valence.

L'armée anglaise d'Alicante et celle de Murcie paraissent s'être retirées sur Alicante. J'ignore quels

seront les projets de lord Wellington ; mais ce qui m'inquiète bien autrement, j'ignore si le maréchal Soult exécutera enfin les ordres qu'il a reçus, et, quelque grand que soit le sacrifice de l'évacuation de l'Andalousie, s'il voudra se persuader qu'avant tout il faut détruire l'armée anglaise, recouvrer le centre de l'Espagne, rassurer le nord, et protéger les frontières de France.

Il y a six mois que je répète les mêmes choses. Il est possible que l'Empereur se soit déterminé à prendre les mesures que j'ai souvent provoquées pour la concentration et l'unité du pouvoir dans mes mains; mais comme vos dépêches ne me sont point parvenues, et qu'il y en a qui ont pu être interceptées par l'ennemi, je vous prie de m'envoyer le duplicata de tout ce qui m'a été écrit depuis le 2 juin.

Si le duc de Dalmatie débouche des montagnes de l'Andalousie, s'il nous arrive de France 20 à 30 mille hommes de renfort et quelques millions, j'ai l'intime conviction que les affaires d'Espagne seront bientôt rétablies. »

Joseph à la reine Julie. Valence, 1er sept. 1812.

« Ma chère amie, il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres. J'arrive aujourd'hui ici, et je m'empresse de te donner de mes nouvelles. Ma santé est bonne, malgré les traverses que j'ai éprouvées. J'ai été réduit à beaucoup courir avec un petit corps de troupes : voilà près de quarante jours que je suis en marche. D'abord je me suis porté sur le Duero au secours de l'armée du Portugal; et si cette armée n'avait bien volontairement engagé une grande ba-

taille, qu'elle a perdue le 22, j'arrivais le 24 avec 14 mille hommes, et les Anglais étaient défaits. Je n'ai pu que protéger la retraite des débris de cette armée du Portugal, qui se réorganise derrière Burgos. Pressé par l'armée victorieuse, sans secours du nord ni du midi, j'ai dû abandonner Madrid, et je suis arrivé sur les frontières du royaume de Valence assez à temps pour obliger l'armée anglaise sicilienne d'Alicante d'abandonner ses projets sur Valence et de se retirer, après que le maréchal Suchet s'est réuni à nous.

Lord Wellington a eu la courtoisie de m'adresser tes lettres prises par les ennemis, par lesquelles j'ai vu que tu avais essuyé une grave maladie, et que tu étais hors de danger, et prête à partir pour les eaux d'Aix, en Savoie. Je fais des vœux pour que tes premières lettres m'apprennent ton entier rétablissement.

Adieu, ma chère amie; je t'embrasse de tout mon cœur, avec nos enfants. »

Napoléon à Clarke. Ghiast, 2 sept. 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, j'ai reçu le rapport du duc de Raguse sur la bataille du 22. Il est impossible de rien lire de plus insignifiant; il y a plus de fatras et plus de rouages que dans une horloge, et pas un mot qui fasse connaître l'état réel des choses.

Voici ma manière de voir sur cette affaire, et la conduite que vous devez tenir.

Vous attendrez que le duc de Raguse soit arrivé, qu'il soit remis de sa blessure et à peu près en-

tièrement rétabli. Vous lui demanderez alors de répondre catégoriquement à ces questions :

Pourquoi a-t-il livré bataille sans les ordres de son général en chef?

Placé, par les dispositions générales de l'armée, à Salamanque, il était tout simple qu'il se défendît s'il était attaqué; mais puisqu'il avait évacué Salamanque de plusieurs marches, pourquoi n'en a-t-il pas instruit son général en chef?

Pourquoi n'a-t-il pas pris ses ordres sur le parti qu'il devait suivre, subordonné au système général de mes armées d'Espagne?

Il y a là un cas d'insubordination qui est la cause de tous les malheurs de cette affaire. Et quand même il n'eût pas été dans l'obligation de se mettre en communication avec son général en chef pour exécuter les ordres qu'il en recevrait, comment a-t-il pu sortir de sa défensive sur le Duero, lorsque, sans un grand effort d'imagination, il était facile de concevoir qu'il pouvait être secouru par l'arrivée de la division de dragons, d'une trentaine de pièces de canon, et de plus de 15 mille hommes de troupes françaises que le roi avait dans la main?

Et comment pouvait-il sortir de la défensive pour prendre l'offensive, sans attendre la réunion et le secours d'un corps de 15 à 17 mille hommes?

Le roi avait ordonné à l'armée du nord d'envoyer sa cavalerie à son secours; elle était en marche: le duc de Raguse ne pouvait l'ignorer, puisque cette cavalerie est arrivée le soir de la bataille.

De Salamanque à Burgos il y a bien des marches;

pourquoi n'a-t-il pas retardé de deux jours, pour avoir le secours de cette cavalerie qui lui était si importante ?

Il faudrait avoir une explication sur les raisons qui ont porté le duc de Raguse à ne pas attendre les ordres de son général en chef pour livrer bataille; à livrer bataille sans attendre les renforts que le roi, comme commandant supérieur de mes armées en Espagne, pouvait retirer de l'armée du centre, de l'armée de Valence, et de l'Andalousie.

Le seul fonds de l'armée du centre fournissait 15 mille hommes et 2,500 chevaux, lesquels pouvaient être rendus dans le même temps que le duc de Raguse faisait battre l'armée française; et, en prenant dans ces deux armées, le roi pouvait lui amener 40 mille hommes.

Enfin, le duc de Raguse sachant que 1,500 chevaux étaient partis de Burgos pour le rejoindre, comment ne les a-t-il pas attendus ?

En faisant coïncider ces deux circonstances, d'avoir pris l'offensive sans les ordres de son général en chef et de n'avoir pas retardé la bataille de deux jours pour recevoir 15 mille hommes d'infanterie que lui menait le roi, et 1,500 chevaux de l'armée du nord, on est fondé à penser que le duc de Raguse *a craint que le roi ne participe au succès, et qu'il a sacrifié à la vanité la gloire de la patrie et l'avantage de mon service.*

Donnez ordre aux généraux de division d'envoyer les états de leurs pertes. Il est intolérable qu'on rende des comptes faux, et qu'on me dissimule la vérité.

Donnez ordre au général Clausel, qui commande l'armée, d'envoyer la situation avant et après la bataille.

Demandez également aux chefs de corps leurs situations exactes.

Vous ferez connaître au duc de Raguse, en temps opportun, combien je suis indigné de la conduite inexplicable qu'il a tenue, en n'attendant pas deux jours que les secours de l'armée du centre et de l'armée du nord le rejoignissent.

J'attends avec impatience l'arrivée du général aide de camp, pour avoir des renseignements précis. Ce qu'il a écrit ne signifie pas grand'chose. »

« Monsieur le duc de Feltre, il me semble qu'il est convenable de faire mettre dans le *Moniteur* la justification du duc de Raguse. Il faut y mettre aussi le rapport de l'officier d'état-major, qui fait connaître l'état subséquent des choses, et un article donnant à connaître le jour où le roi est arrivé à Olmédo avec quelques forces, et le jour où est arrivée la cavalerie de l'armée du nord.

Napoléon à Clarke. Ghiast, 2 sept. 1812.

Demandez aussi une relation au général Clausel, et faites en sorte de l'avoir en détail pour la mettre dans le *Moniteur*, en adoucissant quelques passages. Par là on verra clair dans ces affaires, et on jugera que l'échec du duc de Raguse n'empêche pas les affaires d'Espagne d'être en bonne situation, puisque nous avons des armées notoires, et que les pertes de notre part et de celles de l'ennemi ont été à peu près égales. »

Jos. à Nap. Valence, 9 sept. 1812.

« Sire, le colonel Desprez était parti hier lorsque le maréchal Suchet m'apporta le paquet ci-joint du maréchal Soult. J'ai fait rappeler cet officier; et la lecture des dépêches m'a paru telle, que j'ai cru n'avoir d'autre parti à prendre qu'à les adresser directement à Votre Majesté par ce même officier, avec qui le maréchal Soult a eu de longues conférences dont il est bon que vous soyez instruit.

Je ne sais que dire des *folles inductions de ce maréchal; mais la communication qu'il en a faite à six généraux est sans doute le seul moyen qu'il a cru pouvoir employer pour détruire l'effet de l'ordre que je lui ai donné, par dépêche du* 30 *juin et* 7 *août, de remettre le commandement au plus ancien officier général, s'il continuait à se refuser à l'exécution de mes ordres pour l'évacuation de l'Andalousie; c'est une révolte contre l'autorité que Votre Majesté m'a confiée.* La communication qu'il fait à Paris est aussi inconvenante; ni l'une ni l'autre ne sauraient rester impunies. Je demande justice à Votre Majesté. Que le maréchal Soult soit rappelé, entendu, et puni. Je ne puis rester plus longtemps ici avec un tel homme, je suis inquiet de la conduite qu'il va tenir; envoyez donc le plus tôt possible un général qui le remplace; prenez un parti quelconque : jusque-là je ferai ce qui dépendra de moi pour empêcher, si je puis, la ruine totale des affaires, que la résistance d'un homme qui commande la plus grande armée, *qui doit avoir beaucoup d'argent et des moyens d'intrigue, peut amener*. Je me réfère d'ailleurs à tout ce que contient ma lettre pré-

cédente; et si vous n'avez pas une absolue confiance dans moi, et que vous ne la manifestiez pas d'une manière qui en impose *à tous les ambitieux de principautés souveraines* dans la Péninsule, il n'y a d'autre parti à prendre que de me permettre de rentrer en France, conformément à ce que vous voulûtes bien me dire lorsque je pris congé de vous. Aussi bien, dans l'état où sont les affaires, ma présence peut moins les rétablir que celle d'un général consommé qui viendrait ici revêtu de la plénitude de la confiance de Votre Majesté. »

« Monsieur le duc de Feltre, je pense que l'homme le plus propre à commander l'armée du Portugal est le général de division Reille. S'il n'est depuis survenu aucun événement, je pense que vous feriez bien de lui donner le commandement de l'armée. » Napoléon à Clarke. Moscou, 12 sept. 1812.

« Sire, le colonel Desprez, mon aide de camp, est parti d'ici le 9, avec des dépêches qu'il importe beaucoup que Votre Majesté reçoive de cet officier, et des détails qui lui sont personnels et que lui seul peut donner. Cependant, si les événements l'empêchaient d'arriver avec ses dépêches à Votre Majesté, elle trouvera ci-joint trois pièces qu'il est bon que vous connaissiez le plus tôt possible. Jos. à Nap. Valence, 14 sept. 1812.

Je suis sans lettres de Paris depuis trois mois. Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Masséna.

L'armée ennemie qui est à Alicante se compose, y compris les débarqués anglais, siciliens, espagnols, de 30 mille hommes; elle se fortifie, et ne

paraît pas penser à l'offensive depuis ma réunion avec les troupes de l'armée d'Aragon. Sans les inquiétudes que me donne le caractère du maréchal Soult, que le hasard m'a fait connaître en faisant tomber entre mes mains sa lettre du 12, je ne douterais plus du rétablissement prochain des affaires dans ce pays.

Votre Majesté peut, au reste, être convaincue que je ferai tout ce qu'elle a droit d'attendre de moi dans cette circonstance difficile.

Ce n'est pas le cas de lui renouveler l'assurance de mon dévouement : vous savez bien que je suis véritablement votre affectionné frère (1). »

Le colonel Desprez à Joseph. Paris, 22 sept. 1812.

« Sire, je suis arrivé à Paris hier, 21 du courant. Je me suis présenté sur-le-champ chez le ministre de la guerre, et lui ai remis la lettre de Votre Majesté, ainsi que celles de M. le maréchal Jourdan. Son Excellence m'a questionné sur les affaires d'Espagne, mais sans me demander mes dépêches pour l'Empereur; elle m'a, suivant les intentions de Votre Majesté, pourvu des ordres dont j'ai besoin pour poursuivre ma route avec célérité.

Ce matin, le ministre m'a fait appeler, et j'ai eu avec lui une longue conférence. Il m'a pressé de m'expliquer avec franchise sur ce que j'avais pu remarquer pendant mon séjour en Andalousie, m'a témoigné quelque inquiétude sur l'influence que pouvait exercer le maréchal tant sur l'armée que

(1) Cette lettre et celle du 9 furent portées à l'Empereur par le général Desprez, qui les lui remit à Moscou.

sur les autorités civiles. Il a rappelé les intrigues du Portugal, et a conclu en me disant qu'il dépouillait devant moi le caractère de ministre pour causer avec un homme de votre confiance, et que les services que vous lui aviez rendus à l'époque de sa disgrâce devaient être pour Votre Majesté une garantie du désir qu'il avait d'agir selon ses instructions. Quelque franches que m'aient paru ces ouvertures, je n'ai pas cru devoir parler de la partie la plus délicate de ma mission. J'ai seulement répondu que l'armée du midi serait toujours celle de l'Empereur; que lorsque Sa Majesté enverrait ses ordres déterminés, elle serait obéie; et que tout ce que j'avais entendu en Andalousie ne me laissait à ce sujet aucun doute. Au reste, ma conversation avec le duc de Feltre m'a prouvé qu'aucune lettre de la nature de celle dont je suis porteur ne lui était encore parvenue, et cela est pour ma mission une circonstance favorable.

J'ai causé avec Son Excellence de la résistance que les chefs de l'armée française en Espagne avaient toujours opposée aux ordres de Votre Majesté. Elle a déclaré que tous avaient été mis sous vos ordres, et sans aucune restriction; qu'avant son départ, l'Empereur avait témoigné son étonnement sur les doutes que manifestaient à cet égard les lettres de Votre Majesté, et qu'il avait ordonné que l'on fît connaître ses intentions d'une manière encore plus positive. J'ai cité la lettre où le maréchal Suchet s'autorise de phrases du prince de Neufchâtel, celles du général Dorsenne et du général Caf-

farelli. Il paraît que tous les obstacles qui pouvaient entraver l'exécution de vos ordres ont été levés par des instructions adressées postérieurement aux généraux en chef. Quant à la désobéissance formelle du maréchal Soult, Son Excellence a dit d'abord que Votre Majesté avait le droit de lui ôter le commandement; mais elle est convenue ensuite qu'une démarche semblable ne pouvait être faite que par l'ordre exprès de l'Empereur.

Le ministre est aussi entré dans quelques détails sur les affaires militaires. Les ordres donnés par Votre Majesté et par le maréchal Jourdan, aux diverses époques de la campagne, ont eu, m'a-t-il dit, l'approbation générale; et ce qu'a écrit l'Empereur, depuis qu'il a appris la bataille de Salamanque, prouve qu'il donne entièrement droit à Votre Majesté. L'opinion publique, à cet égard, est encore plus prononcée que celle des hommes en place; et je ne puis exprimer à Votre Majesté avec quelle rigueur sont jugés en France les maréchaux Soult et Marmont.

Le duc de Feltre m'a parlé du mouvement sur Blasco-Sancho. «Peut-être, a-t-il dit, l'Empereur reprochera un peu d'hésitation: exécuté deux jours plus tôt, il aurait produit les plus heureux effets.» Votre Majesté se rappelle que j'avais prévu cette objection, et je ne serai point embarrassé pour y répondre.

Son Excellence a cru que j'allais auprès de l'Empereur pour solliciter de nouveaux renforts; elle m'a dit que la guerre de Russie avait jusqu'à pré-

sent absorbé tous les moyens; qu'il était loin de pouvoir envoyer les troupes sur lesquelles paraissait compter M. le maréchal Jourdan; que l'on pourrait seulement pourvoir à la perte matérielle faite par l'armée du Portugal. Il paraît que les nouvelles troupes envoyées en Espagne ne s'élèvent pas au delà de 20 mille hommes. Au reste, la grande victoire remportée par l'Empereur fera probablement prendre des dispositions plus favorables aux affaires de la Péninsule.

Le duc de Feltre a reçu des nouvelles du général Clausel. Ce général annonce que l'armée anglaise marche vers le nord; que lord Wellington s'est de sa personne porté vers le Duero; que l'armée du Portugal s'est ralliée; que ses pertes sont beaucoup moindres qu'on ne l'avait cru; que le général Foy avait fait un mouvement pour délivrer Astorga et Tordesillas, mais que déjà ces deux places s'étaient rendues; que l'on pourrait accuser de faiblesse les deux gouverneurs, et que peut-être la conduite de celui de Tordesillas devait être jugée plus sévèrement encore.

J'ai parlé au ministre de la position embarrassante dans laquelle me mettait le décret du 22 août. Il a répondu que je pouvais sans inconvénient me présenter à l'Empereur avec les décorations du grade que m'a donné Votre Majesté; que ce n'était point contre les officiers à votre service que le décret avait été dirigé, et qu'il serait modifié en leur faveur.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que je

partirai ce soir de Paris ; je poursuivrai, sans m'arrêter, ma route jusqu'au quartier général de l'Empereur. »

Joseph à Soult. Valence, 9 octobre 1812.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 8; je l'ai lue avec beaucoup d'attention. Je suis loin de mal juger les intentions qui l'ont dictée, mais je n'y trouve aucune raison de révoquer les dispositions auxquelles je me suis arrêté, et que je vous ai prescrites par ma lettre du 7 de ce mois.

Après vous avoir long-temps entretenu, dans la conversation particulière que j'eus avec vous le 3, à Fuente de la Higuera, de la situation des affaires, je vous demandai votre opinion. Vous me la refusâtes, en me disant que vous me demandiez des ordres; que quant à votre opinion, vous me la donneriez par écrit. Je conçus que vous ne vouliez céder qu'à l'autorité, et je vous répondis à mon tour, en faisant écarter les maréchaux Jourdan et Suchet. Je demandai aussi à ces messieurs leur opinion écrite : vous dûtes sentir que je n'exigeais de vous que ce que j'avais le droit de demander à des maréchaux employés par l'Empereur. Je reçus effectivement les jours suivants vos trois opinions. Je les ai lues, relues, méditées; et ce n'est pas légèrement que je me suis décidé à vous transmettre l'ordre contenu dans ma lettre du 7 (1). Vous me proposez aujourd'hui de le révoquer, et vous répondez à des ordres précis par des conseils, des projets et des prétentions. Ce n'est plus le cas, Monsieur le maréchal. Je me suis ren-

(1) Cette lettre du 7 nous manque.

fermé dans les droits de la commission que l'Empereur m'a confiée : je tâcherai d'en remplir les devoirs. Je dois désirer qu'à votre tour vous vous renfermiez dans les devoirs et les droits de votre position militaire, qui vous prescrivent l'obéissance. Je suis responsable des ordres que je donne, vous l'êtes de leur exécution. Vous me dîtes, Monsieur le duc, dans la conversation qui se prolongea longtemps dans la soirée du 3, que dans six jours vous seriez prêt. Par votre lettre du 8, vous me demandez encore six jours. Vous sentez le prix du temps dans de semblables circonstances. Je ne saurais assez vous prier de presser vos préparatifs. Le maréchal Suchet vient encore de m'assurer que tout ce qui dépend de lui est fait. Outre les 2 mille sacs de riz, 40 mille rations de pain biscuité et 100 mille d'eau-de-vie ont été livrées des magasins de l'armée d'Aragon. Faites-moi connaître à l'avance, je vous prie, le jour où vous serez prêt à marcher.

Joseph à Soult. Valence, 12 octobre 1812.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 11. Je vous réitère l'ordre d'exécuter littéralement les dispositions que je vous ai prescrites par ma lettre du 7; à défaut de quoi je vous ordonne de remettre le commandement de l'armée du midi au comte d'Erlon, et de vous rendre à Paris, pour y rendre compte de votre conduite.

Je vous envoie cette lettre par un de mes aides de camp, qui me rapportera votre réponse, où vous me ferez connaître le parti que vous aurez pris. »

Joseph

« Monsieur le duc, mes dépêches précédentes vous

à Clarke. Valence, 13 octobre 1812.

auront instruit des obstacles que le duc de Dalmatie met à l'exécution de mes ordres. Sa réponse à ma lettre du 9 est un refus absolu; il a sans doute beaucoup de reproches à se faire sous plus d'un rapport. L'Empereur doit en connaître, à cette heure, une partie par les dépêches dont est porteur le colonel Desprez. Votre Excellence ne peut pas douter aujourd'hui que les malheurs de cette campagne ne doivent en grande partie leur origine à l'enlèvement des forts du Tage, occasionné par l'inaction dans laquelle il a laissé le corps du comte d'Erlon; et ensuite à l'état de faiblesse dans lequel ce corps a été constamment tenu, malgré mes ordres réitérés. Le passé n'est plus en notre pouvoir, mais il doit m'éclairer sur l'avenir; et c'est ce qui me décide à exiger de M. le duc de Dalmatie la plus stricte obéissance, ou à lui ôter le commandement. »

Napoléon à Clarke. Moscou, 19 octobre 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, un aide de camp du roi d'Espagne est venu m'apporter des lettres des premiers jours de septembre (1). Vous sentez qu'éloigné comme je suis, je ne puis rien faire pour les armées d'Espagne.

Vous devez faire connaître au roi et au duc de Dalmatie le peu de secours qu'ils doivent espérer, et combien il est nécessaire, dans leur position, qu'ils se réunissent, et diminuent, autant qu'il sera possible, les malheurs qu'un mauvais système a causés; qu'il est bien absurde que le roi ait laissé prendre 400 hommes à Guadarama et 1,300 au Re-

(1) Celles portées par le général Desprez, parti de Valence.

tiro, qui étaient bons contre la ville et les guérillas, mais qui, du reste, ne pouvaient être d'aucune défense; qu'il est également bien fâcheux que le duc de Raguse ait laissé prendre aussi du monde à Salamanque, à Toro, à Zamora, etc. Tous ces événements sont funestes.

Écrivez au roi que je désire que désormais cela n'arrive plus; qu'on fasse sauter Lérida, Tarragone et les autres places de la Catalogne; que si nous perdions cette frontière, on aurait tant de peine à la reprendre. J'ai donné bien souvent cet ordre.

Faites avancer la cohorte de la Rochelle et d'autres cohortes de l'intérieur, pour défendre la frontière.

Il est convenable qu'elles ne dépassent pas la frontière, et soient là pour empêcher toute invasion. »

Joseph à Clarke. Cuença, 24 octobre 1812.

« Monsieur le duc, les troupes de Bassecourt, Villa-Campa et d'autres chefs qui infestaient la province de Cuença, se sont retirées devant nous : elles ont perdu quelques hommes.

J'ai instruit le général en chef de l'armée du Portugal de mon arrivée ici, par une lettre dont je joins copie. Je lui renouvelle l'ordre de suivre les mouvements de l'armée anglaise, qui, si elle a été retenue dans le nord par la résistance du fort de Burgos, ne manquera pas de se retirer en toute hâte pour se réunir au corps du général Hill, dès qu'elle connaîtra notre mouvement sur le Tage. »

Joseph à Clarke. Arevalo, 9 novembre 1812.

« Monsieur le duc, je vous ai écrit de Cuença le 24 octobre. Voici le duplicata de ma dépêche (n° 1). J'arrivai le 27 à Tarancon, où le général comte d'Erlon m'instruisit que les troupes d'Eliot, de Penne, de Murillo, etc., avaient abandonné le passage de Fuente-Duena; qu'il allait faire établir le pont, jeter du monde sur la rive droite et occuper Fuente-Duena, ce qui fut exécuté du 28 au 29 (rapports de ce général, n°s 2 et 3.)

Le 28, je me portai, avec ma réserve, à l'armée du midi, qui occupait Santa-Cruz de la Zarza, Ocana et environs. L'ennemi semblait vouloir défendre le passage du Tage et du Zarama. Il occupait une très-forte position vis-à-vis Aranjuez, sur la hauteur de Salinas, entre Valdemoro et le Tage. Jusqu'au point où il se réunit à ce fleuve, le Zarama traverse des terrains bas, et difficiles dans cette saison.

Le maréchal duc de Dalmatie fit également établir les ponts sur le Tage; et le 31, deux divisions de l'armée du midi passèrent le même fleuve à Aranjuez. L'ennemi défendit vivement le passage du Zarama, et en fit sauter le pont. Cependant le lendemain, 1er novembre, l'armée se porta sur la rive droite, l'ennemi s'étant retiré pendant la nuit (rapports de M. le duc de Dalmatie). On leur fait journellement beaucoup de prisonniers. On assure qu'ils sont décidés à en venir à une affaire générale, et qu'ils nous attendent sous Salamanque.

Hier seulement, je fus instruit par un billet du général Lucotte, mon aide de camp, que j'avais expédié de Valence avec mes instructions au

quartier général de l'armée du Portugal, que cette armée était arrivée à Simamas le 30 octobre.

Aujourd'hui, le général comte Souham, qui la commande par intérim, confirme cette nouvelle par les lettres et le rapport dont copies, n°s 8, 9 et 10.

Tout me fait croire que la campagne se terminera en notre faveur s'ils acceptent la bataille. S'ils abandonnent leurs positions et rentrent dans le Portugal, le mal sera réparé; car les peuples, trompés par des espérances chimériques, reviennent à des idées raisonnables, et apprécient à leur juste valeur les promesses des Anglais et les conceptions irréfléchies des révolutionnaires de Cadix. »

« Sire, la lettre chiffrée que Votre Majesté m'a écrite de Requena le 18 octobre m'est parvenue il y a quelques jours, et je l'ai sur-le-champ transmise à l'Empereur, qui ne la recevra toutefois que dix-neuf jours après le départ de cette même lettre de Paris. A la distance où l'Empereur se trouve de la capitale, il est des choses sur lesquelles la politique force à fermer les yeux, du moins momentanément. Si la conduite du maréchal duc de Dalmatie est équivoque et cauteleuse; si ses démarches présentent le même aspect que celles qu'il paraît avoir faites, et qui ont précédé l'abandon du Portugal après la prise d'Oporto, il viendra un moment où l'Empereur pourra l'en punir, s'il le juge convenable. Et peut-être est-il moins dangereux où il est qu'il ne le serait ici, où quelques factieux ont pu, du sein

Clarke à Joseph. Paris, 10 nov. 1812.

même des prisons qui les renfermaient, méditer en l'absence de l'Empereur une révolution contre l'Empereur et sa dynastie, et presque l'exécuter, le 2 et 3 octobre dernier. Je pense donc, Sire, qu'il est prudent de ne pas pousser à bout le maréchal duc de Dalmatie, tout en contrariant sous main les démarches ambitieuses qu'il pourrait tenter, et en s'assurant de la fidélité des principaux officiers de l'armée du midi envers l'Empereur, et même de celle des Espagnols qu'il traîne à sa suite. L'arme du ridicule, qu'il est facile de manier en cette occasion, suffira, ce me semble, pour déjouer ses coupables projets s'ils existent, et le ramener à son devoir, sauf à faire prendre par la suite des précautions pour qu'il ne s'en écarte jamais.

Quoi qu'il en soit, je suis incontestablement dans la nécessité d'attendre les ordres de l'Empereur sur le contenu de la lettre de Votre Majesté, datée de Requena le 18 octobre. Elle voit, par la présente, que je partage ses sentiments sur l'objet dont elle traite. Je viens d'être assez heureux pour donner à l'Empereur et à sa famille de nouvelles preuves de ma fidélité et de mon attachement; et je suis assuré que si Votre Majesté connaît les détails de ma conduite les 2 et 3 octobre, elle la trouvera conforme aux sentiments que je me suis fait un plaisir de lui exprimer en faveur de l'Empereur et de sa famille au moment où j'ai pris congé de Votre Majesté à Lunéville, il y a quelques années. »

Joseph « Monsieur le duc, par ma lettre d'Arevalo du 9,

j'ai prié Votre Excellence d'annoncer à l'Empereur la réunion de l'armée du Portugal aux armées du centre et du midi.

à Clarke. Salamanque, 20 nov. 1812.

Le 13, je me portai devant Alba, qui était occupé par l'ennemi. Je descendis la Tormès jusqu'à Huerta, pour observer les gués et reconnaître l'armée anglaise. Elle avait pris position, et s'étendait depuis Alba jusqu'à San-Cristoval, le général Hill à la droite, et lord Wellington à la gauche. L'ennemi paraissait décidé à accepter la bataille; j'ordonnai tous les préparatifs pour le passage de la rivière, et je fis faire toutes les dispositions pour le 14.

J'ajoutai au commandement du duc de Dalmatie celui de deux divisions d'infanterie et de la division de cavalerie de l'armée du centre. Je donnai au comte d'Erlon le commandement de l'armée du Portugal, et je mis aux ordres du général Merlin ma garde et les troupes espagnoles.

La position occupée par l'ennemi était formidable; il l'avait étudiée depuis longtemps : c'était toujours celle des Arapiles. Je fus d'abord tenté de la faire attaquer de front; enfoncé dans le centre, l'ennemi eût pu être séparé en deux, et perdre la moitié de son armée. Mais je fus frappé des observations des généraux qui connaissaient le pays, et je me décidai à opérer sur la droite de l'ennemi, en passant la Tormès à Galisancho.

Les armées du midi et du centre devaient effectuer le passage le 14 au matin; celle du Portugal, faire des démonstrations sur les gués de Huerta,

vis-à-vis Alba, dès que cette ville serait évacuée par l'effet du mouvement de gauche, et se mettre en ligne avec les autres armées, après avoir effectué le passage à Alba. Dans le cas où Alba n'eût pas été abandonné, elle devait passer la rivière sur les mêmes points où auraient passé les armées du midi et du centre.

Les ponts furent jetés sur la Tormès; mais l'ardeur du soldat ne lui permit pas d'en attendre l'entier établissement, et le passage s'exécuta très-heureusement dans la matinée du 14. Les postes d'observation ennemis furent enlevés, les 8 mille hommes qui défendaient Alba l'évacuèrent. Dans la nuit du 14 au 15, les armées étaient sur la rive gauche de la Tormès, l'armée du midi tenant la gauche à Mosarbès.

La cavalerie des armées du midi et du centre fut portée, dans la soirée du 14, en avant du plateau de Nuestra-Señora de Utiera. Une division d'infanterie ennemie se montra, soutenue par quelques pièces d'artillerie qui couronnaient les hauteurs. Elle sembla d'abord vouloir occuper le plateau; nous nous établîmes. Il paraît que son mouvement n'avait pour but que de couvrir la retraite du corps qui avait abandonné Alba. L'armée du Portugal eut ordre d'appuyer, le 15, sa droite au plateau de Nuestra-Señora de Utiera; celles du midi et du centre, de faire un mouvement sur leur gauche, afin de se porter sur la droite de l'ennemi et de couper sa ligne d'opérations. Le même jour, l'armée du Portugal occupait ce plateau; et les troupes des armées

du midi et du centre, les hauteurs de la chapelle de Nuestra-Señora de Valbuena. Mais les mouvements de l'ennemi étaient cachés par une brume épaisse, à laquelle succéda une pluie non interrompue, qui rendit infructueux tous les efforts qui furent tentés. Les moindres ravins étaient devenus tout à coup des torrents, qui gênèrent singulièrement tous les mouvements.

Cependant plusieurs explosions eurent lieu à Salamanque, et annoncèrent la retraite de l'ennemi. La cavalerie se porta sur la communication de Ciudad-Rodrigo. L'armée ennemie était effectivement en pleine retraite. La cavalerie la suivit le lendemain 16. Quelques milliers de prisonniers, dont beaucoup d'officiers, parmi lesquels le général Paget, commandant la 1re division de l'armée anglaise, beaucoup de bagages, beaucoup de voitures, sont tombés au pouvoir de la cavalerie des armées du midi, du Portugal et du centre. Les rapports particuliers des généraux commandant les armées, que j'aurai soin d'adresser à Votre Excellence, la mettront dans le cas de ne rien laisser ignorer à l'Empereur de ce qui s'est passé.

Je ne pense pas exagérer en avançant que depuis la réunion de l'armée du midi et du centre, qui a forcé l'ennemi d'abandonner ses projets sur le nord, son armée a perdu plus de 12 mille hommes à Chinchilla, au passage du Tage, à Burgos, à Caberon, sur la Tormès, à Mantilla, etc. »

« L'Empereur demande pourquoi je n'ai pas re- **Marmont**

à Clarke. Bayonne, 29 nov. 1812.

tardé au moins de deux jours pour donner bataille, pour avoir les secours que je savais être en marche.

La raison en est simple. Je ne comptais pas donner bataille le 22 juillet : c'est l'ennemi qui a attaqué, et, sans ma blessure, il n'y en aurait pas eu. Ceci demande plus de développement.

Je n'ai été instruit de l'itinéraire des 600 chevaux et de l'artillerie de l'armée du nord que le 21, dans la soirée; dans ce moment, presque toute l'armée avait passé la Tormès. Si j'eusse reçu cette nouvelle plus tôt, il n'y a aucun doute que je n'eusse suspendu ce mouvement, et que je n'eusse attendu dans le camp d'Aldea-Rubia l'arrivée de ce renfort; mais en ce moment faire rétrograder toute l'armée eût été une chose mauvaise dans l'opinion et inutile, puisque je pouvais également prendre position sur la rive gauche de la Tormès, et d'autant mieux que ce pays est peu favorable à la cavalerie, dans laquelle j'étais inférieur; et ce mouvement rétrograde eût été contraire à la suite des opérations, puisqu'il me faisait abandonner l'avantage marqué que j'avais obtenu d'occuper, sans combat, le plateau qui sépare Alba de Tormès de Salamanque; plateau que je devais supposer qui me serait vigoureusement disputé, et où j'avais gagné l'ennemi de vitesse; plateau extrêmement important, puisque c'est par lui seul que je pouvais manœuvrer l'ennemi avec quelque espérance de succès, menacer sa communication avec Rodrigo, et le forcer de sortir des positions qui entourent Salamanque; enfin,

d'arriver au but que je m'étais toujours proposé, de le combattre en marche. Je me décidai donc à prendre une bonne position défensive, à la tête des bois de Calvarossa de Ariba, et d'attendre là l'arrivée du secours qui était près de moi. Le 22 au matin, je montai à cheval avant le jour, pour voir encore la position, et rectifier ce qu'elle avait de fautif. Il me parut indispensable d'occuper par une division la hauteur de Calvarossa de Ariba, que je n'avais occupée le soir que par des postes, et je l'y plaçai. Il me parut également nécessaire de faire occuper par un régiment celle des Arapiles, et de le faire soutenir, intermédiairement à la forêt, par le reste de la division; et je conservai les six autres divisions à la tête des bois, en les concentrant sur deux lignes. Pendant la nuit, l'armée anglaise était venue prendre position à peu de distance, et après s'être formée, elle se plaça à portée du canon de nous. La position de l'armée anglaise était forte par les obstacles que le terrain présentait pour arriver jusqu'à elle; mais la position que l'armée française occupait, indépendamment du même avantage, avait celui d'un commandement immédiat et à portée de canon; et comme j'étais supérieur en artillerie, je ne manquai pas de profiter de cet avantage. Je fis établir des batteries qui écrasèrent tous les corps ennemis qui se tinrent à portée, et ils furent obligés de se retirer, ou de se masquer par les obstacles du terrain qui pouvaient les couvrir. L'ennemi, qui craignait toujours pour sa droite, qui couvrait son point de retraite que je menaçais éminemment,

puisqu'en deux ou trois heures l'armée pouvait être portée sur sa communication, renforça sa droite vers le milieu de la journée. Aussitôt que je m'en aperçus, je crus nécessaire d'occuper un plateau très-fort d'assiette qui complétait ma position, et d'où, avec des pièces de gros calibre, je pouvais gêner les mouvements de l'ennemi et atteindre ses lignes. En conséquence, je retirai trois divisions du bois pour l'occuper, et j'y envoyai toute ma réserve d'artillerie. Ce plateau était inattaquable, occupé par de pareilles forces, couvert en partie, et soutenu à droite par la hauteur d'Arapiles, et à gauche par les troupes de la tête du bois et une batterie considérable. L'artillerie occupant ce plateau écrasa une première ligne ennemie qui se trouvait sous son feu; mais les trois divisions, au lieu de se placer comme je leur avais donné l'ordre, et de se concentrer, s'éparpillèrent; une d'elles descendit même du plateau sans motif ni raison. A l'instant où je m'en aperçus, je me mis en devoir de m'y rendre, afin de rectifier tout ce que cette position avait de vicieux, et d'avoir une défensive aussi forte que possible, et telle que le terrain le comportait; mais à l'instant où je m'y rendais, je reçus les fatales blessures qui me mirent hors de combat. J'envoyai mes ordres, mais ils ne furent point ou furent mal exécutés. L'ennemi ne fit aucun mouvement offensif pendant trois quarts d'heure; mais voyant enfin cette gauche toujours mal formée, l'armée française sans chef, ce qu'il ne pouvait ignorer, car, blessé dans un moment de tran-

quillité, à deux cents toises de l'ennemi, et dans un lieu où je m'étais tenu longtemps de préférence, parce qu'il me donnait la facilité de voir tous les mouvements de l'armée anglaise, il n'est pas douteux que lord Wellington n'en ait été informé sur-le-champ : c'est cette double circonstance qui l'a décidé à attaquer. Si je n'eusse pas été blessé, la gauche eût été formée en moins d'un quart d'heure, comme elle aurait dû l'être d'abord ; jamais l'ennemi n'aurait osé concevoir l'espoir de la forcer, et il est probable que dans la nuit il se serait retiré dans une position beaucoup plus forte, en arrière de celle qu'il occupait. Je serais resté le 23 dans cette position, et le 24, ayant reçu mes renforts, je me serais porté sur la route de Rodrigo pour le forcer à l'évacuer; alors, de ces mouvements naissaient de nouvelles combinaisons. »

Joseph à Clarke. Madrid, 4 décembre 1812.

« Monsieur le duc, hier je suis arrivé ici avec l'armée du centre.

L'opinion du peuple s'est améliorée, par suite de l'expérience qu'il a faite pendant le séjour des Anglais et des guérillas.

Je suis privé des nouvelles de Votre Excellence depuis mon départ de Valence. Je désire beaucoup pouvoir bientôt en recevoir. On a trouvé une quantité de plomb assez considérable dans les décombres des églises du Retiro; de manière qu'il sera inutile d'en faire envoyer avec les munitions demandées à Votre Excellence pour les armées du midi, du centre et du Portugal. »

Napoléon à Clarke. Bienitza, 5 décembre 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, j'ai lu avec intérêt le journal du siége du château de Burgos; je pense qu'il faut le mettre dans le *Moniteur*.

Présentez-moi un projet de décret pour récompenser le général Dubreton, et les officiers et soldats qui se sont distingués dans cette défense. »

Joseph à Clarke. Madrid, 10 déc. 1812.

« Monsieur le duc, je n'ai aucune lettre de Paris depuis celles que je reçus à Valence. J'envoie un courrier avec les triplicata des dépêches expédiées depuis cette époque. Il ne s'est rien passé ici qui mérite de fixer l'attention de l'Empereur. Les provinces de Madrid, Ségovie, Guadalaxara, partie de celle de Tolède, sont occupées par l'armée du centre. On m'annonce l'arrivée de l'armée du midi sur le Tage. Je lui donne l'ordre d'occuper aussi la province de Cuença, et de faire un détachement sur Valence, afin d'en avoir des nouvelles. Nos besoins en argent, munitions, sont grands. Les moyens de transport sont aujourd'hui nuls dans ce pays, et ce n'est pas sans peine qu'on pourra procurer les bestiaux nécessaires à la consommation d'une partie des troupes. Je fais demander du riz à Valence. Je m'en rapporte, au surplus, à tout ce que j'ai écrit précédemment sur tous ces objets à Sa Majesté Impériale et à Votre Excellence. »

Joseph à Soult. Madrid, 20 déc. 1812.

« Monsieur le duc, je reçois vos deux lettres en date du 14, et celle en date du 17.

Lorsque cette dernière m'est parvenue, j'avais déjà expédié au comte d'Erlon l'ordre de faire occuper la province d'Avila par deux divisions d'in-

fanterie et une brigade de cavalerie. Le temps qu'il faudra au comte d'Erlon pour faire relever les troupes de votre armée vous donnera celui nécessaire pour procurer des souliers aux corps qui en manquent, et vous pourrez ensuite placer votre armée ainsi que vous me le proposiez par votre lettre du 17, diriger des troupes sur la province de Cuença pour communiquer avec Valence, et en faire venir les détachements et les hommes isolés qui appartiennent à l'armée du centre et à l'armée du midi, ainsi que les officiers et les courriers porteurs de dépêches pour ces deux armées, qui y sont depuis longtemps.

Le général Guye continuera son voyage pour Valence, où il remplira la mission dont je l'ai chargé auprès du duc d'Albuféra et des personnes qui doivent retourner avec lui à Madrid.

J'écrirai au comte d'Erlon de laisser à votre disposition le district de Monbeltran.

J'ai reçu une lettre du maréchal Suchet en date du 6 de ce mois. Il prétend être menacé par un corps de 18 mille Anglais qui occupe Alicante, par un corps d'Eliot qu'il évalue à 18 mille hommes, et par l'armée du duc del Parque, qu'il porte aussi à 18 mille hommes. Je vois par vos rapports que cette dernière armée s'est repliée sur la Sierra-Morena. Il est aussi possible que les forces du corps anglais et du corps d'Eliot soient exagérées; mais il n'en est pas moins nécessaire que l'armée du midi soit toujours en mesure de menacer ces corps s'ils se portaient sur Valence, et pour cela vous devez tenir

sur la rive gauche du Tage toutes les troupes qui ne seront pas absolument nécessaires sur la rive droite. J'ai été fort surpris d'apprendre qu'au lieu de vous renfermer dans les limites de l'arrondissement qui a été assigné à votre armée, vous avez envoyé des troupes à Casarubias et à Naval-Carnero, et que ces troupes frappent des réquisitions jusqu'à Mostolès, qui est aux portes de Madrid. Je ne peux pas tolérer davantage un pareil abus, et je vous donne l'ordre formel de retirer ces troupes, et de ne plus dépasser la ligne qui divise, sur la rive droite du Tage, la province de Tolède en deux parties, dont une est réservée à l'armée du centre. Quant aux communes situées sur la rive gauche du Tage, vous pouvez en disposer sans avoir égard à la ligne de démarcation, en observant toutefois que j'ai excepté les communes d'Ocana et d'Ycpès, que je réserve pour faire subsister la garnison d'Aranjuez.

Vous me proposez de faire fortifier Tolède. Je désirerais beaucoup que cela fût possible; mais, pour en faire une place forte, il faudrait beaucoup trop de temps et d'argent. Nous ne pouvons donc espérer que d'en faire un poste retranché. Ce poste sera utile aussi longtemps qu'il sera appuyé par les armées; mais si elles sont obligées de s'en éloigner, il devra être abandonné. Cependant vous pouvez me proposer vos vues à ce sujet, en y ajoutant des plans.

J'écris pour Avila et pour Arevalo au général commandant en chef l'armée du Portugal. A l'égard

de Manzanarès et de Consuegra, ces postes n'étaient utiles que pour protéger la communication avec l'Andalousie; et, dans l'état où sont les choses, ils seraient inutiles, puisque nous ne pouvons espérer de nous soutenir sur la rive gauche du Tage qu'autant que nous y serons en corps d'armée.

Depuis Salamanque, je me suis occupé du projet d'établir la ligne de communication de Madrid à Burgos par Aranda, et surtout celui de la création d'une place de dépôt à Aranda. Mais pour l'exécution de ce projet il faut le concours de l'armée du nord. J'attends la réponse de M. le général Caffarelli à ce sujet.

Quoiqu'il soit peu probable que l'armée anglaise, après s'être retirée en Portugal sans combattre, veuille reprendre l'offensive si promptement, il n'en faut pas moins observer avec bien de l'attention tous ses mouvements vers Placencia; et vos mouvements sur la rive gauche du Tage doivent toujours être subordonnés à la position qu'occupera cette armée, attendu que ce que je veux avant tout, c'est que l'armée anglaise ne puisse jamais s'opposer à la réunion des armées du midi, du centre et du Portugal.

Le maréchal Jourdan m'a remis copie de la lettre que vous lui avez écrite le 14, et copie de celle qui lui a été écrite sous la même date par le général Gazan. Vous paraissez vous plaindre de ce que votre armée est horriblement disséminée, et vous semblez indiquer que c'est en exécution des ordres qui vous ont été transmis de ma part : ce-

pendant ce maréchal s'est borné à vous indiquer les provinces que vous devez occuper, et vous vous plaignez vous-même qu'elles ne suffisent pas à l'entretien de votre armée. Il ne vous a pas dit de disséminer vos troupes dans ces provinces. Vous avez donc eu tort de le faire, s'il vous a été possible de les tenir réunies sur les points principaux. Si au contraire vous avez été forcé à les disséminer pour les faire vivre, n'en accusez que les circonstances, et non pas moi, ni ceux qui vous transmettent mes ordres.

Le général Gazan demande que je fasse rentrer tout ce qui appartient à l'armée du midi en hommes et en effets, et qui se trouve à l'armée d'Aragon et à l'armée du nord. Vous avez vu les dispositions que j'avais faites, et celles sur lesquelles j'insiste pour communiquer avec Valence. Quant à l'armée du nord, non-seulement il a été écrit depuis Salamanque au général Caffarelli de tout diriger sur Madrid, mais le ministre de la guerre a été invité à lui en donner l'ordre.

Vous savez bien, Monsieur le maréchal, que je n'ai aucun moyen de faire des fonds pour la solde; il est donc au moins inutile que le général Gazan fasse une telle demande. Tout ce que je peux faire, c'est de prier le gouvernement d'envoyer aux armées tout ce dont elles ont besoin, et c'est ce qui est fait depuis longtemps. Mais pour que mes demandes fussent plus régulières et eussent plus de force, il faudrait qu'elles fussent accompagnées de rapports et d'états de situation sur toutes les bran-

ches de service de votre armée, et c'est ce que vous n'avez jamais fait. Je ne puis donc adresser au ministre que des demandes générales, ce qui souvent est cause qu'on n'y donne pas toute l'attention convenable. On dirait, à la marche que l'on suit à l'armée du midi, que vous ne connaissez pas mon autorité sur toutes les branches du service des armées françaises en Espagne, et que je n'en suis véritablement pas le général en chef. On ne rend pas les comptes que l'on me doit, ni aux officiers commandant en chef le génie, l'artillerie, ni à l'ordonnateur faisant fonctions d'intendant général que j'ai cru devoir placer près de moi, non pour la forme, mais pour les besoins réels du service; et cependant on a soin de m'adresser en général des demandes auxquelles vous savez bien que je suis hors d'état de faire droit, puisque j'ai mis à la disposition des armées toutes les ressources du pays.

Je vais faire partir un officier supérieur d'artillerie pour Vittoria, afin de presser l'exécution des demandes déjà adressées en ce genre. Cet officier ne pourra cependant faire que des demandes vagues pour l'armée du midi, parce que sans doute le général Ruty n'a pas jugé convenable de rendre compte de la situation de votre artillerie et de vos munitions au général Dedon.

Une telle conduite peut compromettre les armées françaises. Il est dans ma volonté que vous fassiez connaître mon autorité dans toute son étendue. C'est à vous à juger si, en cherchant à y mettre des limites, vous voulez vous charger de la responsa-

bilité des événements. On attend, pour mettre en activité le service des courriers ordinaires, l'arrivée des premiers courriers de France, l'avis que les garnisons sont établies sur les points de la communication. Cependant, je fais partir de temps en temps des officiers et des courriers extraordinaires, soit pour Valladolid, soit pour Bayonne. Vous pourrez profiter de ces occasions en adressant vos lettres ici. J'ai reçu la copie tronquée d'un rapport que vous faites au ministre de la guerre des opérations militaires. Vous avez jugé ne me devoir pas de rapport direct. J'aurais désiré avoir même la copie des rapports des généraux de division, tant est juste l'intérêt que je dois prendre aux braves qui se sont distingués; et je regarde comme le plus sacré des devoirs que m'impose la confiance de l'Empereur, celui de faire valoir leurs services. Vous n'en avez pas jugé ainsi. Comme ce n'est pas l'intention de l'Empereur ni le désir des militaires, qui ne seront pas fâchés que je connaisse leurs titres à la reconnaissance et à l'estime publiques, et que mon intercession ne doit pas leur paraître inefficace, vous n'auriez manqué ni à l'Empereur, ni à moi, ni à l'armée, Monsieur le duc, si vous m'aviez envoyé un rapport direct et complet. Du reste, je ne partage pas votre opinion sur l'accusation que vous portez dans ce rapport contre l'armée du Portugal. Il est possible que je ne la partage pas non plus sur tous les points que vous avez jugé à propos de faire supprimer dans la copie que vous m'avez adressée. »

« Monsieur le duc, par mon rapport de Salamanque à l'Empereur et par mes lettres à Votre Excellence, elle aura vu les résultats des opérations de la campagne. J'avais jugé inutile d'entrer dans le détail des discussions et des mouvements qui ont précédé et suivi le passage de la Tormès et la retraite de l'armée anglaise. Je voulais attendre d'ailleurs des rapports circonstanciés des généraux.

Joseph à Clarke. Madrid, 23 déc. 1812.

Le duc de Dalmatie, au lieu de m'adresser ses rapports, ainsi que son devoir le lui prescrivait, s'est borné à m'envoyer copie de celui qu'il a adressé à Votre Excellence; il a même retranché de cette copie tout ce qui est relatif aux militaires qu'il a jugé mériter les grâces de l'Empereur. Le comte d'Erlon vient de me remettre le sien; Votre Excellence en trouvera ci-joint copie (n° 1).

Je suis bien loin d'approuver celui du duc de Dalmatie, dont il m'a envoyé copie; et vraisemblablement j'aurais aussi quelques observations à faire sur la partie qu'il ne m'a pas communiquée. Je me vois donc obligé d'adresser à Votre Excellence un nouveau rapport plus circonstancié, dans lequel je vais établir la vérité des faits.

Le 10 novembre, je portai mon quartier général à Penaranda. Le duc de Dalmatie plaça son armée en échelons depuis Penaranda jusque sur les hauteurs d'Alba de Tormès. L'armée du Portugal était campée sur les hauteurs de Babila-Fuente, et occupait Huerta. L'armée du centre était à Marotera et environs. Ce même jour, le duc de Dal-

matie fit tirer sans succès 1,500 coups de canon sur Alba.

Le 11 au matin, je me rendis, accompagné du maréchal Jourdan, sur les hauteurs d'Alba de Tormès. Le duc de Dalmatie me fit pressentir qu'il était d'opinion de ne point attaquer l'armée anglaise, mais de la forcer à changer de position, en manœuvrant sur sa droite. Je lui demandai s'il avait reconnu le cours de la Tormès au-dessous d'Alba; et, sur sa réponse négative, je lui dis que j'étais venu pour faire cette reconnaissance, et qu'ensuite je prendrais le parti que je jugerais le plus convenable.

Arrivé sur les hauteurs situées sur la droite du Rio-Almar, je rencontrai le général Souham et plusieurs autres généraux de l'armée du Portugal. Le duc de Dalmatie m'accompagnait. Je fis reconnaître par quelques cavaliers les divers passages de la rivière : elle est guéable presque partout, depuis l'embouchure du Rio-Almar jusqu'à Huerta. Lord Wellington occupait les hauteurs de San-Cristoval en avant de Salamanque, avec quelques divisions. Deux autres divisions de son armée étaient à Alba, et en arrière de cette ville; ses deux ailes étaient liées par divers corps, dont le centre était vers les Arapiles. Je jugeai (et tous les généraux furent de mon avis) qu'il fallait passer la Tormès entre le point où nous étions, et Huerta. Une plaine immense permettait à toute la cavalerie de se former sur la rive gauche de la Tormès et de protéger le passage de l'infanterie, qui se serait portée sur

plusieurs colonnes au centre de la position de l'ennemi, et ne lui aurait pas donné le temps de réunir ses ailes. Le duc de Dalmatie, frappé lui-même de l'avantage du terrain et de l'opinion générale, parut un instant partager cet avis; mais bientôt il me demanda la permission de m'adresser son opinion par écrit. Votre Excellence trouvera ci-joint copie de sa lettre (n° 2). Je crus devoir la communiquer au maréchal Jourdan; vous trouverez également ci-joint copie de la réponse de ce maréchal (n° 3).

Le duc de Dalmatie ne se borna pas à m'écrire; il m'envoya le lendemain le général Gazan pour me convaincre. Je sentis qu'il y aurait peut-être du danger à entreprendre une opération qui n'avait pas l'approbation du général qui commandait la majeure partie des troupes. D'un autre côté, je calculais que si nous ne forcions pas l'ennemi à une bataille générale, il était au moins très-probable qu'il ne pourrait pas se retirer sans éprouver un échec considérable. Je me rangeai donc à l'opinion du duc de Dalmatie, et je l'autorisai à tout disposer pour opérer le passage de la Tormès au-dessus d'Alba.

Le 13 au soir, les préparatifs furent terminés. Je mis l'armée du centre sous les ordres du duc de Dalmatie, et j'envoyai le comte d'Erlon prendre le commandement de l'armée du Portugal. Le duc de Dalmatie porta ses troupes vers Galisancho. J'établis mon quartier général à Valdecarros, et l'armée du Portugal vint, pendant la nuit du 13

au 14, s'établir devant Alba. Elle avait ordre de passer la Tormès sur le pont de cette ville et aux gués qui l'avoisinent, lorsque l'ennemi serait forcé de l'évacuer, par suite du passage du duc de Dalmatie.

Je passai la Tormès avec la division Barrois. Je joignis la cavalerie de l'armée du midi sur les hauteurs de la Sanpelayo, à neuf heures du matin. J'appris là que l'ennemi s'était retiré d'Alba, mais qu'il avait coupé le pont, et qu'il avait laissé dans le château une garnison qui empêchait l'armée du Portugal de passer la Tormès sur ce point : j'envoyai ordre au comte d'Erlon d'aller la passer au-dessus d'Alba et de se diriger ensuite sur Mosarbès, direction que je donnai également à l'armée du midi.

Le duc de Dalmatie fit prendre position à ses troupes sur les hauteurs que l'on rencontre à une demi-lieue avant d'arriver à Mosarbès, et il fit occuper et fortifier deux mamelons situés entre ces hauteurs et Mosarbès. Sa cavalerie était à Mosarbès, n'ayant que quelques piquets au delà.

A trois heures après midi, j'arrivai sur un de ces mamelons. J'y trouvai le duc de Dalmatie et un grand nombre de généraux : l'ennemi paraissait en mouvement; mais il nous le cachait à la faveur des hauteurs qui dominent Mosarbès. Je lisais l'impatience sur tous les visages. Je remarquai surtout avec plaisir les généraux Ruty et d'Aboville. Le maréchal Jourdan me demanda 300 chevaux pour aller reconnaître l'ennemi, puisqu'on ne l'avait pas encore fait. Le duc de Dalmatie entendit ce pro-

pos. Je remerciai le maréchal Jourdan de son zèle, et j'ordonnai qu'on occupât le plateau de Nuestra-Senora de Utiera, sur la droite des deux mamelons déjà occupés. Je me rendis sur le plateau avec le duc de Dalmatie. La cavalerie se porta en avant, et força l'ennemi à nous montrer des lignes d'infanterie, et à démasquer une batterie qui tira quelques volées. La nuit approchait; il était trop tard pour engager une affaire. D'ailleurs, l'armée du Portugal n'était pas encore en ligne. Cette armée vint à la nuit prendre position sur les hauteurs qui sont à droite et en arrière de Nuestra-Señora de Utiera.

La nuit, le temps devint affreux. Le 14, à huit heures du matin, j'étais sur un des mamelons; on distinguait à peine le mouvement de l'ennemi, mais on s'apercevait qu'il se dirigeait sur sa droite. Je dis au duc de Dalmatie qu'il fallait diriger sa gauche sur les hauteurs de Téjarès, derrière lesquelles passe la communication de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, et la faire soutenir par toute son armée; que j'allais donner ordre au général comte d'Erlon de se diriger sur le plateau de Nuestra-Señora de Utiera, afin d'appuyer par sa gauche la droite de l'armée du midi, et de suivre son mouvement en dirigeant sa droite sur les Arapiles.

Le duc de Dalmatie avait ainsi disponibles toutes les troupes des armées du midi et du centre pour attaquer la droite de l'armée anglaise. Ma garde eut ordre de se placer en arrière des deux mamelons qui avaient été fortifiés.

Après avoir donné mes ordres au général comte

d'Erlon, et au moment où la tête de son armée débouchait sur Nuestra-Señora de Utiera, je trouvai la tête de l'infanterie arrêtée à environ deux portées de canon avant d'arriver à la chapelle de Nuestra-Señora de Valbuena. La cavalerie était réunie à l'infanterie, et à peine quelques piquets s'étaient portés vers cette chapelle. Il était onze heures du matin; l'ennemi continuait toujours son mouvement de flanc pour gagner la communication de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, et sa retraite fut indiquée par plusieurs explosions de Salamanque. J'invitai le duc de Dalmatie à presser son mouvement et à appeler à lui les dragons aux ordres du général Tilly, qui étaient restés à Mosarbès. Il m'assura lui avoir déjà envoyé cet ordre, et il parut craindre que l'armée du Portugal ne fût pas encore en mesure de faire son mouvement pour le soutenir. Je me chargeai de le faire exécuter, et d'y veiller moi-même; effectivement je me portai près de Mosarbès, et j'y trouvai encore les dragons du général Tilly, qui n'avaient point reçu d'ordre. Je donnai celui d'aller rejoindre le duc de Dalmatie.

L'armée du Portugal était en marche. Je vis défiler les quatre premières divisions. Je réitérai l'ordre au comte d'Erlon d'appuyer par sa gauche la droite de l'armée du midi, et de diriger sa droite sur les Arapiles, et de là sur Salamanque, selon les circonstances; je revins ensuite à l'armée du midi, que j'espérais trouver engagée : mais elle n'avait pas fait un pas en avant. Les dragons du général Tilly n'étaient pas même encore arrivés. Lorsqu'ils eurent

rejoint, le duc de Dalmatie porta la division à la chapelle, et il poussa sa cavalerie en avant, en cherchant à lui faire passer le Rio-Zurquen par sa gauche; mais elle fut arrêtée par des ravins. L'ennemi continua son mouvement de retraite, et tira quelques volées de canon sur notre cavalerie. La pluie tombait par torrents; le temps était si sombre qu'il était nuit à quatre heures.

L'armée du Portugal ne rencontra aucun obstacle à faire son mouvement; sa droite vint à Salamanque.

Le lendemain, les armées du midi et du centre, et la cavalerie de l'armée du Portugal, restèrent à Salamanque. Je jugeai inutile d'envoyer plus de troupes dans un pays très-difficile, et qui n'offre aucune ressource pour les faire subsister.

Trois causes ont concouru à favoriser la retraite de lord Wellington dans la journée du 15 : la pluie, la trop grande circonspection du duc de Dalmatie, et le manque d'un bon officier de cavalerie. Le mauvais temps n'a permis de découvrir les mouvements de l'ennemi qu'entre huit à neuf heures du matin.

La marche des troupes a été ralentie par les mauvais chemins, et le soir les moindres ruisseaux étaient impraticables.

Le duc de Dalmatie a perdu deux heures sur les hauteurs en arrière de Nuestra-Señora de Valbuena, sous prétexte qu'il ne pouvait s'engager avant que l'armée du Portugal ne fût en mesure de le soutenir. Enfin, le duc de Dalmatie, qui apprécie

sans doute intérieurement jusqu'où va la capacité du général son frère, qui commande la cavalerie légère, craint de le compromettre ; et, par cette raison, la cavalerie légère est toujours réunie au gros de l'armée, et ne se porte jamais en avant sans être immédiatement suivie de toute la cavalerie de l'armée, et sans que le duc de Dalmatie ne marche lui-même avec son frère. Je ne parle pas à Votre Excellence des opérations du duc de Dalmatie des 16 et jours suivants, je n'ai, pour les juger, que son rapport ; mais, si je dois en croire les officiers généraux qui y ont pris part, ce n'est point à l'absence de l'infanterie de l'armée du Portugal, qui n'eût fait que l'embarrasser, qu'on doit attribuer le peu de succès qu'il a obtenu, mais bien aux mêmes causes qui l'ont empêché d'entamer l'armée anglaise. Dans la journée du 15, le nombre des prisonniers faits s'élève à environ 3 mille.

Tels sont les faits. Je ne serais point entré dans des détails qui répugnent à mon caractère, si je n'étais pas dans la nécessité de rétablir la vérité dans tout son jour, lorsqu'elle est altérée par des rapports audacieux et des accusations effrontées. Je suis instruit que le colonel Brun, porteur du rapport du duc de Dalmatie, est chargé de faire des réclamations sur l'organisation de mon état-major général et sur les dispositions administratives que j'ai faites à Salamanque, et qui tendent à régulariser et centraliser les services, et à faire tourner toutes les ressources du pays à l'avantage de l'armée. Si les agents que ce maréchal envoie fréquemment à Paris

n'étaient pas accueillis, et si Votre Excellence signifiait au duc de Dalmatie que l'Empereur ne m'a point confié le commandement pour la forme, que c'est à moi qu'il doit adresser ses rapports, puisqu'il est sous mes ordres, sans doute il finirait par reconnaître mon autorité et par obéir, et je n'éprouverais pas les difficultés qu'il m'oppose à chaque instant. »

Joseph à Clarke. Madrid, 23 déc. 1812.

« Monsieur le duc, le comte d'Erlon vient d'arriver à Madrid; il a repris le commandement de l'armée du centre. Ce général m'a apporté une lettre du comte Reille, dont copie est ci-jointe.

J'ai appris en même temps, par le général gouverneur de Burgos, que les Anglais menaçaient sérieusement Santona. Je savais bien que les affaires dans le nord n'étaient pas en très-bonne situation, mais je ne les croyais pas en si mauvais état : jusqu'à ce moment il m'a été impossible d'obtenir du général Caffarelli des rapports fréquents et circonstanciés; je n'ai même pas encore reçu d'états, de situation de son armée. En même temps que la lettre du général comte Reille me parvenait, j'en recevais une du maréchal duc d'Albuféra, dont je vous envoie aussi copie (n° 2). J'ai lieu de croire que ce maréchal exagère les forces de l'ennemi. D'abord le corps du duc del Parque n'est pas devant lui, puisque la cavalerie de l'armée du midi l'a forcé à se retirer sur la Sierra-Morena; ensuite Eliot n'a jamais eu sous ses ordres au delà de 10,000 hommes, et il est peu probable que 18,000 Anglais

soient à Alicante. Mais il n'en est pas moins vraisemblable que l'ennemi tentera de forcer le maréchal duc d'Albuféra à abandonner Valence. Le nord de l'Espagne et Valence paraissent donc exiger des secours. Je ne peux pas non plus perdre de vue que je dois toujours me tenir prêt à combattre les Anglais, s'ils entrent en opérations. L'armée anglaise est maintenant en Portugal, et tout semble annoncer qu'elle a pris des quartiers d'hiver. Cependant, d'un instant à l'autre, elle peut se porter dans la Vieille-Castille par la vallée du Tage. Lorsque cette armée était sur la Tormès, elle s'élevait, d'après tous les rapports, à près de 80 mille hommes, y compris les troupes portugaises et les troupes espagnoles qui étaient réunies sous les ordres de lord Wellington. Elle recevra sans doute, ou peut-être elle a déjà reçu des renforts d'Angleterre; et lord Wellington peut, de plus, appeler à lui le corps d'Eliot et celui du duc del Parque, et entrer en campagne avec environ 100 mille hommes. Votre Excellence doit sentir que, dans cet état de choses, il serait dangereux de vouloir tout à la fois secourir Valence, envoyer des troupes dans le nord, et contenir l'armée anglaise. Il est donc indispensable de se borner à faire ce qui est le plus essentiel; et je crois qu'il importe surtout d'éloigner l'ennemi des provinces du nord, de rétablir la communication avec la France, et d'être toujours en état de réunir les armées pour les opposer à l'armée anglaise. Jusqu'à ce moment, les événements fâcheux arrivés en Espagne sont provenus de ce que les armées im-

périales étaient beaucoup trop disséminées. On n'a jamais assez calculé les distances et la difficulté des communications. Je pense que maintenant on doit plus que jamais éviter de retomber dans cet inconvénient. Les armées sont insuffisantes pour garder en même temps les côtes de l'Océan, les côtes de la Méditerranée, et pour former dans l'intérieur de l'Espagne une masse capable de contenir l'armée anglaise. Les troupes qui ont été envoyées jusqu'à ce jour à la garde des côtes ont mal rempli leur objet : il est en effet impossible d'empêcher l'ennemi, qui est maître de la mer, de commercer avec les insurgés de l'intérieur, soit par un point, soit par un autre. Mon opinion est donc que, sans négliger les principaux points de la côte et les plus rapprochés des frontières de France, on doit réunir, autant que possible, les troupes au centre de l'Espagne, et les tenir prêtes à se porter partout où leur présence sera nécessaire. Il résulte de ma manière de voir que je dois renoncer, quant à présent, au projet de secourir l'armée de Valence et à celui de porter du secours dans le nord, en même temps que je me tiendrai prêt à marcher à la rencontre de l'armée anglaise. Dès lors, le maréchal duc d'Albuféra doit se maintenir à Valence aussi longtemps qu'il le pourra sans se compromettre : s'il est obligé d'abandonner cette place, il doit se retirer derrière Murviedo, qui offre une ligne facile à défendre; si cependant il ne peut s'y maintenir, il doit laisser une garnison suffisante à Murviedo et se retirer sur l'Èbre. N'ayant plus, pour le moment, à m'oc-

cuper de Valence, je peux porter l'armée du centre sur la rive droite du Duero, lui faire occuper Aranda, Lerma, Burgos, et peut-être même Soria, ce qui donnerait au général Caffarelli la faculté de disposer des troupes de l'armée du nord qui occupent la province de Burgos, et ce qui sans doute le mettrait en état de poursuivre avec succès les bandes qui sont sur le Tage. Mais il faudrait pour cela que, sans occuper une foule de postes insuffisants pour gêner les mouvements de l'ennemi, il se bornât à occuper les postes principaux, et qu'il formât un corps de 10 à 12 mille hommes qui, s'il était bien dirigé, devrait, dans moins de trois mois, détruire les bandes qui infestent la Navarre et la Biscaye. Le duc de Dalmatie retirerait de la province d'Avila les troupes de l'armée du midi qui occupent cette province, il s'étendrait beaucoup moins sur la rive gauche du Tage, et il pourrait, par ce moyen, occuper la province de Madrid, celle de Ségovie et de Guadalaxara ; il établirait les communications avec l'armée du centre par Aranda. Ce serait par là que passeraient les courriers et les convois de Burgos à Madrid. Je conserverais mon quartier général dans la Castille. Les troupes de l'armée du Portugal évacueraient Benavente et Léon, elles occuperaient les provinces d'Avila. Ce mouvement est même déjà ordonné, attendu que je suis obligé de retirer d'Avila les troupes de l'armée du midi, soit que je veuille faire soutenir Valence, soit que je veuille fortifier le nord. Les troupes ainsi disposées, les communications avec la France se-

raient assurées, le général Caffarelli pourrait dégager les provinces du nord; et si l'armée anglaise débouchait sur Salamanque, l'armée du Portugal se réunirait promptement sur sa gauche, de manière à ne pouvoir jamais être séparée de l'armée du midi, qui, ainsi que l'armée du centre, se porteraient dans la province de Ségovie. On ne doit pas craindre que l'ennemi se porte au delà du Duero tant que ses armées seront en position de se porter sur sa ligne de communication avec le Portugal; si, au contraire, l'armée anglaise marchait par la vallée du Tage, l'armée du midi se réunirait promptement pour arrêter sa marche, et donner le temps à l'armée du Portugal et à celle du centre de faire leur jonction, que l'ennemi, dans aucun cas, ne pourrait empêcher.

Je suis tellement convaincu, Monsieur le duc, que ces dispositions sont les plus convenables aux circonstances actuelles, que je les aurais ordonnées, si c'était le général Caffarelli qui m'eût fait connaître la situation des affaires dans le nord; mais ce général ne m'ayant adressé aucun rapport, et ne m'ayant point demandé du secours, je dois supposer qu'il est en état de tout réparer, et j'aurais peut-être à regretter d'avoir négligé de secourir Valence pour lui envoyer des troupes dont il n'aurait pas besoin. Je ne prendrai donc un parti définitif que quand j'aurai reçu réponse à la lettre que je lui ai écrite à ce sujet. En attendant, les troupes de l'armée du Portugal viendront relever celles de l'armée du midi dans la province d'Avila;

et si, quand ce mouvement sera achevé, il n'est pas nécessaire d'envoyer l'armée du centre dans la province de Burgos, je serai en état de me mettre en communication avec Valence par Cuença. Il serait essentiel au bien du service que Sa Majesté l'Empereur approuvât que je fisse rentrer à leurs corps respectifs les bataillons, les brigades provisoires, et tous autres détachements, qui sont à l'armée du nord. J'ordonnerais aux généraux en chef d'envoyer au général Caffarelli des corps complets, en remplacement des bataillons et détachements qu'ils auraient reçus. Cette opération, qui aurait l'avantage de réunir les corps, doublerait la force réelle de l'armée du nord, sans augmenter sa force numérique. »

Napoléon à Clarke. Paris, 24 déc. 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, je désire que vous continuiez les mêmes rapports que vous avez eus avec l'armée d'Espagne, et que vous mettiez dans le *Moniteur* ce que vous jugerez convenable. »

LIVRE DOUZIÈME

DU 1er JANVIER AU MOIS D'AOUT 1813.

Établissement des armées du midi, du centre et du Portugal en cantonnements. — Effet produit par le séjour des Anglais à Madrid. — Nouvelle des désastres de la campagne de Russie. — Interruption des communications avec la France. — Situation des affaires dans les provinces du nord. — Nouvelles instructions de l'Empereur pour pacifier ces provinces. — Exécution de ces instructions. — Rentrée en France d'un grand nombre de troupes. — Instructions adressées au général en chef de l'armée du nord par le ministre de la guerre. — Commencement d'exécution de ces instructions. — Coup d'œil sur les opérations du maréchal Suchet. — Situation respective des armées. — Dispositions ordonnées au premier avis de la marche de l'ennemi. — L'armée anglo-portugaise s'avance par les deux rives du Duero. — Combat de Salamanque (26 mai). — L'armée française se concentre aux environs de Tordesillas (2 juin) ; — celle des alliés, entro Toro et Zamora. Retraite des Français sur Burgos (du 3 au 9 juin). — Combat d'avant-garde (12 juin). — Nouvelle retraite au delà de l'Èbre (13 juin). — Destruction du fort de Burgos (13 juin). — Bataille de Vittoria (21 juin). — Retraite sur Salvatierra. — Sur Echarry (22 juin). — Le général Reille se porte sur Irun. — Belles opérations du général Foy sur Irun. — L'armée du midi se porte sur la vallée du Bastan. — Affaire de Barueta (4 juillet). — Opérations du général Clausel (du 15 au 21 juin). — Le roi quitte l'armée à l'arrivée du maréchal Soult (12 juillet).

Après la retraite de l'armée anglaise à la fin de 1812, le roi eut à déterminer comment seraient placés les trois corps d'armée. Il avait à choisir entre deux partis : l'un, de les retenir dans la Vieille-Castille, ne faisant occuper Madrid que par un

camp volant, d'établir son quartier général à Valladolid, et d'en faire le point central des opérations; l'autre, de faire passer la plus grande partie des troupes dans la Nouvelle-Castille et de retourner à Madrid, qui deviendrait le centre de tous les mouvements. Après avoir médité sur les avantages et les inconvénients de chacun de ces partis, il adopta le second, persuadé que le siége de son gouvernement, maintenu dans la capitale, lui assurait toujours une influence politique qu'il fallait ménager, et que le maréchal Suchet, éloigné de tout secours, ne pourrait se soutenir à Valence.

L'armée du midi et celle du centre, dont le comte d'Erlon avait repris le commandement, allèrent occuper les provinces de Madrid, de Tolède et de la Manche; l'armée du Portugal, ayant le comte Reille pour général en chef, resta dans les provinces d'Avila, de Salamanque et de Valladolid. Le comte Reille reçut pour instruction, dans le cas où les Anglais déboucheraient par Ciudad-Rodrigo, de se replier sur la province de Ségovie pour se réunir aux autres armées. Ces dispositions n'auraient rien laissé à désirer, si on n'avait eu à s'occuper que de l'armée anglo-portugaise; car il n'était pas probable que lord Wellington osât se porter dans la province de Salamanque, et encore moins au delà du Duero, tant que les trois armées seraient en mesure de couper ses communications avec le Portugal, et qu'elles auraient, à tout événement, leur retraite assurée sur Burgos ou sur Saragosse; mais elles avaient l'inconvénient d'éloi-

gner le quartier général des provinces du nord, où les affaires étaient en mauvais état.

Immédiatement après l'arrivée de l'état-major à Madrid, Joseph s'appliqua à réorganiser tous les services, particulièrement celui de la levée des impôts et des denrées pour l'entretien et la nourriture des troupes. Ce prince établit dans les principales villes des hôpitaux et des ateliers pour la réparation des armes et de l'artillerie, et leva, par voie de réquisition, un certain nombre de mulets pour le service des équipages. Enfin, il ne négligea rien pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne. Son autorité, en sa double qualité de roi et de général en chef, n'ayant d'action que dans les contrées où la présence des baïonnettes imposait l'obéissance, on étendit les cantonnements le plus possible, pour se ménager une plus grande masse de ressources et en priver l'ennemi. Le maréchal Soult envoya à Cuença une division qui se mit en communication avec Valence, et il rappela les dépôts et les équipages des armées du midi et du centre qui y étaient restés. Cette division couvrait la droite du duc d'Albuféra, et se trouvait à portée d'aller à son secours, si, comme il le craignait, ce maréchal était attaqué par l'armée anglo-sicilienne, réunie à une armée espagnole, à Alicante.

Les Anglais, pendant leur séjour dans la capitale, au lieu de s'être fait des partisans, avaient fortement mécontenté la population par leur manière d'être à l'égard des habitants. Ils montraient dans toutes les occasions des prétentions à dominer,

ce qui ne pouvait que déplaire à une nation fière et brave. Une cause très-futile en apparence excita particulièrement le mécontentement des Espagnols : ils ne pardonnaient pas au général anglais de s'être établi dans le palais du roi avec son état-major. Lorsque plus tard la régence mit les armées nationales sous les ordres de lord Wellington, les généraux montrèrent beaucoup de répugnance à lui obéir, et quelques-uns firent proposer au roi de se réunir à lui avec leurs troupes, sous la condition de n'être pas commandés par des généraux français. Si les événements avaient permis de suivre cette négociation (1), et s'il eût été dans la politique de l'Empereur de garantir à la nation son indépendance et l'intégrité de son territoire, il est probable que l'éloignement qu'elle avait pour les Anglais aurait contribué à former un parti puissant en faveur de la nouvelle dynastie.

L'ennemi ne manqua pas de répandre dans toute la Péninsule la nouvelle des désastres de la campagne de Russie. Lorsque le roi en connut toute l'étendue, il sentit qu'il ne devait plus attendre de secours de France, et qu'il fallait ajourner tout projet de nouvelles conquêtes. Mais s'il conservait entre ses mains les trois armées du midi, du centre et du Portugal, il espérait pouvoir s'opposer à tout nouvel envahissement des Espagnols, et lutter avec avantage contre l'armée anglo-portugaise, dans le cas où elle prendrait l'offensive. On comptait

(1) Voir à ce sujet, à la fin de ce volume, les notes curieuses du comte de Mélito (note A).

dans les trois armées françaises 74 mille hommes d'infanterie et 12 mille de cavalerie; elles pouvaient se réunir en peu de temps, soit dans la Nouvelle, soit dans la Vieille-Castille, suivant que les alliés déboucheraient du Portugal par l'Estramadure ou par Ciudad-Rodrigo.

Cependant, au 15 février, on était sans nouvelles de France depuis deux mois et demi, et on ignorait ce qui se passait dans l'arrondissement de l'armée du nord. Quoique cette armée fût en apparence sous les ordres du roi, le général Caffarelli, qui la commandait, n'agissait que d'après les ordres et les instructions de Paris, et correspondait rarement avec l'état-major général. Ses rapports avec le roi paraissaient dictés plus par les convenances que par les devoirs d'un subordonné envers son chef. On savait qu'il était allé au secours de la place de Santona, menacée d'un siége; on attribuait à son éloignement l'interruption des communications, et on s'attendait à les voir rétablies au retour de son expédition. En effet, le 14 et le 16 février, plusieurs courriers arrivèrent à Madrid, porteurs de dépêches dont la plus fraîche date remontait au 4 janvier. Par ces dépêches, le ministre mandait que l'Empereur voulait que la gauche de la ligne de l'armée du midi ne s'étendît pas au delà de Tolède; que le roi transférât son quartier général à Valladolid, et qu'il envoyât des troupes au général Caffarelli pour le mettre en état de pacifier les provinces du nord et d'assurer les communications avec la France. Le ministre n'ayant indiqué ni le nombre

de troupes à mettre en marche, ni l'armée dont il fallait les tirer, le roi décida que toute l'armée du centre se porterait au delà de l'Èbre aussitôt qu'elle serait relevée à Madrid, et dans la province de Ségovie, par les divisions de l'armée du midi. Mais le 12 mars, pendant que les troupes étaient en marche, on reçut de nouvelles dépêches du ministre, contenant des instructions plus détaillées, et des renseignements plus circonstanciés sur la situation des affaires au delà de l'Èbre.

Les bandes de Mina, Longa et autres avaient pris une consistance inquiétante; leur nombre s'était accru considérablement. Non-seulement elles étaient organisées et exercées, mais elles avaient réinstallé leurs administrations et leurs autorités, occupé de fortes positions sur la côte, notamment Borméo et Castro, établi des communications régulières avec les croisières anglaises qui leur fournissaient des secours de toute espèce, réduit l'influence des Français au rayon des places occupées par eux, et pris un ascendant décidé dans le pays, dont elles consommaient et enlevaient toutes les ressources. Conduites par des chefs entreprenants, elles s'étaient aguerries, et soutenaient à égalité de nombre la rencontre des troupes impériales.

Les instructions portaient que l'Empereur voulait le transport du quartier général du roi à Valladolid; le passage des armées du centre et du midi dans la Vieille-Castille; l'occupation de Madrid à l'extrémité de la ligne; l'envoi par le général en chef de l'armée du Portugal à celui de l'armée du

nord, de toutes les troupes qui seraient demandées au premier par le second. Le ministre annonçait en même temps que, pour plus de célérité, il avait ordonné au général en chef Reille de diriger de suite sur l'Èbre une division pour être à la disposition du général Caffarelli. Il ordonnait aussi d'envoyer à l'armée du nord, pour en faire partie définitivement, les 1er, 22e et 101e régiments, qui étaient à celle du Portugal, et le 64e, qui était à celle du midi. Dans l'espoir d'empêcher les Anglais de tirer avantage de l'affaiblissement des armées aux ordres immédiats du roi, l'Empereur voulait qu'on préparât un équipage de siége à Burgos, afin de faire mine de menacer Ciudad-Rodrigo, et pour leur faire craindre ainsi une invasion en Portugal. Le duc de Dalmatie reçut en même temps l'ordre de rentrer en France. Le commandement de son armée fut confié au général Gazan. On apprit également que le général Clausel venait remplacer le général Caffarelli. A la réception de ces nouvelles instructions, le roi suspendit le mouvement de l'armée du centre, et ordonna au général Gazan de ne laisser à Madrid que la division du général Leval, la brigade d'infanterie du général Maransin et la division de cavalerie légère du général Soult; de se mettre en marche le plus promptement possible avec ses trois autres divisions, pour relever celles du Portugal dans les provinces d'Avila, de Salamanque, de Toro, et de Zamora. Le général Reille devait rappeler ses troupes sur la droite du Duero, au fur et à mesure de l'arrivée du général Gazan, et diri-

ger vers le nord tous les secours que réclamerait le général Clausel. Mais il fallut un certain temps pour rassembler les divisions répandues dans la Manche, pour rappeler celle qui était à Cuença, et pour évacuer les hôpitaux et les parcs; de sorte que le mouvement général ne fut achevé que dans les premiers jours du mois d'avril.

Le roi était arrivé à Valladolid le 23 mars. Indépendamment de la division Barbot que le général Reille avait envoyée au nord, conformément aux ordres du ministre, trois autres divisions, celles des généraux Foy, Taupin et Sarrut, ayant été relevées par l'armée du midi, furent mises successivement en marche dans la même direction; les deux autres divisions, celles des généraux Maucune et Lamartinière, et la cavalerie, occupaient la province de Palencia et partie de celle de Léon. L'armée du centre resta dans celle de Ségovie, pour protéger au besoin la retraite du général Leval, qui, séparé de l'armée par une chaîne de montagnes, avait besoin d'exercer une grande surveillance.

On a reproché au roi de ne pas avoir quitté Madrid aussitôt qu'il en reçut l'ordre. Cependant, quand même il serait arrivé à Valladolid un mois plus tôt, sa présence n'aurait pas accéléré le mouvement vers l'Èbre, puisqu'il fallait nécessairement attendre que les divisions du Portugal fussent relevées par celles du midi (1). L'arrivée de la cour à

(1) Rappelons ici que ce mouvement ne put pas être terminé avant les *premiers jours d'avril*, et que Joseph se trouvait à Valladolid avant la *fin de mars*.

Valladolid y attira les ministres, les officiers civils de la maison du roi, une foule d'autres personnages, et quantité d'employés ainsi que leurs familles. Il eût été sans doute prudent de les faire filer sur Bayonne; mais le roi répugnait à expatrier ceux de ses sujets qui lui restaient fidèles, et qui se seraient trouvés dépourvus de tout sur une terre étrangère. Il craignait d'ailleurs que leur départ n'indiquât trop clairement qu'on avait perdu l'espoir de se soutenir en Espagne et qu'il en résultât du découragement dans l'armée.

Les événements de la campagne de Russie ayant mis l'Empereur dans la nécessité de créer une nouvelle armée, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie, et un grand nombre de compagnies d'artillerie, reçurent l'ordre de rentrer en France. Tous les régiments qui restèrent en Espagne durent envoyer le cadre au grand complet d'un bataillon ou d'un escadron. Il fut tiré de chaque bataillon et de chaque régiment de troupes à cheval 25 hommes d'élite et 10 hommes de chaque compagnie d'artillerie, pour être incorporés dans la garde impériale. Grand nombre d'officiers, promus à des grades supérieurs, furent rappelés; et le maréchal Jourdan fut autorisé à nommer, jusqu'au 1er août, à tous les emplois vacants, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de chef de bataillon inclusivement.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les secours envoyés dans le nord étaient insuffisants pour assurer les communications. Les courriers, obligés de

s'arrêter dans divers postes pour éviter de tomber au pouvoir des guérillas, n'arrivaient au quartier général que vingt ou vingt-cinq jours après leur départ de Paris. Le roi ordonna au comte Reille d'envoyer une cinquième division de son armée (celle du général Lamartinière) et un régiment de cavalerie à Briviesca, pour faire le service des escortes depuis l'Èbre jusqu'à Burgos, et une brigade pour faire le même service jusqu'à Valladolid. Il ne restait donc en ligne, de l'armée du Portugal, qu'une brigade d'infanterie et une division de cavalerie. L'infanterie veillait à la sûreté de 2 mille chevaux d'artillerie dans la province de Palencia, et la cavalerie observait sur l'Esla l'armée espagnole de Galice. La division du général Darmagnac, de l'armée du centre, fut mise provisoirement à la disposition du général en chef Reille, qui la plaça en seconde ligne de sa cavalerie.

Dans les instructions adressées au général Clausel, le ministre l'invitait à s'écarter du système de son prédécesseur, qui, disait-il, *au lieu de poursuivre les ennemis, d'aller au-devant de leurs entreprises, attendait la nouvelle de leurs tentatives sur un point pour s'y porter, agissait ainsi après l'événement, et presque toujours trop tard; obéissait à toutes leurs impulsions, et fatiguait les troupes de courses continuelles, sans jamais en recueillir aucun fruit.* Des poursuites vives et bien dirigées, ajoutait le ministre, et surtout combinées d'après la configuration topographique des lieux; des expéditions faites à l'improviste sur les magasins de vivres des in-

surgés, sur leurs hôpitaux, sur leurs dépôts d'armes, et en général sur leurs établissements, porteront infailliblement le trouble dans leurs opérations. Après quelques affaires avantageuses contre eux, il ne faudra que quelques mesures politiques pour les désorganiser. La dispersion de leurs autorités, la rentrée de tous les jeunes gens qu'ils ont enrôlés de force, l'attention de ne leur laisser aucun repos et de les surprendre dans leurs retraites les moins accessibles, doivent finir par leur ôter toute consistance, et par rendre aux troupes de Sa Majesté la possession tranquille des pays dont toutes les ressources sont aujourd'hui entre les mains des ennemis.

Le ministre lui recommandait ensuite de maintenir libre la communication avec la France, de chasser les ennemis de tous les postes qu'ils occupaient sur la côte, notamment de Castro, où ils s'étaient fortement retranchés; de placer des troupes dans tous ces postes, depuis la Bidassoa jusqu'à Santander; de tenir constamment dans cette ville une garnison proportionnée à son importance; de veiller à la sûreté de Santona, et de dégager la place de Pampelune, resserrée et presque affamée par Mina.

Il était plus facile au ministre de donner des instructions qu'au général de les exécuter. Celui-ci demanda qu'indépendamment des divisions du Portugal qui passaient sous son commandement, on envoyât des conscrits de la réserve de Bayonne, pour relever les vieilles troupes en garnison à Saint-Sé-

bastien, Guitaria, Bilbao et Pampelune; mais le ministre répondit que cette réserve étant destinée à garder la frontière, il ne pouvait en rien détacher, et qu'avec les 50 mille hommes qui se trouvaient sous ses ordres, il était en état de remplir les intentions l'Empereur.

Bien que le général Clausel n'eût qu'environ 40 mille hommes, y compris les quatre divisions de l'armée du Portugal, au lieu de 50 mille dont parlait le duc de Feltre, il se disposait à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Déjà il avait repris le poste retranché de Castro, introduit des vivres dans Pampelune, et ses colonnes parcouraient la Biscaye et la Navarre. Partout où il n'était pas en force, l'ennemi prenait la fuite et se dispersait, pour se rallier bientôt sur un autre point; quelquefois il soutenait le combat, et, dans une rencontre entre Lodosa et Lérin, il détruisit deux bataillons de l'armée du Portugal. Peut-être qu'avec du temps et beaucoup de persévérance on serait parvenu, sinon à pacifier entièrement ces provinces, du moins à désorganiser les bandes principales qui les infestaient, et à détruire leurs établissements : mais bientôt les opérations furent suspendues par des événements dont nous rendrons compte, après avoir jeté un coup d'œil sur ce qui se passait dans les provinces de l'est.

Sir John Murray avait remplacé le général Maitland dans le commandement de l'armée anglo-sicilienne à Alicante. Les corps espagnols des généraux Eliot et duc del Parque devaient agir de concert avec lui. Le général Copons avait succédé

en Catalogne au général Lascy. Le maréchal Suchet, informé qu'une division espagnole s'était portée à Yecla, non loin de Fuente-la-Higuera qu'occupait son avant-garde, espéra l'enlever. Dans la nuit du 10 au 11 avril, il réunit ses principales forces à Fuente-la-Higuera, et marcha sur Villena, tandis que le général Harispe se portait à Yecla. La division espagnole fut promptement culbutée, et prit la fuite dans la direction de Jumilla, laissant au pouvoir des Français 1,200 prisonniers et un drapeau. Le maréchal, s'approchant de Villena, repoussa la cavalerie ennemie, enfonça les portes à coups de canon, et fit prisonnier un bataillon espagnol qui s'était renfermé dans le fort. Poursuivant ses succès, il rencontra au défilé de Bair les Anglais, qui, après une faible résistance, se replièrent sur Castalla.

Le 13, le maréchal fit attaquer une montagne escarpée que les Anglais occupaient en avant de Castalla. Cette position fut défendue vaillamment, et les Français furent repoussés avec perte d'un grand nombre de tués et de blessés. Le maréchal rallia ses troupes dans une forte position, et attendit de pied ferme l'ennemi. Sir John Murray déboucha de Castalla, et fit des dispositions qui semblaient indiquer l'intention d'engager une affaire générale : cependant, après quelques manœuvres et quelques escarmouches, il rentra à la nuit dans ses positions, et les troupes françaises se retirèrent sans être suivies.

La division de l'armée du midi ayant évacué

Cuença, ainsi que nous l'avons dit, des corps espagnols venus de l'Andalousie occupèrent cette ville, et s'avancèrent jusqu'à Requena, menaçant la droite de l'armée de Valence. Suchet apprit en même temps qu'on faisait à Alicante de grands préparatifs d'embarquement, et que l'armée anglo-sicilienne était destinée à une expédition dont on ignorait le but. Le maréchal fit replier son avant-garde sur le Xucar, et disposa ses troupes en échelons pour se porter rapidement sur le point qui serait menacé.

Le 31 mai, la flotte mit à la voile et passa en vue de Valence, se dirigeant vers le nord. Le 2 juin, elle parut devant Tarragone, mit à terre, le lendemain, environ 16 mille hommes et beaucoup d'artillerie, et la place fut investie. Le général Murray envoya de suite un détachement attaquer le fort du col de Balaguer, afin d'intercepter la seule route propre à l'artillerie, par laquelle le maréchal Suchet pouvait arriver au secours de Tarragone. La garnison du fort, composée de 80 hommes, capitula le 7, et l'ennemi prit possession de ce poste important. Le général Copons, commandant l'armée espagnole, prit position entre Tarragone et Villa-Franca, pour s'opposer au secours qui pourrait venir de Barcelone. Le général Murray, après avoir fait ses dispositions d'attaque, fit proposer une capitulation au général Bertoletti, gouverneur. Son parlementaire ne fut pas admis, et reçut pour réponse que la garnison était dans la ferme résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les batteries assiégeantes et la flotte ouvrirent leur feu, et continuè-

rent à battre la place jusqu'au 10. Des colonnes toutes prêtes à donner l'assaut se montrèrent à diverses reprises; mais ces démonstrations ne purent intimider le gouverneur.

Aussitôt que Suchet connut la direction qu'avait prise la flotte, il laissa le général Harispe sur le Xucar, et se porta à marches forcées sur Tarragone avec environ 8 mille hommes. Le 10, son avant-garde arriva à Perello, et apprit que le fort du col de Balaguer était au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal, ne pouvant continuer à s'avancer par la grande route, détacha des troupes qui, à travers les montagnes, s'approchèrent de Monroig, et allumèrent de grands feux pour annoncer à la garnison qu'il lui arrivait du secours. En même temps le général Maurice Mathieu, arrivant de Barcelone avec une colonne de force à peu près égale à celle que conduisait le duc d'Albuféra, obligeait le général Copons à se replier, et portait son avant-garde à Arbos. Le général Murray voyant que tout se disposait pour une bataille, ne voulut pas en courir les chances. Il leva le siége le 12, et fit rembarquer ses troupes, laissant son artillerie au pied des remparts qu'elle avait foudroyés. Aussitôt que le maréchal Suchet en fut informé, il revint à Tortose pour observer les mouvements de la flotte. Ayant appris qu'elle se dirigeait au sud, il se hâta de revenir à Valence.

Pendant l'expédition sur Tarragone, les généraux Eliot et del Parque attaquèrent à diverses re-

prises le général Harispe sur le Xucar, et furent constamment battus et repoussés. Au retour du maréchal, les ennemis rentrèrent dans les lignes de Castalla, et les Français reprirent leurs anciennes positions.

Pendant que les armées françaises s'affaiblissaient journellement par le départ des troupes qui rentraient en France, lord Wellington recevait d'Angleterre des renforts considérables, faisait de nouvelles levées en Portugal, et réorganisait son armée. D'après un auteur anglais, sir John Jones, officier supérieur employé à cette armée, on y comptait 65 mille hommes d'infanterie et 6 mille de cavalerie. L'armée espagnole de Galice, commandée par le général Giron, celle de réserve par le général d'Abisbal, et les divisions de Freyre, Morillo et Longa, en tout 50 mille hommes, devaient coopérer aux opérations du généralissime, qui avait ainsi 120 mille hommes sous ses ordres immédiats.

Les armées du midi, du centre et du Portugal, destinées à combattre cette masse imposante, étaient bien inférieures en nombre. Voici quelle était leur force au 1er mai :

Armée du midi (Gazan, général en chef). — Infanterie : brigade Maransin, 3,123; division Leval, 5,078, à Madrid; division Villate, 5,720, à Salamanque; division Conroux, 6,596, à Avila; division Darricau, 4,860, à Toro et Zamora. Cavalerie : division légère du général Soult, 1,716, à Madrid; division de dragons du général Tilly, 2,376,

à Madrigal; division de dragons du général Digeon, 2,120, à Toro et Zamora. Total : 25,377 fantassins, 6,212 cavaliers.

Armée du centre (comte d'Erlon, général en chef). — Infanterie : division Darmagnac, 6,014, à Rio-Secco; division Cassagne, 5,209, à Ségovie. Cavalerie : division Treilhard, 1,317, à Ségovie (*avait l'ordre de rentrer en France*). Total : 11,223 fantassins, 1,317 cavaliers.

Armée du Portugal (comte Reille, général en chef). — Infanterie : division Foy, 4,219; division Barbot, 3,474; division Taupin, 5,205; division Sarrut, 4,802 (ces quatre divisions étaient passées à l'armée du nord); division Maucune, 4,663, à Burgos et Palencia; division Lamartinière, 7,061, à Briviesca. Cavalerie : division du général Mermet, 932, sur l'Esla; division de dragons du général Boyer, 2,270, sur l'Esla. Total : 29,424 fantassins, 3,202 cavaliers. (*La cavalerie avait l'ordre de rentrer en France.*)

Total général : 76,755 hommes.

La force des trois armées était donc, au 1er mai, de 66 mille hommes d'infanterie, 10,700 de cavalerie, et de 100 pièces de canon. La cavalerie désignée comme devant rentrer en France n'ayant pas quitté l'armée avant la reprise des hostilités, elle suivit ses mouvements jusqu'à la frontière; mais, par le départ successif des cadres et des hommes d'élite, l'infanterie perdit plus de 3 mille hommes. Dans un besoin pressant, on pouvait tirer un secours de 10 à 15 mille hommes de l'armée du nord, en

abandonnant momentanément les communications avec la France, et ne laissant de garnison que dans les principaux postes et dans les places fortes.

Quoique l'avantage du nombre fût resté à lord Wellington, même en supposant réuni tout ce qu'on pouvait lui opposer, on pouvait néanmoins espérer des succès si cette réunion était effectuée assez à temps, et dans une bonne position. Mais c'était précisément cette réunion qui présentait le plus de difficultés. On ne devait pas songer à rappeler l'infanterie de l'armée du Portugal avant l'ouverture de la campagne, puisque le ministre mandait dans toutes ses dépêches : *que les affaires du nord devaient passer avant tout, et qu'il fallait tout sacrifier à la pacification de ces provinces*. Le roi ne pouvait donc compter que sur l'infanterie des armées du midi et du centre, réduite, au 25 mai, à 33 mille hommes, et sur la cavalerie des trois armées, pour s'opposer aux premières opérations de son adversaire. Cette force étant évidemment insuffisante, on devait s'attendre à être obligé de débuter par une retraite; circonstance fâcheuse, qui porte toujours du découragement et un peu de désorganisation dans l'armée qui cède le terrain, tandis qu'elle redouble l'ardeur de celle qui se porte en avant.

Malgré les soins que l'état-major général donnait au service de la partie secrète, malgré l'argent prodigué pour ce service, on fut toujours dans l'impossibilité de se procurer des renseignements un peu exacts sur l'armée anglo-portugaise. Les rapports qu'on recevait étaient si contradictoires, qu'au

lieu de donner des éclaircissements, ils augmentaient l'incertitude. Le général anglais, bien plus heureux, était informé très-exactement de la force et de l'emplacement des armées qui lui étaient opposées, et recevait, à point nommé, avis de tous leurs mouvements. Cependant, vers le 18 mai, on eut quelques vagues notions de la prochaine entrée en campagne de lord Wellington. Le roi Joseph ordonna au général Gazan de pousser de fréquentes reconnaissances sur les frontières du Portugal, afin d'être averti de la marche de l'ennemi. Il devait, au premier avis qu'il en recevrait, donner ordre au général Leval d'évacuer Madrid, porter toute sa cavalerie vers Salamanque pour protéger la retraite du général Villate, et réunir toute son armée sur le Rio-Traboucos, à l'exception de la division Darricau, qui continuerait à occuper Toro. Il fut prescrit au général Reille de rassembler la division Darmagnac pour soutenir sa cavalerie sur l'Esla, de rappeler celle du général Maucune, dont une brigade se trouvait à Burgos et l'autre à Palencia, et d'envoyer des reconnaissances au delà de Benavente, pour vérifier le bruit qui se répandait de la marche d'une partie de l'armée anglaise dans cette direction. Le roi se proposait de réunir toutes les troupes sur la droite du Duero pour en défendre le passage, si l'ennemi débouchait de Salamanque, ou pour les rapprocher de l'Esla, s'il débouchait de la Galice. Ce prince sentait bien la nécessité d'ordonner au général Clausel de venir le joindre avec les divisions de l'armée du Portugal, et tout ce qu'il serait pos-

sible de tirer de l'armée du nord; mais on répétait si souvent dans les lettres ministérielles qu'il fallait continuer sans relâche les opérations commencées dans les provinces au delà de l'Èbre, qu'il crut devoir se borner à transmettre au ministre les avis qu'il venait de recevoir sur la marche de l'ennemi, lui disant que s'il pensait que le moment de suspendre les opérations dans le nord fût venu, il le priait d'ordonner au général Clausel de se porter le plus rapidement possible sur Burgos.

Dans la journée du 24 mai, le général Gazan apprit que l'ennemi avait passé l'Agueda et marchait sur Salamanque. Au lieu d'envoyer en toute hâte au général Leval l'ordre d'évacuer Madrid, ainsi que le roi le lui avait expressément recommandé, il vint à Valladolid dans la journée, pour demander l'autorisation de le rappeler.

Le roi fut d'autant plus mécontent du temps perdu, qu'on ne pouvait abandonner la gauche du Duero avant l'arrivée du général Leval, sans l'exposer à être séparé de l'armée, et même à être entièrement battu. L'ordre ne fut expédié que le 25. Ce même jour, on reçut des avis moins vagues sur la marche d'une partie de l'armée anglaise vers l'Esla. Ils occasionnèrent d'autant plus de surprise que, peu de jours avant, le comte Reille avait rendu compte que les rapports des reconnaissances envoyées sur plusieurs directions, à cinq lieues au delà de Benavente, portaient qu'on n'attendait point de troupes anglaises dans cette contrée; que celles qui se trouvaient à Bragance en étaient par-

ties pour Ciudad-Rodrigo; qu'on avait vu seulement quelques commissaires faisant des achats d'orge et de froment. Le général Reille reçut l'ordre d'aller se mettre à la tête de sa cavalerie et de la division Darmagnac, de presser l'arrivée de celle de Maucune, et de faire en sorte d'arrêter l'ennemi sur l'Esla jusqu'au moment où la partie de l'armée qui était sur la gauche du Duero serait passée sur la droite. Il était autorisé, s'il le jugeait nécessaire, à disposer de la division Darricau et des dragons du général Digeon de l'armée du midi, qui étaient à Toro et à Zamora. Les alliés étaient donc en pleine marche et avaient pris l'initiative des mouvements, tandis que les armées impériales étaient disséminées sur toute la surface de l'Espagne, et que le général Leval était encore à Madrid. Ils se présentèrent le 26 devant Salamanque, où se trouvait encore la division Villate. Quoique le roi eût ordonné au général Gazan de porter sur ce point la plus grande partie de sa cavalerie pour protéger la retraite de cette division, il n'y avait qu'un régiment de dragons. Le général Villate, qui aurait dû se retirer lorsqu'il fut instruit de l'approche de forces bien supérieures aux siennes, voulut défendre le passage de la Tormès, et soutint mal à propos un combat très-inégal, dont le résultat fut naturellement à son désavantage. Il perdit quelques centaines d'hommes et quelques bouches à feu. Poursuivi faiblement, il se retira sur Medina-del-Campo, où il fut rejoint par la division Conroux qui venait d'Avila, et par les dragons de Tilly. Le 31, on ap-

prit que le général Leval était arrivé la veille à Ségovie, et le comte d'Erlon à Olmedo avec la division Cassagne et sa cavalerie.

Jusqu'à ce jour on avait supposé que les principales forces des alliés étaient vers Salamanque, parce que l'on savait que lord Wellington marchait avec la colonne entrée dans cette ville : de nouveaux avis annoncèrent que le généralissime n'avait avec lui que deux divisions et quelques troupes espagnoles; que le gros de l'armée anglo-portugaise s'avançait par la droite du Duero sur le bas Esla, et que l'armée espagnole de Galice se rapprochait de Benavente. Il ne s'agissait donc plus de défendre la ligne du Duero complétement tournée, mais bien de se former en bataille parallèlement à l'armée ennemie. Le roi attendait avec impatience l'arrivée du général Leval, pour mettre l'armée en position à Medina de Rio-Secco, et, pour s'y préparer, il ordonna au général Gazan de passer sur la droite du Duero avec les troupes campées à Medina-del-Campo. Ce général s'établit le 31 au soir, la gauche à Tordesillas, et la droite à Torrelobaton.

Ce même jour, la cavalerie des alliés franchit l'Esla au gué d'Almendra, et poussa vivement le 16e régiment de dragons. Le général Digeon évacua Zamora, et rassembla sa division en arrière de Rio-Valderaduez, entre Toro et Zamora. Les colonnes ennemies qui, de Salamanque, s'étaient portées vers Zamora, se hâtèrent de réparer le pont, et firent leur jonction avec celles qui marchaient sur la droite du Duero. Dans la soirée, les ennemis se

présentèrent en force devant le général Digeon. Cet officier général et le général Darricau, prévoyant qu'ils seraient attaqués le lendemain par des forces très-supérieures, évacuèrent Toro, et se replièrent en arrière de cette ville. Lord Wellington employa la journée du 21 à rassembler son armée entre Toro et Zamora. Le jour suivant, ses colonnes commencèrent à déboucher, et sa cavalerie eut avec celle du général Digeon un engagement, dans lequel le 16ᵉ régiment de dragons essuya quelques pertes. Les généraux Darricau et Digeon se retirèrent sur Torrelobaton, et se réunirent aux autres divisions de l'armée du midi.

Aussitôt que le général Reille apprit que l'ennemi avait passé l'Esla, il manœuvra, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, pour appuyer la droite des généraux Digeon et Darricau ; mais étant informé de leur retraite, il se retira sur Medina de Rio-Secco. Le comte d'Erlon et le général Leval n'arrivèrent sur le Duero que le 2 juin. Le soir de ce jour, l'armée se trouva réunie et établie ainsi qu'il suit : Toute l'armée du midi, la gauche à Tordesillas, la droite à Torrelobaton ; le général Reille avec sa cavalerie et la division Darmagnac, à Médina de Rio-Secco. La division Maucune se rassemblait à Palencia; le comte d'Erlon était à Valladolid avec la division Cassagne; le quartier général du roi, à Cigalès.

Lorsque Joseph avait formé le projet d'occuper la position de Rio-Secco, c'était dans l'espoir de pouvoir y rassembler l'armée avant la réunion de celles des alliés en deçà de l'Esla; mais lorsqu'il

vit qu'on ne pouvait effectuer cette concentration sans s'exposer à livrer une bataille que la prudence prescrivait d'éviter tant que toute l'infanterie de l'armée du Portugal continuerait à être détachée, il prit le parti d'ordonner la retraite. Le grand parc, les équipages du roi, les officiers civils de sa maison, les ministres, et les familles espagnoles qui avaient suivi le quartier général, partirent de Valladolid le 2 juin, pour se rendre à Burgos; un convoi bien plus nombreux de réfugiés espagnols, provenant de l'évacuation de Madrid, de Ségovie, de Salamanque et d'autres villes, prit la même direction. Le lendemain, ces convois ne pouvant voyager que sous la protection de fortes escortes, il fallut détacher 4 mille hommes pour veiller à leur sûreté.

L'armée se mit en retraite le 3 juin. Le 4, elle prit position en arrière du Carion, la droite à Palencia, où le comte Reille trouva la division Maucune; la gauche à la Pisuerga; le quartier général du roi à Magaz. L'ennemi ne suivit pas, et on reçut quelques avis portant que lord Wellington avait le projet de s'élever vers le haut Pisuerga, et de tâcher d'arriver sur l'Èbre avant ses adversaires. Joseph, qui cherchait à gagner du temps, dans l'espérance que le ministre aurait donné ordre au général Clausel de se porter sur Burgos, suspendit la marche rétrograde; mais les troupes ne pouvant trouver les moyens de subsister dans une position aussi resserrée, on fut obligé de les étendre; et le roi transporta son quartier général à Torquemada. Le 6, il se rendit à Palencia, dans l'intention de faire une

reconnaissance. En y arrivant, il apprit que la cavalerie des alliés se présentait aux avant-postes, et que l'armée ennemie était peu éloignée. En effet, le général Gazan, qui avait écrit à lord Wellington pour l'échange d'un officier prisonnier, reçut une réponse quatre heures après. On n'était pas plus en état de livrer bataille sur le Carion que sur le Duero. D'ailleurs, la position, toute à l'avantage de l'ennemi, avait pour les Français l'inconvénient de se trouver en avant du défilé de Torquemada. Le 7, l'armée continua son mouvement de retraite, et prit position sur les hauteurs en arrière de la Pisuerga, la droite à Castrojeriz. Cette position était bonne, et on pouvait espérer s'y maintenir pendant quelques jours; mais les généraux en chef ayant représenté que les troupes manquaient de pain, et qu'étant si rapprochés de l'ennemi, ils ne pouvaient envoyer au loin de gros détachements pour contraindre les habitants à en fournir, le roi fit replier l'armée sur Burgos. Le 9, elle occupa les positions suivantes : Le comte Reille, formant l'avant-garde avec les divisions Darmagnac et Maucune et sa cavalerie en arrière du Rio-Hermozo; l'armée du midi sur le Rio-Urbel, et à cheval sur le Rio-Arlanzon; le comte d'Erlon aux environs de Burgos, le quartier général du roi dans cette ville. Les immenses convois qui avaient précédé l'armée furent successivement dirigés sur Vittoria, escortés par la division Lamartinière, qui, comme on l'a vu, avait été détachée sur Briviesca pour garder les communications entre Miranda et Burgos.

Nous avons dit que Joseph avait invité le ministre à donner ordre au général Clausel de se porter sur Burgos, s'il pensait qu'il dût suspendre ses opérations. Ne recevant de nouvelles ni du ministre ni du général, il s'était décidé à envoyer à ce dernier l'ordre de venir le joindre : cet ordre lui fut porté par *un détachement de* 1,500 *hommes*.

Cependant lord Wellington, persistant dans son plan de toujours déborder la droite des Français, s'était dirigé de Palencia sur Castrojeriz. Le 12, il se disposa à attaquer le comte Reille. Ce général, prévenu à temps, aurait pu se replier sur l'armée du midi sans tirer un coup de canon; mais il voulut obliger l'ennemi à montrer ses forces, et ne se mit en retraite qu'après avoir reconnu un corps d'environ 25 mille hommes anglo-portugais. La cavalerie ennemie qui le suivit, fut contenue par son infanterie et repoussée par la charge de quelques escadrons. Il se replia ensuite sur la gauche de l'Alanzon par le pont de Villa-Buniel. Sa perte ne fut que d'une quinzaine d'hommes; une pièce de canon qui fut démontée ne put être ramenée.

Il était facile de prévoir qu'en restant plus longtemps aux environs de Burgos on s'engageait dans une affaire générale, qu'il convenait d'autant plus d'éviter qu'on avait donné ordre au général Clausel de venir joindre l'armée. On se mit donc de nouveau en retraite, et, le 16, le quartier général du roi fut établi à Miranda. N'ayant pas la possibilité de faire vivre les troupes dans une position concentrée, on fut obligé de les étendre sur la rive gauche de l'Èbre

beaucoup plus que les circonstances ne le permettaient. Le comte Reille avait été rejoint par la division Lamartinière et la division Sarrut; il renvoya celle de Darmagnac au comte d'Erlon, et prit position à Espejo avec 3 divisions et la cavalerie de l'armée du Portugal, ayant l'ordre de s'éclairer au loin sur sa droite., Une avant-garde de l'armée du midi resta en avant du défilé de Pancorbo. Le gros de cette armée se replia sur la gauche de l'Èbre en arrière de Miranda, se liant par sa droite à l'armée du Portugal et par sa gauche à l'armée du centre, qui fut envoyée à Haro.

Le fort de Burgos n'était ni approvisionné ni en état de défense : le roi ordonna de le faire sauter. On parvint à évacuer sur Vittoria l'artillerie et la majeure partie des munitions; mais on fut dans l'impossibilité d'enlever 6 mille bombes qui s'y trouvaient. Le général d'Aboville, directeur de l'artillerie, craignant que l'ennemi ne se servît de ces projectiles pour attaquer Bayonne, dans le cas où il pénétrerait en France, proposa de mettre une petite quantité de poudre dans chacune de ces bombes, et de les placer à petite distance les unes des autres, afin qu'elles éclatassent au moment de l'explosion de la mine, assurant qu'il s'était convaincu par des expériences qu'il ne pouvait en résulter rien de fâcheux pour la ville. Le feu ne devait être mis à la mine que quand les troupes auraient évacué Burgos. Cependant, le 13 au matin, l'explosion eut lieu tandis qu'une brigade de dragons défilait. Les

éclats de bombe couvrirent la ville, et tuèrent ou blessèrent une centaine d'hommes, plusieurs chevaux et quelques habitants.

L'armée réunie sur l'Èbre n'avait reçu d'autre renfort que celui de 3 divisions de l'armée du Portugal, les divisions Maucune, Lamartinière et Sarrut, qui présentaient à peine 12 mille combattants. Elle s'était affaiblie par les pertes qu'entraînent toujours les retraites, et par celles essuyées dans divers combats; mais on se flattait de voir bientôt paraître le général Clausel avec les 3 autres divisions de l'armée du Portugal et 2 divisions de celle du nord, ce qui mettait le roi en état de prendre l'offensive.

Cependant il ne parut sur la grande route de Burgos que quelques éclaireurs espagnols; et le général Maucune, qui était à Frias, rendit compte que ses reconnaissances avaient rencontré des troupes anglaises dans la direction de Puente-Arenas. Ayant ainsi acquis la certitude que lord Wellington continuait à manœuvrer sur la droite de l'armée, Joseph donna ordre au général Reille de rassembler ses troupes à Osma, et de marcher sur Valmaceda s'il en était temps encore, ou sur Bilbao, pour couvrir les communications avec la France, si l'ennemi prenait cette direction. Le général Gazan devait le faire soutenir en portant 2 divisions et quelque cavalerie sur Espejo. Ayant appris en même temps que la division Foy était du côté de Tolosa, on lui donna l'ordre de venir se réunir le plus promptement possible au comte Reille. Ces dispositions avaient pour but de profiter

de cette contrée montueuse pour retarder la marche de l'ennemi, et donner ainsi le temps à Clausel d'arriver; mais il était trop tard.

Lord Wellington avait en effet passé l'Èbre à Saint-Martin et à Puente-Arenas, et cherchait à gagner la grande route qui conduit de Miranda à Bilbao. Le comte Reille, arrivé à Osma dans la matinée du 18, rencontra une forte colonne qui débouchait par Barberena, ce qui l'obligea à se replier. Le général Maucune, parti de Frias pendant la nuit, fut enveloppé par une autre colonne du côté de San-Millan. Il parvint néanmoins à se dégager et à se retirer sur Espejo, où il trouva le comte Reille.

L'armée ne pouvant rester plus longtemps dans sa position entièrement tournée, le général en chef Reille proposa de se rapprocher de la Navarre en marchant par la rive droite de l'Èbre. Le roi ne crut pas devoir adopter cette proposition, parce qu'il eût abandonné la grande communication avec la France, qu'il avait ordre de conserver à tout prix; qu'il eût livré à l'ennemi l'immense convoi d'Espagnols qui suivaient sa fortune, convoi retenu à Vittoria, ainsi que tout le matériel provenant de l'évacuation de Madrid, Burgos et autres villes; et qu'enfin il eût exposé le général Clausel à trouver les Anglais à Vittoria, au lieu des Français. Il se décida à se replier sur Vittoria. Les événements ont prouvé qu'en suivant l'avis du comte Reille on eût évité un grand malheur, comme ils auraient prouvé que le roi avait pris le meilleur parti, si la division Foy qui était à Tolosa eût rejoint l'armée, et surtout si le général

Clausel, qui se montra le 22 au matin aux portes de Vittoria, y fût arrivé 24 heures plus tôt, parce que vraisemblablement l'armée anglaise eût été battue, et qu'elle se serait tirée difficilement de la position où elle s'était placée.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de retraite commença dans la nuit du 18 au 19. Le comte Reille se porta rapidement à Subijana de Morillos, sur le Rio-Bayas, afin de s'opposer à ce qui chercherait à déboucher de Morillos pour s'emparer du défilé de la Puebla, qui traverse la grande route de Miranda à Vittoria. Le comte Gazan réunit son armée à Armanon pour attendre celle du centre, qui venait d'Haro et qui parut le 19, vers les dix heures du matin. L'ennemi ne se montra pas sur la route de Miranda; mais, vers les deux heures, quelques coups de canon annoncèrent qu'il s'était présenté devant le comte Reille. L'armée du centre, qui au même moment commençait à sortir du défilé, se plaça en seconde ligne des divisions du Portugal par le Rio-Zadora, en arrière de Subijana de Alava, tandis que l'armée du midi, continuant à défiler, allait se déployer en avant d'Arinitz. L'ennemi, voyant les divisions arriver successivement et se former, suspendit son attaque, dont le but était évidemment de se rendre maître du défilé de la Puebla, et d'intercepter la route de Miranda à Vittoria. L'armée du midi prit position sur les hauteurs en avant d'Arinitz, sa droite à la Zadora dans la direction de Villados, sa gauche à la chaîne des montagnes qui séparent la vallée de Trévino de celle de la Zadora. Des postes furent établis

sur les montagnes pour observer le défilé de la Puebla. Le comte d'Erlon passa en seconde ligne à la hauteur du village de Gamache, et le comte Reille en troisième vers Suazo. On manda au général Foy de hâter sa marche sur Vittoria; mais soit que cet ordre ne lui parvînt pas, soit qu'il n'ait pas pu l'exécuter, il était encore le 21 aux environs de Bergara.

Dans la journée du 20, l'ennemi ne se montra pas sur la route de Miranda. On apercevait le camp de Morillos, qui paraissait n'être occupé que par un corps d'observation peu nombreux. Une reconnaissance dans la direction de Mourguia ne rencontra que quelques troupes du corps de Longa, avec lesquelles elle eut un faible engagement. Rien n'annonçait donc les dispositions d'une prochaine attaque; et comme on n'avait pas la possibilité de se procurer des renseignements plus certains, on était réduit aux conjectures.

Lord Wellington s'étant montré, dès l'ouverture de la campagne, plus disposé à forcer son adversaire à la retraite en manœuvrant sur sa droite, qu'à l'aborder franchement pour lui livrer bataille, on supposait que, persistant dans ce système, il se porterait sur Bilbao par Orduna, et de là sur Durango, pour obliger l'armée française à se replier en toute hâte sur Mondragone, si elle ne voulait pas perdre sa communication avec la France. En agissant ainsi, le général anglais pouvait même espérer de mettre Joseph dans la nécessité d'évacuer le territoire espagnol, par l'impossibilité de faire subsister ses troupes dans cette partie des Pyrénées. Le roi,

qui attendait d'un instant à l'autre la division Foy, et qui avait reçu, *le 19 au soir, un billet annonçant le départ du général Clausel de Pampelune, et l'avis de sa marche sur Logrono;* le roi, qui avait envoyé par des émissaires, qui malheureusement n'arrivèrent pas, l'ordre à cet officier général de presser sa marche sur Vittoria, s'inquiétait peu du mouvement sur Bilbao, puisqu'il allait se retrouver en état de prendre l'offensive, et de se porter à son tour sur les communications de l'ennemi; mais il ne se dissimulait pas que si lord Wellington, au lieu de perdre son temps à manœuvrer, l'attaquait avant l'arrivée du général Clausel, il courait de grands dangers : d'abord, parce qu'il était peu probable qu'il pût remporter l'avantage sur une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, et parce qu'en perdant une bataille il perdait nécessairement la grande route de France, et se trouvait forcé de se retirer sur Pampelune par des chemins très-difficiles, pour ne pas dire impraticables à l'artillerie et aux équipages d'une armée. Dans le but d'éviter ce danger, encore incertain, fallait-il aller prendre position sur les hauteurs de Salinas? Mais alors on se serait mis dans l'impossibilité de rallier le général Clausel, sur lequel on comptait pour le 21 au matin, au plus tard. D'ailleurs comment l'armée aurait-elle vécu dans cette aride contrée? On eût été obligé de renvoyer de suite en France la plus grande partie de la cavalerie et des chevaux d'artillerie, faute de fourrages; la disette aurait bientôt contraint l'infanterie à les suivre. On eût ensuite

accusé sans doute le roi d'avoir abandonné l'Espagne, sans même tenter le sort des armes. Pour justifier un parti aussi extrême, il aurait fallu avoir la certitude d'être attaqué avant le 22 ; et il paraissait peu probable, si lord Wellington se décidait à livrer bataille, qu'il fût en mesure de devancer cette époque, à cause de la nature des chemins dans lesquels il s'était engagé. Joseph, ayant pesé mûrement toutes ces considérations, se décida à rester à Vittoria. Les réfugiés espagnols en partirent en deux grands convois les 20 et 21, escortés par la division Maucune, ce qui affaiblit l'armée de 4 mille hommes. Le comte Reille quitta la position de Suazo pour aller occuper celle d'Aranguiz avec les deux divisions qui lui restaient et sa cavalerie, afin d'observer la route de Murguia et de couvrir Vittoria. On ouvrit des chemins autour de cette ville pour faciliter les communications.

Le roi monta à cheval le 21 au matin, dans l'intention de faire reconnaître l'ennemi, et de parcourir les positions occupées par les trois corps de son armée. Arrivé à celle de Suazo, que le comte Reille venait de quitter, il s'y arrêta pour l'examiner. La gauche de cette position était appuyée à la chaîne des montagnes dans la direction de Berenstingueta, et sa droite à la Zadora, en arrière de Margarita et en avant de Crispijana ; elle était dominante sans être trop élevée, et permettait d'y déployer sur toute son étendue beaucoup d'artillerie : elle se liait beaucoup mieux que celle d'Arinitz avec celle d'Aranguiz, sur laquelle on avait à craindre que l'ennemi ne

dirigeât de grandes forces en cas d'attaque. Frappé des avantages de cette position, le roi parut disposé à la faire occuper par l'armée du midi, et à placer celle du centre sur un point intermédiaire entre la première et l'armée du Portugal : les trois corps d'armée, plus concentrés, auraient pu se secourir réciproquement avec promptitude, et l'œil du général en chef eût embrassé l'ensemble de ce champ de bataille moins étendu ; mais l'officier envoyé au général Gazan pour lui dire de se rendre près du roi ayant rapporté qu'il ne pouvait s'éloigner de ses troupes, qui touchaient au moment d'être attaquées ; on jugea qu'il était trop tard pour faire ces changements.

Le roi se porta aussitôt en avant d'Arinitz, sur un grand mamelon occupé par la division Leval, qui tenait la droite de l'armée du midi ; de là il reconnut qu'en effet les alliés étaient en mouvement. Vers les huit heures, les postes placés sur la montagne annoncèrent que les ennemis avaient passé la Zadora à la Puebla ; qu'une forte colonne suivait la grande route qui traverse le défilé, et qu'une autre moins considérable gravissait la montagne. Le général Avy, envoyé en reconnaissance sur la droite de la Zadora, dans la direction de Mendoza, rendit compte en même temps qu'un gros corps se dirigeait sur Très-Puntès, en arrière de la division Leval. On aperçut également, à travers les bois, des mouvements qui semblaient indiquer la marche d'un corps dans la direction du pont de Nanclarez. Il n'était encore parvenu aucun rapport du comte

Reille, mais on s'attendait à recevoir d'un instant à l'autre l'avis qu'il était attaqué.

L'armée du midi, en position sur des mamelons, n'avait pas à redouter l'attaque de front de la colonne aux ordres du général Hill, qui débouchait du défilé de la Puebla ; il n'était pas probable que celle qui marchait sur Nanclarez pût franchir le pont, tant que la division Leval conserverait sa position ; mais on avait à craindre d'être tourné sur la droite par le corps signalé par le général Avy, et sur la gauche par celui qui gravissait la montagne. Pour prévenir ce danger, le roi ordonna au comte d'Erlon de laisser la division Cassagne en réserve derrière l'armée du midi, et d'aller, avec la division Darmagnac et sa cavalerie, défendre le passage de la Zadora à Três-Puntès. Il donna ordre au général Gazan d'envoyer sur la montagne la brigade Maransin, et bientôt après celui de faire soutenir cette brigade par une division. Il voulait que ce détachement, formé de trois brigades, balayât promptement les hauteurs, et en descendît ensuite sur le flanc des ennemis restés dans la vallée, qu'il se proposait de faire attaquer en même temps par deux autres divisions.

Si les intentions du roi avaient été remplies, la division espagnole du général Morillo, qui d'abord était seule sur la montagne, eût été promptement culbutée ; et le corps du général Hill, enfermé entre le défilé de la Puebla et la Zadora, aurait pu être défait avant que l'ennemi eût achevé ses dispositions sur les autres points d'attaque, ce qui eût

assuré le succès de la journée, ou du moins permis de conserver la position. Mais le général Gazan, au lieu d'exécuter littéralement les ordres qu'il avait reçus, ne mit d'abord en marche qu'un régiment de la brigade Maransin, puis le second régiment, et porta ensuite, non pas sur le sommet de la montagne où combattait la brigade Maransin, mais seulement sur le penchant, une brigade de la division Conroux, et puis une brigade de la division Darricau, faisant exécuter ces mouvements partiels au fur et à mesure que le général Hill envoyait des renforts au général Morillo. Cette manière d'opérer entraîna un long et meurtrier combat, qui ne pouvait avoir le résultat qu'on s'était proposé; elle en eut même un tout contraire. L'ennemi, s'étant toujours trouvé en force supérieure sur les hauteurs, gagna du terrain, et vint, par le feu plongeant de ses tirailleurs, inquiéter les divisions dans la position d'Arnitz. Ce fut seulement alors que le général Gazan se décida à détacher la division Villate pour soutenir la brigade Maransin. Cette division arrêta les progrès de l'ennemi, lui fit même perdre du terrain, et aurait sans doute achevé par le culbuter, si d'autres circonstances n'étaient venues exiger d'autres dispositions.

Pendant que les Français perdaient un temps précieux à batailler sur la montagne, au lieu d'agir avec vigueur, deux divisions anglaises s'étaient rapprochées de la Zadora, et cherchaient à se réunir au général Hill par le pont de Nanclarez. Ce général, voyant que les troupes de sa droite se soute-

naient sur les hauteurs, saisit le moment où la division Villate venait de s'éloigner, pour attaquer le village de Subijana de Alava, dont il s'empara; il mit ainsi en mesure de faciliter le passage du pont de Nanclarez aux divisions qui s'en approchaient. Quoique cette circonstance fût fâcheuse, il n'y avait pourtant rien de désespéré. Le général Leval était bien posté, sinon pour empêcher, du moins pour retarder la jonction des colonnes ennemies; et on pouvait, avec les divisions Conroux et Darricau, tenter une attaque contre le général Hill. Le roi, avant d'engager ces deux divisions, ordonna de faire avancer, pour les soutenir, celle du général Cassagne, qu'il croyait toujours en réserve; mais il apprit qu'elle était allée au secours de la division Darmagnac.

Nous avons dit que, sur l'avis donné par le général Avy, cette dernière division avait marché dans la direction de Très-Puntès. En arrivant à Margarita, elle s'engagea avec deux divisions anglaises qui avaient déjà jeté quelques troupes sur la gauche de la Zadora. Le comte d'Erlon, pénétré de l'importance d'arrêter les progrès de l'ennemi sur ce point, d'où il aurait pris à revers la division Leval, appela la division Cassagne. L'action était des plus vives, et pouvait avoir des suites très-funestes si le comte d'Erlon était battu, puisque l'ennemi aurait eu la facilité de s'étendre sur les derrières de la droite de l'armée du midi, et de la séparer de celle du Portugal. Un rapport du comte Reille, que le roi reçut en même temps, donna de

nouvelles et de bien plus vives inquiétudes. Ce général rendait compte qu'il était attaqué par des forces infiniment supérieures, et qu'on apercevait de grosses masses qui s'avançaient par la route de Murguia. Il se trouvait en effet en présence de deux brigades et de deux divisions de l'armée anglaise aux ordres du général Graham, du corps de Longa, et de l'armée de Galice aux ordres du général Giron, et n'avait à leur opposer que deux faibles divisions et 1,500 Espagnols, reste des troupes de cette nation au service du roi. Il était peu probable qu'ayant à lutter contre des forces aussi supérieures, il pût empêcher l'ennemi de franchir les ponts d'Ariguiz et d'Ariaga, et de se rendre maître de la communication avec Salvatierra, seul point par lequel on pouvait se retirer. La ruine de l'armée dépendait du premier poste qui serait forcé. Il ne restait en réserve que la cavalerie, dont le terrain ne permettait de faire que très-peu d'usage, ce qui la rendait plus embarrassante qu'utile : le danger était donc imminent.

Dans une situation aussi critique, le roi jugea qu'il n'était plus temps de songer à attaquer le général Hill, et qu'il fallait concentrer davantage l'armée. Il ordonna au général Gazan et au comte d'Erlon de se replier sur la position de Suazo, dont les avantages ont été expliqués; il s'y porta de sa personne avec son état-major, et 45 bouches à feu y furent mises en batterie par le général Tirlet pour protéger le mouvement.

Aussitôt que les troupes se mirent en retraite,

elles furent suivies avec beaucoup de vigueur : toutefois, le feu de la grande batterie arrêta bientôt les colonnes; on les vit flotter, et une d'elles se mit ventre à terre. Si on avait eu 10 mille hommes à lancer sur ces troupes ébranlées, cette partie de l'armée anglaise eût été détruite; mais le général Gazan, au lieu de conduire ses divisions sur la position indiquée, appuya fortement à droite, marchant en retraite pour se lier au général Villate, et continua à s'éloigner en suivant le penchant de la montagne, laissant la grande route et la ville de Vittoria au loin sur sa gauche, et un grand intervalle entre lui et le comte d'Erlon. Ce dernier, voyant la direction que prenait son collègue, continua sa marche, et ne s'arrêta qu'au village de Crispijana. Dès lors il ne restait d'autre parti à prendre que celui d'une retraite générale : elle fut ordonnée sur Salvatierra. Le général Tirlet reçut l'ordre d'aller mettre le parc d'artillerie en mouvement, et rendit compte, peu de temps après, qu'il était en marche dans la direction indiquée.

Tandis que des colonnes poursuivaient l'armée du midi qui se retirait en bon ordre et toujours combattant, d'autres colonnes suivaient vivement l'armée du centre, et seraient arrivées sur les derrières de celle du Portugal, si le comte d'Erlon ne les eût arrêtées pendant quelque temps au village de Crispijana. Le comte Reille, après avoir défendu divers postes sur la droite de la Zadora, obligé de céder au nombre, s'était retiré sur la rive gauche, et parvint à contenir l'ennemi sur l'autre rive, jusqu'au moment où il

reçut l'ordre d'effectuer sa retraite. Malgré les plus grands efforts que fit le général Graham pour se rendre maître des ponts d'Ariguiz et d'Ariaga, il ne se retira que quand les autres corps d'armée furent parvenus à sa hauteur (1).

Cependant le chemin que suivait le grand parc et les équipages était tellement mauvais, que quelques caissons se brisèrent, obstruèrent le passage, et arrêtèrent la marche de cet immense attirail. En ce moment parurent les hussards anglais, qui avaient passé par l'intervalle laissé entre les colonnes. Leur présence jeta l'épouvante parmi les conducteurs; chacun d'eux s'empressa de dételer ses chevaux, et tout le matériel fut abandonné.

L'armée, suivie faiblement, se retira sur Salvatierra. La nature du terrain, couvert de bois, coupé de ravins et de fossés, occasionna quelque confusion; mais les troupes se rallièrent pendant la nuit, et continuèrent le lendemain leur retraite en bon ordre.

La perte des Français fut, en officiers, de 31 tués, parmi lesquels le général Sarrut; de 161 blessés et de 22 prisonniers; en sous-officiers et soldats, de 694 tués, 4,170 blessés et 1,882 prisonniers: total, 6,960. Celle des alliés, de 33 officiers tués et 310 blessés; de 648 sous-officiers et soldats tués, 3,940 blessés : total, 4,931. La perte en tués et blessés fut donc, à très-peu de chose près, égale de part et d'autre.

(1) Le brave général Reille rendit les plus grands services à l'armée dans cette circonstance si difficile. Par son énergie et ses talents, il la sauva des plus grands malheurs.

Quant aux prisonniers, nombre d'hommes portés comme tels sur les états fournis dans le premier moment ayant rejoint plus tard leurs régiments, on peut assurer qu'il n'en resta pas au pouvoir de l'ennemi, le jour de la bataille, plus de 1,200, la plupart pris dans Vittoria, où ils cherchaient à piller. 150 bouches à feu, y compris celles de l'évacuation de Madrid et de Burgos, 400 caissons et tous les équipages, furent abandonnés; presque tous les chevaux furent sauvés. S'il y avait eu une route carrossable sur la ligne de retraite, rien de tout cela ne serait resté au pouvoir de l'ennemi, et lord Wellington, malgré sa grande supériorité numérique, n'eût remporté d'autre avantage que celui de contraindre son adversaire à la retraite.

Nous avons dit, d'après sir John Jones, officier du génie, qui devait le savoir, qu'on comptait dans l'armée anglo-portugaise 65 mille hommes d'infanterie lorsqu'elle entra en opération. En supposant que la 6e division, restée en arrière pour protéger les équipages, fût forte de 8 mille hommes, il devait en rester 57 mille présents sous les armes. L'armée espagnole aux ordres d'Abisbal n'était encore qu'à la hauteur de Burgos; mais celle de Galice, commandée par Giron, la division Morillo, celle de Longa, et nombre de guérillas, avaient rejoint. En n'évaluant ces divers corps qu'à 23 mille hommes, nous trouvons que lord Wellington devait avoir 80 mille hommes d'infanterie sur le champ de bataille. D'après les rapports des généraux Gazan et Reille, l'infanterie du premier était réduite à 22

mille hommes, et celle du dernier à 7 mille; il n'y en avait pas, très-certainement, plus de 10 mille sous le comte d'Erlon : on ne comptait donc dans l'armée française que 39 mille hommes d'infanterie, c'est-à-dire moitié moins que chez les alliés. A la vérité, les Français avaient une supériorité de 2 à 3 mille hommes en cavalerie; mais on ne put, pour ainsi dire, faire agir cette arme, à cause de la nature du terrain. Doit-on maintenant s'étonner que l'armée française ait été obligée de battre en retraite? Ne doit-on pas être plutôt surpris que lord Wellington n'ait pas tiré un meilleur parti de la grande supériorité de ses forces? car, nous le répétons, il n'est redevable de la capture de l'artillerie et des équipages qu'à l'absence d'une route carrossable.

L'armée française, ralliée aux environs de Salvatierra, en partit le 22, et vint bivouaquer aux environs d'Echarry-Arenas, où le roi établit son quartier général. On n'aperçut que quelques éclaireurs; le lendemain, elle continua sa retraite. Arrivé à Irurzun, sur la grande route de Pampelune à Tolosa, le roi ordonna au général Reille de se diriger sur la dernière de ces villes, pour se réunir au général Foy, qu'on présumait devoir s'y être retiré; rallier la division Maucune qui escortait le convoi, ainsi que les troupes de l'armée du nord répandues sur cette communication, et défendre ce grand débouché sur le territoire français : mais ce général insista si fortement sur le danger qu'auraient à courir ses troupes, si l'ennemi atteignait Tolosa avant lui,

que le roi révoqua l'ordre qu'il lui avait donné, et l'autorisa à marcher sur Irun par Saint-Estevan et Bera. Par le fait, il serait entré à Tolosa le 24; et l'on va voir que le général Foy soutint dans cette ville, le 25, un rude combat qui sans doute aurait tourné à l'avantage des Français, si le général Reille s'était trouvé à portée d'y prendre part. L'armée du midi continua sa marche sur Pampelune, où le roi établit son quartier général. Le comte d'Erlon, qui faisait l'arrière-garde, dut combattre souvent pour arrêter la poursuite; à la nuit, il prit position à Irurzun.

Le 24, le roi séjourna à Pampelune; il donna ses ordres relativement à la mise en état des fortifications, à l'armement, à l'approvisionnement et à la défense de la place. Il espérait que le général Clausel l'y viendrait joindre; mais n'ayant point reçu de ses nouvelles, il présuma qu'il s'était rendu en Aragon pour se réunir au duc d'Albuféra. Pendant la journée, le général Gazan échelonna ses divisions sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port; le comte d'Erlon, vivement suivi, se replia sous les murs de Pampelune. Le lendemain, le général Gazan continua sa marche sur Saint-Jean-Pied-de-Port, et le roi se dirigea avec l'armée du centre sur la vallée du Bastan par Lanz; il laissa le comte d'Erlon dans cette vallée, et transporta, le 28, son quartier général à Saint-Jean-de-Luz. L'ennemi ne dépassa pas Pampelune, et on ne vit que quelques guérillas à la queue des colonnes.

Pendant que lord Wellington poursuivait l'armée française dans la direction de Pampelune, un corps

espagnol marchait par la grande route de Vittoria à Bayonne, dans l'espérance d'atteindre le convoi. Le général Foy, qui était à Bergara, ayant appris le 22, par des fuyards et par la retraite des garnisons de Salinas et de Mondragone, l'événement de la veille, se porta de suite en avant avec quelques bataillons qui se trouvaient sous sa main, pour se procurer des renseignements plus certains, protéger la marche du convoi, et rappeler de Durango la garnison de Bilbao et une brigade italienne, qui s'y étaient repliées. L'ennemi n'était point encore entré dans Mondragone; mais le général Foy le rencontra à peu de distance de là. Quoique ses troupes fussent bien inférieures en nombre à celles des Espagnols, il n'hésita pas à engager le combat, le soutint pendant toute la journée, et ne se retira qu'à la nuit sur Bergara. Ayant rallié le lendemain les troupes qui venaient de Durango, il se replia sur Villa-Réal.

Lord Wellington, en apprenant que les Espagnols rencontraient une résistance à laquelle on ne s'était pas attendu, détacha le général Graham avec deux divisions anglo-portugaises pour les soutenir. Le général anglais franchit le Puerto Saint-Adrian, et se dirigea sur Ségura, dans l'intention d'arriver à Villa-Franca avant le général Foy, et de lui couper la retraite. Ce dernier, en ayant été informé, invita le général Maucune à revenir sur Villa-Franca, après avoir fait entrer le convoi à Tolosa : il évita, par cette sage prévoyance, le danger dont il était menacé; car lorsque, le 24, la tête de sa colonne arriva à Villa-Franca, le général Maucune était aux

prises avec l'avant-garde du général Graham. L'ennemi fut rejeté sur Ségura, et la colonne française continua sa marche sur Tolosa.

Le général Foy, au moyen de divers détachements qui s'étaient réunis à lui, avait sous ses ordres 16 mille baïonnettes, 400 sabres et 10 pièces de canon. Présumant qu'il serait possible que l'armée se retirât en tout ou en partie sur Tolosa par la route de Pampelune, il prit le parti de suspendre sa retraite. Dans la matinée du 25, les colonnes du général Graham débouchèrent d'Alegria, et attaquèrent les positions que tenaient les Français autour de Tolosa; elles furent défendues avec beaucoup de valeur, et l'ennemi ne s'en rendit maître qu'après avoir sacrifié bien du monde. Quand ensuite les Anglais voulurent enlever la ville d'assaut, ils furent repoussés avec une perte considérable. Le général Foy, sans nouvelles de l'armée, présuma qu'elle s'était retirée sur Pampelune, et qu'une plus longue résistance serait sans utilité, et finirait par le compromettre. Il se mit en marche pendant la nuit, et vint prendre, le 26, position en avant d'Ernani. Il visita, le 27, la place de Saint-Sébastien, et y jeta une garnison de 2,600 hommes. Ce même jour, il se mit en communication avec le général Reille, qui, comme nous l'avons dit, s'était porté sur Irun, et rentra sous ses ordres.

La conduite du général Foy pendant le peu de jours qu'il resta livré à lui-même, dit le maréchal Jourdan dans ses Mémoires, mérite les plus grands éloges. Il montra, dans cette occasion, la plus

grande fermeté, beaucoup de prévoyance, et de grands talents pour la guerre de montagnes. Sa perte, dans les divers combats qu'il soutint, fut d'environ 700 tués ou blessés : celle des ennemis fut beaucoup plus considérable.

La position en avant d'Ernani pouvant être tournée facilement, les Français se replièrent, le 28, sur celle d'Oyarsun, ce qui permit à l'ennemi d'investir la place de Saint-Sébastien. La position qu'on venait de prendre était tout aussi dangereuse que la première. Le comte Reille jugea à propos de rappeler ses troupes sur la droite de la Bidassoa, laissant quatre bataillons sur les hauteurs de la rive opposée. Ces bataillons, attaqués le 2 juillet, effectuèrent leur retraite, et détruisirent le pont.

L'armée du midi s'était retirée, comme nous l'avons dit, sur Saint-Jean-Pied-de-Port. L'ennemi ne montra que peu de troupes de ce côté, renforça son aile gauche, et fit ses préparatifs d'attaque contre Saint-Sébastien. Le roi, présumant qu'il ne s'engagerait dans cette opération qu'après avoir tenté de déposter de la vallée de Bastan les deux faibles divisions de l'armée du centre, ordonna au comte Gazan de laisser une division à Saint-Jean-Pied-de-Port, et d'aller avec les autres relever le comte d'Erlon; il donna ordre à ce dernier de venir à Saint-Pé et à Espelette, pour servir de réserve au comte Reille. Pendant qu'on exécutait ce mouvement, le général Hill s'avançait, des environs de Pampelune, dans l'intention de chasser les Français de la vallée du Bastan; et le 4 juillet il attaquait

le poste de Barueta, au moment où la tête des divisions de l'armée du midi atteignait Elizondo. L'action, quoique vive, fut sans résultat ; mais elle annonçait les intentions du général Hill, et les généraux français auraient pu profiter de la circonstance qui réunissait leurs deux corps d'armée pour tomber sur l'ennemi : ils préférèrent s'en tenir à l'exécution littérale des ordres qu'ils avaient reçus. Lorsque ses troupes furent relevées, le comte d'Erlon se mit en marche pour aller occuper les positions qui lui étaient indiquées. Le lendemain, le général Gazan fut attaqué, et obligé de se retirer sur Maya. Deux jours après, à la suite d'un nouvel engagement, il se replia par le col de Maya : il avait avec lui trois divisions et une brigade d'infanterie.

Le roi reçut enfin un rapport du général Clausel, daté du 30 juin, de Saragosse. On se rappelle que, sur le premier avis de la prochaine entrée en campagne de l'armée anglo-portugaise, le roi invita le ministre à donner ordre à ce général de venir le joindre, s'il pensait qu'il dût suspendre ses opérations. Le général Clausel ne faisant mention d'aucun ordre du ministre, on doit présumer qu'il ne lui en fut point adressé : celui que le roi lui envoya de Burgos, le 9 juin, ne lui parvint que le 15. Il fit de suite ses dispositions pour l'exécuter. Le 18, il se trouvait à Estella avec les divisions Taupin et Barbot, de l'armée du Portugal ; la division Wandermaësen et la brigade Abbé, de l'armée du nord. Le lendemain 19, il se rapprocha de Logrono. S'il eût continué sa marche dans la direction de Vittoria, il y

serait arrivé le 20 au soir, ou le 21 au matin; mais les ordres du roi ne lui étant pas parvenus, et n'ayant aucune nouvelle de l'armée, il fut dans l'incertitude sur le parti qu'il devait prendre (1). Dans la soirée, il apprit que le comte d'Erlon était parti d'Haro, et marchait sur Miranda. Cet avis, qui n'était pas exact, puisque ce n'était pas à *Miranda*, mais à la *Puebla*, que se rendait l'armée du centre, le jeta dans l'erreur. Il supposa que l'armée s'était portée sur le haut Èbre, et pensa qu'il devait chercher à se mettre en communication avec elle *par Miranda*. La journée du 20 fut employée en faux mouvements dans cette direction, et en reconnaissances. Apprenant enfin que l'armée était vers Vittoria, il se disposa à l'aller joindre; et le 21 au soir, la tête de sa colonne arriva à Penacerada : on lui assura que, dans la journée, il y avait eu une bataille, à la suite de laquelle l'armée française avait évacué Vittoria. Ne voulant pas s'en rapporter au dire des paysans, il échelonna son infanterie sur la route de Vittoria, et s'avança avec sa cavalerie jusqu'à demi-lieue de cette ville. Quelques prisonniers qu'on ramassa lui confirmèrent la retraite de l'armée sur Salvatierra; il rétrograda de suite sur Logrono, espérant se mettre en communication avec le roi par la vallée d'Araquil; mais un corps ennemi qui

(1) On ne doit pas oublier que pendant cette guerre fatale, dans les derniers temps surtout, les Français ne pouvaient, même à prix d'or, obtenir des renseignements, envoyer des messages, faire communiquer des ordres. Tous les Espagnols se faisaient volontiers espions contre nous, pas un pour nous.

se porta sur Estella lui fit perdre cet espoir. Il se replia sur Tudela par Lodosa et Calahora. N'étant plus à temps d'atteindre Pampelune, il prit la direction de Saragosse. Quelques jours après la réception de ce rapport, le roi apprit que le général Clausel était à Jaca ; et que le duc d'Albuféra effectuait sa retraite sur la Catalogne.

Depuis le jour de son arrivée à Saint-Jean-de-Luz, le roi s'occupait sans relâche, avec les administrations militaires et les autorités civiles, du service des subsistances. On transporta par mer à Saint-Sébastien des approvisionnements en vivres et en munitions, des canonniers, des sapeurs, et des officiers du génie. Les gardes nationales des départements frontières furent mises en réquisition, et les employés des douanes aidèrent les troupes de ligne à garder les nombreux passages des Pyrénées. Le général Tirlet envoya à Toulouse, pour tirer de cet arsenal un nouvel équipage de campagne et des munitions. Il exécuta les ordres qu'il avait reçus avec son zèle, son activité et sa capacité ordinaires. Déjà une trentaine de bouches à feu étaient rendues aux divisions, et l'armée touchait au moment de prendre une attitude offensive, lorsque le maréchal Soult arriva à Bayonne le 12 juillet, pour en prendre le commandement. Le roi se rendit au château de Poyanne, et le maréchal Jourdan rentra dans ses foyers (1).

(1) Depuis le commencement de cette année 1813 jusqu'au moment où le roi Joseph quitta l'Espagne pour rentrer en France, les opérations militaires absorbèrent tout son temps, et il eut peu à s'oc-

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DOUZIÈME

Desprez à Joseph. Paris, 3 janvier 1813.

« Sire, j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté mon arrivée à Paris; mais j'ai dû, en me servant de la voie de l'estafette, user d'une extrême discrétion. La reine m'ayant conseillé de vous écrire avec quelques détails, et ayant daigné m'offrir de faire partir ma lettre par le premier courrier qu'elle expédierait, j'en profite pour rendre compte à Votre Majesté de ma mission, et lui faire connaître une partie des événements dont j'ai été témoin.

Je suis arrivé à Moscou le 18 octobre au soir. L'Empereur venait d'apprendre que l'avant-garde commandée par le roi de Naples avait été attaquée, et forcée à la retraite avec une partie de son artillerie. Déjà le départ des troupes était résolu, et elles se mettaient en mouvement. On m'annonça à Sa

cuper de l'administration intérieure d'un royaume dont il n'était souverain que de nom. Cependant il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de mettre sous leurs yeux le journal du comte de Mélito, que son affection pour le roi avait inféodé entièrement à sa personne, et qui consignait, jour par jour, les diverses impressions résultant des événements. Nous ne pourrions mieux compléter le tableau de la Péninsule pendant cette dernière période de l'occupation française. On trouvera ce journal à la note B.

Majesté, qui répondit d'abord d'une manière peu favorable. Cependant, au milieu de la nuit, on me fit appeler. Je remis à l'Empereur les dépêches dont Votre Majesté m'avait chargé, et, sans les ouvrir, il me questionna sur le contenu; puis il fit sur les opérations de la campagne une partie des objections qu'avait prévues Votre Majesté.

Il dit que le mouvement en faveur de l'armée du Portugal avait été commencé trop tard; qu'il aurait pu être fait un mois plus tôt; que lui-même avait dicté la conduite à tenir dans cette circonstance, lorsqu'en 1808 il avait, sans hésiter, quitté Madrid pour marcher aux Anglais, qui s'étaient avancés jusqu'à Valladolid. Je répondis que Votre Majesté s'était mise en marche peu d'heures après la division Palombini; qu'elle avait dû attendre cette division, pour conduire vers l'armée du Portugal un renfort tel que le succès ne pût être douteux; qu'elle avait d'autant moins cru devoir précipiter son mouvement, que M. le maréchal Marmont avait écrit plusieurs fois qu'il se croyait trop faible pour lutter seul contre l'armée anglaise; que ce maréchal avait été maître du temps; qu'il n'avait point été battu dans sa position sur le Duero, mais bien sur un champ de bataille dans lequel rien ne l'avait forcé de s'engager. L'Empereur prétendit ensuite que Votre Majesté, après avoir appris la perte de la bataille de Salamanque, aurait dû se porter sur le Duero, et rallier l'armée du Portugal. Je rappelai alors le mouvement fait du Guadarama vers Ségovie, et la position critique dans laquelle vous avait

laissé le duc de Raguse, qui avait lui-même proposé ce mouvement. L'Empereur dit qu'il connaissait très-bien tous les reproches qu'à cet égard on pouvait faire au maréchal Marmont. Il ajouta que l'armée du centre ayant fait sa retraite sur Madrid, elle aurait dû garder plus longtemps les défilés du Guadarama ; qu'on avait trop tôt passé le Tage; que du moins ce mouvement ayant été résolu, il fallait ne point laisser de garnison au Retiro, briser tous les affûts, emporter les aigles et brûler les effets d'habillement; qu'il n'avait jamais considéré ce poste que comme propre à contenir la population de Madrid ; que l'ennemi étant maître de la campagne, on devait l'abandonner; et que de toutes les fautes de la campagne, c'était celle qu'il avait le moins conçue. Je répondis à cette objection, ainsi que j'en étais convenu avec Votre Majesté. L'Empereur en venant ensuite à la lettre du duc de Dalmatie, me dit qu'elle lui était déjà parvenue par une autre voie, mais qu'il n'y avait attaché aucune importance ; que le maréchal Soult s'était trompé; qu'il ne pouvait s'occuper de semblables pauvretés, dans un moment où il était à la tête de 500 mille hommes et faisait des choses immenses : ce sont ses expressions. Qu'au reste, les soupçons du duc de Dalmatie ne l'étonnaient que faiblement; que beaucoup de généraux de l'armée d'Espagne les partageaient, et pensaient que Votre Majesté préférait l'Espagne à la France ; qu'il savait parfaitement qu'elle avait le cœur français, mais que ceux qui la jugeaient par ses discours devaient avoir une autre opinion. Il

ajouta que le maréchal Soult était la seule tête militaire qu'il y eût en Espagne; qu'il ne pouvait l'en retirer sans compromettre l'armée; que d'ailleurs il devait être parfaitement tranquille sur ses intentions, puisqu'il venait d'apprendre par les journaux anglais qu'il évacuait l'Andalousie, et se réunissait aux armées du centre et d'Aragon; que, cette réunion opérée, on devait être assez en force pour prendre l'offensive; que d'ailleurs il n'avait point d'ordres à envoyer; qu'il ne savait point en donner de si loin; qu'il ne se dissimulait point l'étendue du mal, et qu'il regrettait plus que jamais que Votre Majesté n'eût point suivi le conseil qu'il lui avait donné de ne pas retourner en Espagne; qu'il était inutile que je repartisse; que je resterais à l'armée, où l'on m'emploierait. J'insistai alors pour être renvoyé à Votre Majesté, d'une manière qui parut faire sur l'Empereur quelque impression; et il finit par me dire que je serais expédié, mais que je ne pouvais l'être dans ce moment; qu'ayant besoin de repos, je resterais à Moscou, et que, puisque j'étais officier du génie, je serais chargé de diriger, sous les ordres du duc de Trévise, les travaux et la défense du Kremlin. Je reçus, en conséquence, un ordre écrit du prince de Neufchâtel. Lorsque, après l'entière évacuation de Moscou, le corps du maréchal Mortier eut rejoint l'armée, je demandai et j'obtins d'y rester attaché jusqu'à ce que je fusse expédié. Je craignais que si je restais au quartier général, on ne m'y désignât des fonctions qui seraient un nouvel obstacle à mon retour. Je pensai

que peut-être on éviterait d'envoyer à Votre Majesté un témoin des événements qui se passaient, et je préférai attendre qu'une occasion favorable se présentât. Étant arrivé à Wilna peu de temps après le départ de l'Empereur, je demandai au duc de Bassano et il me donna l'autorisation de venir attendre des ordres à Paris. J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté, dans une autre lettre, que l'altération de ma santé me forçait à suspendre mon retour en Espagne.

L'armée, au moment où je la quittai, était dans la plus affreuse détresse. Depuis longtemps déjà la désorganisation et les pertes étaient effrayantes; l'artillerie et la cavalerie n'existaient plus. Tous les corps étaient confondus; les soldats marchaient pêle-mêle, et ne songeaient qu'à prolonger machinalement leur existence. Quoique l'ennemi fût sur nos flancs, chaque jour des milliers d'hommes isolés se répandaient dans les villages voisins de la route, et tombaient dans les mains des Cosaques. Cependant, quelque grand que soit le nombre des prisonniers, celui des morts l'est incontestablement davantage. Il est impossible de peindre jusqu'à quel point la disette s'est fait sentir : pendant plus d'un mois, il n'y eut point de distributions; les chevaux morts étaient la seule ressource, et bien souvent les maréchaux même manquaient de pain. La rigueur du climat rendait la disette plus meurtrière; chaque nuit, nous laissions au bivouac plusieurs centaines de morts. Je crois pouvoir, sans exagérer, porter à 100 mille hommes le nombre qu'on a perdu ainsi,

et peindre avec assez de vérité la situation des choses, en disant que l'armée est morte. La jeune garde, qui faisait partie du corps auquel j'étais attaché, était forte de 8 mille hommes lorsque nous avons quitté Moscou; à Wilna, elle en comptait à peine 400. Tous les autres corps d'armée sont réduits dans la même proportion; et la retraite ayant dû se prolonger au delà du Niémen, je suis convaincu que 20 mille hommes n'auront pas atteint la Vistule. On croyait à l'armée que beaucoup de soldats avaient pris les devants, et qu'ils se rallieraient lorsqu'on pourrait suspendre le mouvement rétrograde. Je me suis assuré du contraire : à cinq lieues du quartier général, je ne rencontrai plus d'hommes isolés, et je connus bien alors la profondeur de la plaie. Une phrase pourrait donner à Votre Majesté une idée de l'état des choses. Depuis le passage du Niémen, un corps de 800 Napolitains, le seul corps qui eût conservé quelque consistance, faisait l'arrière-garde d'une armée française forte naguère de 300 mille hommes. Il est impossible d'exprimer jusqu'à quel point le désordre était contagieux : les corps réunis des ducs de Bellune et de Reggio comptaient 30 mille hommes au passage de la Bérésina ; deux jours après, ils étaient dissous comme le reste de l'armée. Envoyer des renforts, c'était augmenter les pertes ; et l'on reconnut enfin qu'il fallait empêcher les troupes neuves de se mettre en contact avec cette multitude en désordre, à laquelle on ne peut plus donner le nom d'armée. Le roi de Naples disait hautement qu'en lui laissant le commandement, l'Empereur avait

exigé le plus grand sacrifice qu'il pût attendre de son dévouement. Les forces physiques et morales du prince de Neufchâtel étaient entièrement épuisées. Si maintenant Votre Majesté me demandait quel doit être le terme du mouvement rétrograde, je lui répondrais que l'ennemi est maître de le fixer. Je ne crois pas que les Prussiens fassent de grands efforts pour défendre leur territoire. M. de Narbonne, que j'ai vu à Berlin, et qui était chargé de lettres de l'Empereur pour le roi de Prusse, m'a dit que les dispositions de ce prince et de son premier ministre étaient favorables; mais il ne se dissimulait pas que celles de la nation ne sont pas les mêmes. Déjà plusieurs rixes s'étaient engagées entre les habitants de Berlin et des soldats de la garnison française; et, en traversant la Prusse, j'ai eu lieu de m'assurer que l'on ne pouvait guère compter sur cette alliée de nouvelle date.

Il paraît aussi que, dans l'armée autrichienne, les officiers déclamaient publiquement contre la guerre.

Quelque triste que soit ce tableau, je crois l'avoir peint sans exagération, et l'avoir observé de sang-froid. Mon opinion sur l'étendue du mal est la même que lorsque j'étais plus voisin du théâtre. »

Clarke à Joseph. Paris, 4 janvier 1813.

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire d'Arevalo le 30 novembre, ainsi que le billet daté de Madrid le 4 décembre, et je me suis empressé de les mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale. L'Empereur pense que Votre Majesté aura été instruite, par le 29ᵉ bul-

letin, de l'état où se trouvent les affaires du Nord ; il est facile de comprendre qu'elles exigent tous nos soins et nos efforts, et qu'il faut par conséquent y subordonner les affaires d'Espagne. Dans ces circonstances, l'Empereur juge convenable que Votre Majesté se transporte de sa personne, avec son quartier général, à Valladolid, et ne fasse occuper Madrid que par une des extrémités de la ligne. Par là, les communications du quartier général avec la France seront à la fois plus courtes et plus assurées, et la partie du nord de l'Espagne bien mieux à l'abri de tout événement. L'Empereur désire aussi que Votre Majesté s'applique, dans cette nouvelle position, à profiter de l'inaction des Anglais pour pacifier la Navarre, la Biscaye et la province de Santander. L'accroissement successif des bandes dans cette partie a rendu le général Caffarelli trop faible pour faire face à tout. Obligé de faire escorter des convois, d'assurer les communications, de garder la partie de la côte qui est à nous, de recueillir des contributions et des subsistances, il faut encore qu'il reprenne aux ennemis les points dont ils se sont emparés, et qu'on puisse enfin les chasser de Santander, de Castro, de Berméo et de Bilbao. L'appui et les secours de Votre Majesté lui en facilitent les moyens, et la tranquillité du nord de l'Espagne en sera le résultat. Quant aux différentes demandes contenues dans les lettres de Votre Majesté, j'aurai soin d'y répondre successivement, et je la prie de compter sur mon empressement à faire tout ce qui dépendra de moi pour y satisfaire. »

Clarke à Soult. Paris, 4 janvier 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les diverses dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser par le colonel Brun, sous les dates des 16 et 29 octobre, 8, 23, 24, 25, 28 et 29 novembre, et 1er décembre, et j'ai eu soin de les mettre sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté étant de retour à Paris quelques jours avant l'arrivée de vos lettres, le colonel Brun a pu lui remettre directement celle dont il était porteur; et l'Empereur, en me renvoyant la demande qu'elle contenait, m'a autorisé à vous accorder un congé pour revenir à Paris, que vous trouverez joint à ma lettre de ce jour. Quant aux objets relatifs à l'armée que vous commandez, j'adresserai les réponses que je serai appelé à y faire au général désigné pour vous remplacer dans le commandement de l'armée du midi. »

Clarke à Jourdan. Paris, 4 janvier 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les quatre dépêches que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, en date d'Arevalo, le 30 novembre dernier; j'en ai mis immédiatement le contenu sous les yeux de l'Empereur, qui, ainsi que vous avez déjà pu l'apprendre, est de retour dans sa capitale depuis quinze jours.

Je me suis également occupé de tous les ordres à donner sur les divers objets de service courant que contiennent ces dépêches.

J'écris à Sa Majesté Catholique par le même courrier qu'à Votre Excellence, et je lui transmets des ordres particuliers de l'Empereur, qui vont apporter quelques changements dans les positions et

l'emplacement des armées du Portugal, du centre et midi, tels que le roi les a dernièrement déterminés.

L'Empereur a autorisé le maréchal duc de Dalmatie à quitter le commandement de l'armée du midi, et à revenir en France. Sa Majesté Catholique, que j'informe de cette décision, vous fera connaître les dispositions nouvelles qui doivent en résulter, surtout en ce qui vous concerne personnellement.

Je ne finirai point, Monsieur le maréchal, sans vous transmettre l'assurance que l'Empereur a eu sous les yeux tous les détails des dernières opérations qui ont rejeté les Anglais en Portugal, et qu'il n'ignore point combien, dans le cours de ces opérations, Sa Majesté Catholique a eu à se louer de votre dévouement et de vos services. »

Clarke à Joseph. Paris, 14 janvier 1813.

« Sire, depuis le billet que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 4 décembre, et dont j'ai eu celui d'accuser réception par ma lettre du 4 janvier, je suis sans nouvelles directes de Madrid, ce qui annonce toujours une grande difficulté pour les communications. J'espère toutefois que ma lettre, dont le duplicata est parti le 8 de ce mois, sera parvenue à sa destination, et que le changement désiré par l'Empereur rendra les communications plus faciles. L'accroissement des bandes dans l'arrondissement de l'armée du nord a mis le général Caffarelli dans l'embarras pour faire face à tout, ses forces étant insuffisantes pour garder les communications, escorter les convois, retirer les contributions et assurer ses subsistances. Peut-être ce général, par

un emploi mieux combiné de ses moyens, eût-il pu suppléer au petit nombre de ses troupes; et je pense qu'avec plus d'activité, de suite et de méthode dans ses opérations, il aurait eu plus de succès. Quoi qu'il en soit, l'Empereur a pris le parti de rappeler le général Caffarelli auprès de sa personne, et de confier le commandement de l'armée du nord au général Clausel. Ce général, qui a commandé l'armée du Portugal dans des circonstances très-critiques, a déployé à cette époque beaucoup de fermeté, de sagesse, et d'expérience de la guerre. En obtenant la confiance de l'armée, il a mérité celle de l'Empereur, qui lui en donne aujourd'hui un témoignage dont j'espère que Votre Majesté aura lieu d'être satisfaite. Rentré en France depuis peu, à cause de sa blessure, l'arrivée du général Clausel à l'armée du nord pourrait éprouver quelques délais; mais je n'ai pas voulu différer plus longtemps à prévenir Votre Majesté de cette nouvelle disposition de l'Empereur, qui doit avoir une influence avantageuse sur les affaires du nord de l'Espagne. La force des bandes s'est tellement accrue, que l'Aragon en éprouve aussi les fâcheux effets, et que les communications sont gênées dans cette province comme ailleurs. Depuis le 7 décembre je n'ai point de lettres du maréchal duc d'Albuféra, qui à cette époque se plaignait également de n'avoir aucune nouvelle directe de Votre Majesté. Il est temps de s'occuper sérieusement à améliorer cet état de choses, et j'espère que l'inaction des Anglais nous en fournira le temps et les moyens. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 7. J'espère qu'à cette heure le général Guye sera arrivé à Valence, et que le convoi pourra se mettre en route directement avec les troupes de l'armée du midi. — Je suis fort reconnaissant des efforts que vous avez faits pour me procurer de l'argent, dans un moment où la réunion de tant de troupes dans les provinces du centre le rend si nécessaire. — J'ai su en même temps l'arrivée de l'Empereur à Paris, et celle de huit courriers de France à Burgos ; je les attends bientôt. — Joseph à Suchet. Madrid, 18 janvier 1813.

Vous devez voir, par le mouvement que je fais faire à l'armée du midi, que nous ne vous oublions pas : les événements et les instructions que j'attends de Paris décideront du reste. — Ne doutez pas de mon amitié.

Mille amitiés à votre femme. »

« Sire, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 4 de ce mois, pour lui faire connaître les intentions de l'Empereur au sujet des affaires d'Espagne, et la nécessité de transporter le quartier général de Madrid à Valladolid. Cette dépêche a été expédiée par duplicata et triplicata, et j'ignore encore si elle est parvenue à Votre Majesté. Depuis sa dépêche de Madrid du 4 décembre, je suis privé de ses lettres, et ce long silence me prouve que les communications de Madrid à Vittoria restent constamment interceptées. Il est vrai que les opérations du général Caffarelli, qui s'est porté avec toutes ses troupes disponibles sur la côte de Biscaye pour dégager Santona, — Clarke à Joseph. Paris, 29 janvier 1813.

fortement menacée par l'ennemi, et parcourir la côte, a donné aux bandes de la Castille une facilité entière d'intercepter la route de Burgos à Vittoria. Les dernières nouvelles que je reçois à l'instant de l'armée du Portugal sont du 5 janvier. Cet état de choses rend toujours plus nécessaire de s'occuper très-sérieusement et très-instamment de balayer les provinces du nord, et deles délivrer enfin de ces bandes, qui ont augmenté en force et en consistance à un point qui exige indispensablement toute notre attention et tous nos efforts. Cette pensée a tellement attiré l'attention de l'Empereur, que Sa Majesté Impériale m'a réitéré quatre fois successivement l'ordre exprès de renouveler encore l'expression de ses intentions, que j'ai déjà adressée à Votre Majesté par ma lettre du 4 janvier, pour l'engager à revenir à Valladolid, à garder Madrid par une division seulement, et à concentrer ses forces de manière à pouvoir envoyer des troupes de l'armée du Portugal vers le nord, en Navarre et en Biscaye, afin de délivrer ces provinces et d'y rétablir la tranquillité. Le général Reille, également frappé de l'état des choses dans le nord de l'Espagne, a bien compris la nécessité de prendre un parti décisif à cet égard. Il m'a transmis à cette occasion la lettre qu'il a eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 13 octobre dernier; et j'ai vu qu'il lui a présenté un tableau frappant et vrai de la situation des affaires, qui vient entièrement à l'appui de ma dépêche du 4 courant. Quant à l'occupation de Madrid, l'Empereur m'ordonne de mettre sous les yeux de Votre Majesté le danger qu'il y aurait, dans

l'état actuel des affaires, de vouloir occuper cette capitale comme point central, et d'y avoir encore des hôpitaux et établissements qu'il faudrait abandonner à l'ennemi, au premier mouvement prononcé qu'il ferait vers le nord. Cette considération seule doit l'emporter sur toute autre, et je n'y ajouterai que le dernier mot de l'Empereur à ce sujet : c'est que toutes les convenances, dans la position de l'Europe, veulent que Votre Majesté occupe Valladolid et pacifie le nord. Le premier objet rempli facilitera beaucoup le second; et pour y contribuer par tous les moyens pour économiser un temps précieux, et mettre à profit l'inaction des Anglais, je transmets directement, aux généraux commandant en chef les armées du nord et du Portugal, les ordres de l'Empereur pour que leur exécution ne souffre aucun retard, et que ceux de Votre Majesté pour appuyer et consolider leurs opérations n'éprouvent ni lenteur ni difficulté lorsqu'ils parviendront à ces généraux. Je joins ici copie de mes lettres, sur lesquelles j'ai toujours réservé les ordres que Votre Majesté jugera à propos de donner pour l'entière exécution de ceux de l'Empereur. Ma lettre était terminée lorsqu'un aide de camp du maréchal Jourdan est arrivé avec plusieurs dépêches, dont la dernière est du 24 décembre. J'ai eu soin de les mettre sous les yeux de l'Empereur; mais leur contenu ne saurait rien changer aux intentions de Sa Majesté Impériale, et ne peut que confirmer les observations qui se trouvent dans ma lettre. J'ai l'honneur d'écrire encore à Votre Majesté par le retour

de l'officier porteur des dépêches de M. le maréchal Jourdan. »

Clarke à Joseph. Paris, 3 février 1813.

« Sire, depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 29 janvier, l'Empereur, après avoir pris connaissance des dépêches apportées par l'aide de camp du maréchal Jourdan, me charge encore de réitérer son intention formelle, et déjà deux fois transmise à Votre Majesté, qu'elle porte son quartier général à Valladolid, afin de pouvoir s'occuper efficacement de soumettre et pacifier le nord. Par une conséquence nécessaire de ce changement, Madrid ne doit être occupé que par l'extrémité de la gauche, de manière à ne plus faire partie essentielle de la position générale, et à pouvoir être abandonné sans inconvénient, au cas qu'il soit nécessaire de se réunir sur un autre point. Cette nouvelle disposition procure à Votre Majesté les moyens de faire refluer des forces considérables dans le nord et jusqu'à l'Aragon, pour y détruire les rassemblements qui existent, occuper en force tous les points importants, interdire l'accès des côtes aux Anglais, et opérer la soumission entière du pays. Il est donc d'une importance extrême, pour parvenir à ce but, de profiter de l'inaction des Anglais, qui permet en ce moment l'emploi de tous nos moyens contre les insurgés, et doit amener promptement leur entière destruction, si les opérations entreprises pour cet effet sont conduites avec l'activité, l'énergie et la suite qu'elles exigent. Votre Majesté a pu se convaincre, par la longue et

constante interruption des communications, autant que par les rapports qui lui sont parvenus, de toute l'étendue du mal, et de la nécessité d'y porter remède. On ne peut donc mettre en doute son empressement à remplir les intentions de l'Empereur sur ces points importants. Des changements qui ont eu lieu pour le commandement en chef des armées du midi, du nord et du Portugal, me font espérer que Votre Majesté n'éprouvera plus aucune difficulté pour l'exécution de ses ordres, et que tout marchera au même but sans contradiction et sans obstacle. Ces nouvelles dispositions me dispensent de répondre à différentes observations contenues dans les lettres de Votre Majesté, et m'engagent à attendre qu'elle me fasse connaître les résultats des changements ordonnés par l'Empereur. Je ne dois pas oublier de prévenir Votre Majesté d'un ordre que Sa Majesté Impériale m'a chargé de transmettre directement à M. le général Reille pour lui faire envoyer une division de son armée en Navarre, dont la situation exige impérieusement des secours prompts et efficaces. Cette disposition ne peut contrarier aucune de celles que Votre Majesté sera dans le cas d'ordonner à l'armée du Portugal pour concourir au même but, et amener la soumission des provinces du nord de l'Espagne. »

Clarke à Jourdan. Paris, 3 février 1813.

« Monsieur le maréchal, par la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 29 janvier, j'ai eu soin d'accuser réception de celles que vous m'avez adressées sous les dates des 9, 20, 21

et 23 décembre. La plus grande partie des détails qu'elles contiennent portent sur des objets qui doivent changer de face par les nouvelles dispositions ordonnées sur plusieurs points. Le congé accordé au maréchal duc de Dalmatie, et le rappel du général Caffarelli ; les mouvements des troupes et les changements prescrits dans la composition de quelques armées ; l'ordre donné par l'Empereur pour que Sa Majesté Catholique transporte son quartier général à Valladolid, sont autant de dispositions qui doivent amener des résultats différents du précédent état de choses. C'est après l'exécution de ces mouvements ordonnés qu'on pourra juger de leur influence sur la situation des affaires et des nouvelles combinaisons qu'ils amèneront. En attendant, je ne puis que vous réitérer, Monsieur le maréchal, ce que j'ai eu soin de faire connaître en détail à Sa Majesté Catholique : c'est que toutes les convenances, dans l'état de l'Europe, exigent que le roi porte son quartier général à Valladolid, et s'occupe exclusivement de soumettre et pacifier entièrement le nord de l'Espagne. Les progrès effrayants des bandes, l'interruption presque totale des communications avec la France, l'occupation de plusieurs points de la côte par les Anglais et les insurgés, tout impose la nécessité de mettre un terme aux maux qui existent, et de prévenir ceux qui nous menacent. Il faut donc renoncer pour le moment à faire de Madrid le point central des opérations, et ne l'occuper que par l'extrémité de la gauche, pour faire refluer des forces considérables

dans le nord et même dans l'Aragon. L'Empereur tient si fortement à cette idée, qu'il m'a prescrit d'envoyer ordre sur ordre au roi, pour que le changement de quartier général s'opère le plus promptement possible, et que Sa Majesté Catholique s'occupe ensuite avec la plus grande activité de toutes les dispositions nécessaires pour soumettre le nord de l'Espagne. Je viens de transmettre directement au général Reille l'ordre d'envoyer sans délai une division en Navarre, qui a un besoin urgent de secours pour le maintien des communications; et le roi disposera du reste, selon les circonstances. Il est très-essentiel de profiter de l'inaction des Anglais pour parvenir à ce but important, que nous pourrions difficilement atteindre si nous laissions écouler un temps précieux. Je ne doute pas, Monsieur le maréchal, de votre empressement à seconder les dispositions de Sa Majesté Catholique, et à remplir en tout ce qui dépendra de vous les intentions de l'Empereur. »

Clarke à Joseph. Paris, 12 février 1813.

« Sire, par ma lettre de ce jour, numéro 1er, j'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Majesté les intentions de l'Empereur sur les opérations à suivre en Espagne. La présente aura pour but de répondre plus particulièrement à la lettre dont Votre Majesté m'a honoré en date du 8 janvier, et que j'ai eu soin de mettre sous les yeux de l'Empereur. Les plaintes qu'elle contient sur la conduite du maréchal duc de Dalmatie et du général Caffarelli deviennent aujourd'hui sans objet, par l'éloi-

gnement de ces deux généraux en chef. Je dois cependant prévenir Votre Majesté qu'ayant fait connaître au général Caffarelli qu'on se plaignait à Madrid de ne point recevoir de compte de l'armée du nord, ce général nous répond, sous la date du 27 janvier, qu'il a eu l'honneur de rendre à Votre Majesté des comptes extrêmement fréquents, qu'il lui a envoyé la situation de l'armée, et des doubles des rapports qui me sont adressés. Le général Caffarelli ajoute qu'il avait demandé à Votre Majesté d'ordonner que deux divisions de l'armée du Portugal vinssent appuyer les opérations de l'armée du nord, et il pense que ces lettres se seront croisées avec les dépêches de Madrid, parce que les courriers ont éprouvé beaucoup de retard; mais il y a lieu de présumer que ce qui a été adressé de l'armée du nord a dû parvenir à Madrid avant la fin de janvier. Votre Majesté réitère dans sa lettre du 8 janvier ses demandes relativement aux besoins de l'armée. Toutes ont été mises sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté Impériale m'ordonne de répondre, au sujet des fonds dont la demande se trouve dans plusieurs dépêches précédentes, que l'argent nécessaire aux armées d'Espagne se serait trouvé dans ces riches et fertiles provinces dévastées par les bandes et par les juntes insurrectionnelles; qu'en s'occupant avec l'activité et la vigueur convenables pour rétablir l'ordre et la tranquillité, on y gagnera toutes les ressources qu'elles peuvent encore offrir, et que le temps ramènera dans toute leur étendue. C'est donc un motif de plus pour Votre Majesté

d'employer tous les moyens dont elle dispose pour mettre fin à cette guerre interne, qui trouble le repos des habitants paisibles, ruine le pays, fatigue nos armées, et les prive de tous les avantages qu'elles trouveraient dans l'occupation tranquille de ces belles contrées. L'Aragon et la Navarre, aujourd'hui sous les lois de Mina, alimentent de leurs productions et de leurs revenus cette lutte désastreuse : il est temps de mettre un terme à cet état de choses, et de faire rentrer dans les mains du gouvernement légitime les ressources d'un pays florissant lorsqu'il est paisible, mais qui ne servent aujourd'hui qu'à son détriment. »

Clarke à Joseph. Paris, 12 février 1813.

« Sire, j'ai eu l'honneur d'écrire trois fois à Votre Majesté dans le courant de janvier, pour lui transmettre les intentions de l'Empereur sur la conduite des affaires en Espagne, et j'ai eu soin de faire expédier toutes mes dépêches au moins par triplicata, tellement que je puis et dois espérer aujourd'hui qu'elles sont parvenues à leur destination. Je reçois en ce moment le duplicata d'une lettre de Votre Majesté, en date du 8 janvier, dont le primata n'est point arrivé, et j'y vois une nouvelle preuve de la difficulté toujours subsistante de communication. Les inconvénients de cet état de choses deviennent plus sensibles dans les circonstances actuelles, où il était d'une haute importance que les ordres de l'Empereur reçussent une prompte exécution. Sa Majesté Impériale, pénétrée de cette idée, attend avec une véritable impatience de savoir ce qui s'est

opéré à Madrid d'après ses instructions; et cette attente, journellement déçue, lui fait craindre qu'on n'ait perdu un temps précieux, les Anglais étant depuis plus de deux mois dans l'impuissance de rien faire. L'Empereur espère du moins que lorsque Votre Majesté aura eu connaissance du 29e bulletin, elle aura été frappée de la nécessité de se mettre promptement en communication avec la France, et de l'assurer par tous les moyens possibles. On ne peut parvenir à ce but qu'en faisant refluer successivement les forces dont Votre Majesté peut disposer sur la ligne de communication de Valladolid à Bayonne, et en portant en outre les forces suffisantes en Navarre et en Aragon pour combattre avec avantage et détruire les bandes qui dévastent ces provinces.

L'armée du Portugal, combinée avec celle du nord, est bien suffisante pour remplir cet objet; tandis que les armées du centre et du midi, occupant Salamanque et Valladolid, présentent assez de forces pour soutenir les Anglais en échec, en attendant les événements. L'Empereur m'ordonne de réitérer à Votre Majesté que l'occupation de Valladolid, comme quartier général et résidence pour sa personne, est un préliminaire indispensable à toute opération. C'est de là qu'il faut diriger sur la route de Burgos, et successivement sur tous les points convenables, les forces disponibles qui doivent renforcer ou seconder l'armée du nord. Madrid et même Valence ne peuvent être considérés, dans ce système, que comme des points à occuper par l'extrémité gauche

de la ligne, et nullement comme lieux à maintenir exclusivement par une concentration de forces. Valladolid et Salamanque deviennent aujourd'hui les points essentiels entre lesquels doivent être réparties des forces prêtes à prendre l'offensive contre les Anglais et à faire échouer leurs projets. L'Empereur est instruit qu'ils se renforcent en Portugal, et qu'ils paraissent avoir le double projet ou de pousser en Espagne, ou de partir du port de Lisbonne pour faire une expédition de 25 mille hommes, partie Anglais, partie Espagnols, sur un point quelconque des côtes de France pendant que la lutte sera engagée dans le Nord. Pour empêcher l'exécution de ce plan, il faut être toujours en mesure de se porter en avant, et menacer de marcher sur Lisbonne ou de conquérir le Portugal. En même temps il faut conserver des communications aussi sûres que faciles avec la France, pour être promptement instruit de tout ce qui s'y passe; et le seul moyen d'y parvenir est d'employer le temps où les Anglais sont dans l'inaction pour pacifier la Biscaye et la Navarre, comme j'ai eu soin de le faire connaître à Votre Majesté dans mes précédentes. La sollicitude de l'Empereur pour les affaires d'Espagne lui ayant fait réitérer à plusieurs reprises et reproduire sous toutes les formes ses intentions à cet égard, je ne puis achever mieux de les remplir qu'en récapitulant les idées principales que j'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Majesté. Occuper Valladolid et Salamanque, employer avec la plus grande activité possible tous les moyens pour pacifier la Navarre et

l'Aragon, maintenir des communications très-rapides et très-sûres avec la France, rester toujours en mesure de prendre l'offensive au besoin : voilà ce que l'Empereur me prescrit de faire considérer à Votre Majesté comme instruction générale pour toute la campagne, et qui doit faire la base de ses opérations. J'ai à peine besoin d'ajouter que, si les armées françaises en Espagne restaient oisives et laissaient les Anglais maîtres de faire des expéditions sur nos côtes, la tranquillité de la France serait compromise, et la décadence de nos affaires en Espagne en serait l'infaillible résultat. »

Clarke à Jourdan. Paris, 12 février 1813.

« Monsieur le maréchal, la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 3 courant a pu lui faire connaître combien il était instant de mettre à exécution les derniers ordres de l'Empereur, et d'opérer dans la situation des armées actives d'Espagne des changements réclamés à la fois et par l'intérêt local et par les convenances générales de l'état actuel de l'Europe. L'Empereur ne me permet pas d'attendre l'avis des dispositions que le roi a dû faire en conformité de ses instructions, et j'écris de nouveau à Sa Majesté Catholique en même temps qu'à Votre Excellence, pour lui réitérer ces instructions et y ajouter de nouveaux développements.

Le roi vous communiquera sans doute, Monsieur le maréchal, les observations détaillées que je lui ai transmises de la part de Sa Majesté Impériale. Je me borne donc ici à vous dire qu'il n'y a pas un instant à perdre pour que le quartier général de Sa Majesté

Catholique soit transporté à Valladolid. Depuis quelques mois (et la difficulté actuelle des communications en est une des preuves sans nombre) la situation des provinces du nord a empiré d'une manière effrayante : on aurait pu, depuis la retraite et pendant l'inaction actuelle des Anglais, en diminuer les progrès, et le temps que l'on a perdu est presque irréparable ; mais il le deviendrait tout à fait, pour peu que l'on tardât à y porter remède. Aussi j'ai donné et je renouvelle au général Reille l'ordre d'envoyer sans délai au général Caffarelli et au général Clausel, son successeur, tous les renforts dont l'armée du nord a besoin, et qui sont surtout nécessaires en Navarre, où Mina a acquis une supériorité décidée. L'Empereur veut, Monsieur le maréchal, que Sa Majesté Catholique, une fois établie à Valladolid, tourne toute son attention et ses forces vers la pacification du nord de l'Espagne, sans cesser cependant de menacer le Portugal. Il est en effet de la plus haute importance que les Anglais ne puissent jamais penser à affaiblir l'armée qui couvre Lisbonne, sans craindre de voir Sa Majesté Catholique se porter sur cette capitale. En un mot, détruire les bandes du nord, rétablir et assurer les communications avec la France, et se tenir toujours prêt à prendre l'offensive sur les Anglais, tel est le triple but que le roi doit se proposer pour toute la durée de la campagne prochaine : il ne faut pas que les Anglais puissent quitter le Portugal pour venir insulter la France.

La présente lettre, Monsieur le maréchal, est ac-

composée de quadruplicata, triplicata et duplicata des diverses dépêches que j'ai eu l'honneur de vous adresser successivement; j'attends avec impatience la nouvelle qu'elles sont arrivées à leur destination, et que les ordres de l'Empereur ont été aussitôt mis à exécution. »

[illegible]

« Monsieur le maréchal, je vous préviens que le ministre de la guerre, par sa lettre du 4 janvier, me mande que l'intention de l'Empereur est que je transporte mon quartier général à Valladolid, et que je ne fasse occuper Madrid et Tolède que par une extrémité de la ligne, afin de porter des secours dans les provinces du nord de l'Espagne. J'ai, en conséquence, donné ordre au maréchal Soult de ne laisser qu'une avant-garde sur la rive gauche du Tage, et de rappeler ses troupes sur la rive droite. Aussitôt que ce mouvement sera opéré, le maréchal Soult enverra des troupes pour occuper la province d'Avila, en remplacement de celles de l'armée du Portugal, qui se replieront sur la province de Salamanque. Il enverra aussi des troupes pour occuper Madrid et ses environs, en remplacement des troupes de l'armée du centre, qui se dirigeront sur Burgos, afin de coopérer avec l'armée du nord à la destruction des bandes qui infestent ces provinces. Je me propose de partir le 28 de ce mois, avec mon état-major général et avec ma garde, pour aller établir mon quartier général à Valladolid. Vous sentez, Monsieur le maréchal, que ces mouvements projetés sont subordonnés à ceux que

l'ennemi pourrait faire; mais il n'en est pas moins vrai que l'Empereur, ayant désigné Valladolid, au lieu de Madrid, pour base d'opération, et ayant déterminé que cette place et celle de Tolède seraient occupées par une des extrémités de la ligne, je me trouve hors d'état de vous secourir dans le royaume de Valence. Le ministre de la guerre vous aura, sans doute, communiqué les intentions de Sa Majesté l'Empereur; mais, à tout événement, j'ai cru devoir vous faire part de ces nouvelles dispositions, afin que vous puissiez agir suivant les circonstances.

Agréez, Monsieur le maréchal, mon sincère attachement. »

Clarke à Joseph. Paris, 25 février 1813.

« Sire, j'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que j'ai reçu des lettres du duc d'Albuféra datées de Valence, et qui vont jusqu'au 10 de ce mois. Il m'annonce que l'ennemi se renforce devant lui de manière à lui causer de l'inquiétude, et sollicite vivement l'envoi de quelques secours, qu'il fait envisager comme absolument nécessaires dans sa position. Il y a déjà longtemps que le duc d'Albuféra a manifesté des craintes sur les projets de l'ennemi, et qu'il se croit trop faible pour lui faire tête en se maintenant dans le pays. Il pense également qu'il n'a aucun secours à attendre de Votre Majesté, et se regarde comme entièrement abandonné à ses propres forces. Cependant il m'a rendu compte, sous la date du 29 janvier, qu'une division de l'armée du midi, commandée par le général Darricau, a communiqué à Requena avec ses avant-postes, et qu'il a mis

sous son escorte le convoi destiné pour Madrid, qui devait passer par Saragosse. L'ennemi, à l'approche du général Darricau, s'est retiré jusqu'à Murcie, ce qui prouve sa circonspection et fait voir qu'il n'est pas encore à redouter. Je mande au duc d'Albuféra que Votre Majesté a dû quitter Madrid pour se rendre à Valladolid, et qu'elle est chargée de faire marcher des troupes en Navarre et en Aragon pour y établir la tranquillité, ce qui doit nécessairement influer sur sa position à Valence. En effet, le duc d'Albuféra, inquiet sur la situation de l'Aragon, s'est vu obligé d'envoyer des troupes pour renforcer le général Paris, dégager les environs de Saragosse, et garder ses communications avec la France. Ce détachement affaiblit beaucoup la petite armée du maréchal, et rend toujours plus difficile la tâche qui lui est imposée de garder plusieurs places et une vaste étendue de pays, en faisant tête à un ennemi dont il évalue la force à environ 50 mille hommes. Votre Majesté verra dans cet exposé un motif de plus pour exécuter, sans perte de temps, les dispositions prescrites par l'Empereur, et faire les plus grands efforts pour pacifier l'Aragon, la Navarre et le nord de l'Espagne. Les forces dont Votre Majesté peut disposer lui donnent, à cet égard, tous les moyens dont elle a besoin, et permettront au maréchal duc d'Albuféra de rappeler de l'Aragon les troupes qu'il est forcé d'y tenir pour conserver Saragosse et sa ligne de communication. J'espère que, par ce moyen, il parviendra à se maintenir devant un ennemi à la vérité

peu redoutable, mais qu'une trop grande supériorité de nombre pourrait enfin rendre dangereux. »

« Sire, depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté sous la date du 12 février, en réponse à sa dépêche du 8 janvier, venue par duplicata, j'en ai reçu une nouvelle de Votre Majesté sous la même date, dont la seconde partie se trouve entièrement identique avec la lettre à laquelle j'ai répondu. Le commencement de cette dernière n'est que l'exposé des besoins déjà connus de l'armée d'Espagne, et de la pénurie de fonds dont se plaint Votre Majesté. J'ai eu soin de mettre cette dépêche, ainsi que la première, sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté Impériale m'a chargé, en renvoyant le général Lucotte, de lui remettre une copie de la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté, et m'a ordonné en même temps de lui réitérer, par la présente, tout ce que je lui ai déjà fait connaître des intentions de l'Empereur sur la conduite de la guerre en Espagne. J'espère toutefois qu'à l'arrivée du général Lucotte le quartier général se trouvera, selon les intentions de l'Empereur, déjà placé à Valladolid, et que les dispositions convenables auront été prises pour ramener la tranquillité dans la Navarre et l'Aragon, par l'envoi des forces nécessaires pour assurer cette opération. Madrid restera occupé par un corps volant, et l'intention de l'Empereur est aussi que Salamanque et Léon le soient. Mais Sa Majesté Impériale pense que tous les hôpitaux doivent être à Valladolid, Burgos, Vittoria,

Clarke à Joseph. Paris, 26 février 1813.

Tolosa et Pampelune. L'Empereur désire, en outre, que Votre Majesté fasse préparer un équipage de siége à Burgos pour menacer Ciudad-Rodrigo, et faire craindre par là aux Anglais une invasion en Portugal. Cette mesure doit beaucoup contribuer à les tenir en échec, et il n'y a pas de temps à perdre pour l'employer. Sa Majesté Impériale m'ordonne également de faire savoir à Votre Majesté qu'il est important de mettre sur Madrid et sur Tolède de fortes contributions, et de les faire payer exactement : ce moyen de pourvoir aux besoins de l'armée est commandé par les circonstances, et remédiera, pour le moment, à la pénurie dont Votre Majesté se plaint. Une autre mesure importante est encore prescrite par l'Empereur, qui voudrait que Votre Majesté fasse ses dispositions pour recevoir deux fois par semaine le courrier de Bayonne : l'interruption constante dans les communications avec la France est nuisible sous tous les rapports, souvent inquiétante, et peut devenir plus fâcheuse encore, selon les événements. Il est donc indispensable de s'en occuper sérieusement ; et lorsque la communication sera établie et bien assurée, l'Empereur veut qu'elle soit rendue aussi prompte que possible, et, pour cet effet, que les courriers, escortés par des détachements d'infanterie, aillent de Bayonne à Valladolid, et *vice versa*, en faisant au moins une lieue par heure sans discontinuer. Telles sont les intentions de Sa Majesté Impériale, sur la prompte exécution desquelles je ne puis trop particulièrement insister. Votre Majesté en jugera fa-

cilement toute l'importance, et je dois croire qu'elle n'éprouvera maintenant aucun obstacle de la nature de ceux dont elle a eu jusqu'à présent lieu de se plaindre. J'espère en recevoir bientôt l'assurance, et que des communications libres et rapides me mettront à portée d'être plus régulièrement informé de tout ce qui concerne Votre Majesté. »

Clarke à Jourdan. Paris, 26 février 1813.

« Monsieur le maréchal, je vois, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 janvier dernier, que Votre Excellence se trouvait à cette époque retenue au lit par une indisposition, et qu'elle avait été forcée de cesser, pendant quelques jours, ses fonctions accoutumées auprès de Sa Majesté Catholique. Je regrette de devoir à une cause semblable la privation de quelques détails sur les événements partiels qui se sont opérés, par ordre du roi, aux armées du centre et du midi, et que Sa Majesté a négligé de me faire connaître. Je n'en remercie pas moins Votre Excellence de son attention à me transmettre dans cet intervalle le peu de ces détails qui sont parvenus à sa connaissance. Après les quatre dépêches que j'ai eu successivement l'honneur de vous adresser, toujours accompagnées des copies de celles qui les ont précédées, je regarde comme inutile de revenir sur les instructions qui en faisaient la base; et je dois supposer sans aucune espèce de doute, non-seulement que vous êtes instruit, ainsi que Sa Majesté Catholique, des dernières instructions de l'Empereur, mais encore que les armées du Portugal, du centre et du midi sont ac-

tuellement en plein mouvement, pour prendre les positions qui leur ont été assignées. Je pense donc que la présente dépêche vous trouvera à Valladolid, et que le quartier général de Sa Majesté Catholique y sera parfaitement.

Les obstacles que mes dépêches pour Madrid ont éprouvés depuis quelque temps pour arriver à leur destination ont produit les résultats les plus fâcheux. Il était de toute importance, au commencement de janvier, que l'armée du nord fût secourue dans ses opérations contre les bandes, et que l'armée du Portugal détachât une ou deux divisions pour l'appuyer. Ces renforts ont en vain été demandés au général Reille par le général Caffarelli. Le général Reille ne recevant point mes courriers, n'ayant point d'ordre du roi, n'a pas cru pouvoir, avec l'armée anglaise en tête, risquer de s'affaiblir. Dans cet intervalle, les insurgés du Guipuscoa, de la Navarre et de l'Aragon, qui depuis six mois s'organisent, s'accroissent et s'exercent, ont fait des progrès prodigieux; ils ont formé des corps nombreux et redoutables, qui ne craignent plus, à forces égales, la rencontre de nos troupes. Ils ont reçu des Anglais, et reçoivent tous les jours par la côte, des armes, des munitions et même du canon; enfin ils commencent à faire des siéges, et, le 11 du courant, Mina a attaqué et pris la petite ville de Taffala, à quelques lieues du général Abbé, qui a en vain tenté, avec une portion de la garnison de Pampelune, de porter secours aux assiégés. Après trois jours de combat opiniâtre, la garnison a été obligée de capituler. L'on

craint maintenant pour Tudela, et il n'est pas jusqu'à Saragosse qui n'inspire des inquiétudes.

Ce tableau, quelque abrégé qu'il soit, vous dit, Monsieur le maréchal, que la pacification du nord de l'Espagne est en ce moment un objet de la plus haute importance. Aussi me paraît-il devoir occuper tous les efforts du roi, dût l'armée du Portugal presque entière refluer dans les provinces du nord, pour étouffer l'insurrection.

J'ai informé Sa Majesté Catholique, et vous devez être instruit, Monsieur le maréchal, que le général Clausel a été désigné par l'Empereur pour prendre le commandement de l'armée du nord en remplacement du général Caffarelli, qui a dû partir le 18 pour rentrer en France. Le général Clausel doit être rendu à sa destination, et j'ai même avis qu'à son entrée en Espagne, et au premier bruit de la prise de Taffala, il s'est porté, avec tout ce qu'il a trouvé de troupes sous sa main, à la poursuite de Mina. J'espère beaucoup du caractère et des moyens du général Clausel; je crois même qu'on pourrait seconder utilement ses efforts, en faisant coïncider les nouveaux mouvements des armées du centre, du Portugal et du midi avec les opérations de ce général contre les bandes. Il me paraît possible, en réoccupant Soria, et en se liant avec Tudela d'une part et Aranda de l'autre, que les bandes, poursuivies avec vivacité dans le nord, et rejetées sur la ligne de Tudela à Aranda, fussent forcées de se diviser, de tomber dans nos postes, et éprouvassent des échecs capables d'amener leur dissolution. Je vous laisse,

au surplus, Monsieur le maréchal, à développer cette idée à Sa Majesté Catholique, qui décidera jusqu'à quel point son exécution est compatible avec la direction qu'elle a déjà donnée aux armées impériales.

J'attends toujours, Monsieur le maréchal, et avec plus d'empressement que jamais, des nouvelles de Madrid qui me confirment que les intentions de l'Empereur sont connues de Sa Majesté Catholique, et que l'on s'occupe avec activité de leur exécution. »

Clarke à Joseph. Paris, 1er mars 1813.

« Sire, je remets au colonel Desprez, aide de camp de Votre Majesté, le duplicata des lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire les 25 et 26 février, et dont j'ai chargé le général Lucotte. Depuis lors, je n'ai reçu aucune lettre de Votre Majeste ni de l'armée du Portugal, non plus que de celle du midi. Les nouvelles que je reçois du nord de l'Espagne ne confirment que trop tout ce qu'indique ce long silence sur la difficulté des communications. L'Empereur voit avec un grand déplaisir cet état de choses, et réitère fréquemment l'ordre de le faire cesser. Sa Majesté vient de m'ordonner encore d'écrire pour cet objet à Votre Majesté, et de lui faire observer de nouveau que, pendant la longue inaction de l'armée du Portugal, la Biscaye et la Navarre sont compromises. Ces provinces souffrent plus que les autres, par l'ascendant que Mina y a pris et les succès qu'il a obtenus. Le général Clausel m'écrit, en date du 19 février, qu'il est instant de détruire les insurgés de ces deux provinces avant que

les Anglais entrent en campagne. Il est donc bien nécessaire que les renforts de l'armée du Portugal y arrivent sans retard. J'ai provoqué cette mesure par tous les moyens possibles, et j'ai réitéré de toutes les manières les ordres que l'Empereur m'a prescrit de donner pour cet objet. Jusqu'à présent, je n'ai aucune certitude que mes dépêches soient arrivées à leur destination; mais je dois l'espérer aujourd'hui, et j'attends avec un vif empressement de recevoir de Votre Majesté l'importante nouvelle que les ordres si souvent réitérés de l'Empereur aient enfin reçu leur exécution. Je suis bien aise d'ajouter, en terminant ma lettre, qu'il me tarde encore d'apprendre sur qui sera tombé le choix de Votre Majesté pour remplacer provisoirement le maréchal duc de Dalmatie dans le commandement de l'armée du midi. »

Clarke au général Clausel. Paris, 9 mars 1813.

« Général, en vous accusant réception de votre lettre du 19 février, je vous ai annoncé que j'entrerais avec vous dans des détails plus étendus sur les nouvelles opérations que vous avez à suivre, et sur la direction que vous devez donner à l'armée dont Sa Majesté vient de vous confier le commandement.

Le simple aperçu de tout ce qui se passe depuis cinq mois dans l'arrondissement de l'armée du nord, l'accroissement et les progrès des bandes, les entraves apportées à la liberté des communications, l'état de Pampelune d'une part et de Santona de l'autre, en montrant toute l'étendue du mal, semblent indi-

quer par là même où doivent se porter les premiers remèdes. Je viens en effet de vous tracer en peu de mots les objets principaux qui doivent fixer votre attention ; mais chacun de ces objets exige un développement particulier.

Vous n'ignorez pas, général, la consistance inquiétante que les bandes de la Navarre et de la Biscaye ont prise depuis environ sept mois : non-seulement elles se sont accrues, organisées et exercées, mais encore, secondées par toute l'exaltation qu'avait produite la bataille du 22 juillet, favorisées par l'éloignement momentané des forces que le général Caffarelli avait amenées au secours de l'armée du Portugal, elles ont réinstallé leurs administrations et leurs autorités, occupé les positions que nous avions sur la côte, établi des communications régulières avec les Anglais, réduit l'influence de nos armes presque au rayon des places occupées par nos garnisons, et pris un ascendant décidé dans le pays, dont elles consomment ou enlèvent toutes les ressources. Conduites par des chefs entreprenants, elles se sont successivement aguerries, et soutiennent actuellement, à des forces égales, la rencontre de nos troupes. Le système qu'on a suivi jusqu'ici contre elles a même favorisé leurs progrès : au lieu de les poursuivre, de les inquiéter, d'aller au-devant de leurs entreprises, on attendait la nouvelle de leurs tentatives sur un point pour s'y porter soi-même ; on agissait toujours après l'événement, et presque toujours trop tard ; on obéissait à toutes leurs impulsions, et l'on fatiguait les troupes de

courses continuelles, sans presque jamais en recueillir aucun fruit. Je crois qu'avec un système tout opposé et par un état continuel d'offensive, on doit promptement arriver à des résultats plus heureux. Du moment que les renforts que le général Reille a l'ordre de vous fournir (et qui peut-être sont rendus en ce moment sous vos ordres) seront arrivés en Navarre et dans la Biscaye, je me persuade aisément qu'avec l'activité qui vous distingue, les choses changeront promptement de face. Des poursuites vives, bien dirigées, et surtout combinées d'après la configuration topographique des lieux ; des expéditions faites à l'improviste sur les magasins des vivres des insurgés, sur leurs hôpitaux, sur leurs dépôts d'armes, et en général sur tous leurs établissements, porteront infailliblement le trouble dans leurs opérations. Après quelques affaires avantageuses contre eux, il ne faudra que quelques mesures politiques pour les désorganiser. La dispersion de leurs autorités, la rentrée de tous les jeunes gens qu'ils ont enrôlés de force, l'attention de ne leur laisser aucun repos et de les surprendre dans leurs retraites les moins accessibles, doivent finir par leur ôter toute consistance, et par rendre aux troupes de Sa Majesté la possession tranquille des pays dont toutes les ressources sont aujourd'hui entre les mains de leurs ennemis.

La liberté des communications avec la France, qui n'est pas un objet de moindre importance, est essentiellement liée au précédent. Cette liberté deviendra chaque jour plus assurée, à mesure que

les bandes perdront de leur consistance et de leurs forces. Seulement, une disposition particulière, dont l'utilité me paraît assez démontrée par l'approbation unanime des généraux qui ont commandé sur les lieux, contribuerait encore à l'affermir : ce serait d'établir de distance en distance, dans des positions choisies, et particulièrement aux embranchements des routes, de petits forts en bois, des blokhaus, qui formeraient entre eux une chaîne de postes, et s'appuieraient les uns sur les autres. On m'assure qu'à l'aide de la grande quantité de bois que fournit le pays, ces établissements seraient peu dispendieux; cette dépense a même été évaluée à 300 mille fr.

Il me reste à vous parler des places fortes de votre commandement, et surtout de Pampelune et Santona.

La conservation de ces places a toujours été, aux yeux de l'Empereur, un objet de la première importance; et cette importance est bien sentie par l'ennemi, puisque tous les efforts de Mina sont tournés depuis longtemps vers les moyens de faire tomber Pampelune, et que Santona, objet particulier d'inquiétude pour les Anglais, était dernièrement à la veille de soutenir un siége, lorsque le général Caffarelli a été obligé d'entreprendre une expédition pour la dégager. La place de Pampelune me paraît celle dont la situation peut le plus promptement s'améliorer. Il ne faut que des forces dans la Navarre pour rendre à cette place, depuis longtemps resserrée et presque affamée par Mina, la liberté de ses communications et la pleine jouissance des

ressources que présente le pays. L'arrivée d'une division de l'armée du Portugal doit bientôt contraindre Mina à changer de rôle, et je crois déjà même pouvoir compter sur ce résultat comme très-prochain.

Il n'en est pas de même de Santona, dont la possession ne peut être regardée comme assurée qu'après le succès de quelques opérations préliminaires qui pourront coûter quelques efforts. Il est dans la volonté de l'Empereur que cette place soit approvisionnée par la marine, et par des expéditions préparées dans les ports de Bayonne et de Saint-Sébastien; mais la marine n'a jamais voulu, même avec des vents favorables et en l'absence des croisières ennemies, entreprendre aucune expédition pour Santona, que les positions de la côte de Biscaye, intermédiaires entre cette place et les ports d'expédition, ne fussent occupées par nos troupes. Ces positions, il y a six mois, étaient encore en notre pouvoir, et elles furent assez légèrement abandonnées par le général Caffarelli lorsque, prêt à se porter avec des renforts au secours de l'armée du Portugal, il ordonna sans nécessité l'évacuation de Bilbao et des côtes de Biscaye, et laissa sur ses derrières le champ libre aux opérations des insurgés. Depuis cette époque, les postes de la côte, et particulièrement ceux de Castro et Borméo, ont été constamment occupés par les insurgés et les Anglais. Je n'ai cessé, pendant plus de quatre mois, d'ordonner la réoccupation de ces postes; mais, soit la difficulté de l'opération, soit la nécessité de

pourvoir à des besoins plus pressants, aucun effort n'a été tenté pour mettre cet ordre à exécution. Cette réoccupation est une mesure tout à fait indispensable. Le général Caffarelli m'avait donné la promesse et l'espoir de son exécution avant le retour de la belle saison, et je vous la recommande en conséquence comme un des objets dont vous devez vous occuper sans délai. On assure que la position de Castro a été fortifiée par les Anglais; et cela ne serait pas étonnant, car on leur en a laissé tout le temps, et ils ne peuvent pas en méconnaître l'importance; aussi, quelques soins qu'il en puisse coûter, il est de toute nécessité pour la sûreté de Santona que les positions soient promptement réoccupées, et mises ensuite à l'abri de toutes tentatives : en un mot, il ne doit y avoir, depuis la Bidassoa jusqu'à Santander, aucune position maritime de la côte de Biscaye qui ne soit au pouvoir des troupes de Sa Majesté. Santander doit former l'extrémité de cette ligne non interrompue, et l'Empereur entend formellement que cette place soit constamment occupée et défendue par une garnison proportionnée à son importance et à sa situation.

Je dois à ce sujet ne point vous laisser ignorer que je n'ai reçu aucune nouvelle de ce qui s'est passé à Santander, à la dernière expédition du général Caffarelli sur Santona. J'avais espéré quelque temps que les ressources trouvées à Santander, et les captures qu'on y a faites, serviraient à l'approvisionnement de cette place; mais j'ai appris depuis, indirectement, que les généraux Dubreton et

Vandermaësen avaient quitté Santander, et s'étaient dirigés immédiatement sur Burgos, sans envoyer à Santona le plus faible secours.

Je viens de vous tracer l'ensemble des opérations que vous avez à suivre, et je regarde comme indispensable qu'elles soient toutes menées de front. Les poursuites dirigées en Navarre contre Mina doivent marcher en même temps que les opérations de la Biscaye; les insurgés de la Biscaye doivent être pressés dans l'intérieur, tandis qu'on attaquera les postes de la côte : c'est le seul moyen de porter le trouble et le désordre parmi eux, de les trouver faibles et divisés partout, de lès empêcher de continuer jusqu'à leur défense, et surtout de leur enlever leurs positions maritimes avant la fin des temps d'équinoxe et le retour des croisières ennemies. Il me paraît préférable d'employer à l'exécution simultanée de ces dispositions toutes les forces dont on peut disposer, que d'entreprendre, avec moins de moyens et plus de temps, chaque opération successive, avec d'autant plus de raison que les renforts qui doivent concourir à leur exécution peuvent, à la première circonstance imprévue, être appelés ailleurs.

Vous aurez également, au milieu de toutes ces opérations, à porter un œil actif sur l'administration de l'armée que vous commandez, et à préparer les germes d'une amélioration que les premiers moments de tranquillité vous permettront ensuite de consolider. L'armée du nord plus que toute autre, en Espagne, a besoin d'ordre et de régularité pour la

conservation et l'emploi des ressources qui sont à sa disposition. D'après la maxime établie par l'Empereur, que le nord de l'Espagne passe avant tout, il n'y a rien à négliger de ce qui peut faire cesser l'état de trouble et de désordre où se trouvent ces provinces, et assurer l'existence des troupes préposées à leur conservation. En général, l'armée du nord ne peut pas être compromise, que toutes les opérations en Espagne ne le soient en même temps; elle ne peut pas souffrir, que les autres armées ne se ressentent de ses souffrances. Mais tant que le nord est bien occupé, tant que ses garnisons et ses places sont en bon état, tant que ses communications sont libres et ses ressources bien administrées, quelque événement qui puisse se passer sur d'autres points, il n'est point de mal si grand qu'il ne puisse se réparer. Ces considérations générales vous font connaître toute l'étendue de la tâche que vous avez à remplir; et, quelque grande qu'elle soit, j'ose espérer que vous ne vous trouverez point au-dessous des devoirs qu'elle vous impose, et de l'attente de Sa Majesté, qui vous la confie. »

Clarke à Joseph. Paris, 11 mars 1813.

« Sire, j'ai reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 15 janvier dernier en faveur de M. Garrau, inspecteur aux revues, faisant fonctions d'inspecteur en chef des armées du midi, du centre et du Portugal, et de M. Bourgoin, commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur à l'armée du midi.

La première lettre de Votre Majesté ayant pour objet

de recommander M. Garrau pour le faire admettre à participer aux récompenses promises par l'Empereur à ses armées en Espagne, je me suis empressé de la transmettre au comte Defermon, en l'invitant à vouloir bien le comprendre dans le travail qu'il est chargé de présenter à Sa Majesté sur ce sujet.

La seconde lettre de Votre Majesté, qui concerne le commissaire des guerres Bourgoin, étant entièrement dans les attributions du ministre directeur de l'administration, j'en ai fait l'envoi au comte de Cessac.

J'ai lieu d'espérer, Sire, que Votre Majesté sera promptement informée, par chacun de ces ministres, de la décision qui sera prise à l'égard de MM. Garrau et Bourgoin. »

Clarke à Joseph. Paris, 12 mars 1813.

« Sire, la difficulté toujours subsistante des communications a apporté dans ma correspondance avec Votre Majesté des retards considérables et de longues interruptions, dont les résultats ne peuvent être que très-préjudiciables au service de l'Empereur. Depuis plus de deux mois, j'expédie sans cesse, et par tous les moyens possibles, ordre sur ordre pour faire exécuter les dispositions prescrites par Sa Majesté Impériale, et je n'ai aucune certitude que ces ordres soient parvenus à leur destination. L'Empereur, extrêmement mécontent de cet état de choses, renouvelle sans cesse l'injonction la plus précise de le faire cesser, et j'ignore encore, en ce moment, si les mouvements prescrits se préparent ou s'exécutent; mais je vois toujours davantage que

si des ordres relatifs à cette mesure doivent partir de Madrid, cela entraînerait une grande perte de temps. L'Empereur en a été frappé. Il devient donc tout à fait indispensable de s'écarter un moment de la voie ordinaire, et des dispositions par lesquelles tout devrait émaner de Votre Majesté, au moins pour ce qui concerne le nord et l'armée du Portugal. Je prends, pour cet effet, le parti d'adresser directement aux généraux commandants de ces armées les ordres d'exécution qui, dans d'autres circonstances, devraient leur parvenir de Madrid; et j'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Majesté copie des lettres que j'ai écrites au général Reille et au général Clausel, pour déterminer enfin l'arrivée des renforts absolument nécessaires pour soumettre l'Aragon, la Navarre et la Biscaye. Les détails contenus dans ma lettre au général Clausel me dispensent de m'étendre davantage sur cet objet important. Votre Majesté y verra surtout qu'en prescrivant l'exécution prompte et entière des ordres de l'Empereur, j'ai toujours réservé l'exercice de l'autorité supérieure remise entre les mains de Votre Majesté, et qu'elle conserve également la direction ultérieure des opérations dès qu'elle pourra les conduire elle-même.

Toutes mes précédentes dépêches sont d'ailleurs assez précises sur ce point pour ne pas laisser de doute à cet égard. »

Clarke à Jourdan. Paris,

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire de

Madrid en date des 23 et 30 janvier, 1er et 9 février; j'en ai mis aussitôt le contenu sous les yeux de Sa Majesté. 12 mars 1813.

Les dépêches successives que je ne cesse d'adresser à Sa Majesté Catholique depuis le 4 janvier dernier, et l'attente où je suis d'une réponse à ces dépêches, ainsi qu'à celles que j'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Excellence, me font regarder comme superflu de revenir sur ce qu'elles contiennent. Jamais la correspondance avec Madrid n'a essuyé autant de retards, et jamais la promptitude des communications ne fut plus importante. Le mal qui se fait tous les jours dans le nord de l'Epagne est inexprimable, et l'espace de temps qui restait pour le réparer décroît tous les jours. L'inaction dans laquelle sont restées les armées du centre, du midi et du Portugal, au moment où l'armée du nord avait si grand besoin d'être secourue, et où elle pouvait l'être facilement, est difficile à comprendre. L'Empereur est surtout surpris qu'on ait pu se figurer à Madrid que, dans l'état actuel des affaires de l'Europe, on pourrait envoyer des renforts dans le nord de l'Espagne. J'espère qu'enfin les premières dépêches de Votre Excellence m'apprendront que les ordres de l'Empereur sont arrivés à Madrid, et que les mouvements prescrits aux armées du Portugal, du centre et du midi ont été aussitôt mis à exécution.

J'ai vu, au surplus, avec satisfaction, Monsieur le maréchal, que l'indisposition de Votre Excellence n'a eu aucune suite. »

Clarke à Jourdan. Paris, 16 mars 1813.

« Monsieur le maréchal, quoique je n'aie rien de particulier à mander à Votre Excellence, le silence et l'obscurité qui semblent, depuis deux mois, dérober tout ce qui se passe au cœur de l'Espagne, et la surprise que d'aussi inconcevables retards font éprouver à l'Empereur, me font une loi de ne pas laisser un courrier sans vous rappeler les instructions contenues dans mes précédentes dépêches. Il y a soixante-douze jours que le courrier porteur des premiers ordres de Sa Majesté a été expédié au roi, et je suis toujours à attendre l'avis de leur réception.

L'Empereur est justement affecté de voir que les affaires d'Espagne aient pris une aussi fausse direction, et qu'un temps aussi précieux ait été perdu. Il faudra une prodigieuse activité pour réparer tout le mal qui s'est fait et qui se fait encore tous les jours dans le nord. Non-seulement l'insurrection est organisée depuis les sources jusqu'à l'embouchure de l'Èbre, mais les départements français eux-mêmes sont menacés sur plusieurs points. Si l'on se fût occupé d'éteindre l'incendie immédiatement après la retraite des Anglais, la France serait sans inquiétude sur ses frontières, et le roi aurait ses derrières assurés.

L'Empereur veut plus que jamais, Monsieur le maréchal, que les mouvements de ses armées en Espagne soient dirigés dans le but de protéger et de couvrir les frontières de l'empire. Je prie Votre Excellence d'appeler toute l'attention de Sa Majesté Catholique sur cet objet; et j'ajouterai comme sup-

plément aux instructions que j'ai transmises au roi, de la part de l'Empereur, que ce serait n'avoir rien fait que d'avoir chassé les bandes de la Biscaye et de la Navarre, si on leur laisse le champ libre en Aragon. Mina est tout-puissant dans cette province, qu'il a bouleversée comme les deux autres; et l'empire qu'il exerce est une sécurité de plus pour les insurgés en Catalogne, qui renouvellent leurs projets d'incursion sur le territoire français, sans que le général Decaen ait les moyens de leur faire face partout.

Votre Excellence conclura de cet exposé que les armées impériales ne sauraient prendre une attitude trop concentrée; qu'elles doivent se lier entre elles, et s'occuper surtout d'assurer leurs derrières sur tous les points sans exception. La seule attention à observer au milieu de tous ces mouvements est de se tenir toujours en état de démonstration sur le Portugal, et d'inquiéter assez l'armée anglaise pour détourner lord Wellington de l'idée de toute autre tentative.

La lenteur, jusqu'ici sans exemple, des communications m'a décidé à donner l'ordre direct au général Reille d'envoyer des renforts à l'armée du nord. Je lui renouvelle ces ordres, dont il ne manquera pas d'informer Sa Majesté Catholique. »

Clarke à Joseph. Paris, 18 mars 1813.

« Sire, parmi les lettres dont Votre Majesté m'a honoré, la plus récente de celles qui me sont parvenues jusqu'à ce jour est du 1er février, et je vois qu'à cette époque Votre Majesté n'avait point encore

reçu celle que j'ai eu l'honneur de lui adresser, par ordre de l'Empereur, le 4 janvier, pour l'engager à transférer son quartier général à Valladolid. Cette disposition a été renouvelée dans toutes mes dépêches postérieures, sous les dates des 14 et 29 janvier, 3, 12 et 25 février, 1er, 11 et 12 mars, sans avoir eu jusqu'à présent de certitude que mes lettres fussent arrivées à leur destination. Enfin une lettre de M. le duc d'Albuféra, en date du 4 mars, me transmit copie de celle que Votre Majesté lui a adressée le 23 février, pour le prévenir que ma lettre du 4 janvier est arrivée à Madrid, et qu'on s'y préparait à exécuter les dispositions prescrites par l'Empereur. Ainsi c'est de Valence que j'ai reçu la première nouvelle positive à cet égard; et cette circonstance, qui dévoile entièrement notre situation en Espagne, est une nouvelle preuve de l'extrême urgence des mesures prescrites par l'Empereur, et de tout le mal que d'inexplicables retards ont causé. Sa Majesté Impériale vient, à cette occasion, de me réitérer l'injonction de faire sentir à Votre Majesté la fausse direction qu'ont prise les affaires d'Espagne, par le peu de soin qu'on a apporté à maintenir les communications avec les frontières. L'Empereur est étonné qu'on ait si peu compris à Madrid l'extrême importance de conserver des communications sûres et rapides avec la France. Le défaut constant de nouvelles était un fait assez clair et assez positif de l'impuissance où se trouvait l'armée du nord de protéger la route de Madrid à Bayonne. L'état des affaires dans le nord de l'Europe devait plus que jamais faire sen-

tir la nécessité de recevoir des nouvelles de Paris, et de prendre enfin des mesures décisives pour ne pas rester si longuement dans un état d'isolement et d'ignorance absolue sur les vues et l'intention de l'Empereur. Votre Majesté avait trois armées à sa disposition pour rétablir les communications avec l'armée du nord, et l'on ne voit pas un mouvement de l'armée du Portugal ou de celle du centre qui soit approprié aux circonstances, tandis que l'inaction des Anglais permettait de profiter de notre supériorité pour chasser les bandes, nettoyer la route, assurer la tranquillité du pays. L'Empereur m'a ordonné de faire connaître sa façon de penser sur cet objet au général Reille, auquel j'ai adressé directement les ordres de Sa Majesté Impériale pour les forces qu'il a dû mettre sans retard sous les ordres du général Clausel, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en prévenir Votre Majesté par mes lettres des 29 janvier, 3 février et 12 mars. En effet, les circonstances rendent cette mesure d'une extrême urgence : l'inaction où l'on est resté pendant l'hiver a encouragé et propagé l'insurrection ; elle s'étend maintenant de la Biscaye en Catalogne, et l'Aragon exige, pour ainsi dire, le même emploi de forces pour le pacifier que la Biscaye et la Navarre. Il est donc de la plus haute importance que Votre Majesté étende ses soins sur l'Aragon comme sur les autres provinces du nord de l'Espagne, et les événements qui se préparent rendront ce soin toujours plus nécessaire. D'un côté, toutes les bandes chassées de la Biscaye et de la Navarre se trouveront bientôt forcées à refluer dans

l'Aragon; et, d'autre part, l'évacuation de Cuença, par résultat du mouvement général des armées du centre et du midi, priverait le maréchal Suchet de toute communication avec Votre Majesté dans un moment où les ennemis se renforcent devant lui d'une manière assez inquiétante. Il est donc très-important de se procurer une autre ligne de communication avec Valence, et cette ligne ne peut s'établir que par l'Aragon. C'est à Votre Majesté qu'il appartient de donner, à cet égard, les ordres nécessaires. Il suffira, sans doute, de lui avoir fait connaître l'état des choses et la position du maréchal Suchet, pour lui faire prendre les déterminations que les circonstances rendraient les plus convenables. Il me tarde beaucoup d'apprendre enfin, de Votre Majesté elle-même, l'exécution des ordres de l'Empereur, et de pouvoir satisfaire sur ce point la juste impatience de Sa Majesté Impériale. »

Clarke à Jourdan. Paris, 18 mars 1813.

« Monsieur le maréchal, je viens enfin d'apprendre l'arrivée à Madrid de mes dépêches du 4 janvier, les dispositions que Sa Majesté Catholique a faites immédiatement pour remplir les intentions de l'Empereur; mais je n'ai eu cet avis que par une voie indirecte et très-détournée : c'est de Valence et par le maréchal duc d'Albuféra qu'il m'est parvenu; et quoique j'aie maintenant l'assurance que les ordres de l'Empereur s'exécutent, il m'est toujours pénible de voir que cette exécution ait été aussi tardive. Comme j'ai lieu de craindre que le mal produit par tant de retards ne soit difficilement réparé,

j'écris au roi par le même courrier qu'à Votre Excellence, et je lui développe de nouveau l'état du nord de l'Espagne, qui veut de prompts secours et qui appelle toute son attention. La volonté de l'Empereur se prononce plus que jamais pour un rapprochement de forces, et pour un système de concentration dans lequel la défense de la frontière française devient une condition essentielle à remplir. Ce n'est plus seulement la Biscaye et la Navarre qu'il s'agit de délivrer des bandes; l'Aragon, où Mina a imprimé le même mouvement, semble aussi exiger les mêmes efforts, et le rétablissement de la tranquillité sur les deux rives de l'Èbre n'est pas moins nécessaire à la sûreté de l'armée de Valence. Il faut que le maréchal duc d'Albuféra, qui est maintenant à découvert sur son flanc par l'évacuation de la province de Cuença, ait au moins ses derrières assurés. La seule ligne de communication qui lui reste, celle de Saragosse, doit être conservée à tout prix, surtout dans la position avancée qu'il occupe en face d'un ennemi qui se renforce tous les jours.

En général, je pense que, dans l'état actuel des choses en Espagne, et mise à part toute considération accessoire, un système de concentration est aussi nécessaire à la sûreté des armées impériales qu'approprié à leurs besoins actuels, et qu'elles vivront beaucoup mieux dans un pays fortement occupé, où leur présence fera renaître l'ordre, rétablira la régularité des communications, et ramènera en leur pouvoir toutes les ressources locales, qui jusqu'ici

leur étaient enlevées sous leurs propres yeux et allaient alimenter leurs ennemis.

La lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur le maréchal, vous trouvera sans nul doute à Valladolid. Je désire que Votre Excellence se fasse rendre un compte exact des causes qui ont retardé, sur quelque point de la ligne de communication que ce soit, l'arrivée des ordres que j'expédie pour Madrid depuis deux mois et demi. La longueur de ces retards est jusqu'ici sans exemple; et si l'insouciance de quelques commandants particuliers sur la ligne y était pour quelque chose, je pense qu'elle mérite d'être punie. Votre Excellence s'empressera sans doute de me mander le résultat des informations qu'elle aura prises à ce sujet, et les mesures qu'elles auront pu déterminer de la part de Sa Majesté Catholique. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 23 mars 1813.

« Monsieur le duc, depuis que, par vos lettres du 4 et du 14 janvier, que *j'ai reçues le 16 février*, vous m'avez fait connaître les intentions de l'Empereur sur les mouvements qui devaient être opérés, il n'y a pas eu un instant de perdu.

Le 21 février, j'écrivis au duc de Dalmatie que l'armée du midi devait occuper Madrid, et que je devais porter mon quartier général à Valladolid; ce n'est que le 15 mars que les troupes de l'armée du midi ont pu être réunies sur la rive droite du Tage. La division Darricau et une brigade de cavalerie avaient été envoyées vers Valence, où elles étaient allées précédemment pour y recevoir les détachements des armées du midi et du centre, et le convoi

que j'y avais laissé; de sorte que, depuis ma rentrée à Madrid, l'armée du midi n'avait jamais pu être entièrement réunie dans ses cantonnements. J'apprends que les ordres que j'avais donnés, après la réception de votre lettre du 29 janvier, ont été exécutés à l'armée du Portugal, et que deux divisions de cette armée sont en marche; la 3e, qui occupait Avila, doit aussi être en mouvement pour se réunir à l'armée du nord, et y être aux ordres du général Clausel. Ce général me demande 20 mille hommes, et je vais lui faire envoyer les troupes qui manquent pour compléter ce nombre, dès que l'armée du midi aura achevé son mouvement sur Salamanque, ou que j'aurai reconnu, par l'état de ce qui est parti et de ce qui reste à l'armée du Portugal, la possibilité de le faire. L'armée du midi a 6 régiments d'infanterie et 4 de cavalerie, aux ordres du général Leval, à Madrid et au delà des montagnes; ce général a l'ordre de s'éclairer et de se conduire de manière à n'être jamais séparé du restant de l'armée. Il doit conséquemment abandonner Madrid, si l'ennemi prononce son mouvement sur la droite du Tage, et menace d'arriver avant lui sur le Guadarama. Cette position, je le répète, est délicate; et j'aurais bien préféré, puisque le sacrifice de Madrid était fait, que l'on eût pris le parti de l'abandonner entièrement (1). Par votre lettre, Monsieur le duc, l'Empereur prescrit d'occuper Madrid comme extré-

(1) Quelques auteurs ont reproché à Joseph d'avoir, pour conserver une vaine apparence de royauté, maintenu des troupes trop longtemps à Madrid : on voit par cette lettre si ce reproche est fondé.

mité de la ligne, et c'est aussi l'ordre que je fais donner au comte Gazan et au général Leval.

Le général Gazan, avec trois divisions d'infanterie et deux de dragons, est en marche pour occuper Avila et Salamanque; l'armée du centre occupe Ségovie. Dès que j'aurai mieux connu la situation du pays, et ce qui reste ici de l'armée du Portugal, je rectifierai ces dispositions, ou j'en ferai d'autres, dont je vous préviendrai sur-le-champ. Je ne puis cependant, en répondant à votre lettre du 12 février, m'empêcher, Monsieur le duc, de vous prier de mettre sous les yeux de l'Empereur les faits épars dans ma correspondance depuis un an, relativement au nord de l'Espagne. 1° Je vous envoie copie de la lettre du comte Dorsenne, commandant en chef l'armée du nord, par laquelle il me déclare, en réponse à la demande des états de situation de son armée, qu'il ne peut me les adresser, parce qu'il n'est pas sous mes ordres; 2° le général Caffarelli, arrivé au commandement de l'armée du nord, ne s'est pas expliqué aussi franchement, mais il a agi de même; il ne m'a jamais envoyé aucun rapport d'armée, aucun état de situation, si on en excepte un seul état qu'a reçu le maréchal Jourdan, il y a vingt jours; 3° dans les affaires civiles et de gouvernement, loin d'avoir reconnu mon autorité, le général Caffarelli s'est même porté à faire arrêter et traduire en arrestation en France des membres du conseil supérieur de Navarre qui tenaient leur nomination de moi, et tout ce que j'ai pu écrire à ce sujet n'a eu aucun résultat. Le général Caffarelli

m'écrit quelquefois, et ses lettres sont celles d'un homme qui conserve pour moi de l'attachement et de l'affection, mais nullement les rapports officiels et obligés d'un subordonné. Aujourd'hui que l'Empereur veut que je me mêle des affaires du nord, je suis prêt; les mouvements militaires sont près d'être achevés. Il est de mon devoir de dire ce que je pense : la force ne pacifiera pas le nord; Mina fuira devant la force, et reviendra lorsque le pays sera abandonné de nouveau par les divisions de l'armée du Portugal. La population est exaspérée, l'opinion a commencé le mal, l'opinion seule peut le réparer. Tant que ces peuples ne seront pas convaincus qu'ils sont et doivent rester Espagnols, tant qu'ils ne seront pas gouvernés par l'autorité nationale que l'Empereur m'a transmise par les traités de Bayonne, ces pays seront des foyers toujours croissants de troubles et de guerre. Je pense qu'on peut les détruire, mais non les pacifier; et c'est la connaissance exacte que j'ai du caractère espagnol, et l'obligation que m'impose la confiance que me montre l'Empereur en m'appelant à Valladolid pour tourner ma principale attention de ce côté, qui m'obligent à répéter ici ce que j'ai dit si souvent, ce qu'il eût été beaucoup plus convenable et beaucoup plus heureux pour moi que d'autres que moi eussent eu le courage de dire hautement au gouvernement.

Je n'ajoute qu'une observation. L'Andalousie, la Manche, l'Estramadure, Cuença, abandonnées par nous, ne comptent pas des bandes aussi nombreuses. Les habitants sont neutres, ou font des vœux

pour nous. Ces pays désirent un gouvernement national qui les mette en paix avec la France. Le nord, au contraire, est devenu une fournaise alimentée par sa propre population. Il me semble que si l'on rassure les principaux habitants sur le sort futur de leur pays; si on met à ma disposition la moitié des troupes que l'on veut y employer; si je suis libre d'administrer ce pays comme je l'entends; si je suis libre de renvoyer en France tout officier dont j'aurai eu à me plaindre, et à conduire cette guerre intérieure comme je l'entendrai, je pacifierai bientôt ce pays comme je pacifiai le royaume de Naples : avec les mêmes moyens, j'obtiendrai les mêmes résultats.»

Joseph à Clarke. Valladolid, 25 mars 1813.

« Monsieur le duc, j'ai reçu par triplicata votre lettre relative au départ du 7e régiment de chevau-légers polonais. Je me suis bien gardé d'en parler au maréchal Jourdan. Ce maréchal n'a aucun tort dans cette affaire : le 7e régiment polonais était à l'armée du midi. J'ai eu autant à me plaindre de ce retard qu'il a mis à quitter l'Andalousie, que de celui du reste de l'armée. Dès que les communications devenues assez libres avec la France me l'ont permis, je me suis empressé de le faire partir. Jusque-là il n'a pas plus été en mon pouvoir de faire exécuter à ce régiment les ordres de l'Empereur, que les miens à l'armée dont il faisait partie. Quant au maréchal Jourdan, je vous prie, Monsieur le duc, de soumettre à l'Empereur le témoignage de ma satisfaction : sa santé chancelante a besoin d'encouragement, *et plus je vois d'officiers et de troupes,*

et plus j'apprécie le maréchal Jourdan. Son attachement à ses devoirs, sa rigide probité sont aussi incontestables que ses talents, et il serait difficile de suppléer à sa longue expérience. »

« Monsieur le duc, l'armée du Portugal a été réduite à 6 divisions; les 1re, 2e et 3e sont parties pour l'armée du nord. La 4e va occuper Burgos, où elle sera, à tout événement, à la disposition du général Clausel dès que l'armée du midi aura relevé, sur la Tormès, les troupes de l'armée du Portugal : le général Gazan a l'ordre de faire exécuter ce mouvement depuis le 16 mars. Le placement des troupes des trois armées est le suivant : l'armée du midi à Madrid, Avila, Salamanque, Toro, Zamora; l'armée du centre à Ségovie, et la partie de la province de Valladolid sur la gauche du Duero; l'armée du Portugal à Rio-Secco, Palencia. Si les lettres de Paris ou du général Clausel me portent à envoyer toute l'armée du Portugal dans le nord, de toute nécessité je serai obligé d'abandonner Madrid, et de me concentrer sur le Duero. Mes dernières lettres de Paris sont celles du 12 février. » Joseph à Clarke. Valladolid, 25 mars 1813.

« Monsieur le duc, j'ai reçu avant-hier toutes les lettres dont étaient porteurs le général Lucotte et les divers courriers, jusqu'à la date du 13 mars. Toutes les dispositions prescrites sont faites : 3 divisions de l'armée du Portugal sont en marche; une quatrième, qui doit se diriger sur Burgos dès que l'armée du midi aura à Salamanque relevé les troupes de l'armée du Portugal, sera aussi à la Joseph à Clarke. Valladolid, 28 mars 1813.

disposition du général Clausel. Ce général a demandé 20 mille hommes; il en aura 21 mille. Je lui mande, dans le cas où cette division serait portée au delà de Burgos, de laisser aux troupes de l'armée du Portugal, qui occupent cette ville, l'ordre d'occuper par un bon poste retranché Zelada del Camino. Le général Reille, qui établit son quartier général à Palencia, est chargé d'établir les postes nécessaires pour se lier avec celui de Zelada, et assurer ainsi la communication avec l'armée du nord. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 29 mars 1813.

« Monsieur le duc, je suis si convaincu que des cadres d'anciens corps sont d'une grande utilité en France dans le moment actuel, que je vous prie de me mander si l'Empereur agréerait pour sa garde l'envoi que je pourrais lui faire des cadres de deux bataillons et de deux escadrons de ma garde, composés d'officiers et de sous-officiers que je tirai, il y a huit ans, des compagnies d'élite des régiments de l'armée de Naples.

Je pourrais aussi envoyer en France, si Sa Majesté Impériale l'approuve, 40 à 50 officiers de toutes armes, Français et Espagnols, qui, j'ai lieu de le croire, rendront de bons services. »

Clarke à Joseph. Paris, 30 mars 1813.

« Sire, j'ai reçu le 24 de ce mois les lettres dont Votre Majesté m'a honoré sous les dates des 23 et 24 février, et je me suis empressé de les mettre sous les yeux de l'Empereur. Celle du 23 a donné la première nouvelle directe de l'arrivée des ordres envoyés pour transférer le quartier général à Valladolid; et l'on doit en inférer que Votre Majesté se

sera déterminée peu après à se conformer aux intentions de l'Empereur en quittant Madrid de sa personne, quoique les nouvelles reçues de Valladolid en date du 9 pussent faire penser que cette mesure a été ajournée. Je dois cependant espérer que mes dépêches, et particulièrement celles des 12 et 26 février, auront fait connaître à Votre Majesté l'importance que l'Empereur attachait à la prompte exécution de ses ordres, et lui auront donné toutes les explications dont elle pouvait avoir besoin pour se décider. Je crois devoir à cette occasion faire observer à Votre Majesté que l'Empereur n'a pas pu faire entrer dans ses calculs l'influence que le séjour de la cour d'Espagne à Madrid peut avoir sur l'opinion publique : Sa Majesté n'avait à considérer ici que le lieu le plus convenable pour établir le quartier général du commandement en chef des armées françaises à l'approche de la campagne qui doit s'ouvrir. Cette mesure est faite pour attirer l'attention des Anglais, et leur donner de l'inquiétude; elle doit donc les tenir en échec, comme l'Empereur le désire, pendant que nos troupes s'occupent à détruire les bandes qui infestent les provinces du nord. On peut juger par les dernières lettres de Votre Majesté, qu'elle n'avait point encore une idée juste de l'état des choses dans cette partie, puisqu'elle suppose que l'armée du nord seule pourra détruire les bandes sur la rive gauche de l'Èbre. J'espère qu'elle est en ce moment mieux informée; mais je vois encore avec peine qu'on aura perdu un temps précieux, et que les premiers mouvements des ar-

mées n'ont pas été exécutés dans l'esprit des ordres de l'Empereur. Il eût été à désirer, par exemple, que l'armée du centre n'eût pas opéré son mouvement par Aranda pour s'approcher du Duero. L'intention de l'Empereur étant que Salamanque et Léon soient occupés, fait connaître que la première ligne de nos troupes doit être établie sur l'Esla et la Tormès, de manière à donner des inquiétudes à l'ennemi pour Ciudad-Rodrigo. Dans ce système, les premiers mouvements des troupes devaient être prononcés du côté du Portugal, pour donner l'éveil aux Anglais, et leur faire craindre des opérations offensives, de nature à déranger leurs projets. On masquait par là l'intention de s'occuper particulièrement du nord de l'Espagne, et l'on pouvait détacher en toute assurance les renforts nécessaires pour la destruction des bandes. Aujourd'hui on pourrait craindre que les premières dispositions ordonnées ne remplissent pas les vues de l'Empereur. L'armée du midi concentrée entre l'Escurial, Madrid et Tolède, ayant devant elle la ligne du Guadarama, s'y trouve dans une attitude purement défensive, et ne peut menacer Ciudad-Rodrigo, comme l'Empereur le demande. Mais je dois espérer que Votre Majesté aura rectifié ces dispositions, lorsqu'elle aura reçu mes lettres des 12 et 26 février. Les intentions de l'Empereur y sont exprimées avec des détails explicatifs qui ne peuvent laisser de doute sur la manière de les remplir; on ne doit donc en avoir aucun relativement à leur exécution. Le dévouement de Votre Majesté pour son auguste frère, son attache-

ment à la France et à la gloire de ses armes, les nouvelles assurances qu'elle veut bien en donner dans ses lettres, sont des garants certains de l'empressement avec lequel les ordres de l'Empereur seront exécutés dans toute leur étendue. Sa Majesté Impériale en attend la nouvelle avec une impatience qui sera sans doute incessamment satisfaite, mais qui est bien justifiée par les retards trop longtemps prolongés qu'éprouve la correspondance d'Espagne. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire les 15, 19 et 23 février, 2 et 3 mars. Dans ce nombre sont comprises celles dont le maréchal duc de Dalmatie était porteur, et que ce maréchal m'a expédiées à son arrivée à Bayonne.

Clarke à Jourdan. Paris, 30 mars 1813.

Ce n'est pas sans quelque surprise qu'au 24 mars j'ai reçu, encore datées de Madrid, des nouvelles de Sa Majesté Catholique, que je supposais déjà depuis quelque temps rendue à Valladolid. L'Empereur s'étonnait de jour en jour des obstacles qui retardaient l'exécution de ses ordres : jugez à quel degré son étonnement a dû monter lorsqu'il a eu la certitude que les difficultés des communications n'étaient pas la cause unique de ces lenteurs, et que le roi, malgré des instructions si positives, malgré tant d'instances qui le pressaient de venir au secours du nord de l'Espagne, a mis, après la réception de mes dépêches (qui n'étaient déjà que trop retardées), près d'un mois pour transférer son quartier général à

Valladolid ! En effet, mes lettres des 4 et 14 janvier sont arrivées le 16 février à Madrid, et je vois qu'il n'était pas certain qu'au 7 et 8 mars Sa Majesté Catholique pût quitter cette capitale, et qu'elle pût être établie le 15 à Valladolid.

En cette occasion, Monsieur le maréchal, Votre Excellence n'a point manqué à sa sagacité ordinaire, et elle a très-bien vu les choses sous leur véritable jour, lorsqu'elle a cherché à empêcher toute espèce d'hésitation, et à faire entendre à Sa Majesté Catholique que la continuation de son séjour à Madrid était, sous le rapport militaire, peu conforme au but actuel des opérations. Je ne puis répondre non plus de la manière dont l'Empereur envisagera la direction qui vient d'être donnée aux armées du centre et du midi, et qui s'écarte réellement de l'esprit comme du texte de ses ordres. Ces ordres portaient, en substance, que les armées actives devaient se rapprocher de Salamanque et du Duero avec toutes les démonstrations d'un but offensif sur le Portugal; que, de ces trois armées, celle du Portugal devait seule envoyer des renforts à l'armée du nord, et que Madrid ne devait être occupé que par l'extrémité de la ligne. De l'observation exacte de ces dispositions résultaient des avantages infaillibles. Le mouvement général des armées du centre et du midi vers la Tormès, et le départ du roi pour Valladolid, jetaient les Anglais dans une inquiétude sérieuse, troublaient leurs préparatifs et dérangeaient tous leurs calculs. Pendant le temps qu'ils auraient employé à se reconnaître, à observer nos mouvements, à se mettre

en mesure contre nos projets apparents, l'armée du Portugal détachait sans crainte la plus grande partie de ses forces au secours de l'armée du nord : ce mouvement se trouvait masqué par ceux des autres armées, et, avant que le but réel de toute cette opération fût pleinement aperçu, le général Clausel avait le temps d'exécuter toutes celles qui lui ont été prescrites, de rétablir l'ordre dans le nord, et de garantir au roi la sûreté de ses derrières. Je ne parle point de la sécurité rendue à la frontière de France, ni de bien d'autres avantages qui se rattachent à de plus grands intérêts; je n'examine les choses que dans l'intérêt de Sa Majesté Catholique elle-même, et je crois que les ordres de Sa Majesté Impériale bien exécutés accordaient cet intérêt avec ceux de l'empire, et plaçaient personnellement le roi dans l'attitude qui convenait le mieux à sa disposition.

Loin de là, je vois que Sa Majesté Catholique, au départ de ses dernières dépêches, se préparait à diriger l'armée du centre sur la province de Burgos par Aranda, à concentrer celle du midi autour de Madrid, avec une avant-garde au delà du Tage, et à laisser toujours l'armée du Portugal en position devant l'armée anglaise. Rien ne me paraît moins conforme que ces dispositions aux instructions et aux vues de l'Empereur : d'un côté, il ne s'est fait vers Salamanque aucune démonstration capable d'imposer à l'ennemi et de lui donner de véritables craintes pour le Portugal, et, de l'autre, le mouvement non équivoque de l'armée du centre sur Burgos

ne lui a pas permis de se méprendre sur la puissance des motifs qui appellent une partie de nos forces dans le nord de l'Espagne. Que Votre Excellence se figure encore ce qu'a dû penser l'Empereur en apprenant que l'armée du midi presque tout entière allait être concentrée dans la vallée du Tage, après avoir si positivement déclaré que Madrid ne devait être occupé que par l'extrémité de la ligne ! Quel but peut expliquer une telle position de la part de l'armée du midi, et quelles entreprises prévient-elle de la part de l'ennemi ? Je conçois que Sa Majesté Catholique ait eu un instant le désir de couvrir sa capitale, et de la dérober à la possibilité d'une évacuation nouvelle et aux chances d'un abandon, dont cependant elle s'est peut-être un peu exagéré les conséquences; mais j'ose croire encore qu'après de plus mûres réflexions elle aura renoncé à ce projet, et qu'elle aura senti tout l'avantage qu'il y a à faire, par calcul et par choix, ce qu'on prévoit pouvoir être obligé de faire plus tard par nécessité. Si par hasard mes dépêches des 4 et 14 janvier avaient pu laisser quelques doutes à cet égard dans son esprit, celles qui ont suivi n'auront pas manqué de les dissiper, et ne lui auront pas permis d'hésiter plus longtemps sur le parti qu'elle devait prendre.

Le seul désir que j'aie à former, c'est que toutes ces fausses directions, dont se plaint l'Empereur, puissent être rectifiées à temps, et qu'après trois mois d'une inaction irréparable, Sa Majesté Catholique n'ait pas encore à regretter de n'avoir pas

exactement suivi les instructions de l'Empereur, et ne soit pas obligée de faire face à de nouvelles difficultés, avant d'avoir remédié aux maux présents.

Les lettres du roi me font encore voir, Monsieur le maréchal, que Sa Majesté était, sur la situation de l'armée du nord, dans une erreur dont je vous prie de la désabuser. Sa Majesté supposait que, la province de Burgos une fois occupée par l'armée du centre, l'armée du nord, réunie en entier sur la rive gauche de l'Èbre, se suffirait à elle-même, et se trouverait en état d'exécuter toutes les opérations qui lui ont été tracées. Le roi soumettait en même temps à des restrictions conditionnelles l'envoi des renforts que les autres armées auraient à lui faire passer. Je vois avec peine que le roi ne s'est point encore fait une juste idée de tout le mal qui s'est fait dans le nord, ni même de l'importance qu'il y a, pour sa position personnelle, que ce mal soit réparé. J'espère que la lecture de mon instruction au général Clausel, que j'ai eu soin d'adresser au roi, lui fera connaître les choses sous leur véritable jour. Je me fie également à la précision des derniers ordres que j'ai adressés directement au général Reille, et qui ne lui permet pas d'hésiter sur l'envoi des renforts dont l'armée du nord a besoin. Dans tous les cas, puisque le roi se plaignait depuis longtemps de ne recevoir aucun rapport de l'armée du nord, Sa Majesté eût couru moins de risques à s'en remettre aux exposés que je lui ai faits plus d'une fois de l'état de cette armée, et surtout à ne rien

changer à l'exécution des ordres donnés par l'Empereur.

Il me tarde d'apprendre, Monsieur le maréchal, que le roi s'est enfin transporté à Valladolid, et que le mouvement imprimé aux opérations actuelles a pris une direction conforme aux besoins des circonstances et aux intentions de Sa Majesté Impériale et Royale. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 1er avril 1813.

« Monsieur le duc, je ne puis pas m'empêcher de renouveler la demande, si souvent réitérée depuis le mois de novembre, pour que l'Empereur fasse connaître sa volonté d'une manière claire et précise sur l'exécution du règlement que j'ai arrêté à Salamanque le 22 du même mois, et dont je vous ai envoyé plusieurs fois copie. Les événements ont fait sentir combien cette divergence dans le commandement est nuisible à nos affaires. Il n'y a point de commandement militaire sans l'unité dans l'administration : vous le sentez trop bien pour que j'aie besoin de m'étendre là-dessus.

Cependant, quatre généraux en chef sont aujourd'hui réunis sur le Duero; quatre armées, qui dans la réalité n'en font qu'une, si l'ennemi se présente, comme nous devons le croire, se partagent, se disputent, s'arrachent mutuellement les divers partis : administrées uniformément, elles auraient pu alimenter le présent, et me tranquilliser sur l'avenir. Je ne suis point obéi, et je ne puis point l'être, puisque le duc de Dalmatie a donné l'exemple, qu'il a dit hautement que mon règlement ne serait pas ap-

prouvé par l'Empereur : et effectivement vous ne m'avez point instruit jusqu'ici qu'il l'ait été, et je n'ai aucune lettre qui m'annonce qu'il a été écrit de Paris par vous aux généraux commandant en chef les armées du midi, du Portugal et du nord, qu'ils devaient m'obéir en tout et pour tout.

Cependant le temps passe, le désordre diminue les ressources, les magasins ne se font pas; l'ennemi, entouré de tous les moyens, se prépare à entrer en campagne.

Le commissaire ordonnateur de l'armée du Portugal prétend être autorisé à ne rendre aucun compte, et à ne connaître d'autre chef que le général Reille, commandant cette armée ; c'est la réponse qu'il a faite à M. Mathieu Favier.

A l'armée du midi, on est armé des mêmes prétentions; on s'appuie toujours sur une lettre de vous, Monsieur le duc, du 20 juillet. Le nouveau général commandant l'armée du nord s'étaye des derniers paragraphes de vos dernières instructions.

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit si souvent: Lorsque les malheurs seront arrivés, il sera trop tard pour y appliquer le remède. L'ambassadeur de Sa Majesté Impériale répète sans cesse : *Que le roi se fasse obéir.* Ces mots ne frappent que le vide, parce qu'ils ne sont appuyés que sur le vide. Comment puis-je me faire obéir par des généraux commandant des armées, qui ont élevé des prétentions contre un règlement qui a quatre mois de date; qui sont armés de vos lettres, Monsieur le duc; qui m'opposent toujours celle du 20 juillet; à qui je ne sache

pas que vous ayez donné des ordres contraires; à qui vous dites littéralement dans les dernières instructions : *Vous vous conformerez aux ordres que le roi jugera à propos de vous transmettre, en tout ce qui ne serait pas contraire à ceux que je vous aurais transmis directement au nom de l'Empereur*, lorsque ces généraux ont seuls la force en main, et qu'eux seuls peuvent me faire obéir? J'avais déterminé qu'une division de l'armée du Portugal et le duc de Santa-Fé se rendraient à Burgos, afin d'y réunir tous les vivres possibles, d'y former d'immenses magasins, d'y fabriquer beaucoup de biscuit, d'y recueillir tous les malheureux Espagnols qui, forcés de se retirer avec les armées de leurs provinces, encombrent les quartiers généraux, y meurent de faim, détruisent par l'exemple de leur misère toute la force morale en notre faveur. J'ai dû céder aux représentations du général Clausel lorsque je l'ai vu appuyé sur votre dernière lettre; je me suis donc contenté de lui demander positivement de donner des ordres pour qu'on forme des magasins, de grands approvisionnements à Burgos. Vous devez sentir, Monsieur le duc, que cette mesure est de la dernière importance, puisqu'il est probable que, si l'ennemi prend l'offensive d'une manière décidée avant le retour des quatre divisions de l'armée du Portugal qui sont dans le nord, ce sera sur le point de Burgos qu'il faudra peut-être les attendre : et comment vivra-t-on sans magasins, et si un centre unique d'administration et de commandement ne s'occupe pas dès aujourd'hui à

recueillir les débris de la récolte passée, et ne prépare l'emmagasinement régulier de la récolte à venir (1)?

Joseph au général Gazan. Valladolid, 3 avril 1813.

« Monsieur le général, je vous ai écrit les 16 et 24 mars. J'espère que mes lettres vous seront parvenues. Cependant, le retard que j'éprouve à recevoir votre réponse me détermine à vous renouveler les dispositions qu'elles renferment.

Par la première, je vous invitais à presser votre mouvement sur la province d'Avila et sur celle de Salamanque, afin de relever le plus tôt possible les corps de l'armée du Portugal qui doivent se rendre au nord, m'étant décidé à laisser l'armée du centre dans la province de Ségovie, pour ne pas fatiguer les troupes et épuiser le pays inutilement.

Je vous faisais en même temps connaître qu'il importe essentiellement que le général Leval ait soin de placer un corps vers Escalona pour observer avec la plus grande attention les mouvements de l'ennemi, de manière qu'il soit toujours prévenu de ceux qui auraient lieu, assez à temps pour ne jamais perdre sa ligne de communication avec votre armée, et se réunir à elle, sans difficulté, par le Puerto de Guadarama.

Par ma lettre du 24, je vous annonçais qu'indépendamment de Madrid, de la province d'Avila et de celle de Salamanque, vous devez faire occu-

(1) On voit que dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, le roi Joseph, mû par le seul désir de mener les choses à bien, avait deviné juste, et prédit en quelque sorte les événements futurs. Mais, comme il le dit lui-même, que pouvait-il faire, n'ayant qu'un pouvoir factice?

per également celle de Toro, celle de Zamora, et le partido de Médina del Campo qui dépend de la province de Valladolid, en portant votre quartier général à Arevalo, et en établissant votre communication avec le mien par Médina del Campo.

L'armée du centre occupe la province de Ségovie et le partido d'Olmedo.

Les divisions de l'armée du Portugal qui n'iront pas à l'armée du nord passeront sur la rive droite du Duero.

Ce n'est qu'après l'exécution des mouvements dont je viens de vous entretenir que je pourrai faire partir la 4e division, qui doit suivre celles déjà mises à la disposition du général Clausel.

Il me tarde beaucoup de recevoir de vos nouvelles, Monsieur le général, et d'apprendre que ces mouvements sont terminés. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 7 avril 1813.

« Monsieur le duc, vous aurez vu par ma lettre du 25 mars que j'avais prescrit dès le 16, au général commandant en chef l'armée du midi, d'envoyer sur la Tormès des troupes destinées à relever la 4e division de l'armée du Portugal, qui a l'ordre de suivre celles déjà mises à la disposition du général Clausel.

Le comte Gazan, à qui j'avais écrit les 24 mars et 3 avril, pour lui recommander de hâter ce mouvement, m'informe qu'il a dû le différer pour protéger l'évacuation des hôpitaux de Madrid, et qu'il espère pouvoir seulement se mettre en marche le 6. Vous trouverez ci-joint copie de sa lettre. »

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire de Madrid sous la date du 10 mars, et j'ai eu soin de la mettre sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté Impériale n'a pu voir qu'avec peine le long retard apporté à l'exécution de ses ordres; mais j'espère que mes dépêches seront enfin arrivées à leur destination, et auront décidé Votre Majesté à ne pas balancer plus longtemps dans une circonstance aussi majeure. Sans doute le départ de Madrid pourrait avoir une influence fâcheuse sur l'opinion dans un autre état de choses; mais il y aura toujours une grande différence entre partir volontairement pour se rapprocher du théâtre de la guerre, ou se voir forcé de quitter par le résultat des mouvements de l'ennemi. Au surplus, mes dernières lettres contiennent à ce sujet des explications qui auront fixé définitivement les idées de Votre Majesté, et qui me dispensent aujourd'hui d'entrer dans d'autres détails. Toutes les nouvelles qui me parviennent du nord de l'Espagne mettent toujours plus en évidence la sagesse des vues de l'Empereur, et l'urgente nécessité d'agir avec des forces respectables dans les provinces infestées par les bandes, pour y rétablir la tranquillité avant l'ouverture de la campagne. Je ne suis pas sans quelque inquiétude sur l'effet des retards beaucoup trop prolongés que la difficulté des communications a fait éprouver aux mesures prescrites par l'Empereur; et si les nouvelles données par le général Gazan se sont confirmées, je crains que Votre Majesté n'ait quelque regret d'avoir balancé si

Clarke à Joseph. Paris, 9 avril 1813.

longtemps à prendre une détermination d'après ma lettre du 4 janvier. »

Clarke à Jourdan. Paris, 9 avril 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les trois lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 4, le 6 et 10 mars dernier :

La première, qui rend compte des pertes essuyées à l'évacuation de Madrid;

La deuxième, qui contient (en six pièces y annexées) le travail de la commission qui a été formée pour rechercher les causes et les circonstances de la reddition des places de Guadalaxara et de la China;

Et la troisième, dans laquelle Votre Excellence me fait connaître, dans le plus grand détail, les derniers mouvements qui ont été exécutés, d'après les ordres de Sa Majesté Catholique, par les armées du centre et du midi.

J'ai eu directement avis du mouvement de l'armée du centre par le comte d'Erlon lui-même, qui m'a écrit de Ségovie, et qui m'a rendu compte de l'emplacement des troupes sous ses ordres.

Par les lettres de Votre Excellence comme par celles que le roi m'a écrites lui-même, je vois que Sa Majesté attendait encore les nouveaux courriers qui lui étaient annoncés de Valladolid, avant de se décider à transporter dans cette ville son quartier général. Les nouvelles dépêches dont ces courriers étaient porteurs l'auront bien certainement convaincue de la nécessité de ce mouvement, et lui donneront peut-être quelque regret de n'avoir pas déféré plus tôt aux instructions de l'Empereur. »

« Monsieur le duc, les généraux commandant les armées du midi, du centre et du Portugal s'occupent de l'exécution de l'ordre relatif à l'envoi des cadres des bataillons et escadrons en France. J'ai cru que cette mesure devrait s'étendre aux corps allemands. En général, vous observerez, Monsieur le duc, que, dans les choses qui paraissent douteuses, je me détermine toujours pour le parti qui tend à envoyer en France le plus de monde possible. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 10 avril 1813.

« Monsieur le duc, depuis peu de jours, trois à quatre bandes assez considérables ont été détruites dans l'arrondissement des armées du midi, du centre et du Portugal.

Joseph à Clarke. Valladolid, 10 avril 1813.

Le maréchal Jourdan vous envoie exactement les nouvelles du midi; elles sont on ne peut pas plus favorables. Le parti anglais a eu le dessous. Les troupes de l'insurrection se désorganisent; et, pour peu que les affaires générales de l'Europe le permettent, je ne doute point que dans l'année courante nos affaires ne prennent, dans la Péninsule, un aspect plus favorable que pendant celle qui vient de s'écouler. »

« Monsieur le duc, je reçois la lettre que vous m'avez écrite, en date du 23 mars, relativement aux revirements à faire de diverses troupes entre l'armée du midi et l'armée du centre, et celle du Portugal. Toutes celles qui ont dû être envoyées par les trois premières armées sont parties depuis longtemps. Les troupes qui leur appartiennent, et que l'armée du nord doit leur envoyer, sont encore

Joseph à Clarke. Valladolid, 10 avril 1813.

dans le nord. Je ne presse pas le général Clausel pour l'exécution de cette partie des dispositions de l'Empereur, qui, si elle eût eu lieu, lui eût enlevé 5 à 6 mille hommes, qui ont remplacé momentanément la 4e division de l'armée du Portugal, qu'il a été impossible de lui envoyer jusqu'à l'arrivée de l'armée du midi à Salamanque.

Cette armée y étant aujourd'hui arrivée, la 4e division de l'armée du Portugal a l'ordre de se mettre en marche pour l'armée du nord. Si après l'arrivée de cette division vous jugez, Monsieur le duc, qu'il soit instant que l'exécution des premières intentions de l'Empereur ait lieu promptement, il sera bon que vous veuillez bien en renouveler l'ordre direct au général Clausel. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 16 avril 1813.

« Monsieur le duc, d'après les rapports que vous trouverez ci-joints, un corps ennemi qui a passé le Tage, des bandes qui se sont réunies dans la province de Madrid, paraissent menacer cette capitale. Le général Leval a concentré ses forces, pour être en mesure à tout événement; mais la position de ce général ne laisse pas d'être inquiétante, ainsi que je vous l'avais d'ailleurs fait pressentir par mes lettres des 23 février et 23 mars. Cependant il peut y avoir quelque exagération dans les nouvelles que ce général a reçues, et particulièrement en ce qui concerne les troupes anglaises que l'on prétend s'être montrées à Malpica, à Puente del Arzobispo, à la Puebla de Montbeltran. Du moins, les rapports qui me parviennent des bords de la Tormès annon-

cent que l'armée anglaise est encore dans l'inaction. Ainsi, en supposant que les troupes ennemies qui se sont avancées en deçà du Tage soient toutes espagnoles, il sera sûrement facile de les rejeter sur la rive gauche de ce fleuve, ainsi que de chasser les bandes, et possible de continuer à faire occuper provisoirement Madrid, conformément aux intentions de Sa Majesté Impériale. Je viens de prescrire, en conséquence, au comte d'Erlon de s'y porter rapidement avec trois divisions de son armée et les corps de ma garde cantonnés à portée de son quartier général.

Vous verrez, Monsieur le duc, par la lettre que je lui ai écrite, les différentes dispositions que ce général devra exécuter, selon les circonstances qui s'y trouvent prévues (1). »

« Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 9 de ce mois, j'ai reçu de Vittoria la nouvelle de son arrivée à Valladolid, et j'attends journellement d'en recevoir directement la confirmation. Cette nouvelle, si longtemps attendue, ne peut être qu'agréable à l'Empereur ; mais elle laisse encore subsister le regret du retard qu'elle a éprouvé, et des inconvénients qui peuvent encore en résulter. Toute l'activité du général Clausel, étayée des renforts qui lui sont parvenus de l'armée du Por-

Clarke à Joseph. Paris, 16 avril 1813.

(1) On ne sera pas étonné de ne pas trouver ici toutes les lettres écrites par le roi, tous les ordres donnés aux généraux : nous avons dû supprimer tout ce qui n'est pas utile, et dont les dépêches au ministre de la guerre donnent la substance ; sans cela, la correspondance eût été, sans nécessité, trop volumineuse.

tugal, n'ont pu parvenir encore à rétablir les communications, et Votre Majesté en doit avoir la certitude. Son rapprochement des provinces du nord a dû la convaincre toujours davantage de l'urgence des secours que leur situation réclamait impérieusement. Le dernier courrier m'en a apporté une nouvelle et triste preuve. Deux bataillons de la 2e division de l'armée du Portugal, des 25e léger et 27e de ligne, ont été détruits en Navarre par les bandes de Mina; et cette perte n'est point la seule que nos troupes aient éprouvée depuis l'arrivée des premiers renforts. Ils ne sauraient donc être trop nombreux, et ne pouvaient être plus longtemps retardés. Aussi l'Empereur, en m'adressant ses derniers ordres au moment de son départ pour la grande-armée, m'a-t-il prescrit de recommander de nouveau à Votre Majesté la nécessité d'assurer ses communications avec la France, de manière que notre correspondance puisse devenir enfin régulière et prompte. Le seul moyen d'y parvenir est d'opérer la destruction de ces bandes, devenues des corps d'armée, et qui exigent des corps d'armée pour les combattre. J'aurai tout dit en terminant cette phrase, puisqu'elle contient le véritable tableau de notre situation dans le nord de l'Espagne, et des seuls moyens qui existent pour l'améliorer.

L'Empereur m'ordonne encore de réitérer à Votre Majesté ce que j'ai eu l'honneur de lui exposer dans mes précédentes dépêches sur l'importance que Sa Majesté Impériale attache à une position où l'on puisse tenir les Anglais en échec par des mouve-

ments bien combinés, des démonstrations offensives du côté du Portugal, la formation d'un équipage de siége à Burgos, et l'occupation de quelques points qui donnent de l'inquiétude aux ennemis. Sans une attention constante à remplir les vues de l'Empereur à cet égard, les Anglais pourraient se dégarnir pour faire des diversions en France ou ailleurs sur les derrières de la grande-armée, et nous jeter dans des embarras dont on ne peut calculer tous les résultats. Votre Majesté, qui saisira facilement l'importance de cette observation, apportera sans doute tous ses soins à se conformer aux intentions de l'Empereur. Il s'agit surtout d'entretenir lord Wellington dans une inquiétude constante sur les projets qu'on peut avoir contre lui, afin de l'obliger à tenir ses forces toujours réunies, et lui ôter jusqu'à l'idée de hasarder un fort détachement.

Si nous avons le temps de détruire l'ennemi qui infeste le nord avant l'ouverture de la campagne, j'augure bien de nos succès, et je désire vivement que Votre Majesté en ait la gloire. »

Clarke à Joseph. Paris, 20 avril 1813.

« Sire, j'ai reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire de Valladolid sous les dates des 23, 25, 28, 29, 30 mars, 1er et 2 avril, et je me sens empressé de les transmettre à Sa Majesté Impériale. C'est par les dépêches dont le capitaine Simon était porteur que j'ai eu la première nouvelle directe de l'arrivée de Votre Majesté à Valladolid, et je ne puis douter que l'Empereur ne l'ait apprise avec satisfaction. Il est heureux que

l'inaction des Anglais laisse encore la liberté d'agir dans le nord avec les forces nécessaires, et de s'attacher à la destruction des bandes ; mais je n'ai pas vu, dans la dernière lettre de Votre Majesté, qu'elle se soit occupée, d'une manière spéciale, de l'Aragon, et des moyens d'établir une ligne de communication avec le maréchal duc d'Albuféra : je ne puis que rappeler à cet égard les observations contenues dans ma lettre du 18 mars. Je n'ai pas, à la vérité, de nouvelles récentes du duc d'Albuféra ; les dernières sont du 18 mars, et ne contiennent rien de plus que celles qu'il a adressées directement à Votre Majesté ; mais le retard qu'éprouve cette correspondance devient un indice certain de la difficulté des communications, et démontre la nécessité de les établir d'une manière sûre, régulière et permanente, tant avec la France qu'avec le quartier général de Votre Majesté. Si l'armée de Valence restait constamment isolée, et privée à la fois de secours et de moyens d'entretenir ses relations avec la France et avec le reste de l'Espagne, il pourrait en résulter des inconvénients fâcheux et irréparables. Je crois donc devoir rappeler toute l'attention de Votre Majesté sur cet objet, et l'engager à prendre des mesures efficaces relativement à la position du maréchal duc d'Albuféra, et à la sûreté de ses communications. J'aurai l'honneur d'écrire incessamment à Votre Majesté plus en détail sur ce point, ainsi que sur quelques autres articles de ses dépêches. »

Clarke à Jourdan. Paris, 23 avril 1813.

« Monsieur le maréchal, je reviens sur les deux lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 mars et le 3 avril, et dont je lui ai accusé réception.

Votre Excellence aura pu voir par mes précédentes dépêches l'inquiétude que j'avais conçue du mouvement de l'armée du centre sur Burgos; mouvement qui se trouvait aussi peu conforme aux ordres de l'Empereur qu'au succès des opérations qui s'exécutent dans le nord de l'Espagne. Ce mouvement a été arrêté à temps par Sa Majesté Catholique, et il eût été même à souhaiter qu'il n'eût pas du tout eu lieu. Cependant, si les Anglais ne tirent aucun parti des indices qu'il a pu leur donner sur le but de nos opérations actuelles, le roi n'aura aucun sujet de regret, et pourra se constituer, sur tous les points, dans la véritable position qui lui a été assignée par les instructions de Sa Majesté Impériale et Royale.

Sa Majesté Catholique doit être sans doute informée de l'événement arrivé le 31 mars dernier, entre Lerin et Lodosa, à une brigade de la 2e division de l'armée du Portugal, que le général Barbot a détachée mal à propos à peu de distance des cantonnements de Mina. L'engagement qu'elle a eu avec ce chef, et la perte énorme qu'elle a essuyée, auront appris au roi que les bandes ne se laissent point encore intimider à l'aspect des renforts qui arrivent à l'armée du nord, et qu'aguerries comme elles le sont actuellement, elles ne céderont qu'à une supériorité réelle de forces. Aussi le général

Clausel compte bien appeler à lui la 4ᵉ division de l'armée du Portugal, qui lui était déjà nécessaire même avant l'événement de Lerin. Le général Reille, qui a vu longtemps le nord de l'Espagne, et qui me paraît juger sainement de l'état des choses, ne doute pas que le général Clausel n'ait besoin de plus grands moyens pour pacifier le pays au pied des Pyrénées, et qu'on ne doive subordonner à cette opération toutes les autres.

Je ne dois pas laisser ignorer à Votre Excellence la crainte qu'a eue un moment le général Clausel, de voir des ressources administratives rétrécies et circonscrites par des dispositions nouvelles de Sa Majesté Catholique, qui semblaient avoir pour objet d'assigner aux armées qui se rapprochent du Duero un emplacement et une délimitation territoriale, aux dépens de l'armée du nord. Cependant, d'après les dernières lettres du roi, je dois conclure qu'il n'y a eu aucune suite de donnée à ces dispositions. Elles eussent d'ailleurs été peu conformes aux intentions de l'Empereur; et ce que j'en ai fait connaître à Sa Majesté Catholique a pu lui faire entendre que l'Empereur n'était pas disposé en ce moment à faire des changements de quelque importance dans la situation territoriale des armées d'Espagne. De semblables changements d'ailleurs, applicables à des armées actives, conviendraient peu à une armée stationnaire comme l'armée du nord, qui peut être considérée comme la réserve des autres armées, et à qui toutes les ressources doivent être laissées. Enfin, les ordres mêmes de l'Empe-

reur, qui, en faisant concourir l'armée du Portugal à la destruction des bandes du nord, ont fait passer les troupes de cette armée aux ordres du général Clausel, indiquent dans quel esprit doit être fait tout mouvement semblable.

Pour peu que l'inaction des Anglais se prolonge encore, j'espère, M. le maréchal, que les opérations entreprises dans le nord de l'Espagne pourront avoir un résultat satisfaisant; je crois surtout qu'elles ne doivent être interrompues que pour des besoins vraiment impérieux, et dans le cas seulement où une véritable nécessité et des dangers réels appelleraient ailleurs l'attention et les forces de Sa Majesté Catholique. Tant que l'on pourra inquiéter à la fois et contenir les Anglais par des démonstrations, sans sortir réellement d'un système d'observation, je pense que l'on aura atteint le but prescrit par les ordres de l'Empereur : on ne doit en excepter que le cas, néanmoins peu probable, où l'ennemi, soit par une diminution de forces, soit par des combinaisons vicieuses, donnerait jour à entreprendre une opération sur lui avec la presque certitude de succès.

Je terminerai par un éclaircissement qui, d'après les lettres de Votre Excellence et même celles du roi, me semble indispensable. Sa Majesté Catholique paraît se croire obligée, par les ordres de l'Empereur, à se maintenir à Madrid, et à n'abandonner cette ville qu'à la dernière extrémité. Cependant l'esprit et le texte des ordres de Sa Majesté Impériale n'entraînent pas rigoureusement cette

conséquence. L'Empereur, en ordonnant que Madrid soit occupé par l'extrémité de la ligne et par un corps volant, a, par ces expressions mêmes, indiqué sa pensée, et subordonné l'occupation de cette ville à toutes les chances inséparables de la situation d'un poste avancé. La persuasion que le roi s'est formée à cet égard me paraît d'autant plus devoir être modifiée, que, dans l'emplacement actuel des armées, les troupes qui restent à Madrid et au delà du Guadarama sont dans une positien assez hasardée, et que le général Leval, qui les commande, a besoin d'une vigilance extrême pour s'y maintenir avec sûreté. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 26 avril 1813.

« Monsieur le duc, vous trouverez ci-joint copie d'une lettre du comte Gazan, qui vous instruira de la position de l'armée du midi.

Les divisions qui sont à Madrid ont rejeté les bandes au delà du Tage et dans la province de Guadalaxara.

Des nouvelles indirectes me parlent d'un succès qu'aurait obtenu le maréchal Suchet. J'en attends le rapport officiel.

Il est aussi question de l'apparition de l'escadre de Toulon devant Alicante, et de l'occupation de Cadix et des arsenaux par les Anglais; on assure qu'une partie des membres du gouvernement insurrectionnel s'est retirée à Séville. »

Clarke au général Clausel. Paris, 27 avril 1813.

« Général, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 courant, vous me demandez de faire renforcer les garnisons de Pampelune,

Saint-Sébastien, Bilbao, etc., par les troupes de la réserve de Bayonne, et je vous ai déjà fait connaître les motifs qui m'empêchent d'accéder à votre demande. De nouvelles réflexions, qu'un examen plus attentif de votre lettre a fait naître, sont venues ajouter un nouveau poids à ces motifs; et le tableau comparatif que vous m'avez adressé, le 7 avril, des forces que vous avez actuellement sous vos ordres, et de celles qui vous seraient nécessaires pour fournir à toutes les garnisons, occuper tous les postes de communications, et compléter toutes les colonnes mobiles, m'a paru reposer sur un fait tout à fait hypothétique, et qui ne peut, par conséquent, être admis.

Il semblerait résulter de ce tableau, qu'à moins de 46 mille hommes de troupes, vous ne pouvez faire face à tous les besoins exposés ci-dessus; et vous en déduisez la conséquence que l'armée du nord doit être augmentée d'environ 7 à 8 mille hommes, et maintenue d'une manière permanente sur le pied de cette augmentation. Mais le motif de cette augmentation ne repose que sur l'état actuel des choses dans le nord de l'Espagne, et sur une somme de besoins qui ne sont que momentanés. Si, en effet, vous avez entendu parler de l'état présent des choses, vous avez actuellement, avec les renforts venus de l'armée du Portugal, au delà de vos demandes, puisque vous disposez de 50 mille hommes, dont 30 mille peuvent être mis à la poursuite des bandes, et 20 mille employés dans les garnisons et les postes de communications. Si, au contraire,

vous entendez parler de l'état où se trouvera le nord de l'Espagne après la destruction des bandes et la pacification du pays, il serait difficile d'admettre que les forces qui auront été nécessaires pour soumettre un pays en proie à l'insurrection soient indispensables pour s'y maintenir lorsqu'il sera pacifié. Je ne puis penser en effet que l'occupation des blockhaus, lorsqu'ils auront été construits, puisse augmenter vos besoins. Cette construction, réclamée depuis si longtemps comme un moyen de contenir une grande étendue de pays avec peu de troupes, aurait été une entreprise mal conçue, si elle avait dû, au contraire, entraîner une augmentation de forces.

L'Empereur, dans un cas semblable où vous vous trouvez, a établi, comme principe, qu'il valait mieux avoir de petites garnisons et de fortes colonnes mobiles, que de petites colonnes et de fortes garnisons. C'est là le principe sur lequel vous devez vous régler, et que vous devez prendre pour base de vos opérations aussitôt que les premiers coups auront été portés, et du moment que vous pourrez mettre de l'ordre dans l'emploi de vos moyens.

Je vous ai entretenu du cas possible, et même probable, où, par l'effet de vos poursuites contre Mina, vous seriez obligé d'entrer en Aragon. Je dois ajouter que le maréchal duc d'Albuféra réclame, et que Sa Majesté regarde comme nécessaire, que la ligne de communication de l'armée de Valence par Saragosse (la seule qui lui reste) soit parfaitement dégagée, et mise à l'abri de tout évé-

nement. Il est difficile que le général Paris, avec les troupes dont il dispose, puisse assurer cette ligne en deçà comme au delà de Saragosse, et maintenir à une certaine distance la sûreté des deux rives de l'Èbre. Il faut cependant que le duc d'Albuféra ait ses derrières assurés, et que ses communications avec le roi par Saragosse, comme avec la France, soient parfaitement libres. Cette ligne de communication par Saragosse pourrait être tracée, soit de Valladolid à Aranda, et de là à Calatayud, soit de toute autre manière que la connaissance du pays peut déterminer. Je vous invite à prendre sur ce point les ordres de Sa Majesté, qui se décidera peut-être à porter sur cette ligne quelques troupes dont les mouvements pourraient être utilement combinés avec ceux que vous ferez en Navarre et en Aragon. Je crois d'ailleurs que l'on trouverait dans les provinces entre l'Èbre et le Duero, depuis quelque temps abandonnées par nos troupes, des ressources qui ont été épargnées, et qui sont même grossies de ce que les insurgés y ont mis en réserve. J'écris au roi sur cet objet; et lorsque vous lui ferez part vous-même de vos vues, vous le trouverez préparé à les recevoir.

D'après les intentions de l'Empereur, Sa Majesté a destiné Burgos à devenir le centre de l'approvisionnement de toutes les armées qui opèrent à l'ouest de la Péninsule : c'est à l'armée du nord, en effet, considérée comme la réserve des autres armées, que doivent se réunir et se conserver tous les moyens nécessaires à leur existence et à leurs opérations

communes. Je vous invite à regarder cet objet comme un *des plus importants qui puissent vous occuper*, et à organiser dès ce moment un ensemble de mesures propres à faire affluer à Burgos et à y attirer, des plus grandes distances possibles, toutes les denrées et tous les objets d'approvisionnement qu'il sera possible de rassembler. Vous aurez encore à demander à Sa Majesté Catholique des instructions spéciales sur ce point (1). »

Clarke à Joseph. Paris, 29 avril 1813.

« Sire, l'Empereur, en me renvoyant les dépêches de Votre Majesté, sous les dates des 1er et 3 avril, m'a ordonné d'y répondre de manière à fixer à l'avenir toutes les incertitudes, et à prévenir les conflits d'autorité dont Votre Majesté a eu longtemps à se plaindre. L'Empereur m'ordonne de lui faire connaître qu'ayant donné à Votre Majesté le commandement en chef de ses armées en Espagne, il est surpris des plaintes qui lui parviennent si souvent sur le défaut d'obéissance de la part des généraux : l'Empereur pense que cela provient de la manière dont Votre Majesté envisage sa position, qui lui fait confondre le roi d'Espagne avec le commandant en chef des armées françaises. Sa Majesté Impériale n'entend nullement que ses armées puissent, dans aucun cas, dépendre des ministres espagnols, auxquels l'Empereur a droit de ne point avoir de confiance, et qu'il croit très-indifférents sur le sort de ses troupes ; mais tous les ordres que

(1) On voit, par cette lettre du ministre, combien le roi était tenu en dehors des opérations de cette armée, dirigées par les ordres et les instructions qui venaient de Paris.

Votre Majesté voudra donner aux généraux français seront toujours ponctuellement exécutés lorsqu'ils seront transmis par le maréchal Jourdan pour les opérations militaires, et par l'ordonnateur en chef Mathieu Favier pour les objets d'administration. L'Empereur ne veut point permettre que le ministre O'Farill, ou tout autre, soit employé dans les relations de Votre Majesté avec les armées françaises, l'intention très-décidée de Sa Majesté étant que ses troupes ne puissent jamais dépendre de l'administration espagnole. D'après ce principe, il devient nécessaire que Votre Majesté retranche de ses règlements tout ce qui pourrait mettre la subsistance des troupes françaises à la disposition des agents espagnols. L'ordonnateur Mathieu Favier doit être seul chargé de transmettre les ordres relatifs à l'administration. L'Empereur ne peut le nommer intendant général; mais il est ordonnateur en chef, et les autres ne le sont que des corps d'armée, qui se trouvent tous sous les ordres supérieurs de Votre Majesté. Rien n'empêchera donc que les dispositions se fassent pour établir à Burgos des magasins, ainsi que Votre Majesté le demande et qu'elle en a reconnu la nécessité. L'Empereur désire même que ce soin s'étende jusqu'à Santona, et à tout autre lieu où Votre Majesté le jugera convenable. Cet objet ne doit souffrir aucune difficulté; et, pour en assurer d'autant mieux l'exécution, j'ai soin d'en écrire au général Clausel ainsi qu'à tous les autres commandants d'armée, et de leur faire connaître, de la manière la plus précise, les intentions de l'Empe-

reur. Tous seront prévenus que les ordres de Votre Majesté, pour la sûreté des communications et les mouvements des armées, leur seront transmis par le maréchal Jourdan, et ceux concernant l'administration par l'ordonnateur en chef Mathieu Favier; la volonté de l'Empereur étant que ceux qui leur parviendront de cette manière soient exécutés sans retard et sans difficulté. Mais, en prescrivant cette mesure, l'Empereur m'a ordonné de déclarer à Votre Majesté qu'elle ne devait rien attendre de lui dans les circonstances où la France se trouve, si ce n'est la portion de solde qui est portée au budget. Votre Majesté doit donc se régler en conséquence, et diriger toutes ses opérations dans le sens des ordres de l'Empereur, que j'ai déjà eu l'honneur de lui transmettre. Sa Majesté Impériale m'ordonne encore de faire connaître à Votre Majesté que, pour bien commander une armée, il faut s'en occuper sans cesse, aller au-devant des nouvelles, et pourvoir à tout. L'Empereur voit avec peine qu'on n'a point agi dans ce sens depuis quatre mois. Les troupes sont restées dans l'inaction tout ce temps, tandis qu'elles pouvaient être employées à rétablir l'ordre dans la Navarre et sur les derrières de l'armée; cela serait terminé au moment actuel, et les forces qui opèrent aujourd'hui dans le nord seraient depuis longtemps disponibles pour agir contre les Anglais. Maintenant il est essentiel que Votre Majesté se mette à même d'avoir tous les jours des nouvelles de Bayonne, en faisant marcher les estafettes à raison d'une lieue par heure. L'Empereur pense que

la chose est facile au moyen d'une succession de postes bien établis, et qu'on aurait aussi à Valladolid des nouvelles de Bayonne en quatre jours. Sa Majesté attache une grande importance à cette mesure, et m'ordonne d'en recommander très-particulièrement l'exécution à Votre Majesté. »

« Sire, j'ai reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire les 7 et 10 de ce mois, et je les ai transmises à l'Empereur sans aucun délai. Je ne doute point que Sa Majesté Impériale n'apprenne avec beaucoup d'intérêt les nouvelles satisfaisantes contenues dans la dernière de ces dépêches. Toutes celles qui me sont déjà parvenues par d'autres voies tendent à confirmer l'augure favorable que Votre Majesté croit pouvoir en tirer; et le retard que mettent les Anglais à commencer leurs opérations semble bien déceler l'embarras où ils se trouvent. J'espère que cette circonstance pourra nous donner le temps de terminer les opérations entreprises dans le nord de l'Espagne. Le général Clausel les poursuit en ce moment avec activité, et tout porte à croire qu'elles auront un résultat favorable. Je viens d'écrire à ce général pour l'engager à s'occuper de l'Aragon, et des communications à établir avec le duc d'Albuféra. Elles ne peuvent avoir lieu que par Saragosse, et il est bien difficile que le général Paris, qui y commande, puisse assurer cette ligne et maintenir à la fois les deux rives de l'Èbre dans sa dépendance. Il faut donc nécessairement venir à son secours; et je fais observer à cette occasion au

Clarke à Joseph. Paris, 30 avril 1813.

général Clausel que la ligne de communication entre Valence et Valladolid pourrait être tracée, soit de Valladolid à Aranda et de là à Calatayud et Saragosse, soit de toute autre manière que la connaissance du pays peut indiquer. J'invite le général Clausel à prendre sur ce point les ordres de Votre Majesté, qui se décidera peut-être à porter sur cette ligne quelques troupes dont les mouvements pourraient se combiner avec ceux du général Clausel. Je pense même qu'on trouverait, dans les provinces situées entre l'Èbre et le Duero, des ressources que ne représentent plus les pays parcourus par nos troupes, et que peut-être l'ennemi s'est porté dans les parties que nous avons abandonnées depuis quelque temps. C'est une idée que je laisse aux généraux qui sont sur les lieux le soin d'apprécier. Mais lorsque le général Clausel aura l'honneur de faire part à Votre Majesté de ses vues sur les objets dont je l'ai entretenu, il la trouvera préparée à les recevoir, et à prendre à cet égard les déterminations qu'elle jugera convenables. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 2 mai 1813.

« Monsieur le duc, j'ai reçu votre lettre du 16 du mois dernier. Sans entrer de nouveau dans le détail des causes et des motifs qui ont retardé mon arrivée à Valladolid, je me bornerai à vous observer que, quand bien même vos lettres des 4 et 14 janvier auraient été plus précises qu'elles ne l'étaient, les renforts dont l'armée du nord a besoin n'y seraient pas arrivés huit jours plus tôt. Un mouvement de cette nature devait être fait avec précaution; il était indispensable d'attendre les troupes de l'armée du

midi, qui étaient aux extrémités des provinces de la Manche et de Cuença, et il fallait évacuer 9 mille malades. J'aurais pu, à la vérité, arriver beaucoup plus tôt à Valladolid avec mon quartier général; mais je n'ai pas cru que ma présence pût y être de quelque utilité tant que les troupes n'étaient pas en mesure de filer sur le nord de l'Espagne, et j'ai pensé, au contraire, qu'il était plus convenable de me tenir rapproché du gros de l'armée tant qu'il y avait à craindre que l'ennemi ne saisît l'instant de notre mouvement pour tenter quelque chose.

Vous avez vu, par mes précédentes, que depuis longtemps quatre divisions de l'armée du Portugal sont passées sous les ordres du général Clausel: cependant, étant instruit que ce général n'a laissé dans la province de Burgos d'autres troupes qu'une faible garnison à Briviesca et une faible garnison à Burgos, que cette place est dépourvue de toute espèce d'approvisionnement, et que Longa, réuni à d'autres chefs, se dispose à intercepter les communications entre Burgos et Miranda, je viens de faire les dispositions suivantes :

Le comte d'Erlon, commandant en chef l'armée du centre, a reçu ordre d'envoyer par la rive droite du Duero la division Darmagnac. Cette division passera momentanément sous les ordres du comte Reille; ce général placera cette division dans la province de Léon, pour soutenir la cavalerie de l'armée du Portugal qui observe la Galice; il enverra la 5e division de l'armée du Portugal et un régiment de troupes à cheval dans la province de Burgos.

cette division gardera la route de communication depuis Miranda jusqu'à Burgos; le général qui la commandera établira son quartier général à Briviesca. Le général Reille placera aussi la 6ᵉ division de son armée en échelons depuis Burgos jusqu'à Palencia. J'ai prescrit à ce général d'ordonner aux généraux commandant ces deux divisions d'éloigner les bandes de la route de communication, et de les poursuivre avec vigueur; ils seront en même temps chargés de faire rentrer à Burgos les contributions de la province, et des approvisionnements non-seulement pour le service journalier de cette place, mais même pour y former des magasins.

J'ai communiqué ces nouvelles dispositions au général Clausel, et je lui ai mandé de se mettre en correspondance avec le comte Reille, afin que ce général puisse, si les circonstances l'exigent, faire coopérer ses troupes aux opérations de celles de l'armée du nord. Vous sentirez que l'armée du centre étant affaiblie par l'éloignement momentané de la division Darmagnac, le comte d'Erlon serait plus en état de marcher au secours du général Leval, et qu'il peut seul, au besoin, protéger la retraite de ce général en se portant avec une partie de ses troupes sur la Sierra, qui divise la Vieille-Castille d'avec la Nouvelle. J'ai donc prévenu le comte Gazan que, dans le cas où le général Leval serait attaqué par des forces supérieures à Madrid, il devait se retirer sur le Guadarama. L'Empereur jugera sans doute que, moyennant ces nouvelles dispositions, j'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire pour assurer les communica-

tions avec la France, et pour mettre le général Clausel en état de rétablir les affaires dans le nord de l'Espagne. Je désire que ce général réussisse, mais j'en doute : il parviendra peut-être à éloigner pour quelque temps Mina et les autres chefs de bandes, mais il est peu probable qu'il les détruise; ils sauront éviter le combat quand ils auront à en craindre le résultat. Mina domine en Navarre et en Biscaye, plus par l'opinion que par la force; et tant qu'on n'agira pas sur l'esprit des habitants de ces provinces par des moyens politiques propres à faire cesser les inquiétudes qu'ils ont conçues sur le sort de leur pays, on ne pourra point les soumettre par la force des armes. Il est donc à craindre que le général Clausel ne fatigue inutilement ses troupes par des marches et des contre-marches, et qu'il n'éprouve en détail des pertes considérables. Il est aussi à craindre que quand on aura besoin, pour arrêter ou combattre l'armée anglaise, des divisions qu'on lui a envoyées, on ne les trouve épuisées par les pertes journalières et les fatigues. Peut-être aurait-il mieux valu rapprocher toute l'armée des frontières de la France, et se borner à garder les provinces, qu'on était en état d'occuper assez fortement pour empêcher les bandes d'y pénétrer; au moins ce parti aurait eu l'avantage de ne pas fatiguer les troupes inutilement, et de les conserver pour le moment où il eût été jugé convenable de livrer bataille à l'armée anglaise, si elle s'était portée en avant. En même temps que vous me mandez que les secours que je dois envoyer dans le nord ne sauraient être trop nombreux, vous me

dites que l'Empereur attache une grande importance à ce que ses armées fassent des démonstrations offensives du côté du Portugal. Je dois vous observer d'abord que, pour faire des démonstrations, il faudrait tenir les troupes réunies et les faire agir sur la Tormès, ce qui est absolument impossible dans le moment actuel, attendu qu'on ne peut les faire subsister qu'autant qu'elles sont divisées; ensuite, pour que ces démonstrations fussent utiles, il faudrait que les ennemis ne fussent pas instruits que l'armée du Portugal a passé dans les provinces du nord, et que les armées ont été considérablement affaiblies par le départ des cadres, celui des hommes destinés pour la garde impériale, etc. : mais ils connaissent parfaitement tous ces détails, et on les trouve dans les gazettes des insurgés. Je crois donc ne pouvoir rien faire de mieux que de laisser les troupes dans les positions qu'elles occupent. Quant à l'équipage de siége, le maréchal Jourdan a dû vous envoyer un projet de formation; si l'Empereur l'approuve, je donnerai ordre de le réunir : mais il sera dès lors nécessaire que vous mettiez des moyens de transport à la disposition du directeur général de l'artillerie; le pays occupé par les armées n'offre plus aucune ressource en ce genre.

L'armée anglo-portugaise, d'après tous les rapports, est forte de 60 mille hommes; tout annonce qu'elle se dispose à entrer en campagne très-prochainement. Lord Wellington peut réunir à cette armée 30 mille Espagnols, sans compter les bandes et les troupes qui sont dans les provinces du nord.

Vous voyez d'après cela que je dois m'attendre, d'un instant à l'autre, à être obligé de faire replier les troupes sur la rive droite du Duero, où je ne resterai qu'aussi longtemps que cela me sera possible sans courir les chances d'une bataille, attendu que je crois de mon devoir de ne combattre que quand j'aurai pu réunir à l'armée les divisions de l'armée du Portugal, soit en les appelant à moi si la situation du nord le permet, soit en me rapprochant d'elles. Dans le cas où l'Empereur aurait des instructions contraires à me donner, je vous prie de me les transmettre promptement.

Je présume que cette campagne offrira des difficultés de plus d'un genre; je tâcherai de les surmonter; mais je ne puis pas vous dissimuler qu'il eût été dans les intérêts de l'Empereur de lever celles qu'il pouvait faire cesser. L'organisation de l'armée active divisée en trois armées, dont chacune d'elles a un général en chef, est un grand obstacle à l'ensemble des opérations. Je suis forcé, dans mes combinaisons, d'éviter tout ce qui peut blesser les prétentions et l'amour-propre, afin de prévenir les mécontentements. Lorsqu'il n'y avait en Espagne que des commandants de corps d'armée, tout marchait plus facilement; mais en supposant que l'Empereur ait jugé plus utile de conserver l'organisation actuelle, il me paraît qu'il eût été à propos que Sa Majesté m'eût fait connaître si elle approuve ou si elle désapprouve les dispositions que j'avais faites pour concentrer le plus possible entre mes mains le commandement et l'administration. J'avais formé à cet effet un état-

major général. Les généraux en chef ont cru devoir ne pas reconnaître l'autorité des chefs des divers services que j'avais appelés près de moi; c'est ce qui est cause que quand le général Léry, à qui j'avais confié le commandement du génie, est parti pour la France, j'ai cru inutile de désigner un autre officier pour le remplacer.

Le général Dedon, à qui j'avais confié le commandement de l'artillerie, a dû rester à l'armée du centre en vertu d'une décision de l'Empereur, et il n'a point été remplacé. Enfin MM. Mathieu Favier et Garreau, que j'ai appelés près de moi, l'un pour remplir les fonctions d'intendant général, et l'autre celles d'inspecteur chef aux revues, sont pour ainsi dire sans emplois. Cependant, il me paraît difficile de surveiller et de diriger les services des trois armées sans un état-major général. Au surplus, si telle est la volonté de l'Empereur, je m'y conformerai; mais je désirerais la connaître : son silence compromet son service et mon autorité. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 6 mai 1813.

« Monsieur le duc, vous verrez, par les copies des lettres ci-jointes, que, par suite des dispositions prises pour rapprocher du général Clausel le reste de l'armée du Portugal, les administrations de cette armée se rendent à Burgos, et qu'il ne nous reste hors de l'arrondissement de l'armée du nord que l'embarras d'une immense artillerie, une brigade d'infanterie, et une partie de la cavalerie; il était sans doute impossible de faire plus pour l'armée du nord. . . . .

J'envoie le plus possible sur les derrières tout ce qui, n'étant plus utile, est nécessairement nuisible, et ne pourrait que gêner singulièrement les mouvements de l'armée et courir des dangers inutiles. »

« Sire, depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 30 avril dernier, je n'ai reçu aucune lettre d'elle; et cette longue interruption, à une époque où la correspondance promettait de devenir plus régulière, excitera sans doute l'étonnement de l'Empereur. Je cherche inutilement à m'en expliquer la cause, puisque les renforts arrivés au général Clausel l'ont mis en état de se porter en Navarre, et d'obliger l'ennemi à y réunir toutes ses forces, contre lesquelles il manœuvre en ce moment. Il paraît donc que c'est particulièrement à Vittoria et Burgos, ou entre Burgos et Valladolid, que la communication est interceptée : et cependant j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour convaincre Votre Majesté de l'importance extrême que l'Empereur attache à voir les communications tout à la fois sûres, promptes et fréquentes entre Valladolid et la France. Je suis même entré à cet égard, par ordre exprès de Sa Majesté Impériale, dans des détails qui tout à la fois prouvaient la sollicitude de l'Empereur sur cet objet important, et indiquaient les moyens de remplir ses vues. Je supplie Votre Majesté de se rappeler particulièrement mes lettres des 30 mars et 29 avril, pour se faire une idée juste de ce que l'Empereur doit penser en comparant

Clarke à Joseph. Paris, 10 mai 1813.

ce qui existe avec ce qu'il avait prescrit et si fortement recommandé. Votre Majesté ne sera pas surprise si je viens aujourd'hui lui faire connaître, par un ordre exprès de l'Empereur, la peine que Sa Majesté éprouve de voir l'exécution de ses ordres si longtemps différée, et de n'avoir aucune certitude que ses intentions soient remplies d'une manière convenable. Un autre point de la plus haute importance excite encore l'attention de l'Empereur; je veux parler des mesures à prendre pour tenir les Anglais en échec, menacer le Portugal, et empêcher lord Wellington de faire des détachements. S'il était vrai, ainsi qu'on le pense, que les Anglais eussent retiré des troupes du Portugal, l'intention de l'Empereur est que Votre Majesté fasse à l'instant des dispositions pour se porter sur les frontières de Portugal, et menacer le pays; mais en restant, comme on l'a fait jusqu'ici dans une complète inaction, on laisse aux Anglais la facilité de faire revenir des troupes, dit l'Empereur, tandis que les nôtres sont retenues en Espagne sans but et sans utilité. Au surplus, je puis et dois m'en rapporter entièrement, sur ce point, à tout ce que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté pour lui transmettre les ordres de l'Empereur; et je lui rappellerai à cette occasion mes dépêches des 26 février, 30 mars et 6 avril, qui contiennent sur cet objet toutes les idées de Sa Majesté Impériale avec les développements nécessaires.

Les dernières nouvelles du duc d'Albuféra sont de San-Felipe, le 25 avril. L'ennemi avait continué de manœuvrer devant lui, sans tirer un coup de

fusil, depuis le 13, et paraissait vouloir réunir ses forces sur la droite pour le déborder par Requena et Ayora. L'ennemi a appelé des renforts de l'Andalousie et de l'Aragon ; ce qui me fait toujours plus désirer que Votre Majesté ait pu s'occuper de cette dernière province, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'y inviter dans plusieurs de mes lettres, notamment dans celles des 20 et 30 avril, dont je ne puis aujourd'hui que confirmer le contenu. »

« Monsieur le duc, votre lettre du 9 mars prescrivait de resserrer les cadres de chaque régiment, de manière qu'un régiment de 1,600 hommes ne devait garder que deux bataillons. Joseph à Clarke. Valladolid, 15 mai 1813.

Celle du 20 avril porte qu'il est nécessaire de conserver au moins deux bataillons, même au régiment le plus faible, à moins qu'il n'y restât guère que 800 combattants.

Votre lettre du 9 mars m'avait inspiré un grand zèle pour faire rentrer en France, le plus tôt, le plus de cadres possibles, par ce paragraphe : « L'Empereur, qui attache un très-haut intérêt, dans les « circonstances actuelles, à la stricte et prompte « exécution de ses ordres à cet égard, désire que « Votre Majesté fasse bien entendre aux généraux « commandants qu'il n'y faut ni objection ni délai « quelconque, et que Sa Majesté Impériale et Royale « serait très-mécontente de leur non-exécution, dont « ces généraux seraient responsables envers elle. »

J'avais donc pensé qu'envoyer en France trente cadres de plus, c'était donner à l'Empereur 25 mille

hommes ; c'est ainsi que, animé par un sentiment vraiment français, je m'étais porté à vous proposer, Monsieur le duc, d'offrir à l'Empereur quatre cadres de ma garde, tant j'étais convaincu que l'Empereur avait des soldats, mais qu'il avait besoin d'officiers expérimentés.

Votre lettre du 20 avril, Monsieur le duc, me donne le regret de n'avoir pas gardé quelques cadres de plus en Espagne. Ces nouvelles dispositions se trouveront remplies bientôt par l'arrivée aux armées du Portugal et du centre des bataillons qui sont encore dans le nord. L'armée du midi ne tardera pas non plus à se trouver dans les positions prescrites par cette lettre. »

Jourdan à Clarke. Valladolid, 16 mai 1813.

« Monsieur le duc, une question sur laquelle Sa Majesté n'a pas encore paru fixée, et sur laquelle il serait important que Votre Excellence voulût bien prononcer, est celle-ci : En supposant que lord Wellington entre en campagne avant que le général Clausel ait terminé ses opérations, et que l'armée ennemie oblige les troupes impériales à venir prendre position sur la rive droite du Duero, le roi devra-t-il, avec l'armée du midi et celle du centre, défendre le passage du Duero et courir les chances d'une bataille ? ou bien devra-t-il suspendre les opérations dans le nord et appeler à lui l'armée du Portugal ? ou bien devra-t-il se replier derrière Burgos, pour y attendre que le général Clausel ait terminé ses opérations, et pour ensuite se reporter en avant avec la totalité des forces ? Votre Excellence

jugera peut-être que le sort de la campagne dépend de la solution de ces questions (1). »

« Monsieur le maréchal, par ma lettre en date du 7 de ce mois, je vous témoignais combien j'étais étonné de la nouvelle interruption de nos rapports avec le quartier général de Sa Majesté. Cet étonnement ne fait que se prolonger et s'accroître tous les jours avec le silence qui en est la cause, et qui me paraît de plus en plus difficile à expliquer.

Clarke à Jourdan. Paris, 18 mai 1813.

Je suis également sans nouvelles de l'armée du nord, et le général Clausel depuis son entrée en Navarre ne m'a point adressé de rapports. Le seul avis que j'aie eu des opérations de ce général m'est venu de Valence. Une lettre du duc d'Albuféra, du 1er de ce mois, m'a appris que le général Clausel a invité le général Paris à concourir, de tous les moyens qui sont à sa disposition, aux poursuites dirigées contre Mina. Le duc d'Albuféra me fait observer que ce concours est d'autant moins possible, que le général Paris est embarrassé de plus de 2,400 prisonniers, et que même il a retiré 3 mille hommes de l'Aragon, pour se mettre en état de contenir l'armée assez nombreuse qu'il a en tête.

Ces détails me conduisent, Monsieur le maréchal, à rappeler à Votre Excellence que depuis quelque temps, dans toutes mes dépêches, la situation de l'Aragon a été désignée au roi comme l'un des plus justes objets de sa sollicitude. J'ignore encore quel degré d'attention Sa Majesté Catholique a jugé à

(1) Cette lettre resta sans réponse.

propos de donner aux observations que je lui ai adressées à ce sujet au nom de l'Empereur. J'ai également informé le roi, dans la dernière lettre que je lui ai écrite, que l'Empereur s'étonnait que l'on ne fît aucune démonstration offensive pour inquiéter lord Wellington sur le Portugal, et surtout pour l'empêcher de détacher ailleurs une partie de ses forces. J'ignore également si, depuis peu, il a été fait quelque chose pour remplir sur ce dernier point les intentions de Sa Majesté Impériale. Si par quelques mouvements on avait menacé l'armée anglaise dans ses cantonnements, je concevrais jusqu'à un certain point que l'Aragon eût été laissé dans l'oubli; comme je m'expliquerais sans peine, si l'on eût porté des forces en Aragon, que l'on fût resté dans l'inaction du côté de Salamanque : mais on assure que lord Wellington a détaché de son armée 15 mille hommes, qui ont été portés sur d'autres points. Il est bien certain au moins que l'armée anglo-espagnole d'Alicante s'est, depuis quelque temps, singulièrement renforcée; il est certain encore que les Anglais ont en ce moment des vues offensives sur plusieurs points de l'Italie. S'il était vrai que lord Wellington se fût affaibli pour fournir à ces diverses expéditions, rien ne serait plus fondé que le mécontentement que l'Empereur vient de me témoigner sur l'inaction des armées du midi et du centre.

Je vous prie, Monsieur le maréchal, de vouloir bien soumettre ces diverses observations à Sa Majesté; et j'inviterai en même temps Votre Excellence à ne négliger aucun moyen pour rétablir

la correspondance sur le pied de régularité que l'Empereur a si fort recommandé. La dernière dépêche que j'ai reçue de vous a déjà près de quarante jours de date, et rien ne fait une impression plus fâcheuse sur l'esprit de l'Empereur que d'être si longtemps sans nouvelles de ses armées.

P. S. Il existe à Madrid un ouvrage publié par l'Imprimerie royale, sous le titre suivant : *Mémoire sur les observations astronomiques faites par les navigateurs espagnols en différents lieux du globe, pour servir de base à la construction des cartes marines ;* publié par la direction des travaux hydrographiques de Madrid, sous la surveillance de don Joseph d'Espinosa-Ytello, 2 vol. in-4°. Je serai très-obligé à Votre Excellence de vouloir bien m'adresser deux exemplaires de cet ouvrage, indispensable aux travaux du dépôt de la guerre. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 20 mai 1813.

« Monsieur le duc, d'après tous les rapports que je vous ai précédemment envoyés, vous aurez vu qu'il est très-probable que lord Wellington a reçu des renforts qui réparent les pertes qu'il a faites pendant la campagne dernière. L'armée du midi et celle du centre ne présentent pas plus de 32 mille hommes d'infanterie. Ces deux armées, et celle du Portugal, offrent en cavalerie 9 mille hommes et 100 pièces de canon. Il eût été à désirer que vous m'eussiez fait connaître si l'intention de l'Empereur était qu'avec ces forces je m'opposasse aux tentatives de l'ennemi sur la Tormès et sur le Duero, assez pour en venir même à une affaire générale ;

s'il était convenable de rappeler du nord l'infanterie de l'armée du Portugal; enfin, s'il était préférable de se retirer sur la droite du Duero, et de céder à l'ennemi assez de terrain pour retrouver les six divisions de l'armée du Portugal vers Burgos, où une bataille perdue par l'ennemi pourrait avoir pour lui les résultats les plus funestes, puisqu'il se trouverait très-éloigné du Portugal. N'ayant point d'instruction qui détermine d'une manière précise quel est celui de ces trois partis que je dois prendre, je me décide pour le troisième. Si je reconnais que l'ennemi est vraiment aussi en force qu'il l'était à Salamanque, et si les succès du général Clausel dans le nord ne lui permettent pas, d'ici au moment où l'ennemi entrera en campagne, de me renvoyer des divisions de l'armée du Portugal, vous sentirez, Monsieur le duc, combien il importe que vous prescriviez au général Clausel, dont je ne n'ai point reçu de rapports depuis longtemps, de renvoyer sur le Duero les troupes de l'armée du Portugal dont il n'aurait pas un extrême besoin. Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos dépêches; on me mande de Burgos que les courriers sont arrêtés à Vittoria et au delà; je fais recommander au général commandant la 6e division de l'armée du Portugal de se mettre en communication avec le général Thouvenot, gouverneur à Vittoria. »

Clarke à Joseph. Paris, 25 mai 1813.

« Sire, les lettres dont Votre Majesté m'a honoré sous les dates des 16, 26 avril et 2 mai, me sont parvenues en même temps, et je me suis empressé

de les transmettre à l'Empereur. Les objets les plus importants de ces dépêches se trouvent traités pour la plupart dans les lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté depuis celle du 16 avril, dont elle m'a accusé réception. Ma lettre du 29 avril contient particulièrement des explications de nature à éclairer des doutes et à lever bien des difficultés. Il me tarde beaucoup d'apprendre que Votre Majesté l'a reçue, et j'espère qu'elle en aura été satisfaite. En attendant, je vois toujours avec peine l'incertitude et la difficulté des communications. L'expédition du général Clausel en Navarre, et celle qu'il a fait entreprendre en même temps sur Castro, ont pu sans doute éloigner momentanément nos forces de la route de France, et laisser le champ libre aux bandes qui l'infestent depuis si longtemps; mais Mina ayant été chassé de la Navarre et Castro repris par nos troupes, rien ne doit plus s'opposer à ce que la ligne de communication avec la France soit établie et assurée, conformément aux intentions de l'Empereur. Je prierai même à cette occasion Votre Majesté de vouloir bien s'occuper elle-même de cet objet important, et d'y donner tous ses soins. Il dépendra d'elle de faire à cet égard toutes les dispositions nécessaires, et d'exiger qu'elles soient ponctuellement suivies, tant par le général Clausel que pour tous ceux qui devront y concourir. J'attends le résultat de ce que Votre Majesté aura jugé convenable d'ordonner, soit à cet égard, soit à tout autre, avec une entière confiance, et avec l'espérance bien fondée d'avoir à transmettre incessamment à

l'Empereur des nouvelles satisfaisantes de ses armées d'Espagne. Je me réserve de répondre sous peu, d'une manière plus particulière, à quelques objets contenus dans les différentes dépêches de Votre Majesté; mais je n'ai pas voulu différer de lui en accuser réception. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 26 mai 1813.

« Monsieur le duc, vous trouverez ci-joint les derniers rapports qui me sont parvenus sur l'armée ennemie.

J'ai vu ici le comte Gazan, arrivé d'Arevalo hier, et reparti ce matin.

Il donne l'ordre au général Leval de repasser en deçà du Guadarama pour rejoindre le reste de l'armée; les troupes, ainsi réunies, seront en mesure d'agir suivant les événements. »

Joseph à Clausel. Valladolid, 27 mai 1813.

« Général, je n'ai pas reçu de vos lettres depuis le 10 avril. Toute l'infanterie de l'armée du Portugal, moins 3 bataillons, est depuis longtemps sur le territoire de l'armée du nord. Les Anglais ont passé l'Agueda, et s'avancent sur la Tormès. Si lorsque cette lettre vous parviendra vos opérations sont assez avancées pour que vous puissiez, sans en compromettre l'issue, renvoyer des troupes de l'armée du Portugal, vous devez sentir de quelle importance doit être leur retour ici. »

Joseph à Clarke. Valladolid, 27 mai 1813.

« Monsieur le duc, le maréchal Jourdan vous envoie les rapports que transmet le général Reille sur le mouvement de l'ennemi vers l'Esla. Ce général s'y porte avec des forces suffisantes pour arrêter ce mouvement, s'il est réel, et donner le temps au

général Leval de rejoindre le reste de l'armée. »

« Monsieur le duc, par la série des rapports des généraux et de mes réponses, dont, ou le maréchal Jourdan ou moi, nous vous envoyons régulièrement les copies, vous avez été à même de donner à l'Empereur une connaissance précise des événements qui ont eu lieu depuis que l'armée anglaise s'est réunie. J'ai vu avec peine que la division Villate ait été engagée avec la cavalerie ennemie, n'ayant qu'un seul régiment de cette arme. Si l'Empereur était frappé de cette idée, la justice veut que je rappelle à Sa Majesté Impériale ma lettre du 17 de ce mois au général en chef de l'armée du midi, qui porte cette disposition : « Aussitôt que vous apprendrez que « lord Wellington est en mouvement, vous porterez « sur la Tormès toute la cavalerie dont vous pour- « rez disposer, tant pour observer la marche de l'en- « nemi que pour protéger la retraite du général « Villate. La division de ce général devra se re- « tirer lentement, afin de protéger au besoin la ca- « valerie. » Joseph à Clarke. Valladolid, 30 mai 1813.

J'attends la nouvelle de la réunion du général Leval au reste de l'armée. Je n'ai pas de lettres du maréchal Suchet depuis sa dépêche du 2 mai; point du général Clausel depuis le 10 avril. »

« Monsieur le duc, je reçois à l'instant vos lettres depuis le 29 avril jusqu'au 6 mai. Joseph à Clarke. Valladolid, 30 mai 1813.

Je n'ai point de nouvelles du général Clausel. Je suis bien aise que vous ayez écrit à ce général, de la part de l'Empereur, que l'intention de Sa Majesté

est que mes ordres soient exécutés dans le nord, tant sous le rapport administratif que sous le rapport militaire. J'espère que le mal qui est résulté d'un ordre de choses différent de celui que vous m'annoncez ne se prolongera pas. Cependant, nous ne pouvons vous dissimuler que l'état de la Navarre, de l'Aragon, de la Biscaye, ne s'en ressente longtemps. Je vous ai trop fréquemment parlé, Monsieur le duc, de la lettre du comte Dorsenne, par laquelle il me déclara qu'il ne pouvait m'envoyer de rapports parce qu'il n'était pas sous mes ordres, pour que je ne vous la rappelle pas aujourd'hui avec peine; mais l'Empereur ne peut pas ignorer que le général Caffarelli a constamment suivi la même marche; et, à l'heure où j'ai l'avantage de répondre à votre lettre, je n'ai encore, à l'égard du général Clausel, que l'espoir que désormais il me rendra compte, et qu'il exécutera les ordres que je serai dans le cas de lui adresser directement, ou de lui faire transmettre par le maréchal Jourdan ou par M. Mathieu Favier, ordonnateur en chef.

Vous remarquerez, Monsieur le duc, que ce n'est qu'aujourd'hui que je reçois l'avis que la disposition de mon décret de Salamanque du 22 novembre, qui centralise l'administration des armées françaises dans les mains de M. Mathieu Favier, ordonnateur en chef, est approuvée par l'Empereur. Il n'y a pas de doute que si les généraux en chef et les ordonnateurs des divers corps d'armée eussent reçu plus tôt l'ordre de reconnaître M. Mathieu Favier, il y aurait eu plus d'ensemble dans l'administration.

Quant aux rapports de mes ministres avec l'armée française, ils sont nuls; ils ne s'immiscent en rien de ce qui regarde son administration. Le peu d'action qu'ils ont dans les affaires n'a trait qu'aux affaires étrangères à l'armée; et M. O'Ffarill, ministre de la guerre, qui lui a rendu souvent des services, dont l'Empereur a apprécié les talents dans d'autres circonstances, n'est occupé que de l'administration du peu de troupes qui sont à mon service. Le Trésor de France n'envoyant que 2 millions de francs par mois, il est évident qu'il faut bien que le pays occupé par l'armée fournisse aux besoins de tous les services; mais comme ceux des armées, quoique incommensurablement plus grands, ne sont pas les seuls, il faut bien aussi trouver les moyens de faire vivre chacun, ou renoncer aux services qu'on ne veut pas payer. Je m'en rapporte, au surplus, à ce que j'ai eu l'avantage de vous dire sur cet article dans ma lettre du 19 de ce mois. »

Joseph au général Thouvenot. Valladolid, 30 mai 1813.

« Général, je vous prie d'envoyer sur-le-champ, par des affidés, les billets ci-joints au général en chef Clausel, s'il se trouve encore éloigné de Vittoria au moment où ils vous parviendront (1). »

Joseph à Clarke. Torquemada, 5 juin 1813.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 11 mai. Je conçois la peine que l'Empereur peut avoir éprouvée du retard dans la correspondance de ses armées d'Espagne; je la partage bien vivement, et vous le sentirez facilement lorsque vous saurez que ce n'est qu'aujourd'hui que je reçois les lettres

(1) C'était l'ordre pour qu'il eût à rallier l'armée.

de Paris du 10 au 19 mai; que je n'en ai reçu aucune du général Clausel depuis qu'il a été rejoint par les troupes de l'armée du Portugal. Non-seulement 20 mille hommes sont passés dans l'arrondissement de l'armée du nord, mais la totalité de l'infanterie, moins trois bataillons restés au général Reille.

Tout ce qu'il était donc possible de faire pour renforcer le nord a été fait, puisque la totalité de l'armée du Portugal y est passée, et que ce sont des troupes de l'arrondissement de l'armée du centre qui ont dû quitter leurs armées pour escorter dans le nord l'artillerie de l'armée du Portugal. Si vous ajoutez à ces pertes qu'ont éprouvées les deux armées qui sont en présence des Anglais, le départ de la division espagnole et d'un régiment de ma garde que j'ai dû envoyer dans le nord pour escorter les énormes convois des employés de toutes les provinces abandonnées par les armées, et des familles qui ont le plus à craindre de la vengeance des ennemis, vous concevrez facilement, Monsieur le duc, comment je n'ai pas aujourd'hui plus de 40 mille hommes à opposer aux armées combinées.

Il me paraît donc bien démontré que j'ai fait en faveur de la commission dont est chargé le général Clausel plus même qu'il ne m'était prescrit : s'il ne réussit pas, si les communications ont continué à n'être pas libres, ce non-succès ne saurait que m'affliger; mais je n'ai pas à regretter de n'avoir pas fait tout ce qui était en mon pouvoir pour remplir les intentions de l'Empereur, et je rappelle à

votre pensée les lettres que je n'ai cessé d'écrire depuis mon arrivée à Valladolid, notamment celle du 23 mars. Vous conviendrez que mes prédictions se sont malheureusement trop vérifiées.

Quant à l'Aragon, j'ai toujours été étranger à tout ce qui s'est fait dans cette province. Je n'ai jamais reçu aucun rapport de ceux qui y commandent, j'ignore même leurs noms; et je ne puis y envoyer des forces qu'autant que je m'y porterai moi-même avec tout ce qui est encore sous mes ordres, ou exposer celles qui resteraient ici à une destruction infaillible, puisque les armées ennemies marchent sur nous avec toutes leurs forces : je ne crois pas exagérer en les portant au double des nôtres.

Tous les rapports que j'ai sur la force de l'armée combinée s'accordent à la porter à 80 mille hommes, dont 55 mille Anglais ou Portugais. Je n'ai à leur opposer que 40 mille hommes : je suis donc hors d'état de menacer le Portugal, sans les troupes que le général Clausel commande. Dois-je rappeler à moi l'armée du Portugal pour arrêter l'ennemi, ou le rejeter en Portugal ? Je vous ai déjà écrit à ce sujet, Monsieur le duc, le 30 mai. Si c'est la volonté de l'Empereur, je vous prie d'en donner l'ordre au général Clausel, dont je suppose que vous recevez des rapports. Le moment est venu où les affaires de la Péninsule peuvent être décidées par une affaire générale : les ennemis seront réunis sous Burgos avec la totalité de leurs forces, et nous ne le serons pas si l'armée du Portugal ne nous re-

joint pas. Si nous sommes obligés de repasser l'Èbre, comment l'armée vivra-t-elle dans un pays tout insurgé, dans des *sierra* où nous perdons tout l'avantage de la cavalerie, dans un pays où les bandes deviennent de bonnes troupes? Il me paraît donc qu'il faut, avant tout, se réunir; que le général Clausel devrait recevoir l'ordre de nous rejoindre avec tout ce qu'il pourra m'amener de l'armée du Portugal et même du nord, et qu'avant de passer l'Èbre, l'armée française doit livrer une bataille qui rétablira nos affaires dans le pays. Je fais connaître au général Clausel notre position. J'ignore s'il jugera pouvoir se réunir à nous dans les plaines de Burgos; je le désire beaucoup. Je connais toutes les obligations dont est susceptible ce parti; mais il y en a à tous ceux que l'on peut prendre.

Quant à la pacification du nord, je le répète, elle serait la suite d'une bataille gagnée, suivie d'un ordre de choses où l'autorité espagnole serait seule reconnue, et dans lequel les habitants seraient guéris des craintes qu'on leur a inspirées, et sauraient bien évidemment être appelés à faire partie d'un même tout, et à ne pas perdre le nom espagnol, auquel tous les habitants de tous les coins de l'Espagne tiennent plus qu'à leur propre existence.

Je suis trop bon Français, Monsieur le duc, trop bon serviteur de l'Empereur, je connais trop bien le pays que j'habite depuis cinq ans, pour avoir jamais dissimulé ces vérités. Le temps ne fait tous les jours que me convaincre davantage que j'ai bien vu. Je n'hésite donc pas à répéter : Battons

les Anglais, les vrais ennemis de la France en Espagne ; et les Espagnols redeviendront des alliés, et ils rentreront dans le système de la France, dans lequel ils ont été depuis cent ans, et qu'ils regrettent tous les jours davantage. »

« Monsieur le duc, le maréchal Jourdan vous envoie le rapport journalier des mouvements de l'armée depuis notre départ de Valladolid. Je me suis rendu ici aujourd'hui, pour m'assurer de plus près des dispositions de l'ennemi. Je me suis convaincu qu'il marche directement sur le Carrion ; et comme cette position n'est pas tenable, l'armée va se réunir derrière la Pizuerga. Tous les rapports s'accordent toujours à porter ses forces de 70 à 80 mille hommes. Toutes les recherches que l'on a faites n'ont pu me donner de notions précises sur des troupes embarquées de la Péninsule pour des expéditions lointaines. **Joseph à Clarke. Palencia, 6 juin 1813.**

Je donne avis des mouvements que fait aujourd'hui l'armée, au maréchal Suchet et au général Clausel : comme il est douteux que mes lettres leur parviennent avant les vôtres, Monsieur le duc, il serait bon que vous leur fissiez connaître les intentions de l'Empereur. Quant à moi, mon opinion est que le général Clausel doit nous rejoindre vers Burgos, et que le maréchal Suchet fasse en sorte de n'être jamais compromis par la position avancée et isolée qu'il a aujourd'hui en Espagne. »

« Monsieur le duc, vous verrez, par les lettres que j'écris au maréchal Suchet et au général Clausel, **Joseph à Clarke. Tor-**

quemada, 7 juin 1813.

quelle est mon opinion sur notre position. Je désire bien vivement surtout que le général Clausel obtempère à ma demande, ou qu'il me fasse connaître incessamment s'il a des ordres contraires, afin que je puisse prendre mon parti en conséquence. Vous apprendrez avec peine, Monsieur le duc, ce que vient de m'annoncer le maréchal Jourdan, que j'avais chargé de se faire rendre compte de la situation du fort de Burgos. Ce maréchal vous écrit à ce sujet : il résulte du rapport qu'il a reçu des commandants de l'artillerie et du génie, que ce fort n'est pas réparé, et qu'il ne peut pas l'être avant le mois de septembre ; qu'il n'est pas approvisionné, et que Burgos étant dans ce moment le point de réunion de tant de consommateurs, il serait bien difficile de jeter dans ce fort un approvisionnement convenable pour un long siége, si les forts le mettaient dans le cas de le soutenir C'est donc une bataille générale qui est aujourd'hui notre plus grande espérance, et nous ne pouvons la livrer sans l'infanterie de l'armée du Portugal.

Je vous renouvelle donc, Monsieur le duc, mes instances pour que vous écriviez dans ce sens au général Clausel, si vous jugez remplir en cela les intentions de l'Empereur. »

Clarke à Joseph. Paris, 7 juin 1813.

« Sire, depuis ma dernière lettre du 28 mai, j'ai reçu celles dont Votre Majesté m'a honoré sous les dates des 9 et 12 du même mois, que j'ai eu soin de transmettre aussitôt à l'Empereur. Les retards toujours subsistants dans la correspondance annon-

cent que rien n'a changé quant à la difficulté des communications entre Bayonne et Valladodid; les avantages remportés sur Mina par le général Clausel, la prise de Castro, le succès des opérations entreprises par les généraux Foy, Sarrut et Palombini, n'ont eu aucun résultat pour la sûreté des courriers et des convois. Les ordres réitérés de l'Empereur à l'égard de cet important objet n'ont donc pas encore reçu leur entière exécution, et j'ai lieu de craindre que Sa Majesté Impériale ne soit pas satisfaite de cet état de choses. Il est impossible de se dissimuler que l'Empereur avait des idées bien justes à cet égard, et que ses plaintes réitérées sur la longue inaction des troupes, sur le peu de soin qu'on a pris de maintenir les communications, sur les retards qu'on a mis à pacifier le nord de l'Espagne, ne fussent trop réellement fondées. Depuis l'époque où Sa Majesté Impériale a commencé à témoigner ses appréhensions et à s'expliquer sur l'importance qu'elle attachait à la tranquillité des provinces du nord, les bandes ont redoublé d'activité et d'audace, se sont progressivement accrues à un point réellement inquiétant, et jamais la sûreté des communications n'a été plus fortement compromise. Enfin, des renforts de troupes sont arrivés successivement et lentement au général Clausel, et le mal était presque au comble lorsqu'on s'est occupé du remède : il est fort à craindre que le retard n'en diminue l'efficacité; et je n'oserais affirmer à cette occasion que l'Empereur veuille admettre les motifs allégués pour justifier la lenteur des mouvements opérés par les armées du

midi, du centre et du Portugal. On peut en effet se permettre de croire que ces mouvements n'exigeaient pas autant de précaution qu'on en a apporté à les exécuter, et que, dans la position où se trouvait l'ennemi, on n'avait nullement à craindre qu'il cherchât à tenter quelque chose : son éloignement, son dénûment de moyens de transports, sa constante et timide circonspection dans les opérations qui sortent de sa routine ordinaire, tout annonçait une entière facilité d'agir de notre côté de la manière la plus convenable à nos vues, sans inquiétude et sans inconvénient. J'ajouterai que la mésintelligence qui existait entre les Anglais et les Espagnols, le voyage de lord Wellington à Cadix, les changements opérés dans son armée, dont plusieurs régiments ont été envoyés en Angleterre, étaient autant de circonstances favorables pour opérer sans crainte tous les mouvements que pouvaient exiger les ordres de l'Empereur.

Enfin, Sire, en répondant à des lettres écrites avant que mes dépêches les plus importantes fussent parvenues à Votre Majesté, il deviendrait superflu d'entrer dans des explications dont l'objet a changé depuis cette époque. Je dois donc me borner à rappeler les dates des lettres sur le contenu desquelles il est convenable d'appeler particulièrement l'attention de Votre Majesté, comme celles des 29 et 30 avril, 11 et 18 mai. Quoique les duplicata en aient été expédiés successivement, l'enlèvement de plusieurs courriers sur la route de Vittoria à Bayonne m'engage à en remettre les duplicata au général Bigarré, porteur de la présente; et en attendant les

réponses dont Votre Majesté voudra bien m'honorer, j'aurai soin de la tenir informée des événements qui parviendront à ma connaissance, soit de Navarre, soit de l'Aragon et de Valence, dont je n'ai reçu aucune nouvelle depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 28 mai. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser en date des 9 et 12 mai dernier; j'en ai transmis aussitôt le contenu à l'Empereur. Clarke à Jourdan. Paris, 7 juin 1813.

Je ne puis donner à Votre Excellence aucune solution sur les détails très-importants que contient sa lettre du 12. C'est à l'Empereur seul à faire connaître ses vues sur le parti que l'on aura à tirer des ouvertures qui ont été faites à Sa Majesté Catholique. Il me paraît tout à fait convenable d'attendre entièrement sur cet objet les intentions de Sa Majesté Impériale.

Les détails à peu près contradictoires que Votre Excellence a reçus et qu'elle me transmet sur les projets de lord Wellington, et sur les préparatifs qui se font dans ses cantonnements, ne permettent pas d'avoir encore la moindre opinion de ses vues pour le cours de cette campagne. Il est aussi permis de croire que les révolutions survenues à Cadix et le mécontentement des généraux espagnols ont pu déranger ses premiers plans, et apporter quelques retards à ses nouvelles opérations.

Je n'ai point encore reçu de Votre Excellence l'avis de la réception des ordres de l'Empereur

contenus dans ma dépêche du 9 avril dernier. Ces ordres ne permettent plus aux généraux commandant dans la Péninsule aucune espèce de doute sur le degré d'obéissance qu'ils doivent au roi, et l'Empereur a aussi concilié, autant qu'il le pouvait, les désirs de Sa Majesté Catholique avec certains principes dont il ne pouvait se départir; mais vous avez pu y voir aussi, Monsieur le maréchal, l'intention où est Sa Majesté Impériale que vous preniez, entre le roi et les généraux commandant les corps d'armée, le rang véritable où vous appellent les fonctions dont vous êtes investi. Ainsi, en même temps que Votre Excellence devient auprès de tous les commandants de corps d'armée l'interprète légal des volontés de Sa Majesté Catholique, les observations et les avis de Votre Excellence acquièrent par là même aux yeux du roi une importance proportionnée, et il n'est aucune opération à laquelle le succès et l'honneur des armées de Sa Majesté Impériale vous permettent de rester indifférent. Ainsi vos devoirs, Monsieur le maréchal, s'étendent avec vos droits; et j'ai la ferme confiance que la cause de Sa Majesté Catholique et les intérêts de l'Empereur ne pourront que gagner à cet accroissement d'influence. »

Joseph au général Thouvenot. Burgos, 10 juin 1813.

« Général, le chef d'escadron Huot, aide de camp du général en chef de l'armée du nord, repart d'ici, chargé d'une dépêche de la plus haute importance. Faites-lui fournir des escortes par la route de Salvatierra, afin qu'il puisse gagner trois

jours, ce qui, dans ces circonstances, peut être du plus grand intérêt.

Si vous avez connaissance de la marche des divisions Sarrut et Foy, faites-leur connaître qu'il importe qu'elles se rapprochent de l'Èbre.

Il vous arrivera beaucoup de monde à Vittoria; c'est un moment difficile, pendant lequel je compte beaucoup sur votre zèle et votre bonne volonté habituelle.

L'armée est en pleine marche; il importe que nos forces se réunissent incessamment.»

Joseph à Clarke. Burgos, 10 juin 1813.

« Monsieur le duc, je reçois enfin des lettres du général Clausel; elles sont du 4 au 30 mai. Le général Clausel demande encore 12 mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie pour soumettre la Navarre. Cependant, la totalité de l'infanterie de l'armée du Portugal, moins 3 bataillons qui sont restés au général Reille, se trouve dans l'arrondissement de l'armée du nord.

Ma lettre précédente vous a instruit que l'ennemi était entré en campagne avec des forces supérieures, ce qui ne me permet pas de différer plus longtemps à réunir toutes les troupes pour déconcerter ses projets. Quant à la guerre de la Navarre, je n'ai jamais varié dans l'idée qu'elle ne se terminera que comme celle de la Vendée, par des événements qui améliorent l'opinion.

Le fort de Burgos n'est ni réparé ni approvisionné; le maréchal Jourdan vous écrit en détail

sur cet objet, en vous envoyant les divers rapports qu'il a reçus.

J'ai autorisé l'intendant général à employer tous les moyens possibles pour procurer à l'armée des vivres; il n'y a point ici de magasins, le pays est épuisé, et la présence de l'ennemi, obligeant les troupes à rester réunies, leur ôte la possibilité de vivre dans les cantonnements. M. Mathieu Favier écrit à Bayonne pour qu'on dirige sur Vittoria le plus de biscuit que l'on pourra; il fait diriger sur Vittoria les immenses convois civils et militaires dont nous sommes encombrés.

Je vous prie, Monsieur le duc, de venir au secours de l'armée en lui faisant envoyer le plus de vivres possible, et en approuvant les mesures que je me verrai graduellement dans la nécessité de prescrire à M. Mathieu Favier, ordonnateur en chef, pour trouver des vivres à tout prix. »

Clausel à Joseph. Pampelune, 15 juin 1813.

« Sire, je reçois aujourd'hui les billets que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire *les* 29 *et* 30 *mai, et celui du* 7 *de ce mois* (1). Je vais interrompre la chasse qu'on donne de toutes parts aux insurgés avec succès, et porter les troupes de l'armée du Portugal vers Burgos; j'ajouterai à ces troupes celles disponibles de l'armée du nord. Pampelune faiblement gardé, ainsi que tous les points de

(1) Cette lettre et ces dates sont très-importantes, car en les rapprochant de la distance qui sépare Pampelune de Burgos, on voit que rien n'était plus facile au général Clausel que de rallier l'armée du roi avant le 21, jour de la bataille de Vittoria.

la communication, Bilbao, Castro, Santona, Votre Majesté ne peut compter que sur 4 mille hommes de l'armée du nord. »

« Monsieur le maréchal, le capitaine Feuchet me remet vos lettres du 26 mai. Je vous ai écrit les 6, 13 et 14 juin. J'espère que mes lettres vous seront parvenues, et que vous aurez senti la nécessité de vous retirer sur l'Èbre. J'attends impatiemment des nouvelles de votre mouvement. L'ennemi ayant pris l'offensive avec des forces doubles des miennes, j'ai dû me retirer jusqu'à ce que je puisse être rejoint par l'infanterie de l'armée du Portugal, qui avait été envoyée en totalité (moins 3 bataillons) dans l'arrondissement de l'armée du nord d'Espagne. Aujourd'hui, j'ai été rejoint par la moitié de cette infanterie, et j'espère ne pas tarder à être rejoint par l'autre moitié. Je suppose que vos places sont en état de défense pour résister à l'ennemi. C'est à vous à juger, au reste, du genre de secours dont elles pourraient avoir besoin. Dans la situation actuelle, je désire que la Catalogne vous permette de vous porter sur Saragosse, où il vous sera plus facile de me faire avoir de vos nouvelles et de combiner nos opérations. Au surplus, d'après ce que me dit votre officier, j'ai tout lieu d'espérer que vous êtes aujourd'hui en mouvement sur Saragosse, et que je ne tarderai pas à avoir de vos nouvelles. » Joseph à Suchet. Miranda, 16 juin 1813.

« Sire, toutes les troupes qui sont dans la Navarre se dirigent sur Logrono ; elles y seront ren- Clausel à Joseph. Pampelune,

7 juin 1813. dues le 19. La division Taupin était dans la Burunda; je lui envoie aussi l'ordre de se porter sur l'Èbre, et de faire demander des ordres à Vittoria lorsqu'elle passera à quelque distance de cette place, étant probable qu'elle s'en approchera et qu'elle prendra la route de Trevino. J'ai encore donné l'ordre à une colonne mobile composée des 40ᵉ et 10ᵉ régiments, sous les ordres du colonel Décanchi, de se mettre en route de Bergara, et de se diriger de là sur Vittoria, après avoir pris la brigade italienne du général Saint-Paul : ainsi, toutes les troupes disponibles sont dirigées sur l'Èbre. Je dois cependant dire à Votre Majesté qu'il conviendrait d'avoir une colonne mobile dans le Guipuscoa, pour être à portée de secourir les postes attaqués et ceux qui pourraient l'être sur la route, sur la côte.

Si les bandes se portent au delà de l'Èbre, si aucune disposition de la part de l'ennemi n'annonce des débarquements prochains sur la côte, cette colonne mobile deviendrait entièrement inutile sur la route, et dans les provinces de Biscaye et du Guipuscoa.

D'après ce que Votre Majesté a daigné m'écrire, qu'elle espérait battre les Anglais si je réunissais de suite les troupes de l'armée du nord aux armées du Portugal, du midi, du centre, je n'ai pas dû hésiter à interrompre nos opérations en Navarre pour porter au plus tôt toutes les forces vers l'Èbre et le Duero.

Le général Thouvenot mettra sous les yeux de Votre Majesté l'état des troupes qui sont sur la com-

munication d'Irun à Vittoria, afin d'en diminuer le nombre si elle les juge trop nombreuses. Si le général L'Huillier pouvait faire entrer en campagne quelques bataillons nouveaux, on relèverait à Tolosa, à Vittoria, à Miranda, les 22ᵉ, 62ᵉ et 64ᵉ régiments, dont on tirerait un grand parti, et ils me serviraient à former une seconde division de troupes de l'armée du nord. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions à Logrono ou Haro.

Après avoir établi les troupes dans les cantonnements en deçà de l'Èbre et près de Haro, je me rendrai au quartier général de Votre Majesté, pour prendre les ordres qu'elle daignera me donner.

Il y a à Tudela 60 milliers de salpêtre et 60 milliers de fer coulé; il y a aussi, dans cette ville, une garnison que je ne puis faire sortir sans des ordres précis de Votre Majesté. Je les lui demande. Si je n'avais dû m'empresser de me rendre vers le haut Èbre, j'aurais profité des voitures du convoi venu de France, et en huit jours j'aurais évacué tout; mais je vais au plus pressé. Si nous battons l'ennemi, l'évacuation se fera à volonté. »

Clarke à Joseph. Paris, 18 juin 1813.

« Sire, depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté le 7 de ce mois, je n'ai reçu aucune lettre d'elle, et je ne vois pas sans inquiétude cette interruption toujours existante dans les communications. Le général Clausel a fait, de son côté, tout ce qui était en son pouvoir pour établir la tranquillité dans le nord; il s'est attaché particuliè-

rement à la poursuite de Mina, tandis qu'il a continué d'employer les généraux Foy, Sarrut et Palombini à la destruction des bandes de la Biscaye, du Guipuzcoa et de l'Alava. C'est donc en Castille où il convenait d'opérer simultanément dans le même sens et selon les circonstances; mais c'était à Votre Majesté qu'il appartenait surtout de donner à cet égard les ordres nécessaires pour faire coïncider cette opération avec celles du général Clausel. L'armée du centre était en mesure d'agir pour cet effet; et, dès le 9 avril dernier, j'avais écrit au général comte d'Erlon qu'il devait s'entendre avec le général Clausel pour établir un concert entre ses troupes et celles que commandait le général Darmagnac, chargé, à cette époque, de donner la chasse aux bandes répandues entre le Duero et l'Èbre; mais je n'ai point appris qu'on ait donné quelque suite à cette idée, dont le comte d'Erlon n'a pu méconnaître l'importance, et dont il a dû rendre compte à Votre Majesté. Quoi qu'il en soit, je ne puis me dissimuler que l'Empereur doit être étonné que ses ordres si précis et si réitérés sur l'établissement des communications entre Valladolid et Bayonne, souffrent autant de délais dans l'exécution. Votre Majesté me rendra du moins la justice d'observer que ma persévérance à solliciter auprès d'elle l'accomplissement des ordres de l'Empereur a été aussi pressante que soutenue, et que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour obtenir ce résultat important. L'inaction des Anglais a tellement favorisé jusqu'à présent toute espèce d'opérations, que la plus

légère démonstration de leur part n'est pas venue troubler notre tranquillité; et cette remarque, qui se trouve plus d'une fois dans les ordres de l'Empereur, devient plus juste et plus frappante à mesure que cette inaction se prolonge. Ainsi, un temps précieux s'est écoulé sans fruit, et je crains que Sa Majesté Impériale n'ait à renouveler les plaintes qu'elle m'a souvent adressées sur le peu de parti qu'on a tiré de la longue tranquillité dont les Anglais nous ont laissé jouir : personne ne désire plus vivement que moi de pouvoir prévenir ces nouvelles plaintes par l'annonce de quelques opérations offensives qui remplissent les intentions de l'Empereur, et qui lui prouvent que Votre Majesté n'attendait qu'une occasion favorable pour les entreprendre. »

« Sire, j'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que, d'après les avis qui me sont parvenus de Valence et de la Catalogne, le duc del Parque, qui était avec 18 mille hommes à Requena, s'est porté inopinément en Murcie, d'où il est allé, le 27 mai, relever les Anglais dans leur camp retranché de Castalla; et les troupes alliées se sont mises en marche pour Alicante, où elles se sont embarquées, au nombre de 14 mille hommes, 600 chevaux et 24 bouches à feu. Le 31 mai, cette expédition a mis à la voile, et, le 3 juin, elle a opéré un débarquement devant Tarragone, qui a été investi et sommé. Le gouverneur a répondu convenablement, et le feu a commencé contre la place. Le duc d'Albuféra ayant appris, le 4 juin, que la flotte ennemie me-

Clarke à Joseph. Paris, 18 juin 1813.

naçait Tarragone, avait pris le parti de marcher sur-le-champ au secours, avec 6 mille hommes d'infanterie et 800 chevaux; et ce petit corps d'armée a été vu, le 6 juin, à Vinaros, où il n'est resté que quelques heures, pour continuer sa marche. De son côté, le général Decaen, apprenant à Girone le danger où se trouvait Tarragone, a donné ordre à 4 bataillons et un escadron de se rendre à Barcelone, et a prescrit au général Maurice Mathieu d'y joindre tout ce qu'il pourrait de sa garnison, pour marcher sur le Llobregat, et agir selon les circonstances, en attendant que le général Decaen pût le rejoindre avec 6 autres bataillons; mais comme il en attendait 2 de Puycerda, il ne croyait pas les avoir réunis avant le 15 ou le 16 juin; et j'espère qu'à cette époque le sort de Tarragone sera décidé, par l'effet de la marche rapide du maréchal duc d'Albuféra. Quoi qu'il en soit, j'ai dû appeler à cette occasion l'attention de Votre Majesté sur la position de l'armée d'Arragon, obligée de faire face partout à un ennemi dont la facilité de se transporter où il veut multiplie les forces et les moyens. En effet, il ne s'est pas contenté de se porter sur Tarragone, il a envoyé une escadre dans le golfe de Roses, où il a opéré un petit débarquement de 2,500 hommes, tandis qu'un autre débarquement a eu lieu à Villanova, où le général Wimpfen est arrivé avec 4 mille hommes et 500 chevaux, venant de Mahon. Tel est l'effet de l'isolement où se trouve le duc d'Albuféra, qui permet aux ennemis de tout entreprendre contre lui, sans crainte d'aucune diversion

en sa faveur. Ceci me ramène à ce que j'ai eu l'honneur de faire observer à Votre Majesté par ma lettre du 30 avril dernier, sur la nécessité d'établir une ligne de communication avec Valence, en la prévenant que j'écrivais sur ce point au général Clausel, et que je l'engageais à prendre les ordres de Votre Majesté. Ce général m'a répondu que cette ligne pouvait se prendre d'une manière courte, facile et convenable, depuis Valladolid, par Aranda de Duero, Osma-Almazan et Calatayud; et l'on doit s'en rapporter sur ce point à ceux qui sont sur les lieux, tellement que j'abandonne au général Clausel le soin de prendre à cet égard les ordres de Votre Majesté. Mais, en attendant que la chose puisse s'accomplir, les circonstances actuelles m'ont obligé d'écrire au général Clausel que si le maréchal duc d'Albuféra, pressé par des forces trop supérieures, se trouvait dans la nécessité d'appeler à lui le général Paris, il ne devait pas balancer d'envoyer à Saragosse une des divisions à ses ordres, pour y relever ce général, contenir le pays sur la rive gauche de l'Èbre, et maintenir les communications avec la France. J'avais toujours fait espérer au duc d'Albuféra que Votre Majesté donnerait des ordres au général Clausel pour exécuter cette disposition à l'instant où elle deviendrait praticable (1); mais l'urgence des événements est devenue telle, que,

(1) Le ministre de la guerre semble oublier que les généraux en chef, une fois placés hors de la vue du roi et de son major général, ne voulaient plus obéir qu'aux ordres venus de Paris; qu'ils tendaient, par tous les moyens possibles, à se rendre indépendants, et

sans pouvoir attendre plus longtemps la détermination de Votre Majesté à ce sujet, j'ai dû prescrire au général Clausel d'agir dans ce sens, à l'instant où les circonstances le rendront nécessaire; et j'espère que Votre Majesté ne pourra qu'approuver une mesure qui m'était impérieusement prescrite par l'état actuel des affaires, comme par le bien du service de l'Empereur. »

Clarke à Jourdan. Paris, 22 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, au mois de février dernier, après les affaires que le général Vichery eut, dans la province de Guadalaxara, avec la bande de l'Empecinado, un convoi de 600 prisonniers, dont 29 officiers, fut dirigé sur France par le comte d'Erlon, et partit de Madrid le 5 mars. Le comte d'Erlon a su depuis que ce convoi a été conduit avec beaucoup de négligence, et que, par suite des évasions qui ont eu lieu en route, il était réduit à très-peu de chose en arrivant à Bayonne.

Le comte d'Erlon ajoute que ces évasions, qui se répètent souvent, ne sont pas seulement le résultat de la négligence des escortes, mais qu'elles sont favorisées, et qu'il arrive que, moyennant une légère rétribution, on laisse échapper les prisonniers pendant la route. C'est ainsi que des prisonniers espagnols ont été faits prisonniers jusqu'à deux ou trois fois, et qu'à chaque fois ils ont repris immédiatement les armes. De là l'avantage qu'ont eu les bandes du nord pour se recruter, et

mettaient souvent des entraves aux opérations prescrites par Joseph. Il est facile de comprendre quel était leur but en agissant ainsi; mais cela avait les plus fâcheuses conséquences.

même pour acquérir des officiers plus ou moins expérimentés, qui ont peut-être servi à former leurs nouvelles milices.

Un objet aussi important me paraît mériter toute l'attention de Sa Majesté Catholique; et je ne doute pas, Monsieur le maréchal, lorsque vous le lui aurez soumis, qu'elle ne donne immédiatement des ordres à tous les généraux commandant les corps d'armée, pour que les escortes des prisonniers de guerre soient composées avec plus de soin, pour que les chefs en soient mieux choisis, et pour qu'ils préviennent, par une surveillance rigoureuse, les effets de la négligence et de la corruption, qui tendraient à favoriser les évasions de prisonniers.

Quoique j'aie lieu de penser que le roi donnera sur cet objet à l'armée du nord les mêmes ordres qu'à toutes les autres armées, je crois bien faire d'en écrire directement au général Clausel; d'autant plus que les commandants sur la ligne de communication ont besoin d'être rappelés aux devoirs de surveillance qu'ils ont à exercer à l'égard des convois, et que le territoire de l'armée du nord, le plus étendu de ceux que les convois ont à traverser, est celui où les évasions sont le plus fréquentes, et où elles ont les conséquences les plus préjudiciables. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les douze lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire de Valladolid, de Torquemada et de Los-Valbasès, les 16, 19, 23, 26 et 30 mai, 5, 6 et 8 juin.

Clarke à Jourdan. Paris, 22 juin 1813.

Toutes ces lettres, de dates si éloignées, me sont parvenues à la fois. J'étais depuis longtemps sans nouvelles du quartier général de Sa Majesté Catholique, et Votre Excellence peut juger de ma surprise lorsqu'à la réception de ces dépêches, et dans l'opinion où j'étais, d'après les précédentes, que l'armée anglaise était encore au fond du Portugal, il a fallu me transporter à l'idée que lord Wellington était le maître des deux rives du Duero, et que le roi, avec ses trois armées, se repliait sur Burgos.

Un avis que je viens de recevoir du général Thouvenot, et auquel je n'ose encore ajouter foi, tant il me paraît étrange, m'annonce que le roi était près de se rendre de sa personne à Vittoria.

Quoi qu'il en puisse être, et pour satisfaire à l'objet le plus pressant des lettres que j'ai reçues, tant de Sa Majesté Catholique que de Votre Excellence, je viens d'écrire au général Clausel, et je lui prescris, quel que soit l'état actuel de ses opérations contre les bandes, d'en abandonner entièrement la poursuite (1), de renvoyer au général Reille les divisions de l'armée du Portugal, et après avoir pourvu à la sûreté et à la défense de la place de Pampelune, des ports de la côte de Biscaye, et surtout de la ligne

(1) Cet ordre arrivait trop tard. Si on eût écouté plus tôt les justes représentations du roi, si on eût bien voulu croire à Paris que ce prince comprenait mieux que personne le caractère espagnol, Clausel n'eût pas été employé si longtemps à poursuivre le vieux fantôme des bandes de Mina, et eût été forcé d'arriver à temps sur le champ de bataille de Vittoria. D'ailleurs les opérations du roi n'eussent plus été les mêmes, puisque c'est pour ne pas laisser Clausel compromis qu'il fit ses mouvements sur l'Èbre.

de communication, de réunir tout ce qu'il restera de forces disponibles pour se porter lui-même en avant, si Sa Majesté Catholique le juge nécessaire, et entrer en ligne avec les autres armées qui opèrent en présence de l'ennemi.

Il m'a paru, en effet, que ce qu'il y avait de plus conforme aux intentions de l'Empereur, dans l'état actuel des opérations, était que le roi se trouvât le plus tôt possible en état de se mesurer avec l'armée anglaise, et d'amener, par une réunion imposante de moyens, quelque événement décisif en sa faveur.

C'est toutefois à Sa Majesté Catholique à juger sur les lieux, et d'après les circonstances, ce qui convient le mieux à sa cause et à l'honneur des armes de Sa Majesté Impériale; aussi j'ai eu soin de faire connaître au général Clausel que les instructions que je lui transmettais étaient entièrement subordonnées à celles qu'il pouvait recevoir directement du roi, et que je suppose même que Sa Majesté lui aura déjà données (1).

Votre Excellence sait déjà, sans doute, les événements qui se passent en Catalogne, et dont j'ai informé le roi par une lettre du 18 de ce mois. J'ai reçu depuis une lettre du général Decaen, qui m'annonce, en date du 15 de ce mois, que le fort de Balaguer a été pris; que l'armée qui assiégeait Tarragone montait à près de 20 mille hommes,

(1) Encore une fois, il était trop tard; les armées d'Aragon et du nord auraient dû être déjà sur l'Èbre, mais pour cela il fallait trouver des hommes qui n'hésitassent pas à tout sacrifier au bien général.

mais que le général Maurice Mathieu était arrivé le 11 à Villa-Franca, et le maréchal duc d'Albuféra, le 9, à Tortose. Le général Decaen a dû quitter lui-même Girone le 17, et a fait partir, la veille, quatre bataillons, avec lesquels il devait rejoindre le général Maurice Mathieu. Votre Excellence peut juger, par ces détails, que tous les événements qui se passent en ce moment dans la Péninsule tiennent à un plan général, et que les ennemis n'ont prolongé leur inaction que pour mieux assurer leurs préparatifs et mettre plus d'ensemble dans leurs opérations.

J'ai transmis, Monsieur le maréchal, le contenu de vos lettres à Sa Majesté Impériale, qui ne tardera pas, sans doute, à me faire connaître ses intentions sur la direction définitive à donner aux opérations actuelles. »

Clarke à Joseph. Paris, 22 juin 1813.

« Sire, les différentes lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire de Palencia, de Valladolid et de Torquemada, sous les dates des 6, 19, 20, 23, 26, 27, 30 mai, 5 et 7 juin, me sont parvenues le même jour, et je me suis empressé de les transmettre à l'Empereur. Sa Majesté Impériale n'apprendra pas sans étonnement des nouvelles auxquelles elle ne pouvait être préparée, et que toute la correspondance qui a précédé celle-ci ne devait pas faire présumer. L'Empereur, qui depuis si longtemps a toujours insisté pour que ses armées en Espagne prissent une attitude offensive et menaçante pour les Anglais, verra nécessairement

avec beaucoup de peine que ses intentions n'ont jamais été remplies, et que le résultat en est tel qu'on pouvait le craindre. Toutefois, en laissant prendre ainsi aux Anglais l'initiative des mouvements, on devait espérer du moins qu'on ne les leur rendrait pas aussi faciles, et que si l'on était réduit à céder du terrain, il serait disputé de manière à rendre l'ennemi très-circonspect, et à lui laisser le moins d'avantage que possible. Les forces que Votre Majesté a sous ses ordres sont assez respectables pour ne pas craindre de se mesurer avec celles que commande lord Welllington, et l'Empereur aura droit d'être étonné que les Anglais aient pu arriver jusqu'à Burgos sans avoir à vaincre le moindre obstacle et sans essuyer aucune perte. Si j'en dois croire même des nouvelles de Vittoria du 12 de ce mois, Votre Majesté y était attendue dans deux ou trois jours; ce qui produirait sur l'opinion publique un effet bien fâcheux, et surprendrait d'autant plus que l'année dernière, après la perte de la bataille de Salamanque, l'armée du Portugal, seule, affaiblie, découragée et presque désorganisée, a exécuté une retraite des plus imposantes, sans dépasser la position de Monasterio. Sans doute alors le fort de Burgos était un obstacle pour l'ennemi, et l'Empereur ne pourra voir qu'avec beaucoup de mécontentement le peu de soin qu'on a apporté à le rendre au moins tel qu'il était lorsqu'il arrêta l'armée anglaise. Votre Majesté doit me permettre de lui rappeler à cette occasion que sa qualité de général en chef lui donnait les moyens et lui imposait l'obli-

gation de prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires. Il est très-malheureux qu'elle ne se soit pas occupée de cet objet important, comme de tous ceux sur lesquels j'ai eu l'honneur d'appeler souvent son attention, par ordre exprès de l'Empereur. Votre Majesté, qui se trouve au premier rang, à qui la gloire et l'intérêt de la France sont le plus chers, ne doit envisager qu'avec une vive peine la funeste impression que produira nécessairement ce mouvement rétrograde, et l'influence qu'il peut avoir dans la balance des grands intérêts politiques qui agitent l'Europe en ce moment. Je la supplie donc de la manière la plus pressante d'employer tous ses efforts à effacer cette impression fâcheuse, et, à l'instant où le général Clausel aura renvoyé les troupes qui avaient été mises à sa disposition, de reprendre aussitôt l'attitude qui convient aux circonstances et à l'honneur des armes impériales. Je me plais à croire que Votre Majesté n'aura point fait rétrograder son armée en deçà de la position de Monasterio, et qu'elle se trouvera en mesure de marcher à l'ennemi dès que ses forces seront réunies. J'écris à ce sujet au général Clausel, ainsi que Votre Majesté le désire, quoique je doive espérer que ce général n'aura pas balancé à répondre à son attente, dès qu'il aura reçu les ordres de Votre Majesté; ceux que je lui adresse l'y détermineront dans le cas contraire, et j'attendrai avec la plus vive impatience le résultat de ces nouvelles dispositions (1). »

(1) Clausel ne refusa pas, marcha effectivement, mais perdit un temps précieux, puisque, ayant reçu les derniers ordres de Joseph le

« Ma chère amie, avant-hier l'armée a été attaquée dans la position de Vittoria avant d'avoir pu être rejointe par les troupes de l'armée du Portugal qui sont sous les ordres du général Clausel, après avoir été affaiblie par le départ de deux immenses convois auxquels il a fallu donner des escortes. On s'est battu tout le jour avec un grand acharnement : notre perte en morts et blessés a pu être égale, mais nous avons perdu tous nos équipages et l'artillerie par les difficultés des chemins; nous avons cependant sauvé tous les attelages. Les ennemis étaient au moins en force double de la nôtre, puisque l'armée du Portugal nous manquait, et que les bandes de toutes les provinces avaient rejoint les Anglais.

Joseph à la reine Julie. Yrursun, 23 juin 1813.

Si l'Empereur est de retour, dis-lui qu'après avoir établi sur la frontière les armées et rallié celles du nord et d'Aragon, je me rendrai à Mortefontaine, où je pense que j'aurais dû me retirer depuis l'affaire de Salamanque, comme je te l'écrivais alors. Écris-moi la réponse de l'Empereur. Quelle qu'elle soit, je suis résolu à me rendre chez moi, ne pouvant faire aucun bien ici.

Dis à Clary qu'il mette à la disposition de James 100 mille francs; et à ce dernier, de les mettre à la disposition de M. de Brocq, négociant à Bayonne, pour les tenir à celle de M. Presle, mon sécretaire. Parmi les morts se trouvent M. Thibaud en défendant son trésor, et ce pauvre Alphonse que j'aimais, quoique

15 à Pampelune, il ne se trouva à Vittoria que le 21 au soir, quand il savait l'armée du roi en présence des Anglais.

je le grondais (1). Renvoie-moi le courrier; je ne veux pas descendre à Paris, mais à Mortefontaine, que tu y sois ou que tu sois encore aux eaux. — Je t'embrasse et mes enfants. »

Joseph à Clarke. Yrursun, 23 juin 1813.

« Monsieur le duc, le maréchal Jourdan vous rend compte de la malheureuse journée du 21, où l'armée française, attaquée dans sa position par des forces doubles des siennes, après avoir fait éprouver à l'ennemi autant de mal qu'elle en a reçu, a dû opérer sa retraite par Salvatierra.

Dans cette journée, je pense que la perte des deux armées en tués et blessés se compense; mais nous avons dû laisser presque toute l'artillerie et les équipages de tous genres : les attelages seulement ont été conservés.

Je dirige le général Reille sur Tolosa, où il s'occupera de réunir les divisions de son armée, les garnisons et toutes les troupes qui se trouvent sur cette partie des frontières de France.

Je me rends à Pampelune pour réunir les troupes du général Clausel, et me mettre en communication avec le maréchal Suchet, qui pourrait être compromis s'il ne s'est pas approché de l'Èbre, ou s'il n'a pas pris la direction de la Catalogne.

L'armée n'a ni pain ni artillerie; la perte en hommes n'est pas immense, mais il faut beaucoup d'efforts pour remonter son artillerie; elle a sauvé tous ses attelages.

(1) Ce dernier, laissé pour mort, fut fait prisonnier; depuis, il rejoignit Joseph en Amérique.

Il est instant que l'Empereur s'occupe de ses armées d'Espagne; elles manquent de tout, le pays ne leur fournit plus rien aujourd'hui : la Navarre, en particulier, me paraît absolument dans des intérêts ennemis des nôtres. »

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, de Burgos, le 10 juin, et j'y vois à regret les plaintes qu'elle renferme sur la pénurie des subsistances. J'ai transmis aussitôt cette dépêche à l'Empereur ; mais je n'avais point attendu ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire à ce sujet pour appeler tous les soins de Son Excellence le ministre directeur de l'administration sur cet objet important, et je me suis empressé de lui renouveler mes représentations à cet égard. Incessamment je ferai connaître à Votre Majesté plus particulièrement le résultat de cette démarche. Clarke à Joseph. Paris, 25 juin 1813.

Des nouvelles de Vittoria, du 15 juin, m'apprennent qu'on a fait sauter le fort de Burgos et éclater les bombes qu'on n'a pu emporter, ce qui annonce encore un mouvement rétrograde; on pourrait croire même que l'opération s'est faite avec beaucoup de précipitation ou bien peu de soin, puisqu'on ajoute que la ville a été fort endommagée, et que nombre d'habitants ont péri ou ont été blessés. Quoi qu'il en soit, on supposait le quartier général de Votre Majesté, à cette époque, à Briviesca ou Pancorbo; et il me tarde beaucoup d'être instruit à cet égard d'une manière plus positive. Ce qui m'a causé toutefois une satisfaction

réelle a été d'apprendre par le général Clausel la célérité avec laquelle il a exécuté les ordres de Votre Majesté. Il m'assure, par sa lettre du 16 juin, que le 20 toutes les troupes disponibles auront rejoint l'armée, qui se trouvera ainsi renforcée de cinq divisions, et en état de reprendre aussitôt l'offensive avec avantage : j'en attendrai les résultats avec une vive impatience. Les lettres que j'ai reçues du général Clausel se sont croisées avec celle que je lui ai écrite pour lui recommander l'exécution la plus prompte et la plus entière des ordres de Votre Majesté; j'y avais ajouté une disposition importante, qu'il devient d'autant plus nécessaire de réitérer ici, qu'au moment où ma lettre parviendra au général Clausel, il se trouvera placé sous le commandement immédiat de Votre Majesté. Je lui avais mandé que, dans les circonstances actuelles, la communication de l'armée d'Aragon avec la France était un objet aussi important que tout le reste, et qu'il devait, pour l'assurer, diriger sur Saragosse la division Palombini, qui appartient à l'armée du duc d'Albuféra, et qui est depuis longtemps destinée à la rejoindre. J'ignore maintenant quel parti aura pris le général Clausel, avant d'avoir reçu ma lettre, à l'égard de la division Palombini; mais si elle se trouve encore à l'armée du nord, c'est à Votre Majesté qu'il appartiendra spécialement de donner les ordres nécessaires pour la renvoyer à sa destination. Cette division, qui ajouterait très-peu de chose aux forces dont Votre Majesté dispose en ce moment, devient, dans la position du duc d'Albu-

fera un renfort essentiel, au moyen duquel il peut appeler à lui le général Paris, et agir selon les circonstances. Je sais que le maréchal était arrivé le 9 devant Tortose, et qu'un corps ennemi, qui n'en était pas éloigné, s'était replié sur Tarragone à son approche; mais l'ennemi peut réunir dans cette partie près de 20 mille hommes, et cette supériorité numérique de forces pourrait jeter l'armée d'Aragon dans un grand embarras, étant obligée de faire face partout, et à de grandes distances, à un ennemi très-nombreux, en même temps qu'il faut conserver l'Aragon à tout prix et maintenir ses communications avec la France. Je ne dois donc pas douter que Votre Majesté, qui saisira facilement l'importance de ces considérations, ne s'empresse de faire exécuter cette mesure, si elle n'a pas eu lieu d'avance par les soins du général Clausel.

....

Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire de Burgos, sous la date du 11 de ce mois. Clarke à Jourdan. Paris, 25 juin 1813.

Les détails contenus dans cette lettre, comme dans les dépêches qui l'ont précédée, m'ont suggéré une multitude de réflexions dont le développement demanderait plus de temps et des circonstances plus tranquilles, mais qui ne pourront manquer de produire une vive impression sur l'esprit de l'Empereur. La retraite précipitée de nos troupes, la confiance qui a régné dans les premiers mouvements, l'incertitude des généraux, l'ignorance où l'on a été si longtemps au quartier général des préparatifs de

l'ennemi; même le peu de soin que l'on a eu à s'éclairer lorsqu'il s'est mis en mouvement, et d'acquérir quelque certitude sur la marche des différents corps et le but de ses nouvelles opérations (1); enfin cette succession rapide d'événements, tous peu propres à soutenir l'honneur de nos armes, qui, en quelques jours, ont ramené trois armées françaises de Madrid sur les bords de l'Èbre : tout ce tableau, dis-je, sera pour l'Empereur la matière d'un long étonnement; et j'ai lieu de craindre que la sévérité de ses observations n'ait à s'exercer sur une infinité de faits et une multitude de dispositions, où il aura peine à reconnaître le caractère de la prévoyance et de la sagacité.

Un objet particulier qui ne peut manquer de frapper Sa Majesté Impériale, c'est que, dès les premiers mouvements de l'armée anglaise, menacé, comme on l'était, d'être tourné sur la droite, avec des avertissements continuels de la direction d'un corps ennemi sur le haut Èbre et de ses vues sur les places des Asturies, on n'ait fait aucune disposition capable d'arrêter ce mouvement, et d'épargner à nos armées les pas rétrogrades qu'elles ont faits sans coup férir sur un si long espace de pays.

Votre dernière dépêche me faisait pressentir la prochaine évacuation de Burgos. J'ai appris par le général Thouvenot qu'elle a été effectuée, et que

(1) On ne voulait pas absolument admettre, à Paris, que la guerre dans la Péninsule ne ressemblait à aucune autre; qu'il y avait impossibilité absolue à obtenir des renseignements certains sur l'ennemi, parce que les Espagnols étaient unanimes pour nous tromper en tout et pour tout.

l'on a fait sauter le fort. Cet événement me confirme dans l'idée que rien n'a été fait pour entraver le plan de l'ennemi, et qu'il a continué d'opérer sans obstacle sur la droite du roi. Il est étonnant qu'en rappelant en ligne les divisions de l'armée du Portugal, qui se trouvaient en partie dans la Biscaye, on ne leur ait pas donné une direction plus conforme au besoin des circonstances.

En m'annonçant l'évacuation de Burgos et la destruction du fort, le général Thouvenot ajoute que l'on a fait éclater en même temps toutes les bombes que l'on n'a pu emporter, et que ces deux opérations ont été exécutées avec si peu de soin et de précaution, que l'on a endommagé la ville, et que beaucoup d'habitants ont été tués ou blessés. Je vous prie, Monsieur le maréchal, de me faire connaître l'exacte vérité à cet égard.

Je dois encore appeler l'attention de Votre Excellence sur l'esprit d'indiscipline qui règne parmi les troupes de l'armée du Portugal; cet esprit a été depuis longtemps un sujet de plaintes dans tous les pays où les troupes de cette armée ont passé (1). Le général Clausel, en les prenant sous ses ordres, les a retrouvées telles qu'il les avait connues, et, malgré tous ses soins, elles ont fait un dégât prodigieux dans leurs dernières courses, soit en Navarre, soit

(1) On a vu que depuis longtemps Joseph avait signalé cet esprit, et demandé avec instance que les chefs, les troupes de cette armée du Portugal fussent changés; mais il n'avait pu obtenir de réponse. N'est-il pas étrange, d'après cela, que le ministre adresse des reproches au major général du roi?

en Biscaye. Je recommande à votre vigilance, Monsieur le maréchal, la répression de cet esprit de désordre et de dévastation, qui est tel que les soldats consomment ou détruisent tout, et que s'ils ne sont contenus sur un espace de terrain donné, ils ruineront en un jour de quoi nourrir pendant quinze eux et les habitants. Cet objet me paraît important dans la circonstance actuelle, où l'armée éprouve tant de difficultés pour subsister. »

Joseph à Clarke. Vera, 27 juin 1813.

« Monsieur le duc, j'ai trouvé Pampelune avec peu de garnison, peu de munitions. J'y ai laissé des artilleurs, des officiers du génie; j'ai fait augmenter la garnison. L'armée anglaise nous a suivis par la vallée de Salvatierra, ce qui a permis au général Foy de se retirer avec toutes les garnisons par la grande communication de France, où il a rejoint le comte Reille, qui était arrivé à Irun. Ce général pourra réunir 18 mille hommes.

J'ai su à Pampelune que le général Clausel n'était pas parti *le* 15, comme l'avait annoncé son aide de camp, *mais le* 17. J'ai fait envoyer divers paysans pour avoir de ses nouvelles : il ne m'a pas été plus possible d'en avoir que du duc d'Albuféra.

L'armée du midi doit être arrivée aujourd'hui à Saint-Jean-Pied-de-Port; celle du centre occupe la vallée du Bastan. Les trois armées sont en ligne sur la frontière. Je ne pense pas que leurs pertes en hommes dépassent celles de l'ennemi; la retraite s'est exécutée heureusement.

Il importe que les troupes trouvent des vivres

dans les nouvelles positions qu'elles vont occuper. C'est la France seule qui peut leur en fournir. Je vous prie, Monsieur le duc, de faire donner tous les ordres nécessaires pour cela.

Les forces de l'ennemi sont immenses dans la Péninsule. Mes papiers ont été égarés le 21; le portefeuille où était le chiffre a été perdu. Il se peut qu'il soit tombé au pouvoir de l'ennemi. Vous jugerez sans doute prudent, Monsieur le duc, d'ordonner la formation et l'envoi d'un nouveau chiffre. »

« Sire, Votre Majesté ayant sous les yeux les lettres et rapports qui ont été remis par le maréchal Jourdan et par moi à son ministre de la guerre, je ne fatiguerai pas l'attention de Votre Majesté par des détails qu'elle connaît; mais il est de mon devoir de l'entretenir de l'avenir, et de ne pas lui dissimuler le mal. Jos. à Nap. Saint-Jean-de Luz, 27 juin 1813.

Je n'ai pas encore de nouvelles du général Clausel. Ce général a un corps de 14 à 15 mille hommes. Je lui avais écrit pour qu'il eût à se réunir au reste de l'armée, de Valladolid, de Torquemada, de Burgos. Je fus instruit par le général Thouvenot qu'il avait reçu mes lettres le 13. Je fus rejoint à Vittoria le 20 par le chef d'escadron attaché à son état-major, qui lui avait remis mes dépêches. Cet officier m'assura que le général Clausel se mettrait en marche le 15; qu'il venait par Salvatierra ou par Logrono. Le général Clausel m'annonçait qu'il allait exécuter mes ordres, sans indiquer le jour de son

marche de l'armée anglaise, qui descendait des hauteurs de la première position, qui avait été abandonnée. Le centre de l'armée ennemie plia; notre artillerie faisait éprouver des pertes immenses. C'eût été le moment de l'enfoncer; mais le comte Reille me faisait prévenir au même instant que ses deux divisions luttaient avec désavantage contre des forces supérieures, et avaient bien de la peine à contenir l'ennemi. D'un autre côté, on demandait des troupes pour s'opposer à un corps ennemi qui s'avançait par la route de Trevino, et menaçait de tourner entièrement notre gauche. Toutes les troupes avaient été successivement engagées. J'ordonnai la retraite, et j'indiquai la grande communication de France, parce que je conçus que, suivi de trop près par l'ennemi, je n'aurais peut-être pas la possibilité de ramener toute l'artillerie par la route moins bonne de Salvatierra. La retraite se fit en bon ordre. Jusque-là nous avions fait plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous en avait fait. Aucune pièce prise, aucun drapeau enlevé, aucun prisonnier n'attestait en sa faveur; mais, arrivé auprès de la communication de France, j'appris qu'elle était au pouvoir de l'ennemi; et, quels que fussent les efforts des deux divisions de l'armée du Portugal et de la division espagnole, il avait été impossible de l'en chasser : cependant la tête des parcs était déjà engagée dans cette direction. Je connus aussi, en arrivant sous les murs de la ville, que les 60 pièces qui auraient dû le matin être parties, attelées par les attelages de l'armée du midi, encombraient les

abords. L'ennemi nous était évidemment supérieur en nombre de plus du double. Je n'eus d'autre retraite que celle de Salvatierra : j'ordonnai qu'on prît cette direction. Mais, dans ces entrefaites, une multitude de gens qui suivaient les armées depuis les provinces les plus reculées, tous les soldats qui, le matin, avaient été envoyés en corvée dans Vittoria et y étaient restés pendant l'action, en sortirent à la fois; des hommes et des chevaux dételés des équipages excitèrent un grand désordre. Une terreur panique qui s'empara d'eux à la vue de quelques cavaliers qui arrivèrent jusque sur les derrières de la ville, par le vide que l'armée du midi avait laissé en appuyant trop sur la gauche, entraîna cette foule, qui mit un désordre complet dans les équipages. Les chevau-légers de ma garde firent une charge qui me dégagea, ainsi que les personnes qui étaient près de moi. Les cavaliers ennemis qui avaient inspiré tant de crainte restèrent sur le carreau; mais l'impulsion était donnée : d'ailleurs, des corps ennemis s'avançaient à la suite de leurs premiers cavaliers.

Dans cet instant, le comte Reille m'envoya un aide de camp pour me demander des ordres. Je lui prescrivis de tenir sur la route de France le plus qu'il pourrait, et assez pour que l'armée fût engagée sur celle de Salvatierra, et de suivre après le mouvement. Ces ordres ont été ponctuellement exécutés, et l'armée a été sauvée. Si le général Lamartinière, qui gardait le pont sur la grande route de France, eût été moins imperturbable, il est impos-

sible de calculer les résultats de ce mouvement rétrograde. Je ne saurais assez faire l'éloge de ce général et des troupes qui combattaient sous ses yeux. Les troupes se sont retirées par Salvatierra, ainsi que les attelages; mais les voitures de toute espèce et les bouches à feu sont restées au pouvoir de l'ennemi.

Wellington a suivi avec l'armée anglaise et portugaise, sans avoir pu nous faire aucun mal. Le comte d'Erlon a fait l'arrière-garde avec l'armée du centre. Arrivé à Yrursun, j'ai détaché le comte Reille sur la route de France, avec les deux divisions de l'armée du Portugal. Je me suis rendu à Pampelune avec l'armée du midi. Le comte d'Erlon est resté à Yrursun, et a contenu l'ennemi.

J'ai trouvé Pampelune en mauvais état sous tous les rapports; j'en ai renforcé la garnison : j'y ai laissé des officiers d'artillerie et du génie, des canonniers, dont elle manquait. Cette place a besoin d'être secourue, et ne tiendra pas trois mois, si elle est attaquée vigoureusement. J'espérais trouver à Pampelune, au moins, des nouvelles du général Clausel : toutes les démarches que j'ai faites ont été infructueuses. J'ai fait envoyer à sa recherche; j'ai su qu'il était parti de Pampelune le 17. J'étais arrivé à Pampelune le 23. J'y suis resté le 24 pour avoir de ses nouvelles; mais le 25 j'ai dû en partir, l'ennemi s'étant présenté, avec des forces supérieures et quelques pièces d'artillerie, sur la route d'Yrursun à Pampelune. J'ai fait expédier des *propios* pour prévenir le maréchal Suchet de ce qui se

passait, et j'ai dirigé l'armée du midi sur Saint-Jean Pied-de-Port, et celle du centre sur Véra, par la vallée du Bastan.

En arrivant sur la Bidassoa, j'ai été rejoint par le comte Reille, qui avait réuni les divisions Foy, Maucune, Palombini, les garnisons de Bilbao et des petits postes intermédiaires; ce qui peut porter les forces à ses ordres à 18 mille hommes, avec lesquels il se trouve aujourd'hui entre Oyarzun, Irun et la Bidassoa. L'armée du centre occupe San-Estevan et la vallée du Bastan; l'armée du midi, Saint-Jean Pied-de-Port, Ustaritz, Saint-Pé, et Espelette.

Je fais approvisionner et armer Saint-Sébastien, qui n'était pas en état. Bayonne est aussi en mauvais état; on s'occupe de son armement et de son approvisionnement : il faut pour cela beaucoup d'argent. Il importe que Votre Majesté ordonne des envois de fonds pour faire face à tant de besoins; qu'elle envoie des cadres et des conscrits, et quelques généraux étrangers à la guerre d'Espagne, qui portent ici l'esprit et la confiance de Votre Majesté, et qui aient été témoins des événements du nord.

Quant à moi, Sire, dans de telles circonstances, et quand il s'agit de défendre la France, je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir davantage, et de n'avoir pas une plus grande masse de lumière et d'expérience militaire à offrir à Votre Majesté. »

« Monsieur le duc, je me suis porté ici pour être plus à portée de presser les approvisionnements de

Joseph à Clarke. Saint-Jean

de Luz, 28 juin 1813.

toute espèce, et de communiquer plus facilement avec les trois armées et avec vous.

Je reçois vos lettres des 18 et 22 de ce mois. Je n'ai pas encore pu les faire déchiffrer; je m'aperçois combien peu vous êtes instruits des efforts de l'ennemi et des forces qu'il a déployées.

Il faut tout au plus deux armées, et nous en avons encore six qui ne font que se gêner réciproquement.

L'ennemi paraît avoir 40 mille hommes sur la grande communication. J'ignore encore si lord Wellington, avec cinq divisions anglaises, s'est porté en Aragon; quelle est la situation des places de la Catalogne, et même celle de Santona. »

Clarke à Joseph. Paris, 28 juin 1813.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date de Vittoria le 20 juin, et elle aurait suffi pour me causer une vive peine en y voyant déjà les résultats fâcheux de tout ce qui s'est passé auparavant; mais ce sentiment s'est bien aggravé par les nouvelles que je reçois en même temps du général Foy sous la date du 22, et qui ne laissent aucun doute sur les fâcheux événements de la journée du 21, par suite de laquelle j'apprends que Votre Majesté s'est dirigée de Vittoria sur la Navarre, en passant par Salvatierra, et que lord Wellington a suivi ce mouvement, tandis que le corps espagnol a marché sur la route royale, suivant de près le convoi escorté par le général Maucune. Il m'est impossible, en ce moment, de calculer les résultats d'un événement dont aucun détail ne m'est connu; mais je dois supposer du moins que le mouvement

de l'armée sur la Navarre a eu pour but principal de rallier le général Clausel, et de prendre une position de nature à arrêter l'ennemi. S'il en était autrement, il serait de mon devoir de représenter à Votre Majesté que cette manière d'agir est la seule qui puisse convenir à la circonstance et à l'honneur des armes impériales. Rien ne pourrait justifier une retraite plus longtemps prolongée (1), et dont les conséquences deviendraient funestes sous tous les rapports. J'ose à peine arrêter ma pensée sur la manière dont l'Empereur envisagera ces événements, mais je suis fermement persuadé que Sa Majesté Impériale me saurait très-mauvais gré de ne pas insister, de la manière la plus forte et la plus pressante, auprès de Votre Majesté, pour que l'armée ne fasse aucun mouvement rétrograde, et qu'elle se dispose à reprendre l'offensive avec la plus grande vigueur. Il est très-malheureux que Votre Majesté, par un calcul erroné, ait supposé à l'ennemi des forces doubles des siennes, tandis que les évaluations les plus modérées prouvent évidemment que nos troupes ont en leur faveur la supériorité du nombre, comme elles ont celle de la valeur, de l'habitude de la guerre et des souvenirs glorieux qu'aucune armée ne saurait avoir au même degré. Je fais observer à Votre Majesté que les troupes anglaises aux ordres immédiats de lord Wellington ne peuvent avoir plus de 25 mille baïonnettes en ligne, en ôtant de l'effectif des Anglais dans la Péninsule les garnisons de

(1) Rien que l'impossibilité où avait été le roi d'arriver à rallier le général Clausel et le maréchal Suchet.

Cadix et de Lisbonne, les dépôts qu'ils ont en Portugal, les postes de leur ligne de communication, les malades, les convalescents, les écloppés, les détachés, enfin tout ce qu'il faut déduire de l'effectif d'une armée, quand on veut connaître le nombre des combattants. J'accorde beaucoup, en supposant 20 mille Portugais en ligne; et quant aux Espagnols, les rapports que Votre Majesté m'a transmis sur l'armée de Galice assurent qu'en y joignant les bandes qui devaient s'y réunir, le tout ne passerait pas 10 mille hommes; quelques bandes du nord, qui auront pu s'y joindre encore, ne peuvent porter le tout à 25 mille combattants; et 60 mille hommes sont un total vraisemblablement exagéré des forces ennemies. L'armée française, en revanche, présentait par les derniers états de situation (1), en présents sous les armes : 37,171 hommes (officiers compris) pour l'armée du midi; 17,038 pour celle du centre; 18,010 pour celle du Portugal, déduction faite des quatre divisions détachées; 72,219 hommes en tout; et en y joignant 21,995 hommes pour les quatre

(1) Le ministre était dans l'erreur, parce qu'il admettait la réunion des forces des généraux Foy et Clausel avec celles dont le roi disposait réellement. Il était également dans l'erreur la plus complète sur le nombre des Anglais. Enfin, chose assez particulière, le duc de Feltre, qui trouve des motifs de diminution pour l'armée ennemie dans les garnisons imaginaires de Cadix, de Lisbonne, dans des postes, dans des dépôts, dans des malades, des éclоppés, etc., n'admet même pas les mêmes causes de non-valeur pour l'armée française, dont il prend *l'effectif* pour *la réalité;* et cependant l'armée française bat en retraite, et cependant l'armée française a renvoyé déjà une partie de ses meilleures troupes au delà des Pyrénées!... Et la population espagnole tout entière, si hostile pour nous, ne devait-elle peser d'aucun poids dans la balance?...

divisions détachées à l'armée du nord, 6,000 environ de l'armée du nord, amenés par le général Clausel, 100,214 hommes en totalité. Et si l'envoi des cadres et des hommes destinés pour la garde a fait éprouver quelque diminution à ces forces, ce serait trop accorder de porter cette diminution à 20 mille hommes; et cependant on aurait encore 80 mille hommes présents sous les armes, avec lesquels il n'y aurait ni motif ni excuse de faire un seul mouvement en arrière, devant un ennemi réellement inférieur sous tous les rapports. Je ne puis donc que réitérer à Votre Majesté mes plus pressantes exhortations, pour prendre sans délai l'attitude qui convient à des forces aussi imposantes que les siennes, et en tirer un parti plus conforme aux intentions de l'Empereur, au bien de son service, et à l'avantage personnel de Votre Majesté.

D'après les événements qui se sont passés, le général Foy s'est trouvé dans le cas de couvrir l'évacuation escortée par le général Maucune, qui devait conduire son convoi jusqu'à la frontière, pour rejoindre ensuite le général Foy, ainsi que les garnisons de Bilbao et autres, afin de former un corps en état de défendre pied à pied les montagnes du Guipuzcoa. Le général L'Huillier, à Bayonne, a fait de son côté toutes les dispositions nécessaires pour porter sur la frontière les troupes dont il peut disposer, et pour venir au secours de l'Espagne par tous les moyens possibles; j'espère qu'il parviendra à porter le corps du général Foy à 15 mille hommes environ. Cette force sera plus que satisfai-

sante pour empêcher l'ennemi d'arriver à la frontière, et laissera tout le temps et la latitude nécessaires aux préfets pour organiser la garde nationale des départements voisins. Si, pendant ce temps-là, Votre Majesté agit de son côté avec l'activité et l'énergie que sa position lui commandent et que ses moyens lui permettent, l'on doit être sans inquiétude sur les progrès de l'ennemi; mais il est indispensable d'agir sans retard, si l'on veut agir avec fruit; des délais deviendraient funestes, et chaque instant est précieux à saisir. Je ne puis ni ne dois en dire davantage, dans l'incertitude où je suis encore sur l'état actuel des choses. J'espère que Votre Majesté aura pris sans retard des mesures pour s'ouvrir une nouvelle communication avec la France, et que je recevrai incessamment des nouvelles directes et positives de sa part, qui me feront sortir de l'inquiétude où je suis encore sur les détails des derniers événements. »

Jourdan à Joseph. Bayonne, 28 juin 1813.

« Sire, immédiatement après mon arrivée ici, je me suis occupé des subsistances. Le service du pain me paraît assuré; on proposera à Votre Majesté les moyens d'assurer celui de la viande; mais il me paraît impossible qu'on puisse assurer celui des fourrages, si la cavalerie n'est pas renvoyée du côté de Dax, et même plus loin.

Je prie Votre Majesté de me faire savoir si elle veut exécuter l'ordre qu'elle a reçu de renvoyer les régiments de cavalerie des armées du Portugal et du centre. Dans ce cas, je la prierai de m'envoyer la

lettre du ministre, et je donnerai les ordres nécessaires. Il nous resterait à placer la cavalerie de l'armée du midi; et si Votre Majesté m'y autorise, je la dirigerai sur les points où elle pourrait vivre, en l'éloignant le moins possible cependant : elle serait toujours à une ou deux marches de Bayonne.

Je pense qu'il y a trop de troupes à Saint-Jean Pied-de-Port, et pas assez en avant de Bayonne. Si Votre Majesté l'approuve, je donnerai ordre au comte Gazan de laisser environ 6 mille hommes à Saint-Jean Pied-de-Port pour garder les débouchés, et de réunir le reste cantonné à Saint-Pé et villages voisins. Il serait en seconde ligne, prêt à se porter dans la vallée du Bastan. Si Votre Majesté daignait me transmettre sur-le-champ ses ordres, je les recevrais avant mon départ, et j'aurais le temps d'expédier les ordres d'ici. Il y a d'ici à Saint-Jean Pied-de-Port 12 grandes lieues. »

Clarke à Jourdan. Paris, 28 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire de Miranda le 16 juin, en même temps que celle de Sa Majesté Catholique du 20, et qu'une autre dépêche du général Foy, de Bergara, le 22 juin, m'annonçait l'événement de la veille, et la retraite du roi sur la Navarre par Salvatierra.

Quelque inattendue que dût paraître cette nouvelle, on a pu y croire d'avance en voyant nos armées se retirer, sans coup férir, des bords de la Tormès jusqu'à Vittoria; en apprenant qu'on faisait sauter le fort de Burgos, que l'ennemi agissait

sans obstacles par sa gauche et tournait notre droite depuis trois semaines, sans qu'on fît rien pour s'y opposer, ou pour être positivement instruit de la nature de ses mouvements; en retrouvant enfin dans toutes les lettres du roi l'opinion erronée d'une supériorité de forces de l'ennemi, portée au double des siennes. Toutes ces circonstances réunies faisaient pressentir le résultat que j'ai appris, et devaient nécessairement l'amener. Quoi qu'il en soit, il serait superflu en ce moment de s'appesantir sur le passé et de discuter les derniers événements, dont j'ignore encore tous les détails. En attendant que j'en sois instruit, mon devoir était de faire connaître au roi la nécessité absolue d'arrêter tout mouvement rétrograde, de tenir ferme dans la première position, et de reprendre à tout prix l'offensive sur l'ennemi : je lui écris dans ce sens de la manière la plus pressante, et j'appelle toute son attention sur le mécontentement que l'Empereur éprouvera en apprenant ce qui s'est passé, pour engager le roi à prévenir les suites par une conduite opposée. Je vous invite particulièrement, Monsieur le maréchal, comme investi de la confiance de Sa Majesté Impériale par la place qu'elle vous a donnée auprès du roi, de représenter à ce prince, dont vous devez être le conseil le plus intime, qu'une retraite plus longtemps prolongée, devant un ennemi inférieur sous tous les rapports, serait diamétralement contraire aux ordres de l'Empereur et à l'honneur de ses armes; que le seul parti convenable à prendre dans les circonstances actuelles est, après avoir rallié le général

Clausel, de marcher à l'ennemi, et de reprendre l'offensive d'une manière décisive. En ce moment où les Espagnols se sont séparés de lord Wellington pour marcher par la route royale, où ils sont contenus par les généraux Foy et Maucune (1), le roi aurait beau jeu pour attaquer l'armée anglo-portugaise. L'ordonnateur en chef Mathieu Favier m'a écrit de Burgos qu'on délivrait aux troupes 90 mille rations par jour, quoique les quatre divisions de l'armée du Portugal, et celle du nord qui marchait sous le général Clausel, n'y fussent pas comprises. Cette donnée bien positive fait connaître, à n'en pas douter, la supériorité numérique de nos forces sur celles de lord Wellington, dont l'armée anglo-portugaise n'a pas plus de 45 mille hommes en ligne, en portant le tout au plus haut. Je vous laisse à penser, Monsieur le maréchal, si, dans un tel état de choses qui est bien connu de l'Empereur, Sa Majesté Impériale n'aura pas lieu d'être péniblement affectée en voyant le rôle qu'on fait jouer à ses armées, et le salut de l'Espagne entièrement compromis par un défaut total d'énergie et de résolution (2). Le passé ne nous appartient plus sans doute, mais on peut encore réparer le mal, et je vous en-

(1) Foy et Maucune, en présence de forces très-supérieures, ne contenaient l'ennemi que pour opérer une belle retraite.

(2) Le ministre se trompait sur le chiffre de nos troupes, ou voulait se tromper; il ne pouvait en être de même du général en chef, qui les avait sous ses yeux. On ne comprend vraiment pas à propos de quoi le duc de Feltre accuse le roi et son major général de manquer de résolution et d'énergie, surtout lorsqu'il avoue lui-même qu'il ne connaît pas encore les détails sur ce qui s'est passé.

gage particulièrement à y contribuer de vos conseils et de vos plus pressantes sollicitations. J'attends avec une vive impatience d'apprendre enfin tout ce qui s'est passé, et de connaître d'une manière positive ce qui nous reste, pour l'avenir, à espérer ou à craindre. »

Clarke à Jourdan. Paris, 28 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Excellence, le 22 courant, des événements qui se passaient en Catalogne.

Aussitôt que j'ai été instruit, et de la marche du duc d'Albuféra sur Tarragone, et de la force du corps ennemi qui assiégeait cette place, j'ai entrevu la nécessité où serait peut-être le maréchal d'appeler à lui le général Paris, avec toutes les troupes qui gardent les derrières de l'armée d'Aragon (1). Il m'a paru alors indispensable de prévenir, par quelque moyen que ce pût être, l'abandon total de Saragosse et du haut Aragon; et j'ai prescrit au général Clausel, dans le cas où le général Paris serait obligé d'aller, avec toutes ses troupes, rejoindre le maréchal, de diriger aussitôt sur Saragosse une division qui se trouverait alors en Navarre, le plus à proximité de cette place (2).

Depuis, j'ai spécialement désigné au général Clausel, pour l'exécution de ce mouvement, la di-

(1) C'était précisément le contraire qu'il eût fallu. Suchet arrivant à temps à Saragosse, la bataille de Vittoria n'avait pas lieu; tandis qu'il devenait clair qu'une bataille perdue sur l'Èbre entraînait l'évacuation des provinces où commandait le duc d'Albuféra.

(2) C'est avec cet éternel système de dissémination de troupes qu'on était parvenu à paralyser tous les efforts du roi.

vision Palombini, qui appartient à l'armée d'Aragon, et qui, destinée à la rejoindre, ne peut lui être renvoyée dans un moment plus opportun pour elle.

Le renvoi que le général Clausel a fait au roi de la division italienne, et ses dispositions personnelles pour aller rejoindre lui-même Sa Majesté Catholique, ne lui auront sans doute pas permis d'exécuter cet ordre. C'est au roi seul maintenant qu'il appartient d'y donner suite ou de l'ajourner. J'en ai déjà écrit directement à Sa Majesté Catholique; mais, vu l'importance de la chose, il ne me paraît pas indifférent qu'elle lui soit rappelée, et je prie Votre Excellence de la lui remettre sous les yeux. J'ai des raisons de présumer que Sa Majesté Catholique est pleinement instruite de la situation du duc d'Albuféra, et j'en conclus qu'elle aura été parfaitement à portée de juger, en comparant les besoins de l'armée d'Aragon avec les siens, sur quel point les services de la division italienne peuvent être le plus utiles, et de quel côté ce renfort est le plus nécessaire. Cependant, je ne dois pas taire à Votre Excellence que j'ai lieu de croire l'expédition des Anglais sur Tarragone manquée, et le siége de cette place levé. Le général Lamarque, commandant en haute Catalogne, me mande, d'après des avis particuliers qu'il a reçus, et dont il attend la confirmation officielle, que les généraux anglais et espagnols n'ont pu s'entendre sur la suite de leurs opérations, et qu'au milieu de leurs contestations, la nouvelle de l'approche du duc d'Albufera étant survenue, les Anglais se sont rembarqués précipitamment, lais-

sant leur artillerie de siége, après en avoir brûlé les affûts.

Le général Lamarque n'a pu me garantir l'authenticité de ces détails; mais ce qui était certain et ce qui semblait de nature à les confirmer, c'est que l'expédition ennemie qui était devant Palamos, après avoir reçu un aviso, s'est également éloignée.

J'aurai soin de tenir Votre Excellence informée de tout ce qui me parviendra d'authentique à son égard. »

Joseph à Clarke. Saint-Jean de Luz, 29 juin 1813.

« Monsieur le duc, j'ai reçu vos lettres des 18 et 22 de ce mois. Les événements n'ont malheureusement pas répondu à l'espoir que vous me donniez que le général Clausel m'aurait rejoint, à la crainte que je continuasse à abandonner le pays sans combat, et à la croyance où vous paraissiez être que l'ennemi n'était pas très-supérieur.

Il me paraît sans objet aujourd'hui de vous prier de considérer combien il y a peu de comparaison à faire avec la retraite du Portugal, que l'ennemi fut obligé de quitter, d'abord par la présence de l'armée du centre dans la province de Ségovie, et par le désir qu'il eut *d'entrer à Madrid;* et à la fin de la campagne, par la réunion de cette armée à celle du midi, et leur arrivée sur la communication de l'ennemi, qui ne pouvait plus rester devant Burgos.

Quant aux réparations, à l'armement et à l'approvisionnement de Burgos, je n'ai pu qu'écrire que cela se fît, et vous en prévenir. Mais j'ai pu

aussi peu me faire obéir par une armée où l'on ne m'a jamais rendu aucun compte, que par celle d'Aragon et de Catalogne; et je suis aussi peu garant de Tortose que de Pampelune, dont je n'ai connu la situation qu'en y allant moi-même.

Il me paraît aussi hors de propos de répéter ce que j'ai dit au sujet de la Navarre. Je nie que l'on ait eu aucun succès véritable contre Mina, que cette guerre pouvait se terminer autrement qu'en chassant les Anglais, et en s'emparant de l'esprit de la population par des concessions faites à l'opinion nationale. Je l'ai plusieurs fois dit : cette guerre ressemble à celle de la Vendée.

Pour battre les Anglais, il fallait que les trois armées devant lesquelles ils avaient opéré leur retraite la campagne passée, restassent réunies ou prêtes à l'être au premier signal. Elles devaient être reposées, complétées ; au lieu de cela, les poursuites contre Mina et les bandes les ont épuisées, et réduit les divisions à 3 et même 2 mille combattants. Les armées du centre, du midi, ont eu beaucoup à faire pour contenir le pays, les ennemis, et lever les impôts pour vivre. Les magasins n'ont pas été formés sur la ligne, les places n'ont pas été approvisionnées, l'administration centrale et mon autorité n'ont pas été reconnues. L'état-major général que j'avais formé à Salamanque en novembre n'a pas été approuvé, et M. Mathieu Favier n'a été reconnu administrateur supérieur et n'a été autorisé de s'occuper de l'administration que lorsqu'il n'était plus temps, au commencement de

la campagne : il a reçu son autorisation dans les premiers jours de juin.

La correspondance directe de Paris avec les généraux en chef des trois armées placées sur le même terrain a continué à empêcher l'ensemble et l'unité indispensable pour le succès; le surplus d'une armée n'a pu servir à l'autre. N'ayant point d'état-major, je n'ai pas pu donner la direction d'ensemble indispensable pour que tous les efforts concourussent simultanément au même but. Vous me forcez, Monsieur le duc, à revenir sur ces faits, parce que vos dépêches m'y ramènent sans cesse, dans un moment où, entouré de soucis de tous les genres, j'aurais besoin de ramasser toutes les facultés de mon âme pour ne penser qu'aux moyens d'arrêter la marche de l'ennemi et de défendre les frontières de la France, menacées sur tous les points. Je le répète, les efforts des Anglais, des Portugais, des Espagnols sont grands, et toutes ces troupes se battent aujourd'hui très-bien : il faut de grands efforts de la part de la France en hommes, en munitions, pour arrêter l'ennemi sur cette frontière.

Les armées d'Espagne ont besoin d'être réorganisées; *quatre armées ne peuvent pas agir ensemble.* Le soldat, habitué à vivre de ce qu'il trouve, n'est pas sous les drapeaux lorsqu'il le faudrait; l'esprit du désordre et du pillage fait tous les jours plus de progrès; les chefs sentent qu'il faut bien que les soldats vivent. Tout le monde s'habitue au spectacle du désordre, en traversant un pays sans magistrats, poursuivant des ennemis qui sont

suivis par les leurs et servis par les habitants, qui comparent celui qui les dépouille avec celui qui les appuie. Tant qu'un nouvel ordre ne naîtra pas, il me paraît impossible de penser à une offensive sérieuse.

La demande que vous faites, Monsieur le duc, d'une partie de la cavalerie des armées du centre, du Portugal et du midi, ne me laisse plus de doute à cet égard; aussi, quelle que soit ma répugnance à affaiblir l'armée dans un moment où l'ennemi peut tenter d'attaquer la frontière, je me résigne à une obéissance absolue, et je fais donner l'ordre du départ aux corps de cavalerie que vous demandez par votre lettre du 24.

On retire aussi beaucoup de généraux de cette armée. Je pense que l'arrivée de quelques généraux qui auraient bien la confiance de l'Empereur, qui arriveraient porteurs de sa volonté, qui auraient été constamment témoins de ses succès au Nord, ne pourraient qu'exercer une action salutaire sur le moral de l'armée.

Je continue à être sans nouvelles du maréchal Suchet; je n'ai que celles que vous me donnez. Je n'ai pas de nouvelles non plus du général Clausel. »

Joseph à Jourdan. Saint-Jean de Luz, 29 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre. J'approuve la proposition que vous me faites pour l'emplacement de l'armée du midi, infanterie et cavalerie. Je vous envoie la lettre du ministre de la guerre, dont je désire que vous fassiez exécuter les dispositions, quelque grands que soient les sacri-

fices qu'elles imposent aux armées d'Espagne; mais il ne m'est pas possible de ne pas le faire (1).

Voici une réponse pour le général Gazan, qui demande à être autorisé à conserver les généraux rappelés, en remplacement des généraux Leval, Digeon et Darricau. »

Joseph à Suchet. Saint-Jean de Luz, 30 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, les troupes des armées du midi, du centre et du Portugal, sont réunies depuis Saint-Jean Pied-de-Port jusqu'à la mer. L'ennemi est sur la Bidassoa. Je suis fort inquiet de vous et du général Clausel. Je vous ai écrit de Valladolid, de Burgos, de Miranda, de Pampelune, pour vous prévenir des mouvements de l'ennemi et des nôtres. S'il en est temps encore, retirez-vous derrière vos places fortes; ou si vous étiez réuni au général Clausel en Aragon, couvrez la frontière du côté de Jaca, et mettez-vous en communication avec moi.

J'ai reçu hier une lettre chiffrée de vous, sous la date du 4 juin. On doit s'être trompé de chiffre; elle n'a pu être déchiffrée. »

Jos. à Nap. Saint-Jean de Luz, 30 juin 1813.

« Sire, je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux de Votre Majesté l'affreuse situation des employés et réfugiés espagnols qui ont suivi le mouvement des armées. Je prie Votre Majesté d'ordonner à ses ministres d'autoriser les préfets à leur accorder les secours que Votre Majesté jugera convenables.

Ma garde est composée aujourd'hui de plus d'offi-

(1) L'ordre d'envoyer en France une partie de la cavalerie.

ciers et de sous-officiers que de soldats. Je prie Votre Majesté de se faire rendre compte de ce que j'ai écrit sur cet objet à son ministre de la guerre, de Valladolid, et de prendre le parti qu'elle jugera le plus convenable pour ne pas rendre inutiles de vieux et bons officiers et sous-officiers qui forment de bons cadres, que Votre Majesté pourrait placer dans sa garde, ou employer autrement.

L'armée manque de bons généraux et officiers supérieurs, tant d'infanterie que de cavalerie. J'en ai de bons qui pourraient être employés, mais il faut que Votre Majesté en donne l'ordre. Il y a les généraux de division Merlin, Blagniac, Strolz, Dedon, Bigarré; les généraux de brigade Jamin, Tascher, Guye, Lecapitaine, Expert, Hugo. Leur sort dépend de la décision générale que prendra Votre Majesté. Dans tous les cas, ils ne peuvent plus aujourd'hui, ainsi que la garde, la division espagnole et les officiers espagnols, être payés que par le Trésor de Votre Majesté. »

Suchet à Joseph. Valence, 30 juin 1813.

« Sire, le général Paris vient de m'expédier un adjoint en courrier, pour m'apprendre que Votre Majesté a ordonné la démolition des fortifications de la forteresse de Burgos, en même temps qu'elle a fait reployer sur l'Èbre les armées sous ses ordres. Je ne puis me décider à croire à de si grands mouvements, sans penser que Votre Majesté m'a expédié des ordres, et me tracera la conduite que je dois tenir.

Je la prie de vouloir bien me faire connaître ses

projets, afin que je m'y conforme autant que les circonstances me le permettront (1).

J'ai de grandes forces à contenir : l'armée anglo-sicilienne a débarqué à Alicante le 24, et, malgré la honte de son expédition sur Tarragone, le général Murray, par sa réunion avec les corps du duc del Parque, d'Eliot et de Durand, me présentera plus de 60 mille hommes, 4 mille chevaux et 40 pièces de canon à combattre, tandis qu'affaibli par de nombreuses garnisons, je n'en aurai pas le quart à lui opposer.

J'espère que Votre Majesté battra Wellington, et assurera le repos de la Péninsule. Je le désire bien ardemment. »

Joseph à Clarke. Saint-Jean de Luz, 1er juillet 1813.

« Monsieur le duc, je n'ai point de lettre de Paris depuis trois jours; on s'occupe de l'armement et de l'approvisionnement de Saint-Sébastien. Cette place était en bien mauvais état : celle de Bayonne n'est pas mieux.

Les troupes des quatre armées du centre, du nord, du midi, du Portugal, sont réunies entre Saint-Jean Pied-de-Port et la mer; elles ont du pain. Le commerce de Bayonne est venu au secours de l'armée par une somme de 500 mille francs. J'espère

(1) Du côté de Valence, comme dans tout le reste de l'Espagne, les communications étaient si difficiles que les lettres parvenaient rarement. Celles qui arrivaient à leur destination mettaient quelquefois plusieurs semaines pour des distances même très-rapprochées. Voilà ce qui explique cette correspondance du roi Joseph avec les maréchaux et généraux, voilà ce qui fut cause de bien des revers éprouvés par nos armées dans la Péninsule.

que le service sera bientôt assuré d'une manière fixe par les dispositions qui auront été prises par le ministère. Les troupes se conduisent assez bien.

L'ennemi est sur la Bidassoa, et je n'ai pas de nouvelles du général Clausel ni du maréchal Suchet. Le préfet de ce département m'a communiqué une lettre d'Oléron, d'où il résulterait que, le 14 de ce mois, Valence aurait encore été occupée par nos troupes. J'ai écrit depuis longtemps au duc d'Albuféra pour le prévenir de nos mouvements. Un de ses officiers est reparti de Miranda; beaucoup de paysans lui ont été envoyés; mais je ne serai tranquille sur son compte que lorsque je le saurai retiré derrière les places de la Catalogne, ou réuni au général Clausel sur la frontière d'Aragon et de France.

Le général Tirlet, dont je ne saurais trop faire l'éloge, me fait savoir que, sous peu de jours, nous aurons 50 bouches à feu en bon état. Les ordres sont donnés pour le départ de la cavalerie. L'ennemi est en grande force en Espagne. Pour les armées destinées à défendre la frontière de la France, il faut de l'argent, des munitions, des conscrits, et quelques généraux étrangers aux affaires d'Espagne. Je vous prie, Monsieur le duc, de ne pas tarder à mettre sous les yeux de l'Empereur ces vérités, et à solliciter une nouvelle organisation des armées. Il me paraît qu'il faudrait aujourd'hui deux armées, l'une s'appuyant à l'Océan, et l'autre à la Méditerranée; deux généraux en chef capables, et pleins de l'esprit et de la confiance absolue de l'Empereur. »

Joseph à la reine Julie. Saint-Jean de Luz, 1er juillet 1813.

« Ma chère amie, M. Mélito, que j'ai chargé d'une lettre pour l'Empereur, te fera connaître exactement ma position. Je ne pense pas que les affaires d'Espagne puissent se rétablir autrement que par la paix générale. Je suis resté ici, parce que la frontière est menacée; mais dès que cette première frayeur sera dissipée, et que la défense sera bien assurée, ma présence étant inutile, je désire me retirer, soit à Mortefontaine, soit dans le Midi. Je suppose que l'on formera ici deux armées, qui devront avoir deux chefs différents. Je ne crois pas que j'aie ici rien à faire, dès que l'Empereur aura pris des mesures convenables. Ma maison d'ailleurs coûte encore 300 mille francs par mois, et je n'ai pas un sou pour la payer; elle vit, depuis la funeste journée du 21, avec le peu d'argent que chacun de mes officiers ou de mes domestiques avait dans sa poche; et, pour te donner une plus parfaite idée de ma position, je dois ajouter que je suis resté avec un napoléon en or dans mes poches après le massacre de M. Thibaud, que je regrette beaucoup (1).

Mélito est parti avec le peu d'argent qu'il possédait; je te prie de lui faire remettre 8 mille francs, afin qu'il puisse faire convenablement sa route, et revenir me porter la réponse de l'Empereur le plus tôt possible. C'est le seul homme des anciens amis qui me soit resté attaché jusqu'à la fin; je voudrais

(1) M. Thibaud, parti de Naples avec le roi Joseph, fut nommé à Madrid trésorier général de la couronne et intendant de la maison royale; son fils, fait prisonnier à Vittoria, a été aussi attaché à Joseph pendant son exil; il est un des légataires de ce prince.

que l'Empereur trouvât bon qu'il continue à porter ce titre de comte de Mélito que je lui donnai à Naples, où tu te rappelles qu'il était ministre de l'intérieur.

En me retirant à Mortefontaine, je pourrai y vivre avec mon traitement de prince français, que l'on t'a continué; et si l'Empereur veut faire mettre à ma disposition quelques centaines de mille francs, je pourrai renvoyer tout mon monde avec une légère gratification.

Après tant d'orages, ma chère amie, l'idée du calme me donne quelque soulagement; et je ne pense pas sans plaisir que je pourrai m'occuper de mes enfants, le peu de temps qui me reste à les voir avant leur établissement. Il ne me reste à désirer que tu ne te laisses pas affecter par toutes ces mauvaises nouvelles, et que tu reviennes des eaux avec une meilleure santé. »

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire d'Yrurzun en date du 23 juin, et j'ai eu soin de la transmettre à l'Empereur sans délai. Je m'abstiens en ce moment de toutes les réflexions sur des événements passés, et ne me permettrai pas même de préjuger la manière dont Sa Majesté Impériale voudra les envisager. Mes premiers soins ont été donnés en entier aux moyens d'arrêter les progrès du mal, et de le réparer, autant que possible, en tout ce qui dépend de moi. Si l'état des choses n'a point empiré, rien n'est encore désespéré; et avec de l'activité, de l'énergie et une

Clarke à Joseph. Paris, 2 juillet 1813.

volonté décidée, on peut reprendre sur l'ennemi l'ascendant que nous n'aurions jamais dû perdre, et regagner par une offensive bien combinée les avantages que nous avons si malheureusement laissé échapper.

Il sera pénible à l'Empereur de penser que l'ennemi ne doit nullement ses succès à la supériorité de ses forces, mais plutôt à la manière dont elles ont été dirigées de part et d'autre (1). L'organisation et la force de l'armée anglo-portugaise sont trop bien connues de l'Empereur pour lui laisser aucun doute à cet égard. Votre Majesté disposait de quatre armées, dont la force totale s'élevait, en présents sous les armes, à 118,828 hommes, d'après les derniers états de situation. Lord Wellington n'en avait guère plus de moitié, en mettant les Espagnols en ligne de compte. Ainsi, je chercherais vainement à expliquer cette phrase de la lettre de Votre Majesté, qui annonce avoir eu affaire à des forces doubles des siennes, et l'Empereur pourra croire qu'elle a été induite en erreur par des gens très-mal instruits, ou encore plus mal intentionnés. Quoi qu'il en soit, j'ai été heureux d'apprendre que Votre Majesté se proposait de porter le 28 son quartier général à Irun, espérant que ce sera le premier pas pour reprendre l'offensive, qui seule convient à la circonstance et à l'honneur des armes impériales. L'ennemi, qui menaçait à cette époque Saint-Sébastien, verra échouer son entreprise à

(1) Cette appréciation du ministre n'était pas juste.

l'approche des forces que commande Votre Majesté, d'autant plus que je viens d'apprendre la réunion de quatre divisions de l'armée du Portugal, sous les ordres du général Reille, du côté d'Ernani, et qu'une avant-garde aussi respectable n'aura pas de peine à frayer le chemin au reste de l'armée. Il est instant qu'il n'y ait pas de temps perdu pour se porter en avant, afin de dégager Pampelune et Santona, et de rallier le général Clausel, qui pourrait se trouver dans une position embarrassante, si l'on ne se hâte d'aller à son appui. Je ne puis donc trop insister auprès de Votre Majesté pour l'engager à ne se permettre aucun délai, et à recommencer des opérations devenues si urgentes, à l'instant où elle se trouvera à peu près en mesure. J'ai fait, de mon côté, tout ce qui dépendait de moi pour procurer aux armées d'Espagne ce qui leur manque. J'ai donné les ordres nécessaires pour la réorganisation de l'artillerie et le remplacement de ce qu'on a perdu. Du biscuit, des vivres, des fonds, seront envoyés à Bayonne. Des troupes de la réserve ont été se joindre à celles qui ont pris poste à la frontière. Ainsi, Votre Majesté se trouvera secondée au delà de ce qu'elle a peut-être espéré, à la suite d'une catastrophe aussi peu prévue, et dont on ne devait jamais avoir à craindre de pareils résultats.

Aujourd'hui, j'abandonne aux réflexions de Sa Majesté le soin de juger ce que l'état des affaires exige d'elle, et ce que l'Empereur est en droit d'attendre. On ne peut se dissimuler qu'il y a de grandes

fautes à réparer, et qu'il faudra beaucoup d'activité et d'audace pour effacer l'impression qui en a résulté. Votre Majesté peut compter d'être secondée par le zèle et le dévouement des généraux à ses ordres. Si elle y apporte de son côté une volonté soutenue et bien décidée, qui surmonte toute espèce d'irrésolution, elle pourra marcher à son but avec des succès rapides, et parviendra, j'espère, à venger sur les ennemis de la France les maux qu'ils lui ont déjà faits, en prévenant ceux qu'ils voudraient lui faire encore. Je suis persuadé que l'Empereur verra avec satisfaction, dans les circonstances actuelles, Votre Majesté s'étayer des conseils et de l'expérience du maréchal Jourdan; son zèle et son dévouement le rendront plus empressé que jamais de se rendre utile dans les circonstances actuelles, et de justifier la confiance dont Sa Majesté Impériale l'a honoré, en le rendant auprès de ses généraux l'organe des ordres que Votre Majesté est autorisée à leur donner.

Je viens de recevoir des nouvelles du duc d'Albuféra, datées de Tortose le 13 juin. Il ignorait à cette époque tout ce qui se passait dans le reste de la Péninsule. J'ai fait partir le chevalier Anthoine pour lui faire connaître l'état des choses; mais je n'ai pu lui rien prescrire de positif, dans l'ignorance où je suis encore d'une foule de détails importants, et du parti que Votre Majesté aura pris à l'égard du maréchal. J'ignore également si sa position n'aura pas entièrement changé depuis le 13 juin, et mon seul espoir est que le duc d'Albuféra aura

su prendre conseil de la circonstance et agir pour le mieux, soit en évacuant Valence pour réunir ses troupes sur l'Èbre, soit en prenant tel autre parti que les événements ont pu lui suggérer; mais, dans tous les cas, je compte beaucoup sur son activité, sa résolution, et la manière constamment heureuse dont il a soutenu l'honneur de nos armes.

P. S. Ma lettre terminée, j'en reçois une du maréchal duc d'Albuféra, datée de Tortose le 21 juin. Il m'annonce que sa marche sur Tarragone a fait lever le siége de cette ville aux Anglais, qui se sont rembarqués précipitamment, et ont abandonné 27 pièces de canon. Le maréchal est reparti le 21 pour Valence, où le général Habert, de son côté, a fait essuyer un échec aux ennemis, leur a fait 700 prisonniers et enlevé un drapeau. La perte totale de l'ennemi à Tarragone et sur le Xucar va à plus de 1,600 hommes. Il a pris, à la vérité, 83 hommes au fort de Balaguer; mais il n'a pu le garder, et l'a fait sauter en l'abandonnant. »

Clarke à Jourdan. Paris, 2 juillet 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les deux lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 et le 26 juin dernier; j'en ai transmis aussitôt le contenu à Sa Majesté Impériale et Royale.

Je ne puis ni ne veux rien préjuger sur l'opinion que l'Empereur se formera d'une succession d'événements aussi étranges que ceux qui viennent de se passer, et qui ont changé en si peu de temps la face des affaires dans la Péninsule.

Il n'est personne qui puisse supposer, et l'Empe-

reur moins que tout autre, qu'une aussi vaste étendue de pays, gardée par plus de 100 mille Français, ait pu être ainsi perdue, sans que des fautes graves aient aplani les obstacles et préparé toutes les voies aux succès de l'ennemi (1). Quoi qu'il en puisse être, et en attendant les mesures qu'il plaira à l'Empereur de dicter pour remédier à l'état actuel des choses, Votre Excellence doit sentir qu'il n'y a pas un instant à perdre pour arrêter les progrès de l'ennemi, assurer la conservation des places qui nous restent en Espagne, et remettre les armées aux ordres de Sa Majesté en état de reprendre au plus tôt l'offensive avec vigueur. Je ne parle pas, Monsieur le maréchal, de la nécessité de préserver le territoire de l'empire d'une invasion qui serait pour ses armées le dernier et le plus grand des affronts; je ne veux pas même m'arrêter à l'idée qu'un pareil événement est possible. Je me borne à vous dire que c'est ici le moment de tenter des efforts proportionnés à la grandeur du mal qui s'est fait; c'est dans ces efforts seuls, et dans les succès qui pourront en résulter, que peut être trouvée la compensation d'un mal si grand, et qu'il y aura quelque espoir de jeter un voile sur le passé. J'écris aux généraux commandant les armées du Portugal, du centre et du midi; je leur rappelle ce que l'honneur des armes impériales exige d'eux et des

(1) Il y avait eu en effet des fautes graves de commises : celle de ne pas donner au roi une autorité suffisante, celle de ne pas laisser son état-major général centraliser les opérations, celle d'encourager en quelque sorte la disposition déjà trop grande des généraux à agir isolément, pour rester indépendants. Mais à qui attribuer raisonnablement ces fautes ?...

troupes dont Sa Majesté leur a confié le commandement. Je leur représente la surprise et je pourrais dire l'indignation de l'Empereur à la nouvelle d'un revers aussi inattendu, les reproches de la France entière, et même l'étonnement de nos ennemis, surpris d'un succès sur lequel ils n'auraient jamais osé compter. Enfin je leur rappelle que des efforts de zèle et de courage pourront seuls racheter aux yeux de l'Empereur les fautes qui viennent de porter une atteinte si pénible à l'honneur de ses armes.

De mon côté, Monsieur le maréchal, j'ai pris et je prends encore toutes les mesures qui dépendent de moi pour venir au secours des armées impériales. Il vient d'être fait des fonds pour subvenir à leurs plus pressants besoins; j'ai donné des ordres pour hâter la réorganisation du matériel de l'artillerie; des munitions et des vivres arrivent en abondance de divers points dans la 11e division militaire, et toutes les troupes disponibles de cette division sont déjà elles-mêmes en ligne sur les rives de la Bidassoa. J'espère que le général Reille, qui est sur cette rivière avec deux divisions de son armée, aura pu réunir à lui les troupes du général Foy, qui montent à 13 mille hommes, en faisant payer cher à l'ennemi le peu de terrain qui lui a été successivement cédé. Enfin, avec des troupes aussi nombreuses et aussi expérimentées que celles que commande Sa Majesté Catholique, et avec le désir qui doit animer tous ses chefs d'obtenir l'oubli du passé, j'ose augurer encore que les choses changeront bientôt

de face, et que les espérances de nos ennemis auront été de courte durée.

Je ne néglige point cependant les précautions que dicte la prudence, et je fais mettre dans le meilleur état de défense possible les places de la frontière. Je vous prie, de votre côté, de recommander à l'attention et aux soins de Sa Majesté Catholique les places de Pampelune, Saint-Sébastien, Saint-Jean Pied-de-Port et Santona. Cette dernière est très-importante dans les circonstances actuelles. »

Jourdan à Joseph. Saint-Jean de Luz, 2 juillet 1813.

« Sire, étant retenu dans ma chambre par des douleurs aiguës que j'éprouve dans toutes les parties de mon corps, je prends la liberté d'adresser par écrit, à Votre Majesté, le rapport que je suis dans l'usage de lui faire tous les matins.

Le général Rey, gouverneur de Saint-Sébastien, m'a rendu compte que le commandant de Guetaria est rentré à Saint-Sébastien avec sa garnison, composée de 447 hommes, ce qui porte à 3 mille hommes la garnison de Saint-Sébastien.

Le commandant de Guetaria n'a pas pu ramener son approvisionnement de réserve et ses munitions; le général Rey en attribue la faute au capitaine de la trincadoure *la Reprise*, qui avait été chargé d'aller prendre ces approvisionnements et la garnison, avec quatre trincadoures, cinq grandes barques et trois petites. Ce capitaine ayant été effrayé de plusieurs détonations qui ont eu lieu par un accident qui a fait prendre feu à quelques poudres qu'on jetait à la mer, s'est éloigné de la côte; et le commandant

de Guetaria, qui avait réuni les approvisionnements sur les bords de la mer pour les faire embarquer, a dû les jeter à l'eau et faire embarquer la garnison dans de petites barques, où elle aurait couru de grands dangers si la mer eût été grosse.

Le général Rey n'a pas pu faire retirer la garnison du poste du Passage; il paraît qu'elle est resserrée dans le château. L'ennemi construit des ouvrages sur la hauteur du fanal. Le général Rey continue à faire fortifier le poste de l'hôpital.

Ce général me rend compte qu'il y avait hier dans la baie, entre Deba et Matrica, un bâtiment assez grand qui lui a paru un vaisseau de ligne, deux frégates et six bricks. Ces bâtiments étaient à l'ancre; on n'a rien aperçu en mer.

Le comte Gazan est arrivé hier à Ustaritz; il a laissé la division du général Conroux à Saint-Jean Pied-de-Port. Le comte Gazan est maintenant en marche; il établira dans la journée ses troupes ainsi qu'il suit : La première division d'infanterie à Ascain la troisième à Sarre, et il s'établira à Saint-Pé avec les trois autres brigades; sa cavalerie légère sera placée dans les environs. Il a dirigé sur Bayonne le 2e régiment de dragons, destiné à rentrer dans l'intérieur de l'empire; il a envoyé à Dax ses deux divisions de dragons, elles seront cantonnées sur l'Adour. Enfin, il a fait partir ce matin pour Bayonne la compagnie de mineurs qui est attachée à l'armée du midi; cette compagnie est mise à la disposition du directeur des fortifications de Bayonne. Le comte Gazan demande des outils pour ses sapeurs, qui ont

perdu les leurs. Je sais qu'il y en a fort peu à Bayonne; il est instant de mettre des fonds à la disposition du génie pour s'en procurer.

Le comte d'Erlon, par sa lettre du 30, me mande que tout est parfaitement tranquille sur la ligne; il a dirigé sur Bayonne la division de dragons destinée à rentrer dans l'intérieur de l'empire; il fera partir pour la même destination le 27e régiment de chasseurs, aussitôt qu'il aura été rejoint par le détachement des chasseurs de Nassau que le général L'Huillier avait retenu. Ce général a reçu hier l'ordre de renvoyer ce détachement au comte d'Erlon, et en remplacement j'ai mis à sa disposition les chevau-légers de la gendarmerie, pour établir des cordons derrière l'armée, afin d'arrêter les maraudeurs et les déserteurs, et pour faire le service de la correspondance.

Le comte Reille m'a mandé que, sur les six heures du soir, l'ennemi avait fait avancer 5 bouches à feu servies par des canonniers anglais, qui ont canonné la tour et le pont. Les postes établis dans les maisons sur la rive gauche de la Bidassoa n'étaient plus tenables. Le comte Reille a dû les retirer, et il a fait sauter la tour et le pont. On vit en même temps entrer trois bataillons à Fontarabie.

Le comte Reille ajoute que, jusqu'à ce moment, il n'a vu que des troupes espagnoles, qu'il ignore ce qui peut être derrière; mais que son opinion serait que, pour le moment, il n'a devant lui que l'armée de Galice et peu d'Anglais. L'ennemi ne s'est point présenté devant Vera.

Le comte Reille me prévient que pendant la nuit on a dû faire une ou deux batteries au-dessus du pont, et qu'il continuera à faire construire des ouvrages.

Le général Tirlet m'a rendu compte qu'il est parti ce matin pour la position de la Bidassoa une batterie d'artillerie à cheval de 6 bouches à feu et une batterie d'artillerie à pied de 4 bouches à feu, ce qui, avec les 8 qui s'y trouvent déjà, fera 18 bouches à feu. Il m'annonce que cette après-midi il partira pour la même destination une autre batterie de 6 bouches à feu et une de 4, de manière que ce soir il y aura en ligne 28 bouches à feu. Ces pièces n'ont qu'un caisson d'approvisionnement, mais tous les moyens sont pris pour les compléter le plus tôt possible. Ce général espère être en état d'envoyer ce soir un commencement d'approvisionnement de réserve à Saint-Jean de Luz : il a donné ordre au colonel Berger d'aller prendre le commandement de l'artillerie de la Bidassoa.

La garde de Votre Majesté a demandé deux pièces de 8 ; le général Tirlet me mande qu'elles sont prêtes et approvisionnées d'un caisson pour le premier moment.

L'armée du centre a demandé deux batteries ; l'une est déjà prête, et l'autre le sera bientôt. Ce qui retarde un peu l'organisation de l'artillerie, c'est la difficulté de trouver une assez grande quantité de matières premières pour la réparation du harnachement et du ferrage, quoique tous les ouvriers de la ville de Bayonne s'y emploient avec beaucoup de zèle.

Le général Dedon me mande que le train espagnol n'est plus en état de servir une batterie; il propose de le réunir à celui de la garde de Votre Majesté. Tel est, Sire, le résumé de tous les rapports qui me sont parvenus pendant la nuit.

Je prie maintenant Votre Majesté de me permettre de fixer son attention sur un objet qui me paraît très-important.

La guerre de montagnes a toujours été considérée comme très-difficile, et le succès a toujours dépendu de la parfaite connaissance du terrain. Celui qui commande doit être toujours à cheval, et connaître jusqu'aux plus petits sentiers. L'état de ma santé me met dans l'impossibilité de faire un métier aussi pénible, et je n'ai aucun officier du génie ni aucun autre qui soit en état de faire les reconnaissances, rédiger les mémoires et dresser les cartes, qui, peut-être, pourraient suppléer à l'impossibilité où je suis de voir par moi-même. Il est donc bien instant que Votre Majesté prenne un parti à cet égard. »

Jourdan à Joseph. Saint-Jean de Luz, 3 juillet 1813.

« Sire, en exécution des ordres de Votre Majesté, j'ai mandé au général comte Gazan, commandant en chef l'armée du midi, de se mettre en marche ce matin pour aller occuper la vallée du Bastan et y relever les troupes de l'armée du centre. Je lui ai dit qu'il pouvait exécuter son mouvement sur deux colonnes, l'une qui, de Sarre, se porterait par Echalar, Sumbilla et San-Estevan; l'autre qui, de Ainhoïe, se porterait sur Elizondo par Maya. Je lui

ai mandé qu'il devait d'abord défendre tous les débouchés de la vallée par lesquels l'ennemi tenterait de pénétrer sur les frontières de l'empire; en second lieu, que, dans le cas où l'ennemi se porterait sur Vera pour tourner les positions qu'occupent les troupes aux ordres du comte Reille, il devait marcher par sa droite sur le flanc de l'ennemi, et que, si l'ennemi se portait sur Saint-Jean Pied-de-Port, il devait également marcher sur son flanc par sa gauche. Je lui ai recommandé de se lier avec les troupes de Vera, et je l'ai invité à faire occuper Echalar. Je l'ai engagé à faire retrancher tous les postes et positions qu'il jugera propres à l'être, et à demander au général Tirlet l'artillerie dont il jugera avoir besoin.

Je présume que le comte Gazan, et sans doute Son Excellence le ministre de la guerre, trouveront surprenant qu'on ait fait venir les troupes de l'armée du midi sur Saint-Pé, pour ensuite les envoyer dans la vallée du Bastan; tandis qu'il était beaucoup plus court de les porter directement de Saint-Jean Pied-de-Port dans la vallée, par le Puerto; et vraisemblablement les remarques qu'ils feront à ce sujet ne seront pas à mon avantage : cependant Votre Majesté sait que je ne connaissais pas ses intentions. Je ne pouvais donc pas prévoir ce faux mouvement. J'ai prévenu le comte d'Erlon qu'il devait se rendre à Saint-Pé avec les troupes de l'armée du centre, à l'exception toutefois de la division Darmagnac qu'il dirigera sur Vera, et qui passera sous le commandement du comte Reille. J'ai également

prévenu ce général, en l'invitant à placer le général Darmagnac en réserve.

Je reçois à l'instant une lettre du comte Gazan, par laquelle il m'annonce qu'il commence son mouvement aujourd'hui, mais qu'il ne sera terminé que demain.

Le comte d'Erlon m'a prévenu, par sa lettre du 1er à neuf heures du soir, que l'ennemi a fait une reconnaissance sur Bernetta avec environ 500 hommes, la plupart Portugais et Hanovriens. Le détachement qui occupait Bernetta s'est d'abord retiré; mais un renfort de deux compagnies a suffi pour repousser l'ennemi, qui s'est retiré sur Almender. Le comte d'Erlon ajoute qu'on dit que l'ennemi occupe Lanz avec 2 mille hommes.

Le comte Reille m'a prévenu que le général Maucune lui a rendu compte que, hier matin, trois ou quatre bataillons qu'on croit espagnols ont pris position sur les hauteurs vis-à-vis celle de Biriatu, ce qui a donné lieu à un tiraillement qui a duré une heure, mais qui n'a point eu de suite. La découverte que le général Maucune avait envoyée hier matin à la redoute de la Bayonnette, occupée par les troupes aux ordres du général Lamartinière, a rapporté qu'elle avait vu à son retour environ 2 mille Anglais et Portugais qui paraissaient être placés pour soutenir les tirailleurs postés en face de Biriatu.

Le comte Reille annonce qu'il m'envoie le rapport du général Foy sur l'attaque que l'ennemi a faite avant-hier au soir sur le pont, et qui a donné

lieu à sa destruction et à celle de la tour, mais il a oublié de joindre le rapport à sa lettre; je vais le lui demander. Il me dit que le 40e régiment a perdu à cette attaque 80 hommes tués ou blessés. Il m'annonce, en terminant sa lettre, que l'ennemi n'a laissé hier matin que des postes, et qu'il a retiré ses troupes à la hauteur d'Irun.

Une portion des approvisionnements qui sont destinés pour Saint-Sébastien n'a pas encore pu partir d'ici, à cause de la présence des bâtiments ennemis et à cause du vent contraire. Un officier du génie, parti hier matin pour se rendre dans cette place, a dû rentrer ici; cependant j'ai reçu ce matin une lettre du général Rey; il m'envoie un projet de signaux pour correspondre avec la place. Votre Majesté le trouvera ci-joint; je la prie de le faire examiner par quelqu'un de ses aides de camp. Il faut d'abord savoir s'il est possible d'établir une ligne de sémaphores, et s'il y a un point d'où l'on puisse apercevoir le donjon de Saint-Sébastien. Le capitaine de frégate commandant la marine, qui est logé à la poste, pourra donner des renseignements à cet égard à l'officier que Votre Majesté chargera de ce travail. Si j'avais un officier du génie près de moi, je l'aurais chargé de ce soin.

Un habitant d'ici, qui a servi anciennement, et que j'avais prié de passer chez moi pour me donner des renseignements sur le pays, m'a dit que le commissaire général de police de Bayonne avait adressé à Votre Majesté une carte excellente, où toutes les anciennes positions étaient indiquées : si Votre Ma-

jesté voulait avoir la bonté de me confier cette carte, j'en ferais prendre une copie.

Tant que l'armée a été en Espagne, il a été impossible de se procurer des renseignements certains sur les opérations de l'ennemi, et cette circonstance a sans doute beaucoup contribué aux événements qui ont eu lieu; il est en effet impossible d'établir des calculs exacts lorsqu'on ne connaît point la force de l'ennemi, et qu'on ne sait même pas où il est. Il me semble que maintenant que nous sommes sur la frontière, cette difficulté doit cesser, et j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté d'organiser le service de la partie secrète. Il faut d'abord charger un officier de ce service, et que cet officier n'ait pas autre chose à faire; c'est à lui que doivent aboutir tous les renseignements, c'est lui qui doit se procurer les affidés et tenir la correspondance, etc. Ce n'est qu'en centralisant ce service qu'on peut le rendre utile, puisque c'est de la comparaison des divers rapports qu'on peut découvrir la vérité. Il faut ensuite faire des fonds pour les dépenses de ce service.

Il me paraît de la plus haute importance que Votre Majesté se procure des nouvelles du duc d'Albuféra. Il est présumable que ce maréchal se sera replié sur l'Aragon, et dès lors il me paraît qu'il serait possible d'établir une ligne de correspondance avec lui, par Jaca. Peut-être conviendrait-il que Votre Majesté envoyât un de ses aides de camp près de ce maréchal pour connaître sa position, et lui faire part de celle où se trouve l'armée commandée par

Votre Majesté. On ne doit pas se dissimuler que si l'ennemi attaque la place de Pampelune, elle sera bientôt prise si on ne marche pas à son secours; et on ne peut entreprendre cette opération qu'autant que l'armée commandée par le duc d'Albuféra concourrait à cette opération. »

« Monsieur le duc, je n'ai pas de nouvelles du général Clausel, ni du duc d'Albuféra. Joseph à Clarke. Saint-Jean de Luz, 3 juillet 1813.

Tous les rapports s'accordent à dire que lord Wellington est sous Pampelune, avec la plus grande partie de ses forces. J'ai ordonné des approvisionnements à Bayonne pour Pampelune. Il est instant que vous fassiez donner les ordres convenables pour l'envoi des fonds. L'armée du midi a eu ordre d'entrer dans la vallée du Bastan. Déjà 30 bouches à feu sont arrivées à l'armée, et dans deux jours elle en aura 50.

Tout me porte à croire que notre perte en hommes a été moindre que celle de l'ennemi. Nous avons aujourd'hui ici près de 45 mille hommes d'infanterie; ils ont reçu des effets et des vivres à Bayonne, et sont en mesure d'agir.

L'ennemi a fait quelques mouvements sur la ligne. La grande communication est occupée par les troupes espagnoles. Il est possible qu'elles soient soutenues par des troupes anglaises ou portugaises échelonnées vers Tolosa; c'est ce que je saurai mieux, sous peu. »

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 29. Vous devez connaître aujourd'hui le véritable état des Joseph à Clarke. Saint-Jean

de Luz, 4 juillet 1813. affaires pour ce qui regarde les armées du midi, du centre, et les troupes des armées du Portugal et du nord, qui se trouvent sous ma main. J'ignore si vous avez quelques notions sur les armées d'Aragon, de Catalogne, et la portion des troupes des armées du nord et du Portugal qui est aux ordres du général Clausel.

L'ignorance où je suis à cet égard, et ma position actuelle qui me permet de recevoir prochainement par votre intermédiaire les ordres de l'Empereur, me font une loi de ne me livrer à aucune opération majeure sans y être forcé.

Je me borne donc, pour le moment, à vous faire connaître les opérations qui ont eu lieu depuis notre départ du Duero, et l'état actuel des choses. C'est ce que le maréchal Jourdan fait en vous adressant les rapports et les états de situation.

Je me contenterai de rappeler seulement que nous n'avons pas été attaqués sur le Duero, mais sans cesse menacés sur notre droite; que sur la Puyserga j'avais eu le dessein d'essayer de retarder la marche de l'ennemi; que j'en fus détourné par les observations du général en chef de l'armée du midi, qui me représenta que son armée n'avait plus de vivres : je dus donc me retirer pour en faire à Burgos ou en avant de Pancorbo.

Il était permis d'espérer de trouver le général de l'armée du nord, ou du moins les divisions de l'armée du Portugal, à ce point reculé du Duero; il n'en fut pas ainsi. Sans l'appui du fort, sans magasins, sans vivres, toujours tourné par ma droite, j'ai eu

vais passé l'Èbre, je n'ai pu être rejoint par le corps du général Clausel. *Je me suis exposé à tout pour l'attendre ; j'ai couru en Navarre pour le trouver : tout a été vain, et aujourd'hui encore c'est l'objet de mes inquiétudes.*

A Salamanque les trois armées réunies avaient vu fuir devant elles, à la fin de la campagne dernière, les armées alliées. Cette réunion devait être maintenue, ou au moins rendue possible. Le général commandant les divisions de l'armée du Portugal aurait dû, au commencement de la campagne actuelle, se tenir à Burgos, au lieu de s'enfermer à Pampelune ; approvisionner ses places, au lieu de courir, dans le fond des Pyrénées, faire plus de mal à ses troupes qu'aux bandes fugitives de Mina et compagnie.

Il n'en a pas été ainsi. Le général de l'armée du Portugal m'assure que les divisions de cette armée envoyées dans le nord ont perdu près de 4 mille hommes.

Aujourd'hui, quel est l'état de situation des troupes sous ma main?

Les troupes de l'armée du midi offrent 18 mille hommes; celles du nord et du Portugal, 19 mille; celles du centre, 9 mille, ma garde et les Espagnols compris. Total, 46 mille hommes. J'ai fait demander l'état de situation aux divers généraux, mais je ne pense pas me tromper de beaucoup.

Ces troupes ont 30 bouches à feu, et en auront 50 sous quelques jours; elles n'ont pas régulièrement reçu du pain depuis qu'elles sont ici; il leur manque des officiers. J'ai vu que vous aviez auto-

risé le maréchal Jourdan et le comte Reille à procéder à ces nominations. Je les ai priés de se hâter, elles ne sont pas encore faites. Il manque une organisation. Vous concevrez facilement comment quatre armées ne peuvent pas être conduites au même but, ni animées du même esprit. Cependant ces quatre armées sont aujourd'hui sur le même terrain. Il n'existe pas d'état-major général. Le maréchal Jourdan est souvent malade; il ne sort pas de sa chambre depuis trois jours. Point de commandant général du génie, de l'artillerie; point d'adjudants-commandants, point d'adjoints, point de topographes; enfin rien de ce qui constitue un état-major général.

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur le duc, sur les forces ennemies; elles sont beaucoup plus considérables que vous ne le supposez. Les Portugais se battent aujourd'hui comme les Anglais, et les Espagnols sont devenus, dans les montagnes, des ennemis redoutables. Quant à moi, je l'ai mandé à l'Empereur, et je le répète : tant que j'existerai, ma vie appartient à la France! Faut-il entrer en Espagne pour conquérir une couronne pour moi? J'ai trop appris, à mes dépens, qu'il est impossible de commander des armées françaises organisées, conduites, administrées comme elles l'ont été; que, roi d'Espagne et général en chef, l'un nuit à l'autre, et que, finissant par n'être ni l'un ni l'autre, je nuis et à la France et à l'Espagne en prolongeant les déchirements, tandis que je n'ai jamais eu d'autre but ni d'autre ambition que de servir l'une et l'autre. *La pacification de l'Espagne par la force*

des armes est impossible; je ne puis que répéter aujourd'hui ce que je dis depuis longtemps.

J'ai ordonné des approvisionnements en munitions de guerre et de bouche pour Pampelune, afin que si l'on se décide à faire une tentative en faveur de cette place, tout soit prêt : il n'y a pas de temps à perdre pour cela.

Veut-on s'engager dans le Guipuscoa en essayant de battre le corps qui est devant nous? Sous peu de jours, si l'on donne des officiers aux troupes, que l'on réduise les quatre armées, on pourra le tenter. Sera-ce avec succès? Pourra-t-on se soutenir à Vittoria, tandis que l'on aura sur ses derrières et sur son flanc gauche le débouché de Tolosa? Peut-on s'y engager, dans l'ignorance où l'on est du sort du maréchal Suchet et du général Clausel? Doit-on déboucher au delà des montagnes, aujourd'hui que la moitié de la cavalerie vient d'être appelée au nord? Serait-il plus convenable d'entrer en Catalogne, de manœuvrer derrière et devant ses places? Mais pendant ce temps ne faut-il pas qu'une armée puissante par le nombre, la qualité et l'organisation des troupes, soit sur cette frontière? C'est sur ces considérations qu'il appartient au gouvernement d'assurer sa décision, et de donner ses instructions et ses ordres. En attendant, je cherche à mettre à profit tous les instants, à reconnaître et faire reconnaître tous les débouchés, à rassurer l'opinion publique; mais nous ne devons pas nous dissimuler que l'ennemi ne mette aussi à profit tous les instants.

P. S. A moins d'événements et d'ordres con-

traires, je compte tenter un mouvement du côté de Pampelune ou sur la grande communication. »

Joseph à Clarke. Saint-Jean de Luz, 5 juillet 1813.

« Monsieur le duc, je reçois à l'instant une lettre du général Clausel, qui m'annonce son arrivée à Saragosse le 30 juin, sans avoir eu aucun engagement avec l'ennemi. Il a sous ses ordres 15 mille hommes. Le duc d'Albuféra était toujours à Valence; mais il était en correspondance avec lui. Ainsi, je ne doute pas qu'ils ne soient bientôt réunis sur l'Èbre. Je regrette, dans cette circonstance, que la cavalerie des armées du centre et du Portugal ait quitté les armées d'Espagne. Je n'ai pas voulu prendre sur moi de les retenir, par la considération surtout que si cette démarche était dans le cas d'être approuvée, vous êtes encore à temps pour me le faire savoir de Paris, où vous avez plus de données que moi pour savoir où cette cavalerie est le plus nécessaire.

J'envoie une division de dragons au général Clausel, en le prévenant de sa marche sur Oléron. Je l'engage à envoyer à sa rencontre de l'infanterie, pour l'escorter dans les montagnes. Cette cavalerie pourra lui être d'un grand secours dans les plaines de l'Aragon et de la Navarre. Je lui mande de se tenir prêt à suivre le mouvement de l'ennemi sans se compromettre, si les opérations que je vais entreprendre le décident à se rapprocher de Pampelune.

Le général Clausel me mande qu'il était, le 20, à une journée de Vittoria; qu'aucun des six émis-

saires que je lui avais envoyés ne lui était parvenu.

Je ne saurais assez vous recommander, Monsieur le duc, de faire diriger des approvisionnements de toute espèce vers cette frontière. L'armée ne pourra rien trouver dans les montagnes du Guipuscoa, il faudra qu'elle tire tout de France. Je vous prie, Monsieur le duc, de soumettre à l'Empereur le désir que j'ai que Sa Majesté Impériale veuille bien permettre que ma garde, la division espagnole, et les officiers français ou espagnols à mon service, soient payés par les payeurs français, comme les troupes et officiers français, puisque, dans l'état actuel, je n'ai aucun moyen de subvenir à cette dépense ni à aucune autre. »

Clarke à Joseph. Paris, 5 juillet 1813.

« Sire, je réponds à la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 1er juillet, qui s'est croisée avec celle que je lui ai adressée le 2. Il y a eu changement dans la marche des estafettes, qui ne partaient que deux fois par semaine, et partiront maintenant tous les jours; mais, malgré l'intérêt qu'inspire la position de Votre Majesté, elle jugera facilement qu'il m'est impossible d'écrire chaque jour, et de répondre en détail à chaque lettre. Que pourrai-je d'ailleurs lui dire dans l'état actuel des affaires? Deux choses principales : la première et la plus essentielle est de ne pas laisser entrer les ennemis en France, puisque Votre Majesté dispose d'une armée en tous points supérieure à la leur (1);

(1) Le duc de Feltre met une persistance singulière à admettre le fait de la supériorité numérique des troupes aux mains du roi.

la seconde, qui est le résultat de l'autre, est de rentrer le plus tôt qu'elle le pourra dans son royaume; de mettre à l'abri des attaques de l'ennemi Saint-Sébastien, Borméo, Guetaria, Santona et Pampelune, qu'il est important de délivrer promptement. Ce sont des idées générales; mais l'intention de l'Empereur n'est pas que je prescrive de Paris des mouvements de détail qui ne pourraient jamais être conformes aux circonstances, surtout à une époque où leur mobilité est extrême. Si Sa Majesté Impériale me demandait quels ordres j'ai donnés à ses armées d'Espagne, je répondrais que les événements ont marché avec une telle rapidité, qu'ils n'ont pas laissé le temps d'avertir même de ce qu'il y aurait eu à faire de plus utile. Par exemple, j'aurais voulu dire de ne pas ajouter foi aux nouvelles répandues par les ennemis sur leur marche, avant que des reconnaissances bien faites eussent confirmé les rapports des espions; j'aurais demandé qu'on fît manœuvrer un corps sur la droite de l'armée, non-seulement pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, mais encore pour les arrêter; j'aurais voulu tenter plutôt le sort d'une bataille pour conserver Burgos, que de permettre à l'ennemi d'attaquer lui-même dans un terrain avantageux pour lui, où une armée de 80 mille hommes non entamés, qui n'avait encore essuyé aucune perte, a vu perdre la totalité de son artillerie et de ses bagages. Qu'ai-je dû faire après cet événement, lorsque, ne connaissant que très-imparfaitement ce qui s'était passé à Vittoria, on m'assura que Votre Majesté s'était reti-

rée en Navarre? Qu'ai-je pu faire, lorsque j'ai appris enfin positivement que Votre Majesté revenait à Saint-Jean de Luz, après avoir perdu ses équipages et ses canons, à l'exception des chevaux? 1° Me concerter avec le ministre du Trésor impérial pour qu'une centaine de mille francs, nécessaires à Santona, y fussent envoyés par la voie du commerce ou par mer, s'il est encore possible; 2° donner tous les ordres nécessaires, afin qu'un matériel d'artillerie suffisant pour ce qui reste de chevaux fût fourni de Toulouse, de Bayonne et de Blaye; 3° me concerter encore avec le ministre du Trésor, afin que la solde courante soit payée, ainsi que Son Excellence a dû s'arranger pour l'assurer; car pour la solde arriérée, c'est une chose à laquelle la situation actuelle de la France ne permet pas de faire face pour le moment; 4° envoyer le général Lery à Bayonne pour réorganiser le service du génie à l'armée, et surveiller les travaux de la défense des places de la 11ᵉ division militaire; 5° me concerter avec le ministre directeur de l'administration de la guerre pour que le service des vivres soit assuré dans toutes ses branches; et le comte de Cessac non-seulement m'en a donné la certitude, mais il me promet encore que lorsque Votre Majesté rentrera en Espagne, elle pourra emporter pour un mois de vivres; 6° enfin, écrire à tous les généraux et à Votre Majesté elle-même, de la manière la plus pressante, sur le rétablissement de la discipline de l'armée : mais Votre Majesté sentira qu'à cet égard je ne puis prescrire que ce que les lois me prescrivent de

faire; et si les circonstances exigeaient qu'on allât au delà, c'est à Votre Majesté seule qu'il appartiendrait de le faire. En attendant, je vais soumettre à l'Empereur la demande des juges prévôtaux que paraît désirer le maréchal Jourdan; car je suis certain que Sa Majesté Impériale apprendra avec beaucoup de peine les désordres qui ont été commis sur le territoire français, et je supplie Votre Majesté d'employer tous ses efforts pour les réprimer. Après cela, que reste-t-il encore à faire? Je le répète : empêcher l'ennemi d'entrer sur le territoire français, et rentrer en Espagne le plus tôt possible. Votre Majesté doit sentir l'influence des événements qui se passent en Espagne, dans la balance des grands intérêts politiques; et cette considération est si puissante, qu'elle doit l'engager à surmonter tous les obstacles pour parvenir au but que je viens de lui présenter.

Incessamment j'aurai l'honneur d'écrire encore à Votre Majesté sur cet objet, et sur d'autres qui s'y rattachent nécessairement. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'en dire davantage. »

Joseph au général Clausel. Saint-Jean de Luz, 5 juillet 1813.

« Général, je reçois votre lettre du 1er juillet, et votre rapport du 30 juin.

Je m'empresse de vous prévenir que la division de dragons du général Tilly, composée de cinq régiments, reçoit l'ordre de se rendre à Oléron, où elle attendra ceux que vous lui donnerez. Vous sentirez la nécessité d'envoyer à sa rencontre l'infanterie, pour protéger sa marche dans les montagnes. Vous

pourrez profiter de cette circonstance pour faire diriger sur la France les dépôts de ma garde et les réfugiés et employés espagnols. Vous ferez bien de débarasser Saragosse de tout ce qui n'y est pas utile.

Les troupes des diverses armées occupent Saint-Jean-Pied-de-Port, la vallée du Bastan; l'ennemi est à Irun. Je vais opérer un mouvement dont vous serez prévenu par un second officier. Je ne veux pas perdre une minute à vous faire parvenir la présente. 30 bouches à feu sont en ligne; sous peu, nous en aurons 50. Donnez-moi tous les jours de vos nouvelles et de celles du duc d'Albuféra. »

Jourdan à Joseph. Saint-Jean de Luz, 5 juillet 1813.

« Sire, Votre Majesté m'ayant paru désirer connaître mon opinion sur ce qu'il est convenable d'entreprendre contre l'ennemi, j'ai l'honneur de la lui adresser.

Je commence par avoir l'honneur d'observer à Votre Majesté que, pour émettre une opinion bien raisonnée, il serait nécessaire de bien connaître les forces de l'ennemi et les positions qu'il occupe, et Votre Majesté n'a elle-même que des renseignements très-incertains à cet égard; j'ose même dire qu'elle ne connaît pas encore très-exactement les forces qui sont à sa disposition, puisque, malgré mes demandes réitérées, *les généraux commandant en chef n'ont pas encore adressé l'état de situation des troupes qui sont sous leurs ordres.*

On prétend que lord Wellington est en Navarre, et qu'il se dispose à faire le siége de Pampelune; et

cela est probable. Votre Majesté m'a dit ce matin que la personne qui lui a apporté le rapport du général Clausel a annoncé qu'un corps de troupes anglaises s'était avancé dans la direction de Saragosse, et cela me paraît encore probable. En effet, si lord Wellington veut entreprendre le siége de Pampelune, il ne gardera près de lui que les troupes nécessaires pour cette opération, et il placera des corps d'observation sur les divers débouchés par où les troupes impériales pourraient marcher à lui, soit des frontières de France, soit de l'Aragon, afin d'être prévenu de tous nos mouvements, et d'avoir le temps de réunir ses troupes pour les porter sur le point où il leur commandera de nous attendre.

Il y a en présence du comte Reille, à Irun et en arrière, un corps de troupes espagnoles dont on ignore la force et même la composition; on prétend que ce corps est soutenu par un corps de troupes anglaises, mais on ignore la force de ce corps.

Avec des données aussi incertaines, il est difficile d'avoir une opinion bien précise; cependant Votre Majesté évalue à 45 mille hommes d'infanterie les troupes des armées du midi, du Portugal, du centre et du nord qui sont maintenant réunies sous son commandement, et à 12 mille hommes le corps qui est à Saragosse sous les ordres du général Clausel. Ce calcul doit être exact, à peu de chose près; il faut cependant y ajouter les troupes à cheval des armées du Portugal et du midi, que je ne

puis pas évaluer, n'ayant plus aucun état de situation, mais dont la force est considérablement affaiblie par le départ des 13 régiments qui sont rentrés dans l'intérieur de l'empire.

Il me semble que Votre Majesté a à choisir entre trois partis : le premier, d'attaquer le corps qui est en présence du comte Reille, de le pousser d'abord au delà de Tolosa, et même plus loin ; de laisser ensuite un corps d'observation devant ce corps, et de marcher avec le reste de l'armée sur Pampelune par la grande route de Tolosa ; ou bien de pousser sur Vittoria et même sur l'Èbre avec la totalité des forces, afin de menacer les communications de l'armée anglaise, et de forcer lord Wellington à quitter la Navarre pour marcher à la rencontre de Votre Majesté. Dans ces deux hypothèses, le général Clausel devrait être prévenu de faire des démonstrations sur Pampelune, et de rentrer en Navarre pour se réunir ensuite à Votre Majesté, si l'ennemi le lui permettait.

Le second parti serait de laisser un corps d'observation de 15 mille hommes sur la Bidassoa pour contenir le corps qui est à Irun, protéger la frontière autant que possible, tandis que le reste de l'armée se dirigerait sur Pampulune par la vallée de Roncevaux, qui paraît être la moins difficile ; il faudrait encore, dans ce projet, que le général Clausel fît des démonstrations sur Pampelune, et qu'il vînt se réunir à Votre Majesté si l'ennemi se retirait de la Navarre.

Enfin, le troisième parti serait de laisser sur la

Bidassoa un corps d'observation de 15 mille hommes, ainsi que je l'ai dit plus haut, et de porter toute l'armée en Aragon par la vallée de Jaca, afin de se réunir au général Clausel et au duc d'Albuféra, et de former une masse capable de chercher l'armée anglaise partout où elle serait.

Le premier parti aurait l'avantage d'éloigner immédiatement l'ennemi des frontières, de dégager Saint-Sébastien. L'armée opérerait sur une grande route, ce qui donnerait la facilité de conduire de l'artillerie, des munitions et des vivres; mais il a l'inconvénient d'opérer à une grande distance du général Clausel. Lord Wellington, placé entre ce général et Votre Majesté, pourra empêcher la réunion, et se porter en force sur un des deux corps. En supposant que Votre Majesté se porte dans la direction de Pampelune par la route de Tolosa, elle aura continuellement à craindre pour ses communications, qui dépendront du corps de 15 mille hommes qu'elle aura laissé pour observer l'armée espagnole; et si ce corps était obligé de reculer, l'armée pourrait être compromise dans le long défilé que forme la route de Tolosa à Pampelune jusqu'à Yrurzun, et être attaquée dans ce défilé en queue par l'armée espagnole, et en tête par l'armée anglaise: Votre Majesté serait forcée d'abandonner son artillerie et de se retirer par les montagnes. Si, au contraire, Votre Majesté poussait jusqu'à Vittoria, même sur l'Èbre, cela aurait l'avantage d'éloigner davantage l'armée espagnole; mais alors il y aurait l'inconvénient de laisser derrière soi la

grande route de Pampelune à Tolosa, par laquelle l'armée anglaise pourrait déboucher si lord Wellington se croyait assez en force pour faire ce mouvement, et dès lors l'armée impériale se trouverait en Espagne sans communication avec la France. J'observe de plus que le mouvement en avant par la grande route, a l'inconvénient de forcer à laisser des garnisons pour conserver les communications; si l'armée espagnole se retire dans la direction de Bilbao, il faudra y envoyer des troupes pour l'observer, et, arrivée à Vittoria, Votre Majesté n'aurait plus qu'une faible armée avec elle.

Le second parti a l'avantage de porter plus immédiatement des secours à Pampelune, puisqu'on marcherait sur cette place par la ligne la plus courte; il a aussi celui de conserver la communication de l'armée sur Saint-Jean Pied-de-Port, qui serait gardé avec bien moins de troupes que celle sur Vittoria; mais il a l'inconvénient, comme le premier, d'agir séparément du général Clausel, et avec des forces qu'on doit supposer inférieures à celles de l'ennemi, puisque, si Votre Majesté laisse 15 mille hommes sur la Bidassoa, il ne lui restera plus que 30 mille hommes. Enfin, je ne suis pas bien assuré qu'on puisse conduire de l'artillerie par cette communication, et on doit s'attendre qu'en débouchant on trouvera l'armée anglaise disposée à livrer bataille avec tous ses moyens.

Ces deux premiers partis ont encore des inconvénients qui leur sont communs : d'abord l'opinion des habitants de la Navarre et des provinces de

Biscaye est exaltée, et on doit s'attendre à les trouver armés; en second lieu, dans tout ce pays de montagnes, les troupes espagnoles combattent avec avantage contre les troupes impériales; enfin, ces provinces n'offrent aucune ressource pour faire vivre l'armée. On pourra peut-être surmonter cette difficulté si on opère par la grande route, en faisant venir des convois de Bayonne; mais il sera difficile de les surmonter si on opère par la vallée de Roncevaux.

Le troisième parti a l'avantage de réunir aux troupes du général Clausel les 30 mille hommes, sans y comprendre la cavalerie que Votre Majesté pourrait porter en Aragon; de faire concourir à ses opérations l'armée du duc d'Albuféra et les troupes qu'on pourrait appeler de Catalogne, et de former une armée qui pourrait faire craindre à lord Wellington d'être renfermé en Navarre; il aurait de plus l'avantage de porter le théâtre de la guerre dans un pays plus ouvert, où les troupes espagnoles perdraient leurs avantages, et dans un pays plus abondant, où, au moment de la récolte, on trouverait sans doute des ressources. Il a cependant aussi des inconvénients : d'abord on ne peut conduire de l'artillerie par Jaca; il reste à savoir si on en trouverait à Saragosse; en second lieu, les 15 mille hommes qui resteraient sur la Bidassoa ne pourraient sans doute pas empêcher les bandes de faire des incursions sur quelques points de la frontière et de dévaster quelques villages; de plus, ce mouvement serait long, et si la place de Pampelune a

été attaquée sérieusement, il serait possible qu'elle fût prise avant que l'armée fût en état de marcher à son secours; enfin, les troupes qui viennent de se rendre dans la vallée du Bastan seraient obligées de rétrograder, et ces fausses marches sont toujours désagréables. Néanmoins, je pense que ce dernier parti serait celui qu'il conviendrait le mieux de prendre. On ne peut espérer de rétablir les affaires en Espagne qu'en réunissant une armée capable de battre l'armée anglaise : l'Aragon me paraît, par les circonstances, le point le plus favorable pour opérer cette réunion, et je pense que toute opération de plusieurs corps isolés, quelles que soient les précautions qu'on prenne, ne réussira pas. Les communications sont trop lentes et trop difficiles, et l'ennemi est trop bien instruit de tous nos mouvements.

Au surplus, le parti que je propose ne serait bon à exécuter qu'autant que l'ennemi tiendrait ses troupes réunies en Navarre; car s'il se divisait, et qu'une partie de ses forces marchât en Aragon, je crois qu'il faudrait se porter par la direction la plus courte en Navarre, pour y battre le corps qui y serait resté, et pour jeter des approvisionnements dans Pampelune.

Je prie Votre Majesté de croire que, dans une circonstance aussi grave, ce n'est qu'avec la plus grande circonspection que j'émets mon opinion, et parce que Votre Majesté me l'a ordonné; je sens trop combien une question de cette importance est au-dessus de mes moyens, et je pense qu'il serait à

désirer que le gouvernement eût fait connaître ses intentions à Votre Majesté. »

Clarke à Joseph. Paris, 6 juillet 1813.

« Sire, j'ai reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire de Véra le 27 juin; de Saint-Jean de Luz les 28 et 29 juin, et 1er juillet; et je me suis empressé de les transmettre à l'Empereur. C'est à Sa Majesté d'apprécier les observations particulièrement contenues dans la dépêche du 29 juin; mais je ne puis me dispenser d'opposer quelques observations à l'une de celles qui m'a le plus peiné. Votre Majesté dit que la correspondance directe de Paris avec les généraux en chef des trois armées placées sur le même terrain a continué à empêcher l'ensemble et l'unité indispensables pour le succès. Je pourrais sans doute me borner ici à rappeler les ordres exprès de l'Empereur sur ce point, ordres fondés sur la nature des choses et le besoin des circonstances, qui rendaient pour une foule d'objets la correspondance directe plus courte, plus simple et plus convenable; mais une réponse plus péremptoire sera celle-ci : Ma correspondance avec l'armée du midi a été nulle par le fait, par la difficulté des communications, qui m'a empêché de recevoir des rapports du général Gazan depuis qu'il la commande (1). L'armée du centre, considérée comme celle qui était spécialement sous les ordres directs de Votre Majesté, n'a jamais entretenu de correspondance avec moi relativement aux opéra-

(1) Qu'importe? l'effet moral n'en était pas moins produit.

tions militaires; et, enfin, l'armée du Portugal ne recevant point d'ordre de Votre Majesté pour l'exécution de ceux de l'Empereur, je fus obligé, par ordre exprès de Sa Majesté, d'adresser directement au général Reille l'injonction précise d'envoyer des troupes au général Clausel; mais j'eus soin de prévenir Votre Majesté de cette disposition, que la lenteur des communications avait rendue indispensable. A cela près, la correspondance que j'ai pu entretenir avec le général Reille a eu pour but principal de lui rappeler constamment la nécessité d'un centre commun d'autorité, ainsi que l'Empereur avait voulu l'établir, et l'obligation que cette mesure imposait aux généraux de prendre les ordres de Votre Majesté, et de s'y conformer en tous points. J'ai également saisi toutes les occasions d'écrire dans le même sens à chaque commandant en chef des armées impériales en Espagne. Ainsi, dans aucun cas et sous aucun rapport, ma correspondance avec les généraux n'a pu empêcher l'ensemble et l'unité; les armées du midi et du centre n'ont même jamais reçu ni exécuté d'autres ordres que ceux de Votre Majesté; et, depuis son séjour à Valladolid, on peut en dire autant de l'armée du Portugal, dont le général a constamment agi sous l'autorité immédiate de Votre Majesté, et n'a reçu de moi aucun ordre. Enfin, depuis le commencement des dernières opérations, les trois armées ont été commandées et dirigées par Votre Majesté seule, et aucun des généraux en chef n'a correspondu

avec Paris (1). L'Empereur, à qui ces circonstances sont bien connues, sera peut-être étonné que Votre Majesté ait pu se persuader une chose qui ne porte sur aucune base réelle, et qu'un examen plus approfondi lui fera juger à elle-même tout à fait dénuée de fondement. »

Clarke à Jourdan. Paris, 6 juillet 1813.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date des 28, 29, 30 juin, 1er et 3 juillet.

J'apprends avec satisfaction que Sa Majesté vient de prendre des mesures pour le rétablissement de la discipline dans l'armée. Ces mesures étaient des plus instantes, et, par divers rapports que je reçois, je vois qu'il y a beaucoup à faire pour ramener le soldat à des habitudes d'ordre et de subordination, que le séjour d'un pays conquis et une coupable indulgence semblent avoir presque entièrement effacées de son souvenir. J'ai écrit spécialement sur cet objet à tous les généraux commandant les corps d'armée, et je prie Votre Excellence de se faire rendre un compte exact des soins qu'ils auront mis à contenir les troupes dans le devoir.

J'éprouve une nouvelle surprise en apprenant que le général Reille a évacué les derniers postes qu'il avait sur la rive gauche de la Bidassoa, et qu'il a fait

(1) Qui donc prescrivit d'employer une partie des troupes du nord et de l'armée du Portugal à poursuivre les bandes? poursuites qui amenèrent la dissémination, et donnèrent au général Clausel un prétexte, bon ou mauvais, pour n'être pas à la bataille de Vittoria.

sauter le pont; et cependant il ne paraît pas qu'il ait devant lui autre chose que des troupes espagnoles. Veut-on donc laisser tomber Saint-Sébastien? et les troupes impériales en sont-elles venues au point de n'oser se mesurer contre les bandes? Encore une fois, Monsieur le maréchal, veuillez représenter à Sa Majesté Catholique l'importance que l'Empereur met à la conservation de Saint-Sébastien, comme à celle de Santona et de Pampelune. C'est dans ce but que doivent être en ce moment dirigées toutes les opérations, jusqu'à ce que l'on ait pu reprendre une offensive générale contre l'ennemi.

D'après les détails que Votre Excellence m'adresse sur l'évacuation de Guetaria, je vais provoquer, auprès de Son Excellence le ministre de la marine, la punition du capitaine du trincadour, qui a causé la perte des approvisionnements de cette place. »

Clarke à Jourdan. Paris, 6 juillet 1813.

« Monsieur le maréchal, en même temps que je réponds aux nouvelles lettres que Votre Excellence me fait l'honneur de m'écrire, je me trouve dans la nécessité de revenir sur les précédentes, pour l'éclaircissement d'une multitude de faits dont je n'avais pu prendre d'abord qu'une idée générale et un aperçu rapide, tant les événements ont été prompts à se succéder.

Je vois d'ailleurs, dans toutes les dépêches que je reçois depuis trois semaines, des lacunes, des contradictions, et une espèce d'incohérence inévitable sans doute dans la confusion des premiers

moments, mais qui n'en frapperont pas moins l'esprit de l'Empereur, et qui deviendront la source d'un grand nombre de questions dont je dois me mettre le plus tôt possible en état de présenter la solution à Sa Majesté.

Vous ne devez pas douter, Monsieur le maréchal, que le peu d'ensemble des mesures que l'on a prises dès les premiers mouvements de l'ennemi, et dont tout ce qui arrive aujourd'hui n'est que la conséquence, ne soit le premier objet de l'étonnement de Sa Majesté Impériale. On n'a pas voulu, dit-on, tenir tête à lord Wellington dès le principe, 1° parce que, dans la supposition qu'on était inférieur en forces, on voulait auparavant réunir toutes les forces disponibles du nord; 2° parce que, les ennemis ayant porté sur la droite de l'armée un corps considérable, on ne pouvait tenir sur le Duero. Mais il était facile de prévoir que ce corps, qui se portait sur l'Esla, ne cesserait pas de manœuvrer dans ce sens, et qu'il faudrait ainsi se retirer toujours, sans pouvoir tenir dans aucune position. Aussi, comment Sa Majesté, aussitôt que les mouvements de l'ennemi ont été prononcés (et ils l'ont été le 25 mai), n'a-t-elle pas, sans perte de temps et par tous les moyens imaginables, envoyé au général Clausel l'ordre de se porter avec toutes les forces disponibles du nord, dont une partie était déjà en Biscaye, sur le haut Èbre, dans la direction de Léon (1)? On aurait arrêté de cette manière la mar-

(1) La correspondance du roi et du général Clausel, donnée plus haut, répond à ce reproche.

che du corps ennemi, qui avait jusqu'alors menacé la droite du roi, et du moins le mouvement rétrograde des armées impériales n'allait pas au delà de Burgos. Il était d'ailleurs facile de prévoir qu'en se retirant toujours, les deux corps ennemis, qui agissaient séparément, finiraient par se rejoindre, et qu'ainsi l'on ne gagnerait rien à avoir réuni le général Clausel.

Comment, surtout dès le principe, et particulièrement pendant les six jours écoulés depuis l'arrivée de l'armée à Burgos jusqu'à ce qu'elle eût repassé les défilés de Pancorbo, Sa Majesté, jusqu'alors sans nouvelles du général Clausel, ne lui a-t-elle pas envoyé courrier sur courrier, pour savoir sa position, lui donner avis de la sienne, lui tracer surtout une direction déterminée, et prévenir ainsi l'étrange situation dans laquelle il s'est engagé, dont on ne peut avoir aucune idée, et qui doit être pour le roi un juste sujet d'inquiétude; et je ne puis ici m'empêcher de rendre justice à la célérité avec laquelle le général Clausel s'est décidé, au premier ordre du roi, à abandonner les opérations en Navarre pour se porter à son secours. Sa Majesté Catholique paraît n'être pas parfaitement instruite à cet égard; mais il est certain que le général Clausel n'a guère employé que quatre jours à réunir ses divisions éparses dans la Navarre, et à se mettre en marche sur le grand quartier général; seulement, il est malheureux que les ordres du roi ne lui soient pas parvenus avec plus de promptitude.

Je vois encore, par les lettres de Votre Excellence

et celles de Sa Majesté, que l'on se rejette surtout sur les difficultés que l'on a éprouvées pour se tenir au courant des mouvements et des forces de l'ennemi, tandis qu'il a eu toute sorte de facilités pour s'instruire des nôtres. Cependant, à l'approche de l'ouverture de la campagne, les dépêches de Sa Majesté ne m'entretenaient que de la mésintelligence des Anglais et des Espagnols, des dispositions favorables de la nation pour le roi, et même des ouvertures de plusieurs chefs pour se rallier à lui et lui amener sous ses drapeaux des corps d'armée entiers. Comment se fait-il qu'avec tant d'intelligences chez l'ennemi, avec tant de moyens de s'éclairer sur ses desseins, l'on n'ait pas seulement pu avoir des renseignements précis sur sa force, ses préparatifs, et la composition de son armée?

Ceci me conduit à parler de la persuasion où Sa Majesté a été constamment que lord Wellington avait des forces doubles des siennes. Cependant, lorsque le général anglais a débouché à Salamanque, on lui supposait trois divisions seulement, et on fixait à cinq celles qui se portaient sur l'Esla. D'une autre part, après la journée du 21, je vois les demandes de M. Mathieu Favier formées pour 90 mille parties prenantes (1) dans l'armée française : comment l'Empereur pourra-t-il jamais croire, en supposant même qu'à cette journée lord Wellington eût réuni toutes ses forces, qu'il eût sous ses ordres 150 mille hommes?

(1) La lettre du roi, en date du 6 juillet, explique parfaitement ce fait, et donne le chiffre réel des combattants à la bataille de Vittoria.

J'en viens maintenant à un point très-important, je veux dire la perte de l'artillerie et des bagages. Il paraît constant, d'après divers rapports, que cette perte n'a eu lieu que par un défaut d'ordre et de prévoyance; et des rapports particuliers assurent qu'il y avait à Vittoria une énorme quantité de voitures et de bagages qui encombraient la route dans l'espace de deux lieues; que les équipages, les parcs étaient tous pêle-mêle; que les officiers qui avaient le commandement n'avaient aucun ordre, ni pour leur départ, ni pour leur direction; en sorte que, lorsque l'artillerie de bataille s'est présentée, elle n'a pu trouver aucun débouché, tant les routes étaient obstruées. Comment les officiers qui dirigeaient les convois se sont-ils ainsi trouvés sans ordres? et comment même, dès l'instant où l'on s'est rapproché de Vittoria, n'a-t-on pas pensé à prévenir cet encombrement et à hâter le départ de tant d'objets de guerre, dont l'accumulation devenait plus grande à mesure que les armées se rapprochaient (1)?

J'ai remarqué encore, Monsieur le maréchal, que quelques rapports parlent d'une affaire assez vive, qui aurait eu lieu près de Duenas; vos dépêches ne parlent ni de cette affaire, ni de la perte que les troupes de Sa Majesté ont pu y essuyer.

Depuis longtemps on se plaignait à toutes les armées du défaut de fonds; et cependant on avoue la perte d'une caisse appartenant à l'armée du Portugal, et qui contenait 140 mille francs.

(1) La lettre du roi à l'Empereur, en date du 27 juin, explique ce fait malheureux.

Je vois, par les dernières dépêches qui me parviennent, que l'on vient encore de perdre du terrain du côté de Saint-Sébastien, et que le général Reille repasse la Bidassoa : cependant on ne dit pas que les forces de l'ennemi soient augmentées sur ce point ; et les troupes que le général Foy a reconnues, et qu'il a seul combattues, paraissent encore être les mêmes et les seules que le général Reille ait en face. Le général Reille ne peut-il avec des renforts contenir un ennemi que le général Foy a presque réussi tout seul à contenir ? N'y a-t-il aucune position en avant de la Bidassoa que l'on puisse tenir, et même où l'on puisse se retrancher ? L'ennemi pourra-t-il investir et assiéger tranquillement Saint-Sébastien, dans le voisinage et presque à la vue de 80 mille Français ? Le général Reille ne peut-il pas aussi bien recevoir les vivres qu'on lui envoie de France à 10 lieues en avant qu'à 10 lieues en arrière ?

Ce général, dans ses dernières dépêches, paraissait ignorer où est Votre Excellence ; le général Gazan, de son côté, attendait des ordres du roi, et le roi savait à peine encore où était le général Gazan : la confusion dure-t-elle encore, même sur le territoire de l'Empire ? et Sa Majesté n'a-t-elle pu encore s'établir en communication régulière avec les généraux sous ses ordres ?

Enfin, a-t-on fait quelques efforts pour avoir des nouvelles du général Clausel ? A-t-on envoyé à la découverte en Aragon ? A-t-on expédié des avis et des ordres à Jaca et à Saragosse ? Les communica-

tions sur ce point paraissaient encore libres au 26 du mois dernier, puisque le duc d'Albuféra, qui retournait à marches forcées à Valence, après avoir fait manquer le projet des Anglais sur Tarragone, a pu m'écrire de Tortose sous la date du 21; même, en ce moment, je viens d'en recevoir de Valence, sous la date du 25.

Votre Excellence, qui a une habitude si réfléchie du maniement des grandes armées, ne s'étonnera point que tant d'objets excitent ma sollicitude, et que je mette surtout quelque prix à recueillir tous les éclaircissements propres à justifier aux yeux de l'Empereur la manière dont ses armées ont été conduites. Votre Excellence elle-même doit désirer que tout ce qui peut mettre en doute sa prévoyance soit promptement éclairci, et je n'ai rien plus à cœur que de pouvoir présenter au plus tôt à l'Empereur un compte satisfaisant à ce sujet.

Je prie en même temps Votre Excellence de vouloir bien m'adresser un croquis des positions que les deux armées ont occupées à l'affaire du 21, et des mouvements qui se sont exécutés de part et d'autre. »

Joseph à Clarke. Saint-Jean de Luz, 6 juillet 1813.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 2. M. le maréchal Jourdan vous envoie les états de situation. Vous verrez que l'armée réunie sous mes ordres est de 46 mille combattants, et non de 118 mille.

Sous Vittoria elle était *de* 35 *mille*, et non *de* 118 *mille. Comme ce sont des faits, ils ne peuvent pas*

être contestés. Que l'ordonnateur en chef ait porté ses demandes en vivres à 80 et même à 90 mille rations, on le conçoit, si l'on réfléchit que l'ordonnateur comptait sur la réunion des troupes des généraux Clausel, Foy, Maucune, Rouget, Saint-Paul; si l'on réfléchit que j'avais à Vittoria cinq grands états-majors d'armées, les états-majors des 4e et 5e gouvernements, et un grand nombre d'employés de toutes les classes que l'on ne pouvait pas laisser mourir de faim.

L'ennemi avait certainement sous Vittoria plus *de* 70 *mille combattants. Je ne me suis pas trompé lorsque j'ai dit qu'il avait des forces doubles des nôtres;* je ne suis pas trompé, aujourd'hui, lorsque je crois qu'il a des forces beaucoup plus considérables que les nôtres, et que si nous arrivions à Vittoria, nous aurions affaire à des forces doubles des nôtres, parce qu'il nous faudrait déjà laisser 15 à 20 mille hommes sur nos derrières et sur nos flancs.

Vous me parlez souvent, Monsieur le duc, d'énergie et d'activité. Si vous jugez que, pour en faire preuve, il faille entrer en Espagne avec les 46 mille hommes que j'ai, donnez-m'en l'ordre positif au nom de l'Empereur. *Mais malheureusement vous ne me prescrirez jamais aucune mesure positive : vous n'avez pas même donné* (*ce qui résulte de votre lettre*) *au maréchal Suchet l'ordre d'évacuer Valence.* Cependant, je ne sais jamais sa position que par vos dépêches, et il ne m'est pas possible de lui faire parvenir les miennes.

Vous désirez que l'on prenne l'offensive, et vous

retirez en même temps 13 régiments de cavalerie, et vous ne m'annoncez aucun renfort en infanterie; et cependant vous ne devez pas douter de la vérité de ce que je vous dis depuis longtemps, que les ennemis ont des forces doubles des nôtres, parce que chaque paysan est devenu soldat dans ces malheureuses provinces du nord de l'Espagne.

Quelle que soit donc mon opinion, j'ai à peine reçu votre lettre du 2, que j'ai cru devoir la communiquer au maréchal Jourdan, aux généraux en chef Reille et d'Erlon. J'ai voulu aussi consulter le comte Gazan sur le projet d'entrer en Espagne. Leur opinion *a été unanime*, et j'ai pensé, comme eux, que ce serait vouloir perdre sans fruit l'armée française, que de la rejeter dans le cœur de l'Espagne; que ce serait ouvrir la France à l'ennemi et la fermer à l'armée actuelle, si elle avait la témérité de rentrer dans le cœur de l'Espagne, puisqu'il est bien évident que les 46 mille hommes qui la composent aujourd'hui seraient réduits à 30 mille combattants en arrivant à Vittoria, et que 30 mille hommes ne peuvent plus rien dans un pays où l'exaspération de toutes les classes est à son comble. Si je pouvais m'abandonner à un pareil projet, est-il bien sûr que l'armée anglaise nous suivît, et ne serait-il pas possible de penser qu'elle nous laisserait dans un pays déjà dévasté, pour dévaster à son tour le beau pays de Toulouse et de Bordeaux?

Je pense, Monsieur le duc, avoir fait assez preuve d'énergie et d'activité depuis que je suis en Espagne pour n'avoir laissé à personne le droit de me re-

commander d'en avoir. Si tous les fonctionnaires publics, obligés par leur état d'avoir une opinion sur les affaires de la Péninsule, eussent dit et agi avec la même énergie que je l'ai fait depuis cinq ans, la France aurait aujourd'hui dans l'Espagne une alliée fidèle, et je serais sur la frontière, non pour défendre la France contre l'Espagne et l'Angleterre, mais pour combattre l'Angleterre avec les ressources de l'Espagne, et servir la France contre sa vieille ennemie, et, en lui donnant et mes soldats et mon sang, lui rendre tout ce que je lui dois. Il n'en a pas été ainsi. Je puis supporter le malheur, Monsieur le duc, mais non les reproches indirects. L'ennemi est en pleine marche sur Saint-Jean Pied-de-Port. La majeure partie de l'armée impériale se dirige de ce côté. Je verrai là quels sont les projets ultérieurs de l'ennemi. Je suis résolu à le combattre, et à mettre tout en usage pour sauver Pampelune (1). Les comtes Gazan et d'Erlon marchent vers Saint-Jean Pied-de-Port ; le comte Reille reste en observation sur la grande communication. »

Jos. à Nap. Saint-Jean de Luz, 7 juillet 1813.

« Sire, je charge le marquis d'Almenara de porter à Votre Majesté les réclamations des nombreux et intéressants Espagnols qui ont suivi le mouvement des armées, et qui, aujourd'hui en France, ne peuvent retourner en Espagne qu'au moment où les affaires y seront rétablies. Je prie Votre Majesté de

(1) L'arrivée du duc de Dalmatie, qui vint prendre le commandement de l'armée, ne laissa pas le temps à Joseph de mettre ce projet à exécution.

donner des ordres pour que ces Espagnols puissent exister en France jusqu'à ce que leur patrie leur soit rouverte. Je prie Votre Majesté de ne point douter de mon sincère dévouement. »

Joseph à Suchet. Espelette, 8 juillet 1813.

« Monsieur le maréchal, je reçois vos lettres du 21 juin de Tortose, et du 30 de Valence. Je vous ai écrit de Valladolid, de Torquemada, de Burgos, de Miranda par un de vos officiers, de Vittoria, de Pampelune et de Saint-Jean de Luz ; je vous ai prévenu que l'ennemi était entré en campagne avec des forces supérieures, et que j'étais obligé à des mouvements rétrogrades, afin de me réunir à l'armée du Portugal, qui, passée dans l'arrondissement du nord, se trouvait en grande partie sur la gauche de l'Èbre, et même en Navarre, sous les ordres du général Clausel.

Constamment menacé sur ma droite par l'ennemi, j'ai même passé l'Èbre sans en venir à une affaire générale, dans l'espoir, tous les jours plus probable, d'être enfin rejoint par le général Clausel.

Arrivé à Vittoria, et instruit par un de ses officiers, le 20, qu'il devait être parti de Pampelune le 15, et ne pouvant plus céder le terrain à l'ennemi sans abandonner le corps du général Clausel et me jeter dans les montagnes du Guipuscoa, j'ai attendu l'ennemi dans nos positions sous Vittoria, le 21 ; et, après une affaire qui ne s'est terminée qu'à la nuit, débordé de tous les côtés par des forces supérieures qui avaient occupé la route de France, j'ai dû me retirer sur Salvatierra, par où

j'espérais rallier le général Clausel; mais je n'ai pu suivre cette direction sans perdre la plus grande partie de mon artillerie et les bagages. A cette perte près, qui, quoique immense, est aujourd'hui en grande partie réparée, puisque nous avons déjà 80 bouches à feu, la perte de l'ennemi a été plus considérable en hommes et égale en chevaux. Je n'ai pas plus réussi à rallier le général Clausel en Navarre qu'en Castille.

J'ai appris qu'il était arrivé à Saragosse heureusement, et je reçois aujourd'hui une lettre de lui de Zuera, du 4 juillet, dont je vous envoie copie.

L'armée a repris position depuis Saint-Jean Pied-de-Port jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa, occupant la vallée du Bastan. Nous avons eu jusqu'ici des combats journaliers. Pampelune est menacée par l'ennemi, qui a toutes ses forces dirigées contre les troupes qui sont immédiatement sous ma main.

Quant à vous, je vous ai constamment écrit de manœuvrer, ou derrière vos places, ou dans l'Aragon, de manière à n'être pas compromis et à couvrir la frontière de France.

S'il est vrai que vous ayez devant vous 60 mille hommes, vous ferez assez de les contenir sans vous compromettre; mais il m'a toujours semblé, et je persiste dans la même opinion, que votre position isolée et si avancée à Valence vous expose à des chances fâcheuses. Je pense donc que vous devez vous rapprocher de la ligne de l'Èbre, et je suis étonné que, recevant régulièrement des lettres de Paris, le ministre de la guerre, qui connaît la posi-

tion du nord de l'Espagne, ne vous ait pas donné l'ordre précis d'évacuer Valence. »

« Général, je reçois votre lettre de Zuera du 4, par laquelle vous m'apprenez que lord Wellington n'a qu'un corps espagnol sur Tudela, et qu'il n'a pas fait de détachement sur le maréchal Suchet. Une lettre de ce maréchal, du 30 juin, m'annonce son retour à Valence. Je lui répète ce que je lui ai mandé souvent, de manœuvrer, soit derrière ses places, soit en Aragon, de manière à ne pas être compromis, et à couvrir la frontière de France. Joseph à Clausel. Espelette, 8 juillet 1813.

J'apprends en même temps que devant Pampelune l'ennemi a peu de monde. Ainsi, toutes les troupes de lord Wellington sont dirigées contre les troupes qui occupent Saint-Jean Pied-de-Port jusqu'à la Bidassoa. Depuis trois jours elles soutiennent des combats continuels dans la vallée du Bastan. Hier, quatre divisions ont attaqué le comte Gazan à Maya. Après un combat qui ne s'est terminé qu'à la nuit, il a conservé sa position. Je me porte aujourd'hui à son secours. Il n'est pas douteux que vous ferez très-bien de vous mettre en communication et même de vous lier avec nous, de manière à occuper une partie de l'armée ennemie, à être en mesure d'entrer en ligne si la totalité des forces de lord Wellington continue à être devant nous, et à pouvoir être porté sur la ligne de Jaca, si les mouvements de l'ennemi menaçaient cette frontière. C'est à vous de juger, dans le cas où il vous serait impossible de faire passer votre artillerie par la route de Sara-

gosse, si elle ne serait point en sûreté dans le château de Saragosse pendant votre absence. »

Joseph à Clarke. Saint-Pé, 8 juillet 1813.

« Monsieur le duc, je me suis porté hier à Espelette, pour être plus rapproché des troupes qui se dirigent sur Saint-Jean Pied-de-Port. J'ai été instruit, en y arrivant, que le général Gazan avait été attaqué à Maya par trois ou quatre divisions anglaises. J'ai rappelé à Espelette, pour de là les diriger où besoin serait, les troupes qui étaient déjà en marche pour Saint-Jean Pied-de-Port; elles arrivent dans ce moment. M. le maréchal Jourdan vous envoie les divers rapports, et vous rend les comptes plus détaillés des journées d'hier et d'aujourd'hui.

J'ai reçu les lettres que vous trouverez sous les nos 1 et 2 du général Clausel, qui me fait espérer sa prochaine réunion à l'armée par Saint-Jean Pied-de-Port. Le même officier qui me les a remises m'apporte aussi du duc d'Albuféra les dépêches que vous trouverez sous le no 3. Vous trouverez également ci-joint, Monsieur le duc, mes réponses nos 4, 5 et 6.

Tout ce qui se passe me fait sentir à chaque instant l'urgence d'une prochaine organisation de l'armée. Je ne saurais assez vous presser, Monsieur le duc, d'envoyer à cet égard les ordres de l'Empereur. Il importe aussi que vous nommiez les commandants des diverses places fortes qui se trouvent sur cette frontière. Je ne saurais assez vous recommander, Monsieur le duc, de ne rien négliger pour que l'on prenne des mesures afin que l'armée ait

des vivres et des munitions, et pour qu'un grand prévôt nommé par l'Empereur fasse justice des fripons habitués en Espagne à tous les excès, quel que soit leur grade. »

Joseph au général Clausel. Saint-Pé, 9 juillet 1813.

« Général, je vous ai écrit hier, en répondant à vos lettres du 4 et du 5, que j'approuvais fort le mouvement que vous m'annonciez vouloir entreprendre pour vous réunir aux autres armées dont vous faites partie, par la vallée de l'Aragon. J'ai compté et je compte essentiellement sur ce mouvement. Les dispositions que j'ai prises depuis hier reposent sur cette supposition. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 7, où vous m'annoncez avoir renoncé à ce mouvement, et vouloir aller tirer d'embarras le maréchal Suchet. Je vous renvoie votre officier, général, avec l'ordre exprès de vous réunir à moi vers Saint-Jean Pied-de-Port, où se rendent plusieurs divisions de l'armée : c'est Pampelune et Bayonne qu'il faut tirer d'embarras. Quant au maréchal Suchet, il connaît aujourd'hui ce qui se passe sur cette frontière, et il ne sera pas dans l'embarras le jour où il voudra se retirer sur l'Èbre, et même derrière les places, s'il est nécessaire. L'armée combat tous les jours, général, et vous êtes perdu pour elle. Il est possible que la tentative que je veux entreprendre pour sauver Pampelune m'oblige à une bataille dans laquelle je compte essentiellement sur le corps que vous commandez. Si vous allez chercher ailleurs à combattre l'ennemi, en vous éloignant au moment décisif des armées du

Portugal et du nord dont vous faites partie, vous sentez que vous devenez seul responsable des événements funestes qui pourront être le résultat de votre éloignement de l'armée, qui a essentiellement le droit de compter sur vous. Je vous renouvelle donc l'ordre formel de vous réunir à moi sur Saint-Jean Pied-de-Port le plus tôt possible.

Vous sentez, général, que Pampelune et la frontière de la France sont autrement importantes que Valence; que le destin de l'Espagne et l'envahissement du territoire français par la grande communication doivent être décidés où je suis, et où sont les corps d'armée auxquels appartiennent les troupes qui sont sous vos ordres.

Vous savez mieux que personne ce que vous avez laissé dans Pampelune; et, quelle que fût ma bonne volonté, je n'ai pu y laisser en plus, pendant le court séjour que j'y ai fait, que des officiers du génie, des canonniers dont elle manquait, et quelque infanterie. Ainsi cette place tombera, si elle n'est pas secourue bientôt. On ne peut la secourir qu'en s'exposant à une affaire générale, s'il est indispensable; et je ne veux, ne puis et ne dois l'entreprendre qu'avec la totalité des forces des armées que je commande. Sauvons Pampelune, battons les Anglais, et tous les autres embarras, *surtout les embarras volontaires*, *cesseront*. Si, par votre faute, Pampelune tombe, elle deviendra la place d'armes des ennemis; elle est tout à sa portée pour cela. Vous savez qu'elle est entourée de tous les établissements militaires qui peuvent fournir abondam-

ment à sa défense et à l'attaque des frontières de la France : l'ennemi, maître de Pampelune, en fera un boulevard inexpugnable. Hâtez-vous donc, général, et craignez déjà d'avoir, par l'hésitation de quelques jours, donné naissance à des événements dont les suites sont incalculables. Je donne ordre au général Tilly de ne point quitter Oléron sans nouvel ordre de ma part. Je compte sur vous du 15 au 16, et peut-être plus tôt. »

« Sire, j'ai reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sous les dates des 3, 4 et 5 juillet, et j'ai eu soin de les transmettre à l'Empereur. Pour répondre à celle du 4 en particulier, je n'entrerai dans aucun détail; de longs raisonnements sur des faits passés, et sur des événements auxquels on ne peut rien changer, deviendraient en ce moment entièrement superflus. Je me bornerai à faire observer à Votre Majesté que le rapport du général Clausel sur ses mouvements à son départ de Pampelune établit d'une manière assez positive qu'il a fait, dans sa position, tout ce qu'il devait et pouvait faire; mais qu'on ne saurait en dire autant de ce qui s'est passé à l'armée principale, où l'on voit bien peu de moyens employés pour parvenir au but important de la réunion des troupes du général Clausel. Votre Majesté paraît ignorer absolument les succès remportés par ce général en Navarre : il ne leur a manqué, pour avoir le résultat le plus complet, que d'avoir commencé un mois ou six semaines plus tôt, comme l'Empe-

Clarke à Joseph. Paris, 9 juillet 1813.

reur l'avait ordonné. Ainsi, de quelque manière qu'on veuille justifier ces trop longs retards, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont seuls causé tout le mal, et que les 15 mille hommes qui sont encore avec le général Clausel auraient pu renforcer l'armée avant les premières opérations des Anglais. Et puisque, d'après les dernières dépêches du maréchal Jourdan, il convient que nous avions 55 mille hommes réunis à Vittoria le 20 juin, il s'en serait trouvé plus de 70 mille en y comprenant les troupes du général Clausel, ce qui nous donnait une supériorité bien décidée sur l'ennemi, dont les forces ne pouvaient excéder 60 à 65 mille hommes, y compris Pastor, Longa et Mina, qui n'auraient pu en faire partie, si on avait eu le temps d'achever leur destruction. On voit par les gazettes anglaises que nous avions à la bataille une grande supériorité en cavalerie, et que l'infanterie anglaise a beaucoup souffert. Qu'eût-ce été si Votre Majesté avait eu 15 mille hommes de bonnes troupes de plus sous ses ordres, et l'ennemi 12 à 15 mille hommes de moins? Je ne m'appesantirai point sur toutes les réflexions que ce sujet fait naître; mais je crois pouvoir me permettre d'affirmer à Votre Majesté qu'il n'y a aucun doute que l'Espagne ne finisse par être soumise, et qu'elle le sera par la force des armes. Puisque le duc de Dalmatie est appelé, par les ordres de l'Empereur, à diriger les armées impériales en Espagne, c'est à lui de s'occuper des moyens de dégager d'abord Pampelune et le Guipuscoa. La présence du général Clausel à Saragosse nous ôte en

ce moment toute inquiétude pour le duc d'Albuféra, dont ce général couvre le flanc. Quant à l'idée d'entrer en Espagne par la Catalogne, on ne saurait y songer raisonnablement. D'ailleurs, comme Votre Majesté l'observe elle-même, il faut garder la frontière de Bayonne, et la nature des choses indique assez clairement les points sur lesquels il convient d'entrer en opération : j'espère que le duc de Dalmatie y mettra, de son côté, toute l'activité et l'énergie nécessaires, et que Votre Majesté aura lieu d'être satisfaite du parti que l'Empereur a jugé convenable de prendre en cette occasion. »

« Monsieur le maréchal, je réponds à la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 du courant. *Clarke à Jourdan. Paris, 9 juillet 1813.*

J'ai reçu directement du général Clausel l'avis de son arrivée à Saragosse, et le rapport de ses opérations depuis son départ de Pampelune. Sa Majesté Catholique aura pu voir, par ce rapport, qu'il n'y a nullement de la faute du général Clausel s'il n'a pas rejoint le gros de l'armée avant l'affaire du 21.

J'ai lu avec intérêt l'avis par écrit que vous avez remis à Sa Majesté Catholique, d'après la demande qu'elle vous a faite, sur le plan d'opérations à suivre dans l'état actuel des choses. J'ai l'honneur d'inviter Votre Excellence à vouloir bien en remettre une copie au maréchal duc de Dalmatie, que l'Empereur a nommé son lieutenant général commandant en chef toutes ses armées en Espagne, et qui en ce moment est en route pour se rendre à Bayonne.

C'est à lui qu'il appartient maintenant de déterminer la nouvelle direction à donner aux armées de Sa Majesté Impériale et Royale; et les aperçus que renferme l'avis de Votre Excellence ne pourront manquer de lui être utiles. »

Jos. à Nap. Saint-Pé, 10 juillet 1813.

« Sire, le 4, j'ai rendu compte à Votre Majesté des événements survenus jusqu'à cette époque. Depuis, les généraux en chef m'ayant adressé leurs rapports, le maréchal Jourdan m'a fourni un rapport général, dont j'adresse directement copie à Votre Majesté pour qu'elle le reçoive plus tôt.

Le 5, je reçus une lettre du général Clausel, qui m'annonçait son arrivée à Saragosse. Ayant alors tout lieu de penser que lord Wellington avait fait un détachement contre le maréchal Suchet, et que ce maréchal ne pouvait se trouver en Aragon, puisque je savais qu'il s'était porté sur Tarragone, je donnai l'ordre à la division de dragons du général Tilly de se rendre à Oléron, pour y être à la disposition du général Clausel. Ayant appris depuis, par une lettre du duc d'Albufera lui-même, que le 1er juillet il était encore à Valence, et, par les lettres du général Clausel (nos 2 et 3), que l'ennemi n'avait pas fait de mouvement sur lui, je conçus le moyen d'aller au secours de Pampelune en attaquant l'ennemi par Saint-Jean Pied-de-Port. Je me portai à Espelette le 7. Le même jour, l'armée du midi fut vivement attaquée par quatre divisions anglaises. J'arrêtai le mouvement de l'armée du centre, pour venir au secours de celle du midi, qui continua à

être attaquée, le 8, sur le col de Maya. Les divisions du centre ne purent arriver que dans la journée du 8, lorsqu'une tempête effroyable avait mis fin au combat. Le même jour, je reçus du général Clausel la lettre sous le n° 4. Je réexpédiai l'officier sur-le-champ avec mon approbation, et je me décidai à tenir réunies six divisions pour observer l'ennemi jusqu'à l'arrivée du général Clausel à Saint-Jean Pied-de-Port, résolu de marcher alors sur ce point avec les troupes des armées du centre et du nord, qui, réunies à celles amenées par le général Clausel, me mettaient en mesure de reprendre l'offensive avec plus de 30 mille hommes, tandis que les comtes Gazan et Reille auraient contenu ou suivi les mouvements de l'ennemi sur le centre et sur notre droite. Toutes les dispositions se faisaient dans cette vue, lorsque j'ai reçu la lettre du général Clausel sous le n° 5.

Fort contrarié par ce changement subit, qui prolonge notre position actuelle et éloigne le moment de reprendre l'offensive pour délivrer Pampelune, j'ai craint que l'envoi de la cavalerie à Oléron n'ait séduit le général Clausel, et ne lui ait donné l'idée de prolonger son séjour en Aragon. Je lui ai donc écrit sur-le-champ les lettres n°s 6 et 7. Je les soumets à Votre Majesté avant les événements, afin que, quels qu'ils soient, elle puisse juger, non d'après eux, mais d'après ce que j'ai fait pour prévenir des malheurs possibles, si le général Clausel continue à s'isoler des armées dont il fait partie, et si le maréchal Suchet tient plus à la conservation

de Valence qu'à celle des armées de Votre Majesté et à la défense des frontières de la France. Je soumets aussi à Votre Majesté une lettre à ce maréchal, n° 8. Votre Majesté y verra mon opinion avant que les événements l'aient justifiée ou condamnée. Les événements sont trop graves pour qu'aucun motif retienne ma plume.

1° Le ministre de Votre Majesté ne donne aucune direction ; 2° il a séparé le général Clausel du reste de l'armée, et n'a rien fait pour le forcer à s'y réunir ; 3° il peut correspondre plus que moi avec Valence, et n'ordonne pas l'évacuation de Valence, tandis qu'il sait que nous sommes sur la Bidassoa ; 4° il ne veut pas croire qu'à Vittoria, sans les généraux Foy, Clausel, Maucune, nous n'étions pas plus de 35 mille combattants contre plus de 70 à 80 mille ; 5° il nie que les ennemis soient plus forts que nous, et il est de fait et il faut que Votre Majesté sache bien que l'armée anglaise et portugaise est de 55 à 60 mille combattants, que les armées espagnoles sont au moins aussi nombreuses : je parle de celles qui agissent sur cette frontière seulement.

L'éloignement des divisions de l'armée du Portugal, retenues encore en Navarre à l'ouverture de la campagne, m'a forcé à me retirer jusqu'à Vittoria, où, pour les attendre, l'armée a éprouvé une perte immense en matériel d'artillerie, et où elle eût pu être détruite par cette perte; elle m'a amené jusqu'aux frontières de la France.

L'armée a aujourd'hui son artillerie; le général

Tirlet annonce 80 bouches à feu. L'armée, avec les troupes que commande le général Clausel, sera plus forte de 25 mille hommes qu'à Vittoria; mais elle a besoin de quelques milliers de conscrits, de colonels, de quelques bons généraux, d'un grand état-major général bien constitué, d'un seul général en chef, et d'une organisation définitive. »

« Sire, j'ai reçu ce matin, à une heure, les lettres de Votre Majesté du 8 du courant, et aussitôt j'ai ordonné à la division de dragons de rester à Oléron. J'ai réuni les trois divisions que j'avais dans la vallée, pour les mettre demain en route par Cafran sur Saint-Jean-Pied-de-Port. Après ce qui m'est arrivé sur l'Èbre, je devais prendre la route la plus sûre pour trouver l'armée et m'y réunir. La division Barbot, qui s'était portée vers Saragosse pour rétablir la communication avec cette place, rétrogradera et suivra mon mouvement; mais elle arrivera probablement trois jours plus tard. Voilà, Sire, les dispositions que j'avais prises ce matin, après avoir reçu les ordres de Votre Majesté du 8 de ce mois. — Le général Clausel à Joseph. Jaca, 11 juillet 1813.

Je reçois ce soir une lettre de Votre Majesté du 9, me portant, avec l'ordre d'aller à Saint-Jean-Pied-de-Port, des reproches non mérités.

J'ai exécuté tous les ordres de mouvements voulus par Votre Majesté; et lorsqu'elle ne m'en a point donné, j'ai agi dans le sens de ses intérêts.

Je n'ai jamais pensé à aller chercher le maréchal Suchet à Valence, mais j'ai dû chercher à rétablir

la communication avec Saragosse lorsque Votre Majesté semblait me destiner de ce côté-ci des monts, puisqu'elle m'envoyait de la cavalerie pour y demeurer; j'avais déjà fait, de mon propre mouvement, des marches pour me réunir à elle, et c'est en arrivant à Jaca que j'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 5 juillet, qui ne m'appelait pas, il s'en faut, de l'autre côté des monts. Je joins copie de cette lettre au rapport.

Je sais que j'ai laissé à Pampelune 3 mille hommes, lorsqu'il m'était recommandé de ne laisser qu'une faible garnison dans la citadelle; je sais que j'ai fait tout au monde pour y faire entrer des vivres et un approvisionnement qui n'existait pas, et que probablement, sans ma persévérance à le faire venir de France et à le faire entrer dans la place malgré tant de difficultés, Pampelune serait déjà au pouvoir de l'ennemi, sans que cela fût de ma faute.

Je me suis toujours cru à l'abri du reproche de faire naître des *embarras volontaires*, et d'empêcher ainsi l'exécution des dispositions prises par Votre Majesté; ceux qui m'en accusent auprès d'elle seraient fort embarrassés, Sire, de lui en fournir la moindre preuve.

Quels que soient, Sire, les événements arrivés dans cette malheureuse campagne, on ne pourra les faire retomber sur moi, quelque utile que cela pût être pour les personnes qui ont des raisons de chercher à rejeter plus que leurs fautes sur ceux qui n'y ont eu aucune part. Votre Majesté voudra

bien voir dans les dispositions que j'ai prises, et dont je rends compte dès le commencement de ce rapport, que je n'ai pas perdu une minute pour me rapprocher d'elle; je la supplie de se souvenir que je l'ai fait sans en avoir reçu l'ordre, et que je serais déjà réuni à Votre Majesté sans sa lettre du 5 de ce mois, qui a dû me retenir ici.

J'ai senti, Sire, et je sens les reproches non mérités de Votre Majesté; et si elle daigne me questionner jamais sur les véritables causes des malheurs arrivés aux Français en Espagne, j'espère la détromper sans peine, et lui faire connaître à qui ils peuvent être attribués.

Mon dévouement absolu pour le souvenir de la France et mon respect pour Votre Majesté sont le garant le plus certain de tout mon empressement à faire, dans toutes les circonstances, tout ce qu'il plaira à Votre Majesté de m'ordonner, sans avoir besoin d'y être porté par la crainte d'aucun événement, mais bien par ce mouvement qui vaut mieux encore que celui du simple devoir (1). »

Jos. à Nap. Saint-Pé, 12 juillet 1813.

« Sire, j'ai vu le comte Rœderer, et j'ai reçu le décret de Votre Majesté qui donne le commandement de l'armée au maréchal duc de Dalmatie. On l'attend dans le jour. Aujourd'hui même il

(1) Il n'en est pas moins positif que, le 15 juin, le général Clausel, ainsi que déjà nous l'avons fait observer, avait l'ordre de se réunir au roi, alors en présence des Anglais; que ce général était à Pampelune, et qu'il a opéré son mouvement si lentement, qu'il n'est arrivé à Vittoria que le 21 au soir, et que ce fut une des causes principales de la perte de cette bataille.

lui sera remis. Il m'est pénible de ne pas aller sur-le-champ embrasser mes enfants, après tant de traverses; mais je me fais un devoir d'attendre de nouveaux ordres de Votre Majesté, quels qu'ils soient. Les vifs et pénibles embarras de ma position sont augmentés par la prolongation de mon séjour dans un pays où tant de malheureux m'entourent. Je compte me fixer dans une maison de campagne que je fais chercher entre l'Adour et la Garonne. Je prie le comte Rœderer de se rendre auprès de Votre Majesté pour lui faire connaître mes désirs, pour me rapprocher de ma famille ou rapprocher ma famille de moi, et afin de mettre sous les yeux de Votre Majesté tout ce qu'il importe qu'elle sache. »

Jos. à Nap. Saint-Pé, 12 juillet 1813.

« Sire, le duc de Dalmatie a pris le commandement de l'armée, conformément au décret de Votre Majesté du 1er. J'ai vu le sénateur Rœderer (1), et je fais chercher une maison de campagne. Bayonne étant en état de siége et le centre des opérations, j'y resterai le moins possible. Je désire me rendre au sein de ma famille, ayant besoin de tranquillité après tant de traverses; ici je suis entouré de malheureux Espagnols que je ne puis secourir, et de gens que je suis forcé de congédier. Je compte, au reste, prier le sénateur Rœderer de se rendre auprès de Votre Majesté pour lui faire connaître ma position et mes désirs. »

(1) Le sénateur Rœderer était une des personnes en qui Joseph avait le plus de confiance. Napoléon le savait; et comme, malgré ses boutades contre cet homme éminent, il l'appréciait, il avait souvent

Joseph au général Clausel. Bayonne, 13 juillet 1813.

« Général, j'ai reçu votre lettre du 11. J'apprends avec plaisir le mouvement qui va vous réunir au reste de l'armée, dont le duc de Dalmatie vient de prendre le commandement, d'après les ordres de l'Empereur. Je suis peiné que quelques expressions de ma lettre aient pu vous être désagréables ; je n'ai point eu en vue vos opérations en vous parlant d'*embarras volontaires*, et je n'hésite pas à vous renouveler l'assurance de mon estime et de mon attachement. »

Joseph au général Reille. St-Esprit, 14 juillet 1813.

« Monsieur le comte, je ne veux pas quitter l'armée sans vous témoigner la véritable estime et l'affectueux intérêt que vous m'avez inspirés.

Je me rappellerai toute ma vie ce que vous avez *fait le 21 juin*.

Dites de ma part au général Lamartinière que je sais tout ce que l'armée lui doit, ainsi qu'aux braves troupes de votre armée. »

Jos. à Nap. St-Esprit, 15 juillet 1813.

« Sire, par suite d'une fatalité qui me poursuit depuis quelque temps jusque dans les moindres détails qui me sont personnels, je m'aperçois que Votre Majesté ne peut pas avoir reçu les lettres que je lui ai adressées en arrivant sur la Bidassoa, il y a quinze jours. Je les adresse de nouveau aujourd'hui à Votre Majesté. Le sénateur Rœderer aura rendu compte à Votre Majesté de l'entretien que j'ai eu avec lui ; elle sera bien persuadée de mon désir de lui complaire autant que cela me sera pos-

des conversations avec lui relativement aux affaires d'Espagne. Rœderer fut aussi chargé de différentes missions pour le roi.

sible. Je comptais aller aux eaux de Bagnères, mais il paraît que l'on craint le mouvement de quelques bandes sur cette frontière, et j'y renonce. Je cherche une maison de campagne où je puisse attendre le résultat du voyage de M. Rœderer. Si je n'avais pas craint de contrarier les vues de Votre Majesté, je me serais rendu aux eaux du mont d'Or, qui me sont conseillées pour une maladie dont il m'importe de dissiper les premiers symptômes.

J'attends impatiemment la décision de Votre Majesté. »

Joseph à Clarke. Château de Poyanne, 22 juillet 1813.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre en date du 16. Je vois avec peine que Sa Majesté l'Empereur ait reçu d'aussi fâcheuses impressions sur les événements qui viennent de se passer en Espagne. Si quelque chose peut diminuer le chagrin que j'en éprouve, c'est la considération que Sa Majesté Impériale n'avait pas encore eu sous les yeux, le 11 juillet, l'exposé que je lui ai adressé le 30 juin, ni le rapport général du maréchal Jourdan du 14 juillet, qu'il n'a pu rédiger plus tôt, ayant dû attendre les rapports des quatre généraux en chef.

J'espère que Sa Majesté Impériale reconnaîtra aujourd'hui que, loin d'avoir abandonné le général Clausel, je me suis exposé à tout pour le rallier; que les événements d'Espagne tiennent à des causes très-multipliées, dont j'ai eu souvent occasion de vous entretenir.

Je termine par un vœu sincère : c'est qu'une expérience plus consommée de la guerre que celle que

je pouvais offrir permette au chef chargé du commandement absolu de rétablir les affaires dans la Péninsule. Je n'ai pas cet espoir : l'ennemi y a des forces doubles des nôtres; il n'est pas possible de s'avancer dans le pays et de le pacifier sans prendre beaucoup d'autres mesures. J'ai laissé l'armée réunie beaucoup plus forte qu'elle n'a jamais été, ayant 25 mille hommes de plus qu'à Vittoria : la malheureuse journée du 21 a coûté en hommes plus à l'ennemi qu'à nous; nos pertes en artillerie sont réparées. Les places fortes étaient en notre pouvoir, et offraient les moyens de reporter l'armée sur le même terrain où elle était le 21, avec une augmentation de plus d'un tiers de forces. Ces considérations atténuent les sentiments pénibles que je conserve des derniers événements, mais rien ne me consolera jamais de n'avoir pu les empêcher. Je fais demander des passe-ports au préfet, afin de pouvoir me rendre chez moi dans le plus grand incognito. Je suis touché, Monsieur le duc, du souvenir que vous voulez bien conserver de la bonne volonté que j'ai pu avoir désiré à vous montrer dans d'autres temps. Je vous prie de croire qu'elle est la même, et qu'habitué à des circonstances difficiles, je sais rejeter sur elles les désagréments que j'ai éprouvés.

P. S. Vous trouverez ci-joint copie de ma lettre du 30 juin à Sa Majesté. »

« Ma chère sœur, je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de Jérôme : je suis bien con- Joseph à la reine de

Westphalie. Morte-fontaine, 17 sept. 1813.

tent aussi de vous savoir le désir de venir à Mortefontaine. Je vous attends donc lundi avec qui vous voudrez, et je vous promets de continuer à vous laisser liberté tout entière pour vos promenades du matin et vos courses à cheval de l'après-midi; nous irons cependant un jour jusqu'au Plessis, et peut-être jusqu'à une campagne beaucoup plus susceptible de rivaliser un jour avec Ermenonville.

Je vois que vous êtes bien bonne et bien raisonnable; je n'ai donc pas besoin de vous dire que vous m'avez inspiré une véritable et tendre amitié, et que je suis heureux des sentiments que vous me témoignez. »

Joseph à Jérôme. Morte-fontaine, 26 octobre 1813.

« Mon cher frère, j'ai appris ta rentrée à Cassel; mais j'ignore absolument ce qui s'est passé depuis, et quelle est ta position actuelle et celle que tu prévois prochainement (1).

Je prends donc le parti d'envoyer cette lettre à

(1) Le roi Jérôme quitta Cassel en 1813. L'empereur de Russie lui ayant fait dire par un de ses aides de camp, au nom des souverains alliés, que le gendre du roi de Wurtemberg n'avait rien à craindre pour sa couronne, Jérôme, loin d'imiter d'autres monarques, répondit noblement : *Roi par les victoires de Napoléon mon frère et des Français, je ne saurais conserver ma couronne après leurs revers.* Quelques mois plus tard, lors de la bataille de Paris, ce jeune prince, qui déjà avait fait ses preuves pendant la campagne de Prusse, demanda à se mettre à la tête de quelques centaines de grenadiers pour reprendre les hauteurs de Belleville (*). En 1815, les armées françaises le retrouvèrent sur le champ de bataille de Waterloo. Il avait changé le sceptre de Westphalie pour l'épée de simple général de division ; à la tête de cette division, il versait son sang dans la dernière journée de l'Empire, pour la cause de la France.

(*) *Histoire de Dix Ans*, par Louis Blanc, t. I, p. 14.

M. de Guembernar, Espagnol fort attaché et fort intelligent, qui est en Allemagne depuis longtemps : il se chargera de me donner des nouvelles de ce qui peut nous intéresser.

Il y a quelque temps que je n'ai vu la reine. Je te prie de recevoir les vœux de ma femme et de mes enfants, et de compter, dans tous les événements, sur la tendre amitié de ton affectionné frère. »

RÉSUMÉ

ET CONCLUSION

SUR LES AFFAIRES D'ESPAGNE.

Ici se termine notre tâche relativement aux affaires d'Espagne : qu'on nous permette quelques réflexions sur l'ensemble des faits, et sur le rôle du roi Joseph de 1808 à 1813.

Lorsque, arrivé à Bayonne, Charles IV se trouva en face de Napoléon, il n'était plus au pouvoir de ce dernier de le faire remonter sur le trône de ses ancêtres; car l'Empereur le lui proposa, et il le refusa obstinément.

Ni lui ni la reine ne voulaient retourner à Madrid *sans le prince de la Paix*. Napoléon, vaincu par tant de faiblesse et d'aveuglement, ne crut pas devoir faire la guerre pour remettre la couronne sur la tête du roi, ou plutôt du favori. Godoï était exécré et méprisé en Espagne ; la France n'avait pas lieu de l'aimer depuis la levée de boucliers si perfide et si maladroite tentée par lui lorsque nos armées se trouvaient engagées dans le nord de l'Europe.

Il est difficile sans doute de comprendre et d'admettre qu'un roi préfère la retraite sur une terre étrangère, position bien voisine de l'exil, au trône de ses pères; et c'est cependant ce qui avait lieu en 1808 pour Charles IV. Il est difficile encore de comprendre et d'admettre qu'un père ait préféré pour successeur un étranger à son fils, et le fait cependant est bien réel. Charles et Marie-Louise, sa femme, disaient « que Charles III avait été roi de Naples « avant de monter sur le trône d'Espagne; que, de « tous les frères de l'Empereur, Joseph, roi de Naples « actuel, semblait le plus propre à régner sur ce « pays. » Ils le préféraient à Ferdinand. Ferdinand, de son côté, préférait ce prince à *son père avec Godoï*, bien qu'il fût destiné à succéder à son père, et qu'il perdît tout avec Joseph.

Telle est l'influence des courtisans et des favoris sur les princes faibles : telle était la violence des passions qui animaient la cour de Charles IV contre celle de Ferdinand, et celle de la majorité de la nation espagnole et des courtisans du prince des Asturies contre Godoï, que les uns et les autres aimaient mieux un étranger. Il est vrai que ce dernier apportait pour dot à l'Espagne l'espoir de la régénération qu'il avait commencée si heureusement à Naples, des vertus incontestées, une bonté connue de toute l'Europe, la paix et l'alliance avec le gouvernement français, l'intégrité du territoire espagnol, et une constitution qui, tout imparfaite qu'elle fût, comparée au règne arbitraire du favoritisme, était une immense amélioration.

Napoléon, Joséphine, Berthier, témoins des scènes violentes qui eurent lieu à Bayonne entre les princes de la maison d'Espagne avant l'arrivée de Joseph, assurèrent ce prince de l'impossibilité de concilier le père et le fils. Ils lui persuadèrent, d'accord en cela avec une grande partie des grands d'Espagne, qu'il aurait l'assentiment de la nation entière dès qu'on connaîtrait, d'une part la vérité, de l'autre la constitution. Les personnages qui avaient accompagné Charles IV et le prince des Asturies, ceux qui représentaient la junte de Bayonne, les classes les plus influentes et les plus élevées de la société espagnole, étaient pleins d'espoir dans le nouvel ordre de choses. La plupart eurent des entretiens particuliers avec Joseph; tous lui conseillèrent, le pressèrent, le conjurèrent presque de se diriger sur Madrid, lui garantissant les sympathies des masses, fatiguées des tristes dissensions de la famille royale.

Joseph partit donc avec l'espoir d'être accueilli, désiré par tout le monde, avec la conviction de pouvoir faire le bien dans la Péninsule comme il l'avait fait à Naples. Il ne tarda pas à être désabusé cruellement.

La capitulation de Baylen et la convention de Cintra le forcèrent à se replier sur l'Èbre. Il ne fallut rien moins que la présence de Napoléon, l'ascendant de son génie et les immenses moyens qui le suivaient habituellement, pour rétablir les affaires. Trois fois encore l'armée du Portugal devait être cause des revers éprouvés en Espagne : une

première fois par la retraite d'Oporto, une seconde par le peu de succès de Masséna à Torrès-Vedras, la troisième par la perte de la bataille des Arapiles.

Nous croyons avoir suffisamment prouvé, par des documents irrécusables, par des faits qu'on ne peut nier, que Joseph ne saurait être responsable en rien de ces quatre événements majeurs, qui eurent une si grande influence sur les affaires générales.

En 1813, la funeste retraite de Russie ayant forcé Napoléon à rappeler en France une partie de ses armées d'Espagne, Joseph, par ordre de son frère, dut évacuer Madrid. Il le fit pour obéir, mais avec regret; car à cette époque un corps considérable d'Espagnols, commandé par un chef habile et patriote, mécontent d'avoir été mis sous les ordres des généraux anglais, lui faisait proposer de transiger avec lui ; un autre chef (le comte de Montijo) faisait à un de ses ministres (le duc de Santa-Fé) des propositions analogues, par écrit.

L'évacuation de la capitale détruisit ces espérances. L'Empereur s'éloignait alors de Paris pour se mettre à la tête de ses armées du Nord. Le ministre de la guerre, duc de Feltre, eut la direction des affaires de l'Espagne ; les troupes sur lesquelles Joseph comptait pour opposer à l'ennemi une masse capable de l'arrêter sur le Duero dès le début de la campagne, avaient reçu de Paris l'ordre *direct* de se rapprocher des Pyrénées. Le général Foy se trouvait déjà sur la frontière; le général Clausel était en Navarre. Il ne restait donc au roi d'autre parti à prendre que de se replier sur l'Èbre pour rallier ces

corps détachés à sa droite et à sa gauche, et empêcher surtout qu'ils ne restassent seuls isolés en face des forces considérables réunies par les Anglo-Espagnols. On sait par suite de quelles fatalités ni le général Foy ni le général Clausel ne rallièrent l'armée principale à Burgos ou à Vittoria.

Sur ce dernier point, les alliés attaquèrent le roi avec des forces bien supérieures aux siennes. Il pouvait éviter la bataille, se retirer dans les montagnes; mais alors que devenait le corps de Clausel, qu'on attendait à chaque minute? Suchet lui-même, dont on n'avait aucune nouvelle, ne se trouvait-il pas isolé à Valence, et compromis?

Ces motifs le déterminèrent à accepter la bataille. On a dit et écrit qu'une des causes du désastre de Vittoria fut le détachement considérable dirigé sur la France pour escorter *les équipages de la maison du roi*. Le fait est complétement faux. D'abord, ce détachement était de 3 à 4 mille hommes seulement; ensuite, il était destiné à protéger les Espagnols dévoués qui avaient suivi la mauvaise fortune du prince, les ministres, la grosse artillerie évacuée de Madrid et des différentes places; en second lieu, *les équipages du roi*, *les fourgons de la trésorerie de la liste civile, ne faisaient pas même partie de ce convoi; ils restèrent à Vittoria, où ils furent pillés, ainsi que la voiture même de Joseph; et M. Thibaud, trésorier de la couronne, ainsi que quelques-uns des employés, y furent tués en cherchant à défendre les fourgons.*

On perdit dans cette importante affaire beaucoup

de matériel, cela est vrai; mais à qui la faute? L'ordre formel n'avait-il pas été donné par le maréchal Jourdan à l'armée du midi de faire partir ce matériel à la pointe du jour, avec le convoi des émigrants de l'Andalousie? Pourquoi cet ordre n'avait-il pas été exécuté? Joseph et Jourdan, à cheval, avant l'aurore, aux avant-postes, pour reconnaître les dispositions de l'ennemi, peuvent-ils être rendus responsables de la non-exécution d'un ordre aussi essentiel? Or, de l'encombrement de cette communication résulta non-seulement la perte d'un matériel considérable, mais encore l'impossibilité de se replier par la route de France.

Au reste, on peut affirmer que l'Espagne était perdue avant la bataille de Vittoria, et ce n'était pas par le fait de Joseph. Les tentatives inutiles sur le Portugal; l'obstination à ne pas vouloir se rendre compte du caractère national de cette guerre; l'institution des gouvernements militaires, lorsque le roi, maître de l'Andalousie, ayant ramené à lui l'opinion publique, était prêt à convoquer les cortès; l'expédition de Russie, qui avait nécessité la réduction des armées; les déprédations, qui avaient entretenu la haine du nom français; le défaut d'ensemble dans les opérations, suite naturelle, funeste et inévitable du morcellement de l'autorité; l'impossibilité chez le souverain de se faire obéir; la menace permanente, suspendue au-dessus de la tête des fiers Espagnols, de voir leurs provinces du nord réunies à l'Empire : voilà les causes véritables de nos revers dans la Péninsule;

causes politiques, causes militaires, causes d'indiscipline, causes étrangères encore à toutes celles-ci, et que nous avons cherché à développer avec la plus grande impartialité, ne cachant rien, préférant avoir du bien à dire, mais ne nous laissant arrêter par aucune considération pour faire entendre la vérité tout entière, quelle qu'elle soit.

Nous avons essayé de nous placer à un point de vue complétement indépendant, pour donner des matériaux vrais à l'histoire. Tel est le but que nous nous sommes proposé.

Les Anglais se sont attribué la plus grande part de gloire dans le résultat de tous les événements militaires: nous ne pouvons adopter leurs idées à cet égard. Sans doute leurs troupes ont montré plus de valeur sur les champs de bataille que celles des Espagnols et des Portugais; et si ces derniers eussent été seuls en ligne contre nous, ils auraient été probablement toujours battus, quel qu'eût été leur nombre; sans doute leurs généraux ont montré plus de talents, plus d'habitude de la grande guerre que les généraux espagnols; mais il n'en est pas moins vrai que, sans l'héroïque ténacité de la nation, sans les obstacles toujours renaissants qu'elle sut faire éclore pendant cinq années consécutives sous les pas de nos armées, sans son admirable patriotisme (1) qui

(1) Un officier supérieur du corps d'état-major, le colonel Marnier, qui est resté longtemps en Espagne, au corps d'armée du maréchal Victor, dans le brave 24e de ligne, a publié plusieurs petits ouvrages très-curieux sur cette guerre. Le caractère espagnol y est admirablement dépeint; le patriotisme de ce peuple ressort à chaque page des faits eux-mêmes.

nous privait de moyens de communiquer entre nous, sans ses guérillas toujours harcelant nos colonnes, sans cette unanimité d'un pays qui voulait son indépendance avant tout, les armées anglaises eussent été bien vite forcées de se rembarquer.

On a reproché à Joseph la perte de la bataille de Vittoria; mais, pour être juste, on doit alors lui tenir compte de ses succès à Ocana et en Andalousie. Ce prince ne fut pas sans doute un héros; mais il fut un honnête homme, dans la plus belle acception du mot; un roi animé des meilleures intentions pour les peuples que la fortune mettait entre ses mains; un général très-brave de sa personne. En outre, tous les militaires ayant fait campagne sous lui se plaisaient à convenir que ses idées étaient toujours très-justes; enfin, jamais il ne sut transiger avec ses devoirs.

Quelques historiens, mal intentionnés ou mal renseignés, ont prétendu que son administration avait été faible, sans énergie. Si l'on veut caractériser du nom de *faible* une administration qui se borne à demander à une nation ce qui est absolument nécessaire, à épargner aux peuples toute vexation; qui cherche à diminuer autant que possible les charges inévitables de la guerre, celle de Joseph mérite en effet cette qualification. De toutes les parties de l'Espagne occupées par les troupes françaises, la capitale, où résida presque toujours le roi et ses conseils, fut constamment la moins obérée et la moins en souffrance. Quoique bornée dans ses ressources au simple district occupé par la garde royale et

le corps de réserve de Madrid, quoique ayant à supporter des dépenses bien plus considérables, toute proportion gardée, que les autres centres des grands gouvernements de la Péninsule, on n'y entendit jamais parler de la moindre exaction arbitraire.

En résumé, placé sur le trône de Naples presque malgré lui, mais heureux de voir commencer par ses soins la prospérité d'un pays qui convient à sa nature éminemment douce et philosophique, entouré des siens, Joseph est tout à coup et brusquement arraché à ses affections politiques et de famille, pour monter sur un trône où l'appellent les projets grandioses d'un frère qu'il aime et admire.

Il accepte par pur dévouement une position nouvelle, qui ne lui convient pas comme celle de Naples; mais il accepte avec la condition de pouvoir travailler au bonheur de ses nouveaux sujets, en leur donnant des lois sages et régénératrices, une constitution libérale, et, par-dessus toutes choses, en assurant l'indépendance du pays. Il entre dans les provinces basques avec la douce erreur d'être désiré; bientôt il s'aperçoit que l'Espagne le repousse. Il veut se retirer; l'affaire de Baylen ne le lui permet pas. Il se replie sur l'Èbre; son frère lui témoigne son mécontentement. Que demande alors Joseph? A prendre l'offensive, à rentrer à Madrid les armes à la main, puis à dire aux Espagnons : « Je désirais votre bien, vous me méconnaissez; je ne veux pas régner sur un peuple qui ne sait pas apprécier mes intentions : qu'un autre

se place à votre tête. » L'Empereur ne répond pas à cette communication de son frère. Après les conférences d'Erfurt, il vient prendre en personne le commandement de l'armée; Joseph croit marcher à l'avant-garde, Napoléon le place en arrière. Choqué, il va se retirer; mais l'Autriche déclare la guerre. Napoléon est appelé à Paris d'abord, sur les bords du Danube ensuite. Il faut plus qu'un roi, il faut un homme dévoué en Espagne : Joseph y reste. Les années suivantes, à plusieurs reprises, le prince veut encore quitter un pays sur lequel il ne peut régner pour faire le bien; il en est continuellement empêché, et toujours par dévouement à la politique de son frère. A la fin de 1810, l'expédition de Masséna en Portugal lui fait un devoir de conserver la couronne, afin de ne pas créer des embarras. En 1811, il fait un voyage à Paris, croit être sûr que sa position va changer. Au commencement de 1812, il est prêt encore à abdiquer, quand il apprend que Napoléon se met à la tête de l'armée qui marche contre la Russie. Enfin, en 1813, il ne peut plus être question pour lui de semblables projets, puisque le jour des revers est venu. Il reste à son poste par honneur, comme il y était resté jusque-là par dévouement.

Joseph, pendant cinq ans, n'a pas d'autre existence qu'une vie d'abnégation complète.

De tous ces faits, de la conduite entière, de la correspondance complète de Joseph, il ressort pour nous cette vérité, que ce prince fut en Espagne ce qu'il avait été à Naples, un roi auquel on ne peut re-

procher (si tant est que ce puisse être un reproche) qu'une abnégation trop absolue aux volontés d'un frère, dont il admirait assez la grande âme pour oser lui dire les vérités les plus dures.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

NOTES

RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE

NOTE A (page 166).

Rapport sur la bataille du 21 juin, par les généraux commandant en chef les armées françaises et anglaises.

L'armée du midi était en position sur les hauteurs en avant d'Arnitz, sa droite appuyée au Rio-Zadora, et sa gauche à la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Trevino de celle de Zadora, lorsque, le 21 juin, au point du jour, l'ennemi leva son camp de Montevite, et vint se placer en arrière du village de Nanclarez (1), annonçant par ses dispositions qu'il allait attaquer. Peu d'instants après, les postes d'observation de la brigade qui étaient placés sur la crête des montagnes annoncèrent qu'une forte colonne débouchait par la Puebla, et se dirigeait partie par la grande route, tandis que l'autre partie montait sur la montagne par la petite route qui, de la Puebla, arrive au village d'Abyana. L'armée du midi prit immédiatement les armes, et se forma dans son camp. Le 12ᵉ régiment d'infanterie légère fut envoyé sur la crête des montagnes au soutien des avant-postes de la brigade Maransin, et toutes les dispositions furent prises pour résister à l'ennemi. Quelques instants après, la colonne venant de la Puebla déboucha ; et, à peine arrivée en vue de

Armée du midi. — Général Gazan.

(1) Il y a plusieurs inexactitudes dans ce rapport. Ce n'est pas à la pointe du jour que l'ennemi vint se masser en arrière de Nanclarez, il n'y parut que longtemps après l'arrivée du général Hill en avant du défilé de la Puebla. (Voyez le rapport de lord Wellington.)

l'armée française, elle se porta rapidement sur le sommet des montagnes qui étaient à notre gauche, afin d'en gravir la hauteur, et de faciliter l'arrivée de la colonne qui venait par la fausse route de la Puebla (1). L'attaque de l'ennemi paraissait se diriger sur la gauche de notre position. Le général Maransin reçut ordre de se porter, avec son second régiment, au soutien du 12e léger. Les 21e et 100e régiments de la 6e division, aux ordres du général Darricau, marchèrent au soutien de la brigade Maransin, et une brigade de la 4e division aux ordres du général Conroux appuya sur sa gauche pour soutenir les troupes qui s'engageaient avec l'ennemi ; mais, malgré les efforts de ces 4 régiments (2), l'ennemi s'étant rendu maître de la crête de la montagne et s'avançant de manière à déborder la gauche de notre ligne, le général Villate, qui était en réserve en arrière du village d'Arnitz, reçut l'ordre de se porter à la tête de la 3e division, par le Puerto-Momario, sur le sommet de la montagne, de s'y former, et de marcher à l'ennemi de manière à le culbuter. Cet ordre fut immédiatement exécuté. La 3e division, du moment qu'elle fut formée, attaqua avec la plus grande vigueur le corps du général Hill qui lui était opposé, et le culbuta de toutes ses positions au pas de charge (3). Dans le temps que cette attaque avait lieu sur la

(1) La colonne venant de la Puebla ne se porta pas rapidement sur le sommet de la montagne. Le général Hill fit seulement soutenir la division espagnole de Morillo par quelques troupes anglo-portugaises qui furent détachées successivement. Le gros du corps du général Hill resta dans la vallée : cela résulte du rapport de lord Wellington.

(2) Ces quatre régiments restèrent sur le penchant de la montagne ; ils ne pouvaient donc appuyer que bien faiblement la brigade Maransin, qui combattait sur le sommet. S'ils avaient été réellement en position de soutenir cette brigade, ils auraient mis en déroute la division espagnole de Morillo.

(3) La 3e division, c'est-à-dire la division Villate, n'attaqua pas le corps du général Hill sur la montagne, puisqu'il n'y était pas, mais seulement la division Morillo, soutenue par quelques troupes anglaises. Elle arrêta les progrès de l'ennemi, mais ne le culbuta pas,

gauche, le corps du général Graham, qui s'était formé en arrière de Nanclarez, cherchait à forcer sur ce point le passage de la Zadora, tandis que d'autres troupes attaquaient le centre de la ligne, qui était défendu par la 2e brigade du général Darricau et la 4e division; mais le feu supérieur de notre artillerie, ainsi que celui de notre infanterie, empêchèrent l'ennemi d'avoir aucun avantage sur ces deux points (1).

L'affaire était dans cet état, lorsque, vers midi, le roi me donna l'ordre de replier l'armée du midi pour aller lui faire prendre une position plus en arrière (2), et le mouvement s'exécutait par échelons, lorsque la droite de la ligne, qui était occupée par la 1re division aux ordres du général Le-

parce que la situation des affaires sur d'autres points rendait nécessaires d'autres dispositions.

(1) Le général Graham était à la gauche de la ligne des ennemis devant le général Reille, et non pas vers Nanclarez. La division légère et la 4e division se trouvaient sur ce point. Le feu supérieur de l'artillerie et de l'infanterie n'empêcha pas le général Hill de s'emparer de Sanbijana, et de se mettre ainsi en mesure de faciliter le passage de la Zadora aux deux autres divisions.

(2) Le roi donna à l'armée du midi l'ordre de se replier, parce que son général en chef n'ayant pas exécuté les dispositions qui lui avaient été prescrites dès que l'ennemi se montra sur la montagne, dispositions qui avaient pour but d'écraser le corps du général Hill, il fallait bien en faire de nouvelles lorsqu'on avait laissé à lord Wellington le temps de se mettre en mesure de former ses attaques sur tous les autres points de la ligne. On ne s'était pas borné à dire au général Gazan d'aller prendre position en arrière : on lui avait indiqué le plateau de Suazo, sur lequel l'artillerie était en batterie. Ce général ne parle pas, dans son rapport, de l'ordre qui lui fut donné d'envoyer la brigade Maransin sur la montagne, et bientôt après celui de la faire soutenir par une division, pour ensuite tomber sur le flanc droit du général Hill : il n'en est pas moins vrai qu'ils lui ont été donnés. On doit d'autant plus regretter qu'il ne les ait pas exécutés, qu'il résulte, de la relation de lord Wellington, que la difficulté des communications retarda la réunion de ces colonnes, ce qui donne lieu de croire qu'on aurait eu le temps de battre celle du général Hill avant d'être menacé sérieusement sur les autres points.

val, se trouva être totalement débordée par des masses ennemies, lesquelles avaient forcé le passage de la Zadora sur un point qui était défendu par des troupes étrangères à l'armée du midi (1).

Le général Leval se replia sur le village d'Arnitz, où il couvrit pendant quelques instants la tête du village par la brigade aux ordres du général Magoury, tandis que son autre brigade, commandée par le général Rémond, venait appuyer le défilé qui se trouve en arrière du village d'Arnitz, lequel était déjà défendu par l'artillerie. Cette position, ainsi qu'un grand feu qui fut fait par l'artillerie de l'armée du centre qui était en position un peu plus en arrière du plateau d'Arnitz, arrêtèrent assez l'ennemi pour donner le temps à toutes les troupes de l'armée du midi qui étaient sur la gauche et dans les montagnes, d'effectuer leur retraite en arrière de Vittoria. La division du général Leval soutint la retraite sur la grande route, et la soutint avec succès; et, quelque effort que l'ennemi pût faire pour l'entraîner, il ne put y réussir (2). Toutes les divisions de l'armée se replièrent de position en position; elles combattirent sur toutes, et la retraite de l'armée sur Salvatierra ne fut totalement décidée que lorsqu'elle fut obligée d'abandonner la totalité de son artillerie, par l'impossibilité où elle se trouva de lui faire dépasser Vittoria, par l'embarras et l'énorme

(1) La division du général Leval ne fut pas débordée par des masses qui avaient forcé le passage de la Zadora sur un point défendu par des troupes étrangères à l'armée du midi, elle fut en effet menacée d'être débordée par les divisions qui franchirent le pont de Nanclarez lorsque le général Leval eut quitté sa position, mais elles furent arrêtées par le feu de la grande batterie.

(2) La division du général Leval, arrivée à la hauteur de Suazo, quitta la grande route de Vittoria et appuya à droite, marchant en retraite comme les autres divisions de l'armée du midi, qui continuèrent à se retirer sans songer à venir occuper le plateau où était déployée l'artillerie, ainsi que l'ordre en avait été donné au général Gazan. Ce général, qui reconnaît, dans son rapport, avoir reçu cet ordre, ne prend pas la peine de dire pourquoi il ne l'a pas exécuté.

quantité de voitures d'équipages et de parcs qui encombraient la route, et qui l'empêchèrent de passer.

Dans cette journée, l'armée du midi, qui avait à peine 22 mille combattants, a résisté pendant huit heures aux efforts de l'ennemi plus du double en nombre (1), n'a perdu un pouce de terrain et n'a abandonné sa position que sur les ordres du roi (2). Toutes les divisions ont combattu avec avantage, et chacune a fait son devoir. Elle a éprouvé de grandes pertes, beaucoup de ses braves ont succombé sous le feu de l'ennemi; mais elle a fait éprouver à l'ennemi une perte au moins égale : on n'a que des éloges à donner à son artillerie et à la manière dont elle a servi. Sa cavalerie n'a point donné; une partie de la 2e division de dragons, aux ordres du général Digeon, a seule exécuté deux charges sur la droite de Vittoria, et a par deux fois enfoncé les escadrons ennemis. Dans la dernière, le général Digeon a été blessé; le général Darricau a été aussi blessé en dirigeant lui-même la première brigade de sa division; mais les blessures de ces deux généraux ne sont pas dangereuses, et l'armée espère bientôt les revoir dans ses rangs. Les seuls officiers supérieurs que l'armée ait à regretter sont : le colonel Foulon, du 28e léger, qui est resté au pouvoir de l'ennemi après avoir reçu une blessure extrêmement dangereuse, et le major Fouscience, commandant le 39e régiment de ligne, qui a été tué. Je dois aussi des éloges aux officiers d'état-major, pour le zèle et l'activité qu'ils ont mis à transmettre les ordres dont ils étaient porteurs.

Résumé des pertes de l'armée du midi : Tués, 12 officiers, 426 sous-officiers et soldats; blessés, 68 officiers, 2,078 sous-officiers et soldats; prisonniers, 14 officiers, 3,786 sous-officiers et soldats : total, 438 tués, 2,745 blessés, 697 prisonniers.

(1) L'armée du midi n'a combattu que contre le corps du général Hill.

(2) Il est vrai que l'armée du midi ne s'est mise en retraite que sur l'ordre du roi; mais cette retraite était devenue indispensable, parce

Armée du centre. — Général d'Erlon.

Le 19 juin dernier, l'armée du centre prit position à très-peu de distance en arrière de l'armée du midi, et y resta le 20.

Le 21, Sa Majesté étant venue de Vittoria à la position où elle voulait recevoir l'ennemi, me fit prévenir qu'il s'était mis en mouvement, et m'ordonna de faire observer la droite par le général Avy, et la gauche par la division du général Cassagne. Je me rendis à cette division, pour la placer de manière à éclairer la route de Trévino et celle de Logrono; je revins ensuite auprès de vous, Sire. Le général Avy, qui avait passé sur la rive droite de la Zadora, à la hauteur de Mendoza, me fit dire que l'ennemi débouchait en face sur ce point, et qu'il cherchait à gagner le pont à la droite de la division Leval; j'envoyai de suite l'ordre au général Darmagnac de s'y porter avec sa division et son artillerie; je m'y rendis moi-même. Ayant reconnu les forces de l'ennemi, je jugeai que son attaque principale était sur notre droite; j'ordonnai à la division Cassagne de venir me joindre. La division Darmagnac soutint un combat très-meurtrier au village de Margarita; son artillerie, commandée par M. Passalaye, officier badois très-distingué, a fait éprouver de très-grandes pertes à l'ennemi. La division Cassagne se plaça en réserve. J'espérais me soutenir dans cette position; mais le grand mamelon fut abandonné; l'ennemi s'en empara aussitôt, et descendit avec des forces considérables. Dès lors il ne fut plus possible de tenir, étant entièrement débordés par notre gauche. J'ordonnai qu'on se retirât en bon ordre à la droite du village de Suazo, où le général Tirlet avait placé une batterie de 30 bouches à feu. Le mouvement se fit sans précipitation. La division Cassagne occupa la droite du village, s'étendant jusqu'à Crispijano; la division Darmagnac occupa la gauche; l'artillerie des deux divisions se joignit à celle qu'avait placée le géné-

que le général Gazan n'ayant pas exécuté les ordres du roi au commencement de l'action, l'ennemi avait eu le temps de porter ses colonnes sur tous les autres points d'attaque.

ral Tirlet. Le feu devint très-vif, et l'ennemi, qui s'avançait dans l'intention d'enlever la position, fut contraint d'y renoncer. La réserve se porta tout à fait sur notre droite, attaqua le village de Crispijana. Le 54e de ligne s'y maintint, et l'ennemi ne put forcer notre position (1).

Telle était, Sire, la situation de l'armée du centre quand Votre Majesté m'envoya l'ordre de me replier sur Vittoria, l'armée du midi étant forcée dans ces positions sur la grande route. J'ordonnai aux deux divisions de faire leur mouvement, ayant pour direction la droite de Vittoria. Je pensai que l'armée du midi se placerait à la gauche, et que je serais à portée du général Reille, qui combattait sur la route de Bilbao en défendant à l'ennemi le pont d'Arriaga. L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de l'armée du centre étaient formées dans cette nouvelle position, lorsque Votre Majesté me fit donner l'ordre de nous retirer sur Salvatierra, ce qui était difficile, ayant déjà dépassé la route, et l'ennemi s'étant établi sur la gauche de Vittoria. On ne put rejoindre celle de Salvatierra qu'en traversant des champs coupés de fossés très-profonds; les difficultés du terrain obligèrent à laisser toute l'artillerie et toutes les voitures. L'ennemi suivit notre mouvement, et essaya une charge de cavalerie qui n'eut aucun succès; le 28e de ligne et les chasseurs de Nassau ayant fait face, l'ennemi s'arrêta, et nous marchâmes sur Salvatierra.

Le 22, l'armée continua son mouvement sur Pampelune. J'arrêtai toutes les troupes de l'armée du centre à Ciordia; je laissai filer toute l'armée et fis l'arrière-garde. Je pris position le soir à Alsagua. L'ennemi ne montra que quelques escadrons, qui ne dépassèrent pas Ciordia.

Le 23, je me remis en marche à cinq heures du matin. L'en-

(1) Le comte d'Erlon semble vouloir insinuer qu'il s'arrêta à la position qu'il devait venir occuper sur le plateau de Suazo, après les ordres du roi; mais il n'en est pas moins vrai que, voyant la retraite de l'armée du midi, il se retira sur Crispijana, où, à la vérité, il arrêta l'ennemi pendant quelque temps.

nemi fit voir des éclaireurs au pont d'Alsagua, que j'avais fait couper. Voyant qu'il ne pouvait y passer, il se dirigea au gué de droite, qu'il passa avec quelque difficulté; il suivit notre arrière-garde d'assez près, avec la cavalerie seulement; mais ayant été obligé de m'arrêter pour laisser passer l'armée, l'ennemi, arrivé à la hauteur du village d'Écharia-ronel, tira du canon et montra ses colonnes d'infanterie. L'encombrement était si grand sur la route, que je fus obligé de faire prendre position au village de Lacunza pour défendre le défilé, et donner le temps à tous les malades et aux troupes de s'éloigner de l'arrière-garde. Cette halte donna le temps à l'ennemi de réunir ses moyens. Il mit 8 bouches à feu en batterie, et nous canonna assez fortement. Lorsque la route fut déblayée, je remis la colonne en marche, et l'ennemi suivit sans pouvoir nous entamer. Arrivé au village de Villa-Nueva, je fus encore contraint de prendre position. L'ennemi plaça son artillerie sur les hauteurs en avant de Huarte-Araquil; après avoir tiré pendant une demi-heure, il cessa son feu, et lorsque le chemin fut libre, on poursuivit la marche sur Yrursun, sans être inquiété.

La division Darmagnac prit position sur l'Araquil, et la division Cassagne, qui avait fait l'arrière-garde toute la journée, vint s'établir à Yrursun, où elle n'arriva qu'à deux heures du matin. Le canon de l'ennemi nous a fait perdre quelques hommes dans cette journée; mais on ne nous a fait aucun prisonnier.

Le 24, je continuai à marcher sur Pampelune; le général Darmagnac fut chargé de l'arrière-garde. Le temps était si mauvais qu'on ne pouvait faire aucun usage de la cavalerie, qui, d'ailleurs, était inutile dans un défilé d'une lieue que nous avions à passer. J'ordonnai aux généraux Treilhard et Avy de partir à l'avance, et de se former au delà du défilé, en laissant 50 chevaux seulement au général Darmagnac. Toutes les dispositions prises, le général Cassagne commença son mouvement; l'ennemi parut aussitôt sur le pont d'Araquil, passa bientôt cette rivière, et vint nous canonner à la position d'Yrursun. Deux pièces de canon qu'on nous

avait laissées nous mirent à même de répondre, sans cependant avoir l'intention de tenir longtemps, ayant appris pendant la nuit que nous avions affaire à 30 mille hommes de l'armée ennemie, commandés par lord Wellington lui-même. Le général Darmagnac fit son mouvement de retraite, et l'exécuta avec beaucoup d'ensemble et de tranquillité, quoiqu'il fût fortement serré jusqu'au village de Berrioplana, où il prit position.

Les pertes de l'armée du centre, pendant les trois jours qu'elle a soutenu la retraite, ont été peu considérables. Les troupes ont montré beaucoup de bravoure et de sang-froid, ayant été exposées à une canonnade continuelle et à un temps affreux.

J'ai l'honneur, Sire, de vous adresser l'état des pertes de l'armée du centre depuis le 21 juin. Je ne doute pas qu'il ne rentre encore beaucoup de soldats qui auront suivi l'armée du midi au départ de Pampelune.

Toutes les troupes sont animées du même esprit, et sont prêtes à donner de nouvelles preuves de leur dévouement à Sa Majesté Impériale et Royale. J'ai à me louer de tous les officiers généraux et particuliers, ils ont tous servi avec un zèle qui mérite des éloges; plusieurs sont dignes des bontés de l'Empereur. A la première affaire, je m'empresserai de les faire connaître à Votre Majesté, que je supplie d'agréer mon entier dévouement.

Résumé des pertes de l'armée du centre depuis le 21 juin jusqu'au 1er juillet :

Officiers, 9 tués, 34 blessés, 3 prisonniers; sous-officiers et soldats, 113 tués, 504 blessés, 830 prisonniers.

Armée du Portugal. — Général Reille.

« Sire, les 4e, 5e et 6e divisions du Portugal étaient placées le 20 juin à la hauteur du village de Suazo, et la cavalerie à Margarita et Hermanda.

Le général Menne fit ce même jour, dans l'après-midi, une reconnaissance sur Murguia avec une brigade d'infanterie et une de dragons. Il rencontra 4 à 5 mille Espagnols à une lieue et demie de Vittoria : après les avoir reconnus, il

rentra dans son camp. Nous eûmes en cette occasion 19 hommes tués ou blessés. Le colonel Langeron du 4e léger fut du nombre de ces derniers.

Votre Majesté voulant que je portasse une avant-garde à Aranguiz, j'envoyai le 21, à une heure du matin, le général Sarrut y prendre position avec sa division et une brigade de cavalerie légère. D'après les ordres de Votre Majesté, je dus fournir, le même jour, un détachement de 3 mille hommes et 4 pièces de canon pour escorter un convoi partant pour France. Je fis partir à cet effet, à trois heures du matin, le général Maucune avec sa division et son artillerie, ce qui réduisit l'infanterie de l'armée du Portugal qui me restait à deux divisions, fortes d'environ 7 mille hommes.

L'ennemi ayant commencé son attaque sur les positions occupées par l'armée du midi, Votre Majesté m'ordonna de me rendre au camp de la 6e division, et de m'opposer aux colonnes anglaises qui pourraient déboucher par la route de Murgüia; elle me fit ensuite donner l'ordre, si l'ennemi s'avançait en force, de me placer derrière la Zadora, ce qui me mettait naturellement à la droite de l'armée.

Vers midi, de fortes masses se présentèrent devant Aranguiz, et d'autres cherchèrent à tourner ce village par les hauteurs qui sont à droite (1): une vive fusillade s'engagea. Le 2e régiment d'infanterie légère chargea trois bataillons ennemis qui le serraient de trop près, et, suivant mes instructions, les troupes se retirèrent par échelons et dans le plus grand ordre derrière la Zadora. Je plaçai la 2e brigade de la 4e division à Arriaga, pour défendre le pont; la première était en réserve sur la droite. Je portai en même temps le général Lamartinière, avec la 6e division qu'il commande, au village de Gamarra-Mayor, sur lequel des co-

(1) Cette attaque était certainement la plus à craindre, puisque l'ennemi, qui se trouvait déjà maître de la grande route de France, pouvait s'emparer de la communication de Salvatierra, s'il forçait le passage de la Zadora; mais on voit que ce ne fut que vers midi qu'il fut en mesure de former cette attaque; et à cette heure-là le corps du général Hill aurait pu être entièrement défait.

lonnes ennemies se dirigeaient pour le défendre, et les empêcher de passer le pont.

La division de dragons de l'armée du midi était à Arriaga depuis la veille, et se trouvait à même de soutenir le général Sarrut. Je fis porter celle de l'armée du Portugal en arrière de Gamarra-Mayor, pour soutenir la division Lamartinière qui était dans ce village, et je plaçai à sa droite une brigade de cavalerie légère pour éclairer la route de France, et soutenir une brigade espagnole que l'ennemi avait forcée d'abandonner Durana. Le reste de la cavalerie légère, aux ordres du général Curto, continua à rester en observation sur la Zadora, entre Goreo et Arriaga.

L'ennemi attaquant vivement, dans Gamarra-Mayor, la 6e division, je portai rapidement la batterie d'artillerie à cheval du capitaine Guerrier sur le plateau qui prenait ce village d'écharpe. Le général Lamartinière, qui avait été obligé de l'abandonner, le fit attaquer de nouveau; le pont fut passé et repassé deux ou trois fois. L'ennemi étant constamment sous le feu de 12 pièces d'artillerie, dut faire des pertes très-considérables. Tous les efforts qu'il fit pour déboucher furent vains, malgré sa grande supériorité en nombre.

Pendant ce temps, un autre corps ennemi attaquait vivement le pont d'Arriaga, que défendait le général Sarrut; deux fois il arriva au milieu du pont, et deux fois il fut repoussé par la brigade du général Menne. Comme je sentais la nécessité d'avoir une réserve en arrière des deux ponts, je fis venir la brigade du général Fririon à Betano. Deux ou trois bataillons ennemis qui étaient entrés dans Durana, et les autres troupes qui suivaient, étaient contenus par la présence de la brigade espagnole et de 500 fusiliers du 3e de ligne.

La bonne contenance des troupes rendait inutiles les efforts multipliés que le corps nombreux de l'ennemi faisait pour déboucher des ponts d'Arriaga et de Gamarra-Mayor (1),

(1) On peut voir, dans la relation de lord Wellington, l'énuméra-

lorsque j'appris que le centre et la gauche de l'armée se repliaient rapidement sur Vittoria ; en conséquence, j'envoyai de suite l'ordre au général Sarrut de se rapprocher de moi dès qu'il se verrait débordé par sa gauche. Ce général venait d'être frappé mortellement; et au moment où le général Menne se disposait à exécuter cet ordre, la cavalerie ennemie débouchait déjà derrière lui par la ville de Vittoria. La division de dragons du général Digeon la contint un instant, et le général Menne n'eut que le temps de retirer ses troupes en toute hâte de cette position difficile.

La cavalerie légère, commandée par le général Curto, avait déjà passé le pont de la grande route de France qui est sur le ruisseau qui coule près de Betano ; la division Digeon suivait ce mouvement, lorsqu'au même instant se présentèrent les colonnes de cavalerie et d'infanterie anglaises. Je les arrêtai à ce point avec la brigade du général Fririon; et, me voyant débordé entièrement, je fus obligé de placer mes troupes partie face à la Zadora, partie face à Vittoria, tandis que d'autres contenaient l'ennemi, qui occupait Durana. Dans cette position extrêmement difficile, je songeai à me retirer sur la direction de Salvatierra, que Votre Majesté m'avait fait indiquer. La division Lamartinière et la brigade Menne prirent les devants. J'essayai de faire filer la batterie d'artillerie à cheval du capitaine Guerrier; mais n'ayant pu rencontrer de chemin, étant obligée de se rapprocher de Vittoria pour en chercher, elle se trouva engagée

tion des forces qui attaquaient le général Reille : et comme, d'après son rapport, ce général n'avait pas plus de 7 à 8 mille hommes d'infanterie, il est douteux que la bonne contenance de ses troupes eût pu empêcher pendant longtemps l'ennemi de déboucher des ponts, et de mettre ainsi l'armée dans le plus grand danger (*). C'est lorsque le roi connut la situation des affaires de ce côté qu'il se décida à donner l'ordre aux armées du midi et du centre de se concentrer sur la position de Suazo, d'où on aurait pu envoyer une division au secours du comte Reille; mais ces armées continuèrent leur retraite, ainsi que nous l'avons dit.

(*) Voir le rapport de lord Wellington.

dans un terrain coupé de fossés profonds, et l'ennemi l'obligea à abandonner son matériel.

Avec la cavalerie et la brigade Fririon, je me rapprochai d'un grand bois que je traversai, et je reformai les troupes en arrière. L'ennemi, qui suivait ce mouvement par nos derrières et par nos flancs, forma de suite sa cavalerie en avant du bois. Le général Menne le fit charger par le 3ᵉ de hussards et le 15ᵉ de dragons; qui se conduisirent très-bravement. Comme il ne fallait pas perdre de temps, je fis traverser un village à toute ma cavalerie, et je couvris ce mouvement avec la brigade d'infanterie. La cavalerie anglaise nous chargea avéc beaucoup de vigueur; mais le 36ᵉ de ligne et le 3ᵉ léger, formés en masse, la reçurent par un feu bien nourri et la baïonnette croisée, et, après lui avoir fait perdre du monde, la forcèrent à la retraite. L'ennemi fit avancer alors quelques pièces d'artillerie pour rompre cette masse; mais la cavalerie ayant achevé son mouvement, je traversai le village avec l'infanterie. Nous continuâmes à être suivis jusqu'à la nuit par des tirailleurs; l'ennemi les ayant ensuite rappelés, je fis également rentrer les miens, et je formai de nouveau les troupes.

Après une demi-heure de repos, et avoir pris des cartouches dans des caissons que je rencontrai, je continuai mon mouvement rétrograde. Je trouvai au premier village des troupes des autres armées, et je pris un bivouac dans la vallée d'Alegria. Le 22 au matin, je me dirigeai sur Salvatierra, où je réunis les deux divisions d'infanterie et la cavalerie de l'armée. Je ne suis parti de cette ville qu'à neuf heures du matin, et n'ai laissé en arrière aucune espèce de troupes.

Je ne puis terminer ce rapport sans rendre aux troupes de l'armée du Portugal la justice qu'elles méritent pour la bonne conduite qu'elles ont tenue dans cette bataille. La 6ᵉ division, d'abord obligée d'abandonner Gamarra-Mayor, le reprit plusieurs fois; et le général Lamartinière ainsi que le général Gauthier ont conduit les attaques avec la vigueur qui les caractérise. Le général Sarrut a été frappé mortel-

lement au pont d'Arriaga, en se défendant contre tous les efforts de l'ennemi. Le général Menne, qui l'a remplacé, s'est très-bien conduit. Le général Mermet a fait exécuter une charge à deux régiments, et a fait tout ce que le terrain permettait à la cavalerie de faire. Je dois des éloges particuliers à la manière dont a servi le général Boyer, chef de l'état-major, le colonel du génie Michaux, et les chefs de bataillon du génie Beaufort et Calmet, qui ont fait le service d'officiers d'état-major avec le plus grand zèle, ainsi que l'adjudant-commandant Lachasse. J'ai été très-satisfait des officiers de mon état-major, et particulièrement du capitaine Saint-Yon, mon aide de camp, et du chef d'escadron Bruce. J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Majesté l'état des corps et des officiers qui se sont le plus particulièrement distingués, et qui ont droit à des récompenses. En attendant, je dois lui citer le 2e léger et le 36e de ligne, commandés par le général Fririon, qui ont soutenu la retraite avec autant de sang-froid que de vigueur, ainsi que la compagnie d'artillerie légère du capitaine Guerrier, qui, pendant deux heures, n'a cessé de tirer sur les masses anglaises à portée de mitraille.

Officiers tués, 10; blessés, 59; prisonniers, 5. Sous-officiers et soldats tués, 155; blessés, 989; prisonniers, 369.

Récapitulation des pertes en hommes des trois corps d'armée, depuis le 27 mai jusqu'au 1er juillet.

Armée du midi. — Officiers tués, 12; blessés, 68; prisonniers, 14. Sous-officiers et soldats tués, 426; blessés, 2,677; prisonniers, 683. Total: 3,880.

Armée du centre. — Officiers tués, 9; blessés, 34; prisonniers, 3. Sous-officiers et soldats tués, 113; blessés, 504; prisonniers, 830. Total : 1,493.

Armée du Portugal. — Officiers tués, 10; blessés, 59; prisonniers, 5. Sous-officiers et soldats tués, 155; blessés, 989; prisonniers, 369. Total: 1,587.

Total général: Officiers, 214. Sous-officiers et soldats, 6,746.

Il faut observer que dans ces états sont comprises les pertes faites dans les jours qui précédèrent la bataille et dans la retraite.

Milord, l'armée ennemie, commandée par Joseph Bonaparte, le maréchal Jourdan en étant le major général, prit position, dans la nuit du 19, en avant de Vittoria, dont la gauche était appuyée sur les hauteurs qui se terminent à la Puebla de Arlanzon, et s'étendait de là, à travers la vallée de la Zadora, en avant du village d'Arnitz. L'ennemi occupait, avec la droite du centre, une hauteur qui domine la vallée de la Zadora dans le voisinage de cette ville; il avait une réserve en arrière de sa gauche, au village de Gamache. La nature du pays sur l'Èbre nous avait obligé d'étendre nos colonnes; nous nous arrêtâmes le 20 au soir pour les serrer, et je fis avancer la gauche à Murguia, où il y avait grande apparence qu'elle serait nécessaire ce jour-là. Je reconnus la position de l'ennemi, dans la vue de l'attaquer le lendemain s'il y restait. En conséquence, nous attaquâmes l'ennemi hier, et je suis charmé d'informer Votre Seigneurie que l'armée alliée, sous mon commandement, a remporté une victoire complète, ayant chassé l'ennemi de toutes ses positions, lui ayant pris 150 pièces de canon, 415 caissons, tous ses bagages, vivres, bestiaux, trésor, et un nombre considérable de prisonniers (1). Rapport de lord Wellington.

Le lieutenant général sir Rowland Hill commença les opérations de la journée en s'emparant des hauteurs de la Puebla, sur lesquelles la gauche de l'ennemi était appuyée, et qu'elle n'occupait pas en grande force. Il détacha pour ce service une brigade de la division espagnole sous les ordres du général Morillo, l'autre brigade étant employée à entre-

(1) Parmi les 150 pièces de canon, il y en avait 50 provenant de l'évacuation de Madrid et de Burgos, qu'on n'avait pu conduire en France, faute de moyens de transport. Quant aux prisonniers, le nombre pris dans la journée ne fut que d'environ 1200, y compris 5 à 600 traînards qui s'amusaient à piller dans Vittoria.

tenir la communication avec le gros de l'armée sur la grande route de Miranda à Vittoria, et les troupes détachées sur les hauteurs. L'ennemi cependant vit bientôt l'importance des hauteurs ; et il renforça tellement ses troupes que le général Hill fut obligé de détacher sur le même point, 1° le 71e régiment; et le bataillon d'infanterie légère et la brigade du général Walker, sous le commandement du lieutenant-colonel Cadogan, et successivement d'autres troupes. Les alliés non-seulement s'emparèrent de ces hauteurs, mais encore s'y maintinrent durant toutes leurs opérations, malgré les efforts que fit l'ennemi pour les reprendre; mais le combat y fut très-opiniâtre, et la perte fut considérable. Le général Morillo fut blessé; mais il resta sur le champ de bataille, et je regrette d'avoir à rapporter que l'honorable lieutenant-colonel Cadogan est mort d'une blessure qu'il reçut. A la faveur de la possession de ces hauteurs, le général Hill passa successivement la Zadora à la Puebla, et le défilé formé par ces hauteurs et la Zadora, et il attaqua et prit le village de Subijana en avant de la ligne de l'ennemi, que l'ennemi tenta plusieurs fois de reprendre.

La nature difficile du pays empêcha la communication entre nos différentes colonnes, qui ne se portèrent pas vers les points d'attaque de leurs positions sur le Rio-Bayas d'aussi bonne heure que je l'attendais; en conséquence, il était tard avant que je susse que la colonne composée des 3e et 7e divisions, sous le commandement du comte Dalhousie, était arrivée au poste qui lui était indiqué.

Cependant, la 4e division et la division légère passèrent la Zadora aussitôt que le général Hill se fut emparé de Subijana, la 1re au pont de Nanclarez, et la 2e au pont de Tres-Puentes (1); et presque aussitôt que ces divisions eurent passé, la colonne sous les ordres du comte Dalhousie arriva à Mandoza, et la 3e division, sous le lieutenant général

(1) Ces deux divisions ne passèrent la Zadora que quand celle du général Leval se mit en retraite.

Picton, passa le pont plus haut, étant suivie de la 7e division, sous le comte Dalhousie (1).

Ces quatre divisions, formant le centre de l'armée, étaient destinées à attaquer les hauteurs sur lesquelles le centre de la droite de l'ennemi était placé, pendant que le général Hill se porterait en avant de Subijana pour attaquer la gauche; mais l'ennemi ayant affaibli sa ligne pour renforcer son détachement sur les hauteurs, abandonna sa position dans la vallée, dès qu'il vit que nous nous disposions à l'attaquer : il commença sa retraite en bon ordre vers Vittoria (2).

Nos troupes continuèrent de s'avancer dans un ordre admirable, malgré la difficulté du terrain.

Dans ces entrefaites, le général Graham, qui commandait la gauche de l'armée, composée par la 1re et la 5e division, et des brigades d'infanterie des généraux Pack et Bradfort, et des brigades de cavalerie des généraux Rock et Anson, qui avaient été envoyées le 20 à Murguia, se porta en avant de là à Vittoria, par la route de cette ville à Bilbao. Il avait en outre avec lui la division espagnole du colonel Longa; et le général Giron, qui avait été détaché sur la gauche lorsque les affaires présentaient un aspect différent,

(1) Ces deux divisions ne passèrent la Zadora que quand l'armée du centre se mit en retraite.

(2) Il résulte de tout ce qui précède qu'on aurait eu le temps de battre le général Hill avant qu'il pût être secouru par les autres divisions, si, comme l'avait ordonné le roi, on eût employé, dès le commencement de l'action, des forces suffisantes pour culbuter les troupes ennemies qui étaient sur les hauteurs. Le roi ordonna non pas la retraite, mais la concentration des armées du midi et du centre à la position de Suazo, où elles auraient été en état de repousser l'attaque projetée par lord Wellington, si elles s'y étaient arrêtées. Ce n'était donc pas pour éviter cette attaque que le mouvement rétrograde sur le plateau de Suazo avait été ordonné, mais pour se rapprocher du comte Reille qui était attaqué par des forces trois fois plus nombreuses que les siennes, et pour se mettre en mesure de le soutenir, attendu que s'il eût été forcé de livrer à l'ennemi le passage de la Zadora, l'armée eût été détruite.

et ensuite avait été rappelé, était arrivé le 20 à Orduna, et en était parti dans la matinée de ce jour, afin d'être sur le champ de bataille prêt à soutenir le général Graham, si son appui était requis.

L'ennemi avait une division d'infanterie et quelque cavalerie en avant sur la grande route de Vittoria à Bilbao, appuyant leur droite sur de fortes hauteurs qui couvrent le village de Gamarra-Mayor; il occupait en force Gamarra et Abechuco, pour défendre les ponts sur la Zadora qui sont dans ces endroits. Le brigadier général Pack, avec sa brigade portugaise, le colonel Longa, avec la division espagnole, reçurent l'ordre de tourner et de prendre les hauteurs, étant soutenus par la brigade de dragons légers du général Anson, et la 5e division sous le commandement du général Oswald, qui avait ordre de prendre le commandement de toutes ces troupes.

Le général Graham rapporte que, dans l'exécution de ce service, les troupes portugaises et espagnoles se sont comportées admirablement. Les 4e et 8e de chasseurs portugais se sont particulièrement distingués. Le colonel Longa, étant sur la gauche, s'empara de Gamarra-Mayor.

Dès que les hauteurs furent en notre possession, le village de Gamarra-Mayor fut très-bravement emporté d'assaut par la brigade du général Robinson, de la 5e division, qui s'avança en colonne par bataillon, sous un feu très-vif d'artillerie, sans tirer un coup de fusil, soutenue par 2 pièces d'artillerie du général Lawson. L'ennemi souffrit grandement, et perdit 3 pièces de canon.

Le lieutenant général Graham procéda ensuite à l'attaque du village d'Abechuco avec la 1re division, en dressant contre lui une forte batterie, composée de la brigade du capitaine Dubourdieu et de la compagnie d'artillerie à cheval du capitaine Ramsay; et sous la protection de ce feu la brigade du colonel Halket alla attaquer le village, qui fut emporté. Le bataillon léger ayant chargé, prit 3 canons et 1 obusier sur le pont. Cette attaque fut soutenue par la brigade d'infanterie du général Bradfort.

Durant l'attaque d'Abechuco, l'ennemi fit les plus grands efforts pour reprendre le village de Gamarra-Mayor, et il fut vaillamment repoussé par les troupes de la 5e division, sous le commandement du général Oswald; mais l'ennemi avait deux divisions d'infanterie en réserve sur les hauteurs sur la gauche de la Zadora, et il lui était impossible de passer sur les ponts jusqu'à ce que les troupes qui avaient marché sur le centre de la gauche de l'ennemi l'eussent chassé au delà de Vittoria (1).

Toutes les troupes prirent part alors à la poursuite, qui continua jusqu'à la nuit par le mouvement des troupes sous le général Graham et la possession de Gamarra et d'Albechuco. La retraite de l'ennemi par la grande route de France fut coupée; il fut donc obligé de prendre la route de Pampelune; mais il ne put tenir dans aucune position assez longtemps pour retirer ses bagages et son artillerie (2). En conséquence, toute l'artillerie qui n'avait pas été prise dans l'attaque des positions successives que l'ennemi avait prises dans sa retraite depuis sa première position sur Arnitz et sur la Zadora, et toutes les munitions et bagages, et tout ce qu'il y avait, furent pris très-près de Vittoria : j'ai lieu de croire que l'ennemi n'emmènera avec lui qu'un canon et un obusier.

L'armée de Joseph Bonaparte était composée de la totalité des armées du midi et du centre, de quatre divisions et toute la cavalerie de l'armée du Portugal, et de quelques troupes de l'armée du nord (3). La division du général Foy,

(1) Les Français n'avaient sur ce point que deux divisions de l'armée du Portugal, qui ne présentaient pas plus de 7 à 8 mille combattants. On a sans doute supposé la présence de deux divisions en réserve, pour justifier le général Graham de ne pas avoir forcé le passage de la Zadora avec des forces aussi supérieures en nombre.

(2) On ne put retirer l'artillerie, parce que le chemin était impraticable.

(3) Il n'y avait point de troupes de l'armée du nord, et seulement deux divisions de celle du Portugal.

de l'armée du Portugal, était dans les environs de Bilbao (1); et le général Clausel, qui commande l'armée du nord, était près de Logrono avec une division de l'armée du Portugal commandée par le général Taupin, et la division du général Vandermaësen de l'armée du nord (2). La 6e division de l'armée des alliés était aussi absente, ayant été retenue pendant trois jours à Médina et à Pomar, pour protéger le transport de nos magasins et de nos munitions.

État des pertes des Anglais dans la journée du 21 :

Officiers tués, 22; blessés, 168; sous-officiers et soldats tués, 479; blessés, 2,541. Portugais : officiers tués, 7; blessés, 52; sous-officiers et soldats tués, 203; blessés, 847. Espagnols : officiers tués, 4; blessés, 10; sous-officiers et soldats tués, 85; blessés, 453. Totaux : officiers tués, 33; blessés, 230; sous-officiers et soldats tués, 767; blessés, 3,841. La perte totale est donc de 800 tués et 4,071 blessés.

Rapport du général Foy sur les opérations du 21 au 28 juin 1813.

Le 21 juin, la première division de l'armée du Portugal occupait Bergara et environs; la brigade italienne et la garnison de Bilbao s'étaient réunies à Durango; la 5e division de l'armée du Portugal était arrivée à Mondragone, escortant un convoi de 7 à 800 voitures; d'autres troupes étaient sur la route de Bayonne, avec des convois qui avaient passé les jours précédents.

Le 22, à cinq heures du matin, au moment où la queue du convoi n'était pas encore arrivée à Bergara, un bruit d'alarme s'est répandu; plusieurs individus, arrivant par la route de Vittoria, ont dit que notre armée avait été battue

(1) Cette division n'était qu'à Bergara et environs; elle aurait pu être sur le champ de bataille ainsi qu'une division italienne, si les ordres du roi étaient parvenus au général Foy.

(2) Le général Clausel avait avec lui la division Taupin et la division Barbot, de l'armée du Portugal; la division Vandermaësen et la division Abbé, de l'armée du nord.

la veille; qu'elle avait perdu son artillerie et ses bagages; qu'elle s'était retirée sur Salvatierra en désordre, après avoir fait des pertes énormes. Cette nouvelle, propagée par la peur, a déterminé les commandants des forts d'Arlaban, de Salinas et de Mondragone, à abandonner leurs places sans combattre et sans avoir vu l'ennemi. La présence des garnisons fugitives à la queue du convoi y a semé l'épouvante. Le général Maucune a pris sur-le-champ des dispositions pour accélérer la marche du convoi et y maintenir l'ordre. Je n'avais qu'un bataillon de ma division (le 6e léger) sous la main; je me suis mis à la tête de ce bataillon; j'ai réuni les trois garnisons qui s'étaient retirées, et avec cette troupe, dont la force montait à 1,500 hommes environ, j'ai couru à Mondragone. 40 hommes de la bande de Pastor, qui rôdaient sur les montagnes voisines, y étaient déjà descendus; nous avons pris deux officiers et sept soldats.

Maître de Mondragone, j'ai voulu reprendre Salinas et même occuper les hauteurs d'Arlaban. Mon objet était: 1° d'avoir des nouvelles certaines de ce qui s'était passé à Vittoria; 2° de faire porter par des détachements, aux troupes réunies à Durango, l'ordre de se replier sur Bergara sans perdre une minute. Mon avant-garde avait à peine dépassé le village d'Arechevalette, quand elle a rencontré les tirailleurs d'une colonne ennemie qui descendait de Salinas, et dont la profondeur indiquait un corps de 10 à 12 mille hommes; c'étaient la division Longa, le bataillon Pinto et la division Giron. Le combat s'est engagé; malgré l'extrême inégalité du nombre, nos troupes l'ont soutenu pendant quelque temps avec avantage. L'objet que je m'étais proposé, d'avoir des nouvelles de l'ennemi et d'envoyer un détachement à Durango étant rempli, j'ai dû replier les troupes; j'ai été même forcé d'abandonner Mondragone. Alors sont arrivés trois bataillons que j'avais appelés à moi en partant de Bergara; nous avons arrêté l'ennemi à une demi-lieue en arrière de Mondragone.

Ce combat nous a coûté 250 hommes, tués, blessés ou

prisonniers; nous avons pris quelques hommes à l'ennemi; nous lui avons fait beaucoup plus de mal que nous n'en avons reçu de lui. Le chef de bataillon Burel, qui était employé à la construction des blockhaus sur la route, s'est mis par zèle à la tête de nos troupes qui marchaient sur Salinas; il a rendu des services essentiels. Mon aide de camp Demonant s'est distingué.

Le 23, ne voyant pas arriver la brigade italienne et la garnison de Bilbao; ayant à cœur de rallier les 4 à 5 mille hommes qui se trouvaient à Durango; voulant donner au grand convoi le temps de gagner du terrain, j'ai porté trois bataillons de Bergara sur Mondragone. Ils ont trouvé l'ennemi dans la position où je l'avais laissé la veille; seulement il se prolongeait par sa droite du côté d'Ognate. Cette disposition m'a donné à penser qu'il attendait d'autres troupes qui devaient venir de Salvatierra par le Puerto San-Adrian. J'ai sur-le-champ écrit au général Maucune, pour qu'après avoir jeté le convoi dans Tolosa, il portât sa division à Villa-Franca, et même qu'il poussât une brigade jusqu'à Segura. Vers midi, les 5 mille hommes attendus à Durango sont arrivés à Bergara, conduisant avec eux leur artillerie de campagne et leurs malades. Les troupes se sont portées sur Villa-Real; la brigade italienne a pris position sur la Descarga, pour couvrir la retraite.

Pendant la nuit du 23 au 24, j'ai appris qu'un corps anglo-portugais avait débouché, le jour précédent, par le Puerto San-Adrian. Je ne pouvais assez hâter ma marche, si je ne voulais pas que l'ennemi arrivât avant moi au débouché de Veajaya. Les troupes se sont mises en mouvement à trois heures du matin. Cinq régiments portugais qui marchaient de Segura sur Villafranca étaient engagés avec la division Maucune, quand ma tête de colonne s'est présentée. J'ai formé deux brigades en réserve derrière la 5e division; j'ai fait continuer aux deux autres la marche vers Tolosa. Le général Maucune a eu un combat assez vif, auquel une des deux brigades de réserve a pris part. Ce combat nous a

coûté 200 hommes tués ou blessés. Nous avons repoussé l'ennemi sur Segura avec une grande perte ; nous lui avons fait 20 prisonniers.

Bientôt après, une autre colonne qui s'était détachée de Lugara pour gagner Ormaistegui, a attaqué en queue la brigade italienne du général Saint-Paul, qui marchait la dernière de ma colonne. Cette brigade a fait à l'instant face en arrière, a marché à l'ennemi, l'a culbuté, lui a tué ou pris plus de 200 hommes. Elle a perdu elle-même 80 à 100 hommes. Le général Saint-Paul se loue du chef de bataillon Magistrelli, commandant le 4e de ligne italien.

Le soir, le colonel Thevenet, commandant le 39e régiment, a poussé sur la gauche de la grande route une reconnaissance qui rencontra l'ennemi à Ormendaya, et le culbuta, après lui avoir fait éprouver une perte considérable.

Le soir, la division Maucune, après avoir couvert la retraite, s'est arrêtée à Alegria ; les autres troupes ont été établies dans une position autour de Tolosa, très-forte de front, et qui ne pouvait être tournée que par un mouvement de douze à quinze heures.

Nous avons rallié à Tolosa le 64e régiment, un bataillon du 22e, et de forts détachements du 1er et du 34e. Le général Conchy, qui se trouvait à Tolosa porteur d'un congé pour aller en France, n'a pas voulu en profiter ; il a demandé des troupes. Je lui ai donné le commandement de celles qui arrivaient de Tolosa.

Dès le 22 juin, il avait été donné des ordres en arrière jusqu'à Bayonne pour que les troupes des armées d'Espagne marchassent en hâte au-devant de moi. J'avais informé le ministre de la guerre de ce qui s'était passé le 21 à Vittoria ; j'avais invité les commandants de Guetario, de Saint-Sébastien et de Bayonne à mettre leurs places en état de guerre ; j'avais engagé le général L'Huillier à former des approvisionnements, et à rassembler des vivres sur la frontière.

Le 25, à la pointe du jour, les reconnaissances que le général Maucune envoyait sur la route de Villafranca ont été

repoussées; bientôt il a été obligé lui-même, par une forte colonne qui marchait en même temps par la grande route et par les crêtes des montagnes, d'évacuer Alegrio. Sa division est venue se former en réserve derrière Tolosa.

J'attachais une grande importance à la conservation de Tolosa. Il n'y avait plus sur les flancs de ma gauche de détachement sàrallier; mais, ignorant l'étendue de la perte que l'armée du roi avait éprouvée dans la journée du 21, j'ai supposé qu'elle ferait des efforts pour venir d'Yrursun à Tolosa; j'ai pensé qu'une forte canonnade entendue le 23 vers Huarte-Araquil avait pour objet de faciliter à l'armée ce mouvement, le seul qui pût lui conserver son artillerie de campagne. Je voulais pousser des troupes jusqu'au col de Locsembery, pour avoir des nouvelles et faire ma jonction. Ne pouvant plus faire de détachement, à cause de la marche de l'ennemi sur Alegrio, je voulais du moins tenir le plus longtemps possible à Tolosa.

A dix heures du matin, l'ennemi, partant d'Alegrio, s'est dirigé par sa droite dans les montagnes d'Alzo, pour arriver sur la route de Tolosa à Pampelune; il marchait en trois colonnes parallèles et concentriques. La première, formée de 10 bataillons portugais, a emporté la hauteur d'Ollaon, où il n'y avait qu'un poste, et où il y aurait eu un bataillon si les ordres que j'avais donnés eussent été exécutés. J'ai fait marcher à la rencontre de l'ennemi le 6e d'infanterie légère et le 69e, et je les ai fait soutenir par la brigade italienne. Un combat très-vif s'est engagé; il a duré tout le jour. Nos troupes n'ont pu reprendre la montagne d'Ollaon, mais elles ont empêché l'ennemi de suivre les crêtes qui descendent de cette montagne à Tolosa, et l'ont forcé de faire un long détour : c'était le principal objet que je me proposais. La seconde colonne était composée de la 1re division anglaise; la 3e colonne était composée des 4e et 5e divisions anglaises, restées en colonne sur la route de Vittoria avec une division de cavalerie anglaise; elles avaient envoyé quelques bataillons dans les montagnes à droite de la route. Le corps de

troupes qui nous était opposé était commandé par le général Graham (1).

Vers les cinq heures du soir, les colonnes ennemies avaient dépassé la route de Pampelune; elles descendaient dans la vallée de Baburà; elles se présentaient pour attaquer de front la très-forte position d'Iagoz, qui suffisait pour tenir Tolosa, et où j'avais placé le 39e, le 76e et le 105e. Deux régiments anglais ont marché à cette position comme à un assaut; il a suffi, pour les culbuter, d'envoyer contre eux les compagnies de voltigeurs. La brigade italienne et la 1re brigade de l'armée du Portugal étaient sur le point d'être coupées de Tolosa par le mouvement des Anglais; elles ont fait retraite. Le 69e arrivait devant les portes de Tolosa en même temps que la tête de la colonne ennemie : il a fallu, pour passer, qu'il marchât dessus, et qu'il la fît refluer sur Ibara : il y a eu une demi-heure d'action très-chaude. Le 69e régiment est un des meilleurs de l'armée; il a fait plusieurs feux de bataillon à bout portant; il a dû charger à la baïonnette; il est rentré à Tolosa sans éprouver une perte considérable. On doit les plus grands éloges à M. Guinard, colonel, et à M. Vincent, chef de bataillon; ces deux braves officiers supérieurs méritent tous deux d'être récompensés.

Tolosa ferme hermétiquement le défilé entre la montagne d'Iagoz et le Rio-Oria; la montagne était gardée, et les portes et barrières de la ville étaient fermées. Le bataillon du 22e de ligne, commandé par un excellent chef de bataillon, M. Desailli, garnissait les créneaux, les palissades et les fenêtres ayant vue sur la grande route de Pampelune. A sept heures du soir, la 1re division anglaise a tenté d'enlever Tolosa de vive force. Une colonne en masse a débouché par le vallon d'Ibara sur la route de Pampelune; on l'a laissée approcher jusqu'à la porte; on a fait sur elle un feu terrible qui a duré plus de huit minutes, et qui a battu plus de 500 hommes : les Anglais qui n'ont pas été tués ont re-

(1) Nous croyons que le général Graham n'avait avec lui que la 1re et la 5e division anglaises, et que la 4e n'y était pas.

broussé chemin. Alors la nuit commençait. On a, conformément à mes ordres, barricadé les portes et barrières. Les troupes qui occupaient Tolosa et la montagne d'Iagoz se sont retirées avec calme, et sans être poursuivies. Le chef de bataillon Desailli a rendu là un service essentiel.

Pendant que les Anglais se préparaient à attaquer Tolosa, quelques bataillons espagnols sont venus avec un petit canon, par les montagnes d'Albistier et Hernialde, attaquer la brigade Rouget, que j'avais chargée de défendre ma droite et couvrir le grand chemin de Vittoria. Cette brigade, composée de jeunes troupes, a fait un mouvement rétrograde et a éprouvé quelque perte. Le général Rouget a rallié ses troupes, les a fait marcher à l'ennemi, l'a culbuté, et n'a fait sa retraite qu'à nuit close, comme je l'avais ordonné.

Le combat de Tolosa nous a coûté 400 hommes, l'ennemi a perdu plus du triple; nous avons pris un officier et des soldats, qui nous ont dit que plusieurs officiers supérieurs anglais et portugais avaient été blessés. Le général Graham était à la tête des attaques; il croyait n'avoir affaire qu'à quelques troupes abandonnées ou découragées, il était loin de prévoir la résistance qu'on lui a opposée.

Dans la nuit du 25 au 26, nous avons pris la position d'Andoain. Cette position, couverte de front par Lorio et par le Rio-Luzaran, ne peut être tournée que par un mouvement fait au delà des crêtes qui séparent le Guipuscoa de la Navarre. Le 40[e] et le 101[e], venant d'Irun, sont arrivés à Andoain. Le 62[e] régiment et le régiment Royal-étranger sont arrivés à Hernani. Les renforts successifs avaient porté mon corps de troupes à 16 mille baïonnettes, 400 sabres et 10 pièces de canon. Je regardais comme très-essentiel de faire ma retraite pied à pied, et de retarder la marche de l'ennemi vers les frontières de l'Empire.

Le 27, à la pointe du jour, j'ai fait partir le général Berlier pour Goyzenata avec le 40[e] et le 101[e]. Ce mouvement avait pour objet : 1° de m'empêcher d'être débordé par mon flanc gauche; 2° d'avoir des nouvelles de notre armée. J'ai, dans le même objet, dirigé le régiment Royal-étranger

d'Hernani sur le chemin de Berastegui. Le général Berlier m'a fait savoir, de Goyzenata, qu'une colonne de troupes françaises avait passé deux jours auparavant par San-Estevan.

Le corps du général Graham n'a pas dépassé Tolosa; les troupes espagnoles sont venues jusqu'à Villa-Bona.

Le 28, j'ai visité Saint-Sébastien, que j'ai trouvé en état de défense. La place n'avait presque pas de garnison; j'y ai mis le 22e et le 62e, les détachements du 1er et du 34e, et tous les canonniers et officiers d'artillerie qui étaient avec moi. J'ai laissé au général Rey, gouverneur, une garnison de 2,600 bons soldats; c'est ce qu'il faut pour défendre une place contre laquelle une seule attaque est possible.

Le même jour, j'ai communiqué avec le général Reille, général en chef de l'armée du Portugal; j'ai reçu ses ordres, et dès lors les mouvements du corps de troupes rentrent dans les opérations générales.

Je n'ai relaté que les combats principaux. Les troupes ont été assaillies continuellement par les fusillades des guérillas qui occupaient les montagnes sur nos flancs et derrière nous; plusieurs fois des détachements, marchant sur la grande route, y ont trouvé formés des compagnies et même des bataillons du Pastor, et ont été forcés de combattre pour arriver à leur destination.

Nous n'avons pas laissé en arrière un blessé, un malade, une voiture; nous avons emporté même les canons des blockhaus. Nous avons fait 9 lieues en quatre jours, étant suivis par un ennemi trois fois plus nombreux que nous; nos soldats étaient pleins d'allégresse et de confiance; ils ont combattu comme s'ils eussent été à la tête d'une armée de 100,000 hommes.

Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mon camarade, le général Maucune : sa capacité et son énergie sont assez connues pour que l'armée apprécie l'étendue des services qu'il a dû rendre dans les circonstances difficiles où nous nous sommes trouvés.

Je ferai connaître les personnes qui ont acquis des droits

plus particuliers aux récompenses, et je les solliciterai en leur faveur.

Il m'est impossible de joindre à ce rapport l'état des pertes, parce que le corps de troupes ayant été dissous, je ne puis pas me faire rendre des comptes par les régiments et bataillons qui ont été envoyés dans des divisions autres que la mienne.

Premier rapport du général Clausel.

« Pampelune, 13 juin 1813.

« Sire, après la prise de Castro, le général Foy se rendit à Bilbao, pour éloigner de cette place l'ennemi qui s'était approché d'elle en grand nombre; et le général Sarrut, voulant remplir les instructions que je lui avais fait parvenir, se rendit avec sa division à Orduna, pour suivre les mouvements de Longa et saisir le moment le plus favorable pour le surprendre et le combattre.

Le général Sarrut ayant appris que la troupe de Longa était postée dans la vallée d'Espejo, partit le 20 mai, et prit le chemin de Betunza, feignant de vouloir se rendre à Vittoria; mais Longa passa l'Èbre aussitôt à Puente-Lara, et alla se concentrer à Frias, ne laissant qu'une arrière-garde dans le lieu qu'il venait d'abandonner; et lorsque, le 21, le général Sarrut arriva dans la vallée d'Espejo, l'arrière-garde se retira par le même chemin.

Ce général jugeant que Longa ne pourrait s'établir en Castille, parce qu'il y avait des troupes à Briviesca, et qu'il serait obligé de repasser l'Èbre à Frias pour gagner le bassin de Medina de Gomar et Villercayo, prit, le 24, le chemin de Valpuesta et Boreda, et se rendit à Riolosa. L'ennemi avait alors jeté devant lui des partis de cavalerie, qui se retiraient toujours à mesure qu'il approchait. Le colonel Campi ayant été détaché pendant cette marche pour visiter plusieurs villages, y détruisit et enterra des dépôts d'armes et d'habillements.

Le général Sarrut apprit par quelques paysans que Longa se trouvait à Médina-de-Gomar avec ses 5 bataillons et ses petites pièces. Il marcha sur cette ville le 25; mais à peine fut-il arrivé sur les hauteurs qui la dominent de loin, qu'il aperçut la cavalerie ennemie se dirigeant sur Villercayo. La cavalerie était rangée en avant de Médina-de-Gomar, mais quelques coups de fusil suffirent pour l'éloigner. Cet endroit, ainsi que tous ceux par où passèrent les Français, était abandonné presque entièrement par les habitants. Le général Sarrut s'y arrêta, parce qu'il lui eût été impossible d'atteindre l'ennemi avant la fin du jour, et que ses troupes étaient fatiguées.

Le 26, le général Menne se porta vers Villercayo avec 3 bataillons; il aperçut l'infanterie ennemie sur les hauteurs du défilé de Siguenza ; et pensant que Longa voudrait tenir cette position, il en fit avertir le général Sarrut, qui avança avec les 3 autres bataillons pour soutenir son mouvement. On envoya les voltigeurs s'emparer du pont de Siguenza, et bientôt après on vit l'infanterie ennemie en pleine retraite sur Reynosa ; une seule compagnie de voltigeurs les poursuivit à plus d'une lieue de la colonne, sans pouvoir les atteindre.

Le général Sarrut sachant qu'il y avait dans les environs de Riolosa et Perex des ateliers d'artillerie et des magasins de munitions, fit fouiller, le 28, les bois qui entourent ces villages : on y trouva des objets de charronnage et des ferrures propres à l'artillerie, beaucoup de poudre, et deux tonneaux d'artifices en bon état, trois caissons chargés de projectiles, trois affûts de pièces de gros calibre, et un très-petit obusier avec son approvisionnement; vingt-quatre roues, cinq avant-trains, trois chèvres, une forge de campagne, et un grand soufflet. Le général Sarrut a fait transporter presque tous ces objets à Miranda sur quinze voitures; il fit mettre le feu aux boulets creux et détruire tout le reste.

Le 27 mai, après midi, le général Foy partit de Bilbao avec sa division, et vint s'établir à Miravalles et à Llodio; ses soldats étaient tous pourvus de trois jours de vivres.

Son but était de tâcher d'atteindre successivement le 1er bataillon de Biscaye, commandé par Mugartegui, établi à Villaro, et le 2e bataillon, commandé par Ortola, posté à Guernica (chacun de ces bataillons fort de 800 à mille hommes); ou, s'il ne pouvait pas les atteindre, il voulait les fatiguer par des marches et contre-marches continuelles, et provoquer par là une désertion considérable dans ces troupes, et détruire en outre leurs magasins et leurs hôpitaux.

Dans la nuit du 27 au 28, le général Foy dirigea le général Bonté, avec le bataillon du 6e léger et 2 bataillons du 69e, sur Ceanuri, à l'effet de couper au 1er bataillon de Biscaye la retraite sur Ubidea et sur Ochandiano; lui-même se porta avec 3 autres bataillons par Ceberio sur Villaro, Aranza et Dia, afin d'attaquer l'ennemi de front. Il rencontra les avant-postes espagnols à Ceberio : le 1er bataillon de Biscaye, averti par la fusillade, prit les armes et se retira sur Ochandiano, comme le général Foy l'avait prévu. Le général Bonté ayant été retardé par les grandes difficultés du chemin, ne put arriver à Ceanuri qu'au moment même où la queue de la colonne ennemie traversait le village. Les soldats se débarrassèrent alors de leurs sacs, et se jetèrent avec furie sur les Espagnols; ils les culbutèrent, et la moitié du bataillon s'enfuit dans les montagnes; on leur prit huit charrettes chargées de bagages et une partie de la musique. On détruisit le matériel de l'hôpital de Villaro, dont les malades avaient été évacués par leurs parents. Cette dispersion du 1er bataillon de Biscaye lui causa une perte de 300 hommes, qui profitèrent de cette occasion pour retourner dans leurs foyers.

Le 29, le général Foy plaça la 1re brigade à Berrig, et la 2e à Durango.

Dans la nuit du 29 au 30, le général Foy marcha avec la 2e brigade à Guernica, pour attaquer de front le 2e bataillon de Biscaye : il dirigea le général Bonté avec sa brigade sur Marquina, la Puebla de Anlestia, Yzpater et Lequeytio, pour couper la retraite à l'ennemi; et en même temps il fit venir sur Munguia et Borméo la brigade ita-

lienne commandée par le général Saint-Paul, pour empêcher l'ennemi de se retirer par la gauche du canal. Ortola et son bataillon se trouvait, par ces dispositions, pressé entre les troupes du général Foy, le canal de Borméo, et la mer.

La 2e brigade rencontra les avant-postes ennemis à Maniqueta, en même temps que la première brigade à Marquina. Ortola partit en toute hâte de Guernica, pour se porter à Lequeytio et à Ondarroa. La deuxième brigade le poussait toujours devant elle vers la mer. Le général Bonté ayant parfaitement exécuté le mouvement qui lui avait été tracé, arriva devant Lequeytio avec le 6e léger, et sur les hauteurs d'Yzpater avec le 1er bataillon du 69e, au moment même où le 2e bataillon de Biscaye marchait par le flanc dans un sentier, le long de la mer. Six des compagnies ennemies sortaient de Lequeytio pour aller à Ondarroa, et 2 autres étaient en arrière près d'Yzpater. Aussitôt que les voltigeurs et les carabiniers du 6e léger eurent aperçu les Espagnols, ils se précipitèrent sur eux du haut de la montagne, et les massacrèrent à coups de baïonnette. L'ennemi, adossé à la mer, pêle-mêle avec nos troupes, pensa peu à se défendre. 360 hommes, dont 27 officiers, ont été faits prisonniers; 200 hommes, parmi lesquels 5 officiers, ont été tués ou noyés : le commandant Ortola s'échappa, et il ne lui resta qu'un officier. Les 2 compagnies qui étaient en arrière, près du village d'Yzpater, se sauvèrent dans les montagnes. Plusieurs soldats se jetèrent dans les chaloupes qui se trouvaient sur la côte; un brick anglais les recueillit.

Le général Foy n'eut aucun homme tué ou blessé dans cette affaire.

Il se loue beaucoup du courage et de l'infatigabilité de ses troupes. Il renouvelle la demande du grade de chef de bataillon, déjà faite, pour le capitaine Gingret, commandant les voltigeurs et les carabiniers du 6e léger, auquel une partie des succès de cette journée a été due. Il donne des éloges particuliers au zèle et à l'intrépidité qu'ont montrés MM. Bochot et Viret, officiers de voltigeurs; Neumayer et Lardière, officiers de carabiniers; et don Augustin Balaguer, lieute-

nant de la compagnie des chasseurs à cheval de Zamora, au service de Sa Majesté Catholique.

Outre le mal que le général Foy a fait au premier et au second bataillon de Biscaye, il a fait éprouver des pertes plus considérables encore au troisième bataillon dans les chasses qu'il lui fit donner dans le pays de Las-Encastaciones. Il fit détruire aussi un magasin d'armes et d'effets d'habillement que les insurgés avaient à Mundaga, leur grand hôpital d'Yzpater, et un dépôt de poudre qu'ils avaient à Redarona.

La garnison espagnole de Borméo eut le temps de s'échapper avant que les troupes italiennes y entrassent. Le général Saint-Paul fit détruire les ouvrages de fortification que l'ennemi avait élevés dans l'île d'Yzaro, située à 1,500 toises du continent; il fit disparaître aussi un escalier de 197 marches, par lequel on descendait du plateau de l'île à la mer. Un brick anglais, en croisière devant Borméo, s'opposa vainement à la destruction de ces ouvrages. Cette petite île avait été choisie par les Anglais et les Espagnols pour servir à ces derniers de dépôt de munitions et de vivres, pour y entasser les prisonniers, et même pour offrir un refuge aux troupes de l'insurrection, en cas de besoin. Déjà l'on y avait formé quelques approvisionnements de vivres.

Le général Foy, connaissant mes intentions à cet égard, a porté des troupes dans tous les ports de mer depuis Bilbao jusqu'à Guetaria : ainsi la côte est libre, depuis Bayonne jusqu'à Santona. Les bâtiments ennemis qui se trouvaient dans plusieurs de ces ports de mer se sont réfugiés à Santander.

Il faut peu de Français pour battre les troupes insurgées, mais il en faut beaucoup pour les prendre : leur pays étant entrecoupé par des rivières, des ravins et des chaînes de montagnes, elles ont les moyens d'échapper à nos poursuites. »

Deuxième rapport du général Clausel.

« Saragosse, 30 juin 1813.

« Sire, mes derniers rapports sont du 15. Les événements qui ont eu lieu depuis le 18 ne m'ont point permis de faire connaître à Sa Majesté les mouvements de mon corps d'armée.

J'appris le 11 au soir, à Puente-la-Reyna, que les Anglais entraient en campagne. Je partis aussitôt pour Pampelune, pour presser la rentrée dans cette place des divisions qui étaient éloignées, vers l'Aragon et les frontières de France; je pris en même temps des dispositions pour que le convoi venant de Bayonne, escorté par 2 mille hommes de la division Abbé, arrivât sans accident. Les divisions Vandermaësen et Taupin furent chargées d'éloigner l'ennemi de la route de Tolosa à Pampelune. Le convoi entra dans cette ville le 14 au soir.

Le 12, je reçus un billet du général Thouvenot, par lequel il m'annonçait aussi que les Anglais étaient entrés en opération, et avaient attaqué Salamanque. Je reçus, dans la nuit du 14 au 15, un billet de Votre Majesté qui me confirma cette nouvelle. Toutes mes dispositions étaient prises d'avance pour me reporter sur l'Èbre avec les divisions qui étaient en Navarre; j'expédiai en même temps l'ordre aux divisions qui étaient en Biscaye de se diriger sur Miranda et Puente-Lara, et d'y recevoir les ordres de Votre Majesté (1).

Le 15, M. Huot, aide de camp du général Camus, me porta une lettre de Votre Majesté, datée de Burgos le 9 juin. Votre Majesté demandait les troupes disponibles des armées du nord et du Portugal, et me prescrivait de les diriger sur Pancorbo. Déjà, avant cette lettre, les ordres étaient don-

(1) Les divisions Sarrut et Foy, de l'armée du Portugal, étaient en Biscaye : la première rejoignit l'armée à Puente-Lara; la seconde ne dépassa pas Bergara, malgré les ordres que le roi lui envoya directement, et qui sans doute ne lui parvinrent pas.

nés pour que les divisions de la Navarre se portassent sur le point indiqué par Votre Majesté. L'aide de camp Huot m'annonça que celles des généraux Foy et Sarrut avaient reçu directement les ordres du maréchal Jourdan.

Le général Taupin, qui se trouvait dans les environs de Vittoria, avait écrit, le 15 et le 16, au général Thouvenot, qu'il ne partirait de Salvatierra que le 17, à cinq heures du matin, afin d'avoir le temps de recevoir les ordres que Votre Majesté aurait à m'envoyer (1). Le 17, j'expédiai de nouveau à Votre Majesté l'aide de camp Huot, pour lui annonçer que je me dirigeais sur Haro. Si j'avais trouvé, le 19 ou le 20, à Logrono, les ordres qu'on aurait pu m'envoyer, je serais encore arrivé à temps pour prendre part, le 21, au combat d'Arnitz, et qui a été suivi de la retraite de l'armée française (2).

Les divisions de la Navarre couchèrent le 18 à Estella, et le 19 aux endroits ci-après :

La division Taupin, à Poblacion ; la colonne Abbé, à Torralba ; la division Vandermaësen, à Sausol ; la division Barbot, à Viana.

Je devançai moi-même ces troupes sur Logrono, où je ne trouvai aucun ordre pour moi ; je sus que l'armée du centre, qui avait été cantonnée à Haro et environs, en était partie le même jour, se dirigeant vers Miranda.

Le 20, le général Taupin se porta à la Guardia, route de Logrono à Vittoria ; et, n'ayant rien appris des troupes de Votre Majesté, il continua sa marche vers Sanlicente et Brinas, espérant se mettre en communication avec elles. Les autres divisions descendirent sur Logrono ; j'envoyai une reconnaissance à Fuen-Mayor, pour avoir de ce côté-là aussi des renseignements sur les mouvements des troupes de

(1) Si cette division, au lieu de se diriger sur Logrono, eût marché sur Miranda, comme cela paraissait convenable, elle eût rejoint l'armée le 19.

(2) Le 19 au soir, le roi écrivit lui-même au général Clausel de presser sa marche sur Vittoria ; il faut croire que la lettre ne lui parvint pas.

Votre Majesté; car ni le commandant des troupes à Logrono, ni l'intendant de la province, ne purent rien donner de positif. Un ordre du général Thouvenot à l'intendant de Logrono, daté du 18, lui prescrivant d'envoyer 30 mille rations de biscuit à Pancorbo, me fit penser que l'ennemi s'était réuni sur le haut Èbre, et que Votre Majesté y aurait porté ses troupes. J'étais en mesure de communiquer, le 21, avec Votre Majesté, à Miranda; mais les reconnaissances faites par diverses divisions m'ayant appris que l'ennemi avait forcé différents passages sur l'Èbre, et que l'armée française était vers la Puebla et Vittoria, les divisions prirent alors, par la Guardia et Penacerada, la direction de Vittoria.

La tête de colonne du général Taupin étant arrivée à Penacerada, il fut fait le rapport, à l'officier supérieur qui la commandait, qu'il y avait eu un engagement entre les deux armées depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, à la suite duquel les Français avaient évacué Vittoria. D'autres rapports, venus dans la nuit, confirmèrent cet avis, donné d'abord par un paysan.

La dernière lettre que j'avais reçue de Votre Majesté était du 9 juin; je n'avais trouvé aucun de ses ordres à Logrono, où j'espérais connaître les dispositions arrêtées par Votre Majesté. D'après cette ignorance absolue de renseignements, ma marche devait être incertaine; je ne voulus cependant pas m'en rapporter au dire des paysans, et je marchai, le 22, jusqu'à demi-lieue de Vittoria avec la cavalerie légère, échelonnant l'infanterie depuis le Puerto-Pipoon et Penacerada jusqu'à cinq quarts de lieue de Vittoria. Le colonel Desmichel, ayant poussé une reconnaissance jusqu'à deux portées de canon de Vittoria, me ramena des prisonniers, et j'acquis alors la certitude que les Anglais avaient obligé l'armée française à un mouvement rétrograde. Des paysans m'apprirent que Sa Majesté avait gagné Salvatierra et la vallée d'Araquil; mais que probablement elle serait sortie de Salvatierra le 22 au matin pour suivre la route de Pampelune, et que les Anglais étaient à sa poursuite. Cependant,

j'espérais pouvoir rejoindre encore l'armée de Votre Majesté dans la vallée d'Araquil; je rétrogradai sur Logrono, où je disposai mon artillerie.

Le 24, étant à Santa-Cruz et vers Amescoas, je sus positivement que les armées ne s'étaient point arrêtées dans la vallée d'Araquil; qu'elles continuaient leur mouvement vers Yrursun, et qu'une colonne ennemie s'était détachée du gros de l'armée pour se porter à Estella, et rendre ainsi impossible la réunion de mon corps d'armée avec les troupes de Votre Majesté. Ces deux pointes, l'une sur Vittoria, l'autre vers la vallée d'Araquil, durent naturellement attirer l'attention de l'ennemi sur moi. Par l'occupation d'Estella, ma position devenait fâcheuse; je me trouvais seul derrière et au milieu des colonnes ennemies, et je ne devais pas perdre un instant pour en sortir. Je regagnai Oyon, Viana et Logrono, pour préparer l'évacuation de cette place, et passer, s'il le fallait, sur la rive droite de l'Èbre. Je fis marcher sur le pont de Lodosa pour y arriver avant l'ennemi, qui espérait m'enfermer entre les montagnes de Santa-Cruz et l'Èbre, et les colonnes qui s'étaient mises à ma poursuite. Le pont de Lodosa fut occupé par 2 bataillons de la division Vandermaësen, le 25 au soir.

Le village de Sesma, sur la route de Lerin à Puente-la-Reyna, fut occupé par 400 hommes; l'ennemi dut croire que mon intention était de me diriger sur Pampelune par Puente-la-Reyna, et il fit en conséquence ses dispositions pour m'attaquer pendant ma marche. Plusieurs ponts sur l'Ega venaient d'être coupés, et ceux sur l'Arga étaient disposés pour l'être; il eût été plus qu'imprudent de s'acheminer directement sur Pampelune par Puente-la-Reyna, d'autant que je pouvais avoir affaire à un ennemi bien supérieur en nombre, qui m'eût assailli de tout côté, et m'eût mis, comme il le croyait, dans une position désespérée. Il s'était flatté de prendre le corps d'armée tout entier, et, partout où je passais, les 24 et 25, les paysans demandaient si nous venions rendre les armes.

A peine fus-je maître du pont de Lodosa, que je fis éva-

cher Logrono. Le corps d'armée soutint son avant-garde à Sesma, et vint s'échelonner entre Sesma et Lodosa. La garnison de Logrono nous ayant rejoint, je fis prononcer le mouvement sur Lodosa; et l'ennemi, qui nous attendait sur l'Ega, nous vit lui échapper, et connut son erreur. Nous couchâmes à Calahorra; le 26, à Tudela. L'ennemi nous suivit avec mille chevaux et quelque infanterie; il y eut un léger engagement entre sa cavalerie et la nôtre à Alfaro. Les motifs qui m'avaient déterminé à ne pas me rendre de Logrono à Pampelune par Puente-la-Reyna étaient encore les mêmes, et ne me permettaient pas de m'y porter par Tasalla. Je me serais trouvé encore, après avoir passé Caparosso, entre les rivières d'Aragon et de Larga, qui n'étaient point guéables, et la montagne del Pardon, à trois ou quatre lieues de Pampelune, qui pouvait être occupée par l'ennemi plus tôt que par nos troupes. La seule ressource qui me serait restée pour lui échapper eût été celle d'abandonner mon artillerie, de remonter l'Aragon jusqu'à ce que j'eusse pu le passer, et de me porter toujours à Saragosse, où je suis arrivé sans autant de danger par la rive droite de l'Èbre.

Dès le 24, je perdis l'espoir de me réunir à Votre Majesté. Je crus devoir, en m'approchant de l'ennemi, attirer son attention sur moi pendant quelque temps, pour donner aux troupes de Votre Majesté celui d'exécuter plus tranquillement leur retraite. Je pris en même temps les mesures nécessaires pour assurer celle de mon corps d'armée. Je pensai qu'un mouvement de mes troupes sur Saragosse devenait indispensable dans cette circonstance, pour que l'armée du maréchal duc d'Albuféra, que je savais être toujours à Valence, ne fût point compromise dans la marche qu'elle aura probablement à exécuter. Je me suis donc rendu à Saragosse lorsque j'ai cessé d'être utile à Votre Majesté : ce mouvement est d'ailleurs conforme à ses instructions et à celles du ministre de la guerre.

Par une lettre que j'ai trouvée à Tudela, le maréchal duc d'Albuféra réclame l'appui de mon corps d'armée; et maintenant que l'armée de Votre Majesté est sur les frontières

de France, qu'on annonce un détachement de l'armée de lord Wellington sur celle du général Murray pour obliger le duc d'Albuféra à quitter sa position sur le Xucar, je ne quitterai moi-même Saragosse qu'après avoir reçu des ordres de Votre Majesté, et avoir connaissance du mouvement des troupes ennemies qui sont sur la rive droite de l'Èbre, et de celles qu'on dit se réunir à Tarazon et à Calatayud.

J'espérais trouver ici des ordres de Votre Majesté, et connaître ses intentions relativement à la destination qu'elle veut donner à mon corps d'armée. La route de Pampelune ne m'étant pas ouverte par Puente-la-Reyna ni Taffala, ce n'est qu'ici ou à Jaca que les ordres qui me regardent peuvent m'être envoyés.

Dès le commencement de juin, j'ai assuré l'approvisionnement de Pampelune pour plusieurs mois; je me suis porté à marches forcées sur le haut Èbre, pour participer aux événements que je prévoyais devoir s'y passer; après plusieurs mouvements, je me suis rendu à Saragosse, où je resterai jusqu'à ce que j'aie reçu de nouveaux ordres, ne croyant pas devoir laisser libre un aussi grand intervalle entre les armées qui sont dans le nord de l'Espagne et le duc d'Albuféra. »

Rapport de Suchet à Joseph.

« Tortose, 21 juin 1813.

« Sire, j'ai informé Votre Majesté de l'embarquement de l'armée anglo-sicilienne à Alicante, de son départ de cette place le 31, et de son arrivée le 2 juin sous Tarragone. L'armée, mise à terre pendant la nuit, s'empressa d'investir le fort de San-Felipe au col de Balaguer, et l'enceinte sans fossés qui constitue aujourd'hui la défense de Tarragone, les forts et ses vastes fortifications ayant été rasés, les fossés comblés par ordre de l'Empereur. Le feu de plusieurs batteries commença le 3; pendant cinq jours Balaguer,

battu, fit une résistance honorable, et tua ou blessa à l'ennemi 300 hommes.

Le 7, au matin, l'explosion du magasin à poudre entraîna la reddition du fort de San-Felipe. Ainsi le commandant perdit en un instant ses titres à la bienveillance de l'Empereur, et mérita qu'une enquête fût ordonnée sur sa conduite.

L'ennemi, par un feu soutenu de terre et de mer, accablait Tarragone.

Au départ de l'armée anglo-sicilienne, le duc del Parque, avec 18 mille hommes, était venu de la Caroline remplacer le général Murray dans son camp de Castalla; Elliot, avec le 2e corps espagnol, serrait mes postes.

Dès que je fus informé que la flotte ennemie avait mis à la voile, je chargeai le général Decaen de réunir ses troupes pour tomber sur les Anglais; il a exécuté avec empressement cette disposition, et au premier avis a détaché de Girone la brigade Beurman sur Barcelone, où elle arriva le 10 juin. Dès le 2 juin, j'avais fait partir d'en avant du Xucar la division Musnier et les brigades Pannetier et d'Aigremont; elles se portèrent à marches forcées sur Tortose. J'appris à dix lieues de Valence que le fort de Balaguer avait capitulé. Je perdais la seule route à canon par laquelle je pouvais opérer; mais il m'importait d'arrêter les succès de l'ennemi, et je me rendis à Tortose le 10. Ma tête de colonne avait culbuté les dragons anglais près de Perollo; le 11, mes troupes arrivèrent. Je poussais, le 12, sur la route de Tarragone, et, ne pouvant opérer par la grande route, je me déterminais à chercher un sentier à travers des montagnes impraticables, afin d'annoncer mon arrivée à la brave garnison de Tarragone, qui repoussait toute sommation et se défendait avec une haute valeur. En effet, le 12, je couronnais les montagnes de Feu; et poussant, le 13, au delà du village de Valledellos, mes troupes pouvaient voir et être vues de Tarragone. En même temps, le général Maurice Mathieu, parti de Barcelone, poussait jusqu'à Arbos. La résistance de la place et la marche des colonnes de Valence et de Barcelone épouvantèrent l'ennemi, et le forcèrent

à lever précipitamment le siége et à rembarquer la plus grande partie de ses troupes, abandonnant sous la place 27 pièces de canon et une immense quantité de bombes, boulets ou obus, qui sont rentrés dans Tarragone.

Le convoi de 180 voiles sortit du port de Sallon, et vint au mouillage sous Balaguer. Le 14, je fis avancer des troupes pour reconnaître le fort. Quelques bataillons en défendaient les approches, et la flotte nous fit essuyer un feu plus bruyant que meurtrier. Sur Valledellos, les dragons anglais étaient maltraités par les chevau-légers westphaliens, et le 5e d'infanterie légère faisait replier cinq bataillons anglais sous Hospitalet et sous le feu des vaisseaux. Le 15 et le 16, de légères escarmouches, et le rapport de 25 déserteurs, me prouvèrent que l'ennemi, couvert par le fort de Balaguer ou embarqué, s'était mis hors de toute atteinte de la part d'une armée de terre.

Pendant que j'opérais en Catalogne, j'avais laissé le général Harispe avec les 2e et 3e divisions en avant du Xucar. En m'éloignant, je lui ordonnai de reployer ses postes et de venir s'établir derrière le fleuve, dans des ouvrages préparés dès longtemps. Ce mouvement s'opérait avec précision, lorsque, le 11, le général Elliot, avec une nombreuse cavalerie, voulut presser notre arrière-garde. Le général Mesclop, qui la commandait, se retourna, et, à la tête d'un escadron de hussards, chargea l'ennemi, fit tuer ou blesser 50 hommes, et en ramena 60 et autant de chevaux prisonniers : le colonel Oranan fut du nombre. Le 13, une double attaque sur les ponts d'Albérique et sur Alicara commença dès le matin. Le général Harispe soutint, une partie de la journée, les démonstrations de l'ennemi. Une vive canonnade eut lieu, mais l'ennemi refusa de s'engager. Le duc del Parque, avec les divisions du prince Anglona et de l'Anglais Roche, attaquait, en deux colonnes, le général Habert en avant de Carcagente : celui-ci n'hésite pas de se porter à l'ennemi à la tête d'un escadron de hussards et du gros des 14e et 16e de ligne; il aborde et enfonce l'ennemi dans les rues et dans les jardins de Carcagente. La mêlée est vive : plus de 400 Espa-

gnols sont tués ou blessés, 700 hommes et 30 officiers sont faits prisonniers, le drapeau du régiment de Cramana enlevé, et l'ennemi mis dans une déroute complète. Depuis ce moment jusqu'au 18 au soir, l'ennemi, malgré son nombre, n'avait rien entrepris sur les troupes de Valence.

La flotte expéditionnaire a continué de mouiller sous Balaguer, tenant quelques bataillons sous Hospitalet et le fort. Mes troupes opérant dans le désert, je m'étais décidé d'approcher d'Ampolla, sur la route de Tarragone, pour leur procurer de l'eau, dont depuis deux jours nous étions privés; lorsque j'ai été informé que le général Maurice Mathieu, instruit de la levée du siége de Tarragone, s'était avancé jusqu'à cette ville et à Reuss.

Je persistais encore à prolonger mon séjour en Catalogne pour démêler les projets de l'ennemi, qui a tant de facilité pour me devancer sur Valence et y écraser les forces que j'ai laissées, lorsque, hier, j'ai appris que les Anglais s'étaient décidés à faire sauter le fort de Balaguer, après l'avoir désarmé. Cette résolution, qui entre dans un de mes projets, me prouve que l'ennemi ne veut pas renouveler ses attaques sur Tarragone, ni agir sérieusement en Catalogne, et m'indique assez ce qui me reste à faire.

Ainsi, la première opération des Anglais, sur une ligne de 80 lieues, s'est bornée à la prise d'un petit fort et d'une garnison de 83 soldats français, tandis qu'ils ont perdu en tués, blessés, prisonniers ou déserteurs, 1,600 hommes et un drapeau, qu'ils ont levé le siége et abandonné 27 pièces d'artillerie devant une place démantelée, privée de forces, faiblement armée, mais défendue par une petite mais bien valeureuse garnison. C'est avec empressement que j'appelle les bontés de Sa Majesté l'Empereur sur le 1er bataillon du 20e français, qui s'est couvert de gloire dans cette occasion, après avoir montré, par sa vigueur et sa persévérance à surmonter tous les obstacles, qu'il était digne de la bienveillance de l'Empereur.

P. S. J'apprends dans l'instant que la flotte ennemie a fait des signaux toute la nuit, et que déjà dix gros vaisseaux

sont à la hauteur de l'embouchure de l'Èbre. J'écris au général Decaen d'ajourner la mesure sur Tarragone, et de faire des efforts pour y faire entrer ce qui lui manque ; je me charge de la secourir en argent.

2e *P. S.* Il est dix heures, et je suis informé que la flotte a marché toute la nuit, ce qui lui donne une grande avance sur mes troupes. Je crains que les Anglais ne soient mis à terre avant mon arrivée à Valence ; je forcerai de marche pour tirer de ma position le parti le plus convenable. »

NOTE B (page 176) (1).

Du 1er janvier au 9 mars. — Il ne s'est passé aucun événement important dans le commencement de l'année, eu égard à la situation intérieure de l'Espagne. Les esprits ont été uniquement occupés du nord de l'Europe. Le 29e bulletin, qui contient l'histoire des désastres de l'armée de Russie, ne nous est parvenu que le 6 janvier, par la voie de Valence.

La nouvelle de ces événements a porté l'effervescence contre nous en Espagne au dernier période, et jamais la situation du roi ne fut plus critique (2). L'Empereur, obligé de retirer beaucoup de troupes d'Espagne et tout ce qu'il y avait de mieux en cavalerie, a reconnu l'impossibilité de continuer à occuper la capitale de ce royaume ; il prescrit au roi de se retirer au delà du Duero, et de porter son quartier général à Valladolid ; de concentrer autant que possible l'armée, pour la mettre en état de s'opposer aux progrès

(1) Cette note est indiquée par erreur sous les lettres A et B dans le texte.

(2) Le 29e bulletin avait fait connaître assez clairement les désastres des armées françaises ; en outre le général Desprez, envoyé de Valence à Moscou, et de retour à Paris, adressa au roi des détails encore plus affligeants, par un rapport reçu à Madrid au commencement de février.

des Anglais. Les mouvements ont commencé dans les premiers jours du mois de mars, et l'armée se rapproche insensiblement du Duero. Le maréchal Soult, qui est rappelé par l'Empereur, est passé le 2 mars à Madrid, accompagné d'un immense convoi qui porte, *dit-on*, de grandes richesses; il a vu le roi un moment: l'entrevue a été assez froide.

En attendant l'exécution des ordres donnés pour les mouvements militaires, le roi prolonge son séjour à Madrid, et en partira à la dernière extrémité, décidé à suivre toutes les chances de la guerre, quelque peu favorables qu'elles se présentent pour lui.

16 *mars*. — Les nouvelles arrivées aujourd'hui des mouvements des armées ne permettent plus au roi de prolonger son séjour; et il se mettra en route demain pour Valladolid, emmenant avec lui ses ministres et l'armée, laissant seulement une division avec une partie de l'administration publique. Le plan de la campagne est de rester sur la défensive, et de replier successivement la portion de l'armée du midi qui est encore sur le Tage, et celle du Portugal qui occupe la province de Salamanque, au delà du Duero, à mesure que les Anglais se montreront sur le Tage et sur la Tormès.

17 *mars*. — Le roi est parti de Madrid, à sept heures du matin; on a couché à Galapagar.

23 *mars*. — Après avoir passé successivement à Ségovie, Olmedo, on est arrivé à Valladolid, où l'on s'arrête, et où l'on doit rester tant que les mouvements des ennemis le permettront.

26 *mars*. — Le général Lucotte et le général Desprez nous ont rejoints à Valladolid.

29 *mars*. — Des dispositions ordonnées directement par l'Empereur, et exécutées sans le concours du roi, sont de nature à diminuer toutes les chances de succès dans le cas où nous serions obligés de combattre. On resserre les régiments de nos armées, on les réduit à ne compléter qu'un bataillon pour chaque 840 hommes, et on envoie en France les cadres des autres bataillons pour y recevoir des conscrits.

Ainsi, on désorganise en quelque sorte les corps qui sont en Espagne, en les privant des sous-officiers et des vieux soldats, l'âme des compagnies. On a évalué à 30 mille la diminution qu'éprouvèrent ces corps, dont 1,200 officiers et 6 mille sous-officiers (1).

D'après cette diminution, la totalité des forces françaises en Espagne, qui au commencement de l'année était encore de 170 mille hommes, se trouvait réduite à 120 mille hommes au plus; de ce nombre, 55 mille, sous le commandement du maréchal Suchet, occupaient Valence, la Catalogne et l'Aragon; 6 à 7 mille environ, sous le nom d'armée du nord, se trouvaient dans la Biscaye et la Navarre ; le reste, c'est-à-dire 75 à 78 mille hommes, composaient les armées du midi, du Portugal, et du centre. C'étaient ces dernières armées seules que l'on pouvait réunir sur le Duero.

13 *avril.* — Un aide de camp du général Gazan, commandant l'armée du midi depuis le départ du maréchal Soult, annonce qu'une conspiration formée pour enlever le roi ou s'en défaire a été découverte. Un Portugais nommé Souza, officier d'état-major du duc de Dalmatie, était à la tête de ce complot. Il a été arrêté, jugé et fusillé à Madrid. Je ne sais rien de plus, et je n'ai pas appris depuis d'autres détails.

24 *avril.* — On a reçu aujourd'hui des numéros de la *Gazette d'Alicante*, qui rapportent, sous les dates des 17, 22 et 24 mars, une lettre écrite en France au ministre des relations extérieures par M. de Laforest, ambassadeur. Cette lettre est datée du 21 octobre, de Valence; elle contient le détail d'une conversation fort extraordinaire que cet ambassadeur avait eue avec M. d'Azanza après notre départ

(1) Le comte de Mélito ne s'occupe ici que de l'Espagne, et ne songe pas à la France. On ne pouvait encore se figurer, autour du roi Joseph, que nos pertes étaient aussi considérables. Le malheur ne fut pas d'avoir enlevé 30 mille hommes aux armées de la Péninsule, mais de n'avoir pas abandonné de suite tout le pays jusqu'aux Pyrénées, pendant qu'on pouvait encore le faire : la France aurait bénéficié de 120 mille bons soldats.

de Valence. (Ils s'y trouvaient effectivement tous les deux, et ils y restèrent jusqu'à notre retour de Salamanque, après la poursuite des Anglais.) Cette conversation avait pour but d'engager M. d'Azanza à entrer dans les vues de l'Empereur, qui tendaient à réunir à l'empire français la portion de l'Espagne jusqu'au Duero. Cette lettre a été démentie par M. le comte de Laforest, quoique le style soit assez analogue à sa manière d'écrire, et que véritablement la lettre porte sur un fait réel, la résistance opposée par M. d'Azanza et par M. O'ffarill à tout projet de réunion à la France; résistance qui n'était point manifestée aussi vivement par les autres ministres. Quant à moi, mon opinion personnelle a toujours été que le fond de la lettre était vrai. On se rappellera peut-être des circonstances qui pourront éclaircir ce doute. Enfin, je remarquerai qu'on ne fut pas parfaitement content du désaveu donné par M. de Laforest, parce que la note donnée officiellement niait seulement que la lettre eût été écrite, sans nier l'opinion sur laquelle elle reposait.

Au surplus, voici l'extrait littéral de cette note à M. d'Azanza :

« Votre Excellence a eu la délicatesse de me remettre « elle-même les gazettes dans lesquelles on a inséré une let- « tre supposée de moi, et qui avait été interceptée. Votre « Excellence a judicieusement observé que cette lettre est « adressée à M. le duc de Cadore, qui depuis longtemps n'est « plus ministre des relations extérieures; qu'elle n'a point « de numéro, qu'elle n'est point chiffrée; qu'aucun courrier « n'a été intercepté pendant mon séjour à Valence; qu'à la « date du 21 octobre j'étais atteint de la maladie dange- « reuse qui m'a forcé de demander un congé pour me « rendre en France. En conséquence, je n'hésite pas à « désavouer la lettre... D'ailleurs elle est contraire aux ins- « tructions de l'Empereur : car tous les Espagnols doivent « savoir que ce sont les Anglais qu'il faut accuser si l'on n'a « pas encore décidé clairement la question de l'intégrité de

« l'indépendance de l'Espagne. Enfin, dans cette rapsodie, « on n'a pas su imiter aussi adroitement le style qu'on avait « imité celui de Votre Excellence dans les lettres qu'on lui « a attribuées il y a deux ans, et qu'elle a été aussi dans le « cas de démentir. »

2 *mai.*— Presque immédiatement après avoir remis cette note, l'ambassadeur a pris congé, et est parti pour France aujourd'hui.

11 *mai.*— Les derniers événements qui ont eu lieu à Cadix, et qui ont amené successivement le changement de la régence et une diminution de l'influence des Anglais, ont fait croire que la disposition des esprits avait pris une meilleure direction en faveur du roi. Effectivement, ces bruits se sont confirmés par une nouvelle qu'on a reçue aujourd'hui. On mande au roi qu'un corps assez nombreux d'insurgés qui se trouve dans la Manche demandait à rentrer en grâce. Cette ouverture a été saisie avec beaucoup d'avidité, et le roi a fait partir son aide de camp (le général espagnol Viruez) pour s'entendre avec ce corps. On attend avec impatience son retour, afin de connaître positivement à quoi s'en tenir sur un événement aussi extraordinaire qu'imprévu, et qui amènerait un grand changement dans notre position.

17 *mai.*— Les mouvements des armées ennemies se prononcent ; il paraît que de notre côté on a reconnu l'impossibilité de défendre la ligne du Duero, quelque avantage qu'elle présente. Ainsi, d'un moment à l'autre, on doit s'attendre à partir.

23 *mai.*— On a reçu aujourd'hui la nouvelle officielle de la victoire remportée par l'Empereur à Lutzen ; on espère que cette victoire amènera la paix. Puisse cette paix arriver assez à temps pour nous tirer de la position critique où nous sommes !

Du 25 *au* 27 *mai.*— Les mouvements des ennemis sont de plus en plus sérieux. On a donné aujourd'hui des ordres pour l'évacuation de Madrid, disposition un peu tardive, et qui nous retiendra probablement à Valladolid pour attendre

son exécution plus qu'il ne conviendrait peut-être aux in-intérêts de l'armée (1).

31 *mai.* — Les inquiétudes causées par les mouvements des ennemis s'accroissent ; on est déterminé à faire partir demain un grand convoi pour Burgos. Madrid a été évacué dans la nuit du 27 au 28 mai.

2 *juin.* — Le convoi est parti à trois heures du matin pour Burgos, et le roi est parti à trois heures après midi pour aller coucher à Cigalès.

2 *et* 4 *juin.* — Séjour à Cigalès pour attendre les convois venant de Madrid avec les troupes qui les accompagnent, retard qui n'a pas été sans danger, l'ennemi ayant fait un mouvement sur l'avant-garde de notre armée, qui est encore sur le Duero.

Le convoi de Madrid est enfin arrivé dans la soirée du 4, et on l'a fait filer, sans prendre de repos, sur Duenas.

7 *juin.* — L'armée s'est mise en pleine retraite ; l'armée anglaise marche sur nous : ses avant-postes étaient aujourd'hui entre Cigalès et Duenas. Toute notre armée passe aujourd'hui la Pisuerga. Le quartier général du roi s'est porté à Palenzuela.

9 *juin.* — La retraite continue ; nous sommes arrivés aujourd'hui à Burgos ; l'ennemi est presque en présence.

11 *juin.* — Le roi est sorti pour reconnaître une position où l'on paraissait décidé à attendre l'ennemi pour le combattre sur la rivière de Vierna, en appuyant la gauche à l'embouchure de cette petite rivière dans l'Arlanzon, et la droite à Quintana-Orduna.

12 *juin.* — On a renoncé à l'idée de combattre dans cette position, et l'on s'est déterminé à quitter Burgos après avoir fait sauter le fort.

(1) Il ne faut pas oublier que le général Gazan avait depuis longtemps, du roi, l'ordre de prescrire au général Leval d'évacuer Madrid dès qu'il s'apercevrait d'un mouvement de l'ennemi ; et que le général Gazan, au lieu d'agir ainsi, vint à Valladolid demander à Joseph de nouvelles instructions à cet égard, chose fort inutile et très-fâcheuse.

13 *et* 15 *juin.* — Retraite jusqu'à Pancorbo.

16 *au* 19 *juin.* — Voici ce qui s'est passé depuis notre départ de Burgos. A notre arrivée dans cette ville, on parut hésiter si l'on tiendrait devant l'ennemi. Quelques opinions se manifestaient assez hautement pour ce parti, comme le plus honorable (1). Il était facile de faire incliner le roi vers cette idée, qui le flattait plus que toute autre. C'est par suite de cette hésitation que l'on a passé trois jours à Burgos, que l'on a cherché à reconnaître une position propre à attendre l'ennemi, et à compenser, par les avantages d'un terrain choisi à l'avance, l'infériorité du nombre. Mais il fallut bientôt revenir à l'opinion du maréchal Jourdan, que l'ennemi ne cherchait point à nous combattre, qu'il n'avait d'autre objet que de manœuvrer de manière à nous faire quitter toutes nos positions, et, s'il était possible, d'arriver avant nous sur nos communications avec la France. En effet, ses mouvements prononcés sur notre droite par Santivanès ne laissaient aucun doute sur ses véritables intentions. Nous quittâmes ainsi Burgos le 13 juin; nous arrivâmes à Briviesca le 15, à Pancorbo le 16. Les mêmes doutes se manifestèrent. On prétendit de nouveau que l'ennemi n'oserait jamais s'engager au delà de l'Èbre, dans un pays de montagnes; qu'il jetterait tout au plus quelques corps espagnols dans cette direction, et que nous aurions en face de nous ses principales et meilleures forces. Un général (le comte Gazan) alla même jusqu'à dire qu'il faudrait payer l'ennemi pour prendre ce parti. Cette question fut longuement débattue : heureusement, l'opinion contraire l'emporta, et l'événement prouve qu'elle était la mieux fondée. On quitta Pancorbo et ses défilés, inutile barrière, puisqu'elle peut être tournée de tous côtés; et l'on partit le 16, à 7 heures du matin, pour Miranda de Ebro, où le quartier général est établi.

Après cinq ans de guerres et de troubles, nous voilà au même lieu où nous étions en 1808.

(1) Les généraux de l'armée du midi, et particulièrement le comte Gazan qui la commandait, le comte d'Erlon, etc.

Le 17, on séjourne à Miranda. Les rapports annoncent que l'ennemi porte ses forces sur notre droite; on présume qu'il a l'intention de tourner notre droite par un mouvement sur Bilbao.

Les armées françaises sont placées ainsi : l'armée du midi à Pancorbo, celle du Portugal à Puente-Lara et Espejo, l'armée du centre à Haro, le quartier général du roi à Miranda.

Le 18, l'ennemi se montre sur notre droite et attaque la division Maucune : il y a eu une affaire peu sérieuse; cependant le 86e régiment a beaucoup souffert. Cet événement a fait changer la résolution que l'on avait prise de porter le quartier général du roi à la Puebla. Après s'être mis en route pour ce mouvement à quatre heures du soir, on est revenu coucher à Miranda.

Le général Bigarré arrive aujourd'hui; il apporte les *Moniteurs* du 9, du 10 et du 11 juin, contenant la nouvelle de l'armistice conclu entre les armées combinées russe et prussienne et l'armée française.

Le 19, parties de Miranda à deux heures du matin, les trois armées se sont réunies et ont pris la même direction, c'est-à-dire la grande route de Miranda à Vittoria; un corps de l'armée du Portugal, que le maréchal Jourdan a fait jeter sur notre droite pour éclairer notre mouvement, s'est porté parallèlement à la grande route, et a eu un engagement avec deux colonnes de l'armée anglaise qui se sont dirigées, l'une par le chemin de traverse d'Osma à Vittoria, l'autre sur la route de la Puebla d'Arlanzon.

On a entendu le canon et la fusillade sur les quatre heures du soir. Le roi s'est arrêté à 2 lieues environ avant Vittoria, où nous sommes arrivés à huit heures du soir.

On avait pensé d'abord à porter sur notre droite, vers Puente-Lara et Espejo, les deux armées du Portugal et du centre (1). Si on se fût arrêté à cette idée, qui était excel-

(1) On opposa à cette idée la difficulté des subsistances, surtout l'opinion où l'on était que l'ennemi ne viendrait jamais de ce côté en forces.

lente, on aurait pu arrêter le mouvement de l'ennemi, ainsi qu'on va le voir.

Ces dispositions faites, on apprit bientôt officiellement que l'ennemi avait en effet passé l'Èbre à Villercayo, qu'il descendait ce fleuve et se portait sur Espejo, et de là sur la route d'Osma et d'Orduna, pour déborder notre droite et continuer l'exécution de ce projet. On sut aussi, par l'engagement qui eut lieu, le 18, entre la division Maucune et trois divisions anglaises, que les principales forces de l'ennemi étaient de ce côté; que lord Wellington y était lui-même, et qu'il n'avait laissé que des Espagnols sur la grande route de Burgos à Miranda. Il n'y avait donc plus à hésiter; l'armée du Portugal seule était insuffisante pour tenir; il fallait même une très-grande célérité pour réunir les armées et les porter sur la grande route de Vittoria, avant que l'ennemi nous y devançât: c'est ce qui s'exécuta dans la journée du 19, avec succès; car les Anglais, après avoir eu connaissance de notre mouvement, avaient fait un gros détachement qui pouvait se porter sur la Puebla, nous prendre en flanc au passage du défilé, et couper l'armée. La précaution de laisser un corps de l'armée du Portugal sur notre droite, et de lui faire suivre dans les montagnes une marche parallèle à la grande route, où il devait rejoindre le gros de l'armée dans les environs de Vittoria, avait été très-utile. Ce corps eut avec l'ennemi, dont il déconcerta les projets, un engagement durant lequel toute l'armée eut le temps d'arriver en deçà des défilés; et le 19, à cinq heures du soir, elle était en mesure. L'ennemi ne put entamer ce corps, qui fit sa retraite en bon ordre (1).

Les armées ont pris position à cheval sur la grande route de la Puebla à Vittoria; cependant, avec les principales forces à droite de cette route, on se regardait le soir comme en état de résister à une attaque directe; mais il est encore

(1) Cette manœuvre, qui présentait de grandes difficultés, avait été conduite avec beaucoup d'habileté par le maréchal Jourdan; il s'agissait de réunir en un seul jour une armée disséminée sur huit lieues de terrain, devant un ennemi nombreux.

incertain si l'ennemi n'a fait qu'une simple démonstration pour nous arrêter un moment, et s'il continue toujours le projet de nous déborder sur notre droite afin d'atteindre Bilbao, et de là se porter sur nos communications avec la France; ou s'il est résolu à tenter une bataille avec la supériorité des forces qu'il a sur nous. Au fait, on doit considérer cette journée comme heureuse, puisqu'elle a tiré l'armée d'une situation qui pouvait devenir funeste, et où nous avait entraînés la diversité d'opinions entre les principaux chefs de l'armée.

20 *juin.* — On fait partir demain de grand matin le convoi qui est réuni ici, et qu'on aurait sans doute bien fait d'envoyer plus tôt vers la France.

Il paraît que l'on se détermine à attendre l'ennemi, s'il vient nous attaquer. Le corps du général Clausel est à Logrono; on craint de le laisser compromis si on partait d'ici avant son arrivée; mais quoiqu'on ait eu la précaution d'envoyer à ce général l'ordre de presser sa marche pour arriver sur le champ de bataille demain de bonne heure, il est tellement important qu'il soit prévenu assez à temps pour venir prendre part à l'action, si elle a lieu, qu'on a la pensée de lui envoyer cet ordre par un régiment ou deux de cavalerie, vu la difficulté des communications, à cause des guérillas. Cependant l'ennemi, dans l'intervalle, pouvait se présenter; on avait besoin de tenir toutes les forces réunies pour résister, en cas d'attaque, à des forces infiniment supérieures, et on ne suit pas cette idée. D'ailleurs, on avait été obligé de détacher la division Maucune pour escorter le convoi; elle était forte de 3 mille hommes.

Il y a eu ce soir, vers cinq heures, un engagement sur notre droite, à peu près dans la direction de la route de Vittoria à Bilbao, c'est-à-dire tout à fait en arrière de nos positions. L'ennemi prolonge sa ligne sur notre droite; cette manœuvre annonce qu'il veut combattre demain.

21 *juin.* — Cette journée sera malheureusement célèbre, et eut de tristes résultats (1).

(1) On trouvera, à la note A, tous les rapports des généraux en chefs français et anglais sur cette bataille.

Le roi partit de Vittoria à quatre heures du matin, et visita les positions. L'armée était disposée de manière à pouvoir occuper et tenir successivement trois positions : deux formées par des plateaux garnis d'artillerie, appuyées aux montagnes qui sont à la gauche de Vittoria et se prolongent vers les hauteurs qui dominent la Zadora. La troisième était uniquement formée par la réserve de cavalerie, qui pouvait agir dans le grand intervalle qui s'étend depuis le revers de la deuxième position jusqu'à Vittoria. L'armée du midi était à gauche, et touchant, par conséquent, aux montagnes ; l'armée du centre occupait le centre, à la droite du grand chemin de Vittoria et de Miranda.

L'armée du Portugal était à l'extrême droite, opposée aux mouvements que l'ennemi pourrait faire pour tourner notre droite, et était en avant des villages de Gamarra-Mayor et d'Arriago, sur la grande route de Vittoria à Bilbao, et couvrant la route de Vittoria à Mondragon, grande route de France (1). L'ennemi déboucha dans la plaine située entre les mamelons que nous occupions et le défilé de la Puebla, par la grande route de Miranda à Vittoria, vers huit heures du matin. Il se déploya lentement, et fit marcher une partie de ses troupes sur notre gauche, en gagnant les montagnes escarpées auxquelles cette aile était appuyée. Une autre colonne, très-forte, se portait en même temps vers notre droite ; elle défilait, en cherchant à tourner les batteries que nous avions sur les mamelons que nous occupions. Dans ces mouvements l'ennemi semblait refuser le centre.

Le feu commença vers dix heures du matin ; l'attaque de gauche fut menée très-chaudement par l'ennemi, et il prit le village de Subijana de Alava, qui était en avant de notre position. Le roi s'y porta sur-le-champ ; après un combat d'une heure environ à une batterie qui protégeait la défense du village, on se replia sur la droite qui tenait en-

(1) La Zadora, petite rivière qui arrose le bassin de Vittoria, nous séparait de l'ennemi. Le village de Tres-Puentes, à notre droite, n'était plus occupé que par des tirailleurs.

core, et le roi se porta également vers une batterie française de 30 bouches à feu, qui fit beaucoup de mal à la colonne anglaise s'avançant contre nous. Malgré la perte énorme qu'éprouva cette colonne, elle montra le plus grand sang-froid, et finit également par nous forcer à abandonner cette partie de notre première position.

Le roi fut très-exposé aux deux batteries, où il demeura longtemps; les boulets et les obus dépassaient de beaucoup l'une et l'autre, et il y eut du monde blessé autour de lui. La première position totalement abandonnée, on défendit la seconde, mais avec aussi peu de succès. L'ennemi faisait cependant de très-rapides progrès sur l'extrême droite où était l'armée du Portugal, qui, malgré la belle défense qu'elle fit, ne put arrêter la marche de l'ennemi, quoiqu'elle soutînt le combat avec une très-grande opiniâtreté, et qu'elle tînt encore au moment de la retraite de tout le reste de l'armée.

Il ne restait que la cavalerie qui pût rétablir les affaires; mais elle ne donna pas (1). La bataille était alors perdue, il fallait songer à la retraite; il était environ quatre heures de l'après-midi.

Le roi quitta, en effet, le champ de bataille de quatre à cinq heures. Il se porta à la droite de Vittoria; et, sans entrer dans la ville, dont il fit le tour, il atteignit par ses derrières la grande route de France. En arrivant sur cette route, nous la trouvâmes encombrée de voitures du roi, de celles appartenant aux généraux, d'un grand parc d'artillerie, enfin d'un nombre infini de bagages. Les progrès de l'attaque de l'ennemi sur notre droite furent cause qu'on hésita à faire prendre à tous ces équipages et au roi même la grande route de France, qui paraissait être déjà occupée, et qu'on crut devoir ordonner la retraite sur Salvatierra (2).

(1) Le terrain s'opposait à ce qu'elle pût prendre une part active à l'action.

(2) Une des grandes fautes de cette journée est de n'avoir pas prévu que la retraite pouvait, en cas de malheur, se faire sur Salvatierra. Rien n'avait été préparé pour ce parti, si on était obligé de le pren-

Au moment où l'on donnait les ordres pour prendre cette direction, l'ennemi se montra sur la gauche de la ville, qui avait été totalement découverte par la retraite de l'armée du midi, porta quelques hussards en avant, qui arrivèrent sur les derrières de Vittoria. Cette attaque inopinée jeta l'épouvante dans cette foule rassemblée autour des voitures, et qui se précipitait sur les routes de France et de Salvatierra.

En peu d'instants, le désordre fut porté au comble; les soldats du train d'artillerie coupèrent les traits des attelages, les voitures furent abandonnées et pillées. Bientôt après, toute l'artillerie, consistant en plus de 200 pièces, tomba entièrement au pouvoir de l'ennemi. La déroute entraîna le roi comme tout le reste; il fut poursuivi par des hussards anglais. Un homme frappé d'une balle tomba aux pieds de son cheval. Cependant on suivait au hasard la direction de Salvatierra, et l'on tomba bientôt dans des marais impraticables et des fossés profonds, où plusieurs personnes périrent.

Le roi arriva à Salvatierra vers dix heures et demie du soir.

22 *juin*. — La retraite continue. Un temps affreux et des chemins impraticables. On est venu de Salvatierra à Etchevery, où nous couchons. L'ennemi nous a peu inquiétés.

23 *juin*. — L'ennemi serre d'un peu plus près notre arrière-garde. Toujours des torrents de pluie et des chemins effroyables. Arrivés à Yursun vers midi, nous avons rejoint la grande route de Tolosa à Pampelune. Le roi se rend, avec l'armée du centre et l'armée du midi, à Pampelune, où nous arrivons à huit heures du soir.

L'armée du Portugal a l'ordre de se retirer par le chemin de Tolosa et la vallée du Bastan.

dre; non-seulement la route n'avait point été réparée, on n'avait comblé aucun fossé, mais même elle n'avait pas été reconnue : aussi, quand il fut question de se diriger sur Salvatierra, on ne put en indiquer au roi le chemin, on prit au hasard à travers la campagne; on savait seulement que la route était à gauche de Vittoria, vers l'est.

24 *juin*. — Séjour à Pampelune. L'ennemi s'est montré sur notre arrière-garde, entre Yursun et Pampelune. Quelques coups de canon, mais aucun engagement sérieux.

Lord Wellington a renvoyé madame la comtesse Gazan, prise le 21 juin auprès des portes de Vittoria; elle se loue beaucoup des bons traitements qu'elle a reçus.

L'armée du midi continue sa retraite par Roncevaux, et se dirige sur Saint-Jean Pied-de-Port.

Le roi, avec l'armée du centre, se dirige, par Ortez et Lanz, sur le col de Bate, pour entrer dans la vallée du Bastan; il laisse 4 mille hommes à Pampelune.

25 *juin*. — Parti de Pampelune à minuit, le roi couche à Lanz avec l'armée du centre avant de commencer à monter le col de Bate.

On a quelques inquiétudes pour la journée de demain. On craint beaucoup que l'ennemi ne se porte vers ce col par une route plus courte que celle que nous tenons, et qui va de Yursun à la Venta del Puerto de Bate.

26 *juin*. — Parti à cinq heurès du matin de Lanz, passé le col à sept heures et demie, arrivé à Elizondo à trois heures après-midi. L'ennemi ne s'est pas montré. Il fait très-mauvais temps. Nous avons traversé aujourd'hui la vallée du Bastan, une des plus agréables et des mieux cultivées : cette belle vallée forme une sorte de république régie par quelques lois particulières; une de ces lois défend aux propriétaires d'acquérir au delà d'un certain nombre de mesures de terres.

Elizondo, où nous couchons, est le village principal de la vallée du Bastan, grand, bien bâti et bien habité. L'armée du centre reste à Elizondo, et, dans le cas où elle aurait à se replier, elle fera sa retraite par le col de Maya. Le roi, avec sa garde, se porte sur Vera, dans la vallée de Cinco-Villas, pour aller joindre l'armée du Portugal, qui a débouché par San-Estevan.

27 *juin*. — Parti à six heures du matin; suivi la route du col de Maya jusqu'à Ariscon; de là à gauche, pour franchir les hautes montagnes d'Acheteyala; de là au col d'Et-

chalar; descendu ensuite à Etchalar même, un des villages de la vallée de Cinco-Villas, sur la rive droite de la Bidassoa. On arrive à Vera à cinq heures et demie du soir; douze heures de marche par des chemins presque impraticables, par un temps affreux. Cette journée est, sans contredit, la plus fatigante de la route. On couche à Vera.

28 *juin*. — Le roi se porte à Saint-Jean-de-Luz, où il établit son quartier général. L'armée du Portugal a le sien à Irun.

Après l'arrivée du maréchal Soult à l'armée, le roi Joseph se retira pour quelques jours dans le château de Poyanne, à quelques lieues de Bayonne, pour payer et renvoyer sa maison militaire; après quoi il se rendit, avec peu de monde, dans sa terre de Mortefontaine, où l'attendait sa famille. Après quelques mois dans cette retraite, il revit l'Empereur, et revint à Paris en janvier 1814.

FIN DES NOTES DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIÈME.

Établissement des armées du midi, du centre et du Portugal en cantonnements. — Effet produit par le séjour des Anglais à Madrid. — Nouvelle des désastres de la campagne de Russie. — Interruption des communications avec la France. — Situation des affaires dans les provinces du nord. — Nouvelles instructions de l'Empereur pour pacifier ces provinces. — Exécution de ces instructions. — Rentrée en France d'un grand nombre de troupes. — Instructions adressées au général en chef de l'armée du nord par le ministre de la guerre. — Commencement d'exécution de ces instructions. — Coup d'œil sur les opérations du maréchal Suchet. — Situation respective des armées. — Dispositions ordonnées au premier avis de la marche de l'ennemi. — L'armée anglo-portugaise s'avance par les deux rives du Duero. — Combat de Salamanque (26 mai). — L'armée française se concentre aux environs de Tordesillas (2 juin); — celle des alliés, entre Toro et Zamora. — Retraite des Français sur Burgos (du 3 au 9 juin). — Combat d'avant-garde (12 juin). — Nouvelle retraite au delà de l'Èbre (13 juin). — Destruction du fort de Burgos (13 juin). — Bataille de Vittoria (21 juin). — Retraite

NOTES RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE.

